N° 744 40e Année Tome CCXII 15 Juin 1929

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Étranger........ 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

HAVELOCK ELLIS
Membre de la Société de Médecine légale de New-York

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE

IX

La Prostitution

Ses Causes, ses Remèdes

EDITION FRANÇAISE

REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR

traduite par

A. VAN GENNEP

I volume in-8 carré — Prix .... 20 fr.

Dans la même série

I. La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-Erotisme .. 1 vol.
II. L'Inversion sexuelle .... 1 vol.
III. L'Impulsion sexuelle .... 1 vol.
IV. La Sélection sexuelle chez l'Homme .... 1 vol.
V. Le Symbolisme érotique .... 1 vol.
VI. L'Etat psychique pendant la Grossesse. La Mère et l'Enfant .... 1 vol.
VII. L'Education sexuelle .... 1 vol.
VIII. L'Evaluation de l'amour. La Chasteté. L'Abstinence sexuelle .... 1 vol.

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3,

POUR LES COLONIAU

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le C
s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger
çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le syst
chèques multiples. Au reçu du premier versement, un com
averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes cou
en tous genres accompagnées de leur montant (plu

MONTANT DES PROVISIONS A
(*Port reco*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an
des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe..

Ce tarif est basé sur le prix moyen des livres franç
revue illustrée d'arts et de lettres « Le Crapouillo

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } { pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ". 1929 }
(et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal), plus **12** fr. (Etranger **16** fr.) pour la livraison de luxe «Le Jardin du Bibliophile», et **12** fr. (Etranger, **16** fr.) pour le numéro spécial de luxe sur «PARIS».

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et les biographies romancées ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI· **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

Albert MESSEIN, Libraire-Éditeur, 19, quai Saint-Michel, PARIS, Vᵉ
Compte chèques postaux : Paris 408.41.

PAUL VERLAINE

ŒUVRES OUBLIÉES

VERS ET PROSES

Deuxième et dernière série

Recueillies par **MAURICE MONDA**

1 volume in-16 jésus tiré à 545 ex. sur vergé d'Arches..... **70** fr.
50 ex. sur Hollande à **125** fr. et 25 ex. sur Japon à **200** fr.

LE PREMIER VOLUME DE CES ŒUVRES OUBLIÉES A ÉTÉ PUBLIÉ EN 1926 PAR LES ÉDITIONS BAUDINIÈRE

Ces œuvres, Vers et Proses, non reproduites dans les œuvres complètes de Paul Verlaine ont été classées suivant l'ordre chronologique. Chaque œuvre est précédée d'une note explicative. Deux portraits inconnus et un poème autographe en anglais enjolivent cette édition soignée et richement présentée.

N. B. - Nous avons en mains quelques exemplaires d'occasion sur Japon, Hollande et Arches de la première série de cet ouvrage.

PAUL VERLAINE

CORRESPONDANCE

publiée sur les manuscrits originaux, avec une préface et notes par

AD. VAN BEVER

TOME TROISIÈME ET DERNIER

Lettres à François Coppée, Ernest Delahaye, Edouard Dujardin, Victor Hugo, J.-K. Huysmans, Gustave Kahn, Arthur Rimbaud, etc.

1 vol. in-16 jésus sur Alfa (format des Œuvres Complètes).. **15** fr.
ex. sur Hollande.... **90** fr. ; ex. sur Japon.... **140** fr.

L'INFLUENCE D'EDGAR POE

SUR QUELQUES POÈTES SYMBOLISTES ET DÉCADENTS

—

On a souvent étudié les rapports de Baudelaire et d'Edgar Poe. Deux livres récents, *Edgar Poe et les premiers symbolistes français*, par Louis Seylaz, *The influence of Edgar Allan Poe in France*, par C. P. Cambiaire, ont fixé ce que Poe a pu apprendre aux maîtres du symbolisme, Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Villiers de l'Isle-Adam.

Il reste à montrer quelle fut l'influence de Poe sur les poètes symbolistes dans leur ensemble. Pour cela, il paraîtra sans doute sage de les diviser en groupes : décadents, symbolistes du vers libre, symbolistes retournant au classicisme. On pourra ainsi, en passant d'un groupe à l'autre, suivre l'évolution générale de l'école qui, partie de l'idée de décadence, revint finalement à la forme classique.

I

LES DÉCADENTS

Rollinat, Samain, Rodenbach

Les poètes de la nouvelle école furent longs à se trouver un nom et à dégager leurs tendances communes véritables.

Au début, ils s'appelèrent les décadents, et il n'est pas

douteux que le mot ne vienne, indirectement, de Poe. Il s'étale, en effet, comme une provocation et un défi, à la première ligne de la préface des *Nouvelles Histoires Extraordinaires;* et c'est une réponse cinglante de Baudelaire à Pontmartin qui avait appliqué le terme aussi bien à Poe qu'à l'auteur des *Fleurs du Mal.*

Dans les notices de Baudelaire se trouvent également les principes directeurs de l'école. Il y est montré que Poe aime tout ce qui finit et meurt : les couchers de soleil et l'eau dormante. Il y est montré surtout qu'il a, mieux que personne, dépeint certains états morbides : dépression sans cause, hystérie sans raison, hantise qui s'installe victorieusement dans le cerveau, impulsion qui dirige l'être tout entier, perversité qui le mène à sa perte.

Par la suite, on le sait, le terme de décadents fit place à celui de symbolistes, qui désigne à présent tous les poètes de la tendance nouvelle entre 1885 et 1900. Parmi eux, il est assez difficile de reconnaître ceux à qui convient proprement le terme de décadents. On s'apercevra pourtant que, dans l'ensemble, ceux qui ont peint l'âme humaine dissociée n'ont guère fait usage du symbole et du vers libre; l'attention qu'ils portaient à la psychologie les a détournés de toute tendance métaphysique.

C'est donc parmi eux qu'il faut ranger Maurice Rollinat, sur qui Poe a exercé une influence décisive et point toujours heureuse.

Il comprenait le génie de l'Américain, et il a tracé de lui, en quatre vers, un excellent portrait :

Le strident quintessencié,
Edgar Poe, net comme l'acier,
Dégage un frisson de sorcier
Qui vous envoûte.

Les deux aspects de Poe sont bien là : sa netteté scientifique et son charme morbide; d'un côté comme de l'autre, il va aussi loin que possible en se détachant de

tout le reste; il est strident comme un cri et quintessencié comme un parfum.

Rollinat avait lu Poe en anglais, et il entreprit de donner une traduction en vers. Il conserve certainement le sens général et le mouvement psychologique. Voici par exemple une strophe de son *Corbeau* :

Et les rideaux pourprés sortaient de la torpeur,
Et leur soyeuse voix si triste et si menue
Me faisait tressaillir, m'emplissait d'une peur
Fantastique et pour moi jusqu'alors inconnue :
Si bien que pour calmer enfin le battement
De mon cœur, je redis debout : « Evidemment
C'est quelqu'un attardé qui, par ce noir décembre,
Est venu frapper à la porte de ma chambre;
C'est cela même et rien de plus. »

Il faut reconnaître à Rollinat une certaine aisance qui lui permet de trouver ses rimes sans nuire au sens et sans rien ajouter. Mais cette facilité même dessert le traducteur; il est satisfait si, en comptant sur ses doigts, il peut retrouver son nombre de syllabes; il ne prend pas garde qu'il commet deux enjambements sans effet poétique, si bien que la strophe entière donne l'impression d'une traduction en prose que l'on aurait découpée en vers à l'aide de rimes.

Le défaut le plus grave, c'est que la mélodie de Poe n'y est point; Rollinat n'a fait aucun effort pour la conserver; point d'allitération ni d'assonance, pas de rime intérieure; pas le moindre effet de répétition dans cette strophe où Poe avait tout recherché, depuis le bruissement de la soie dans le premier vers jusqu'à la lassitude et l'accablement marqués par la répétition de l'avant-dernier vers :

And the silken sad uncertain rustling of each purple curtain
Thrilled me, filled me with fantastic terrors never felt before;
So that now, to still the beating of my heart, I stood repeating :
« 'Tis some visitor entreating entrance at my chamber-door,
Some late visitor entreating entrance at my chamber-door.
This it is, and nothing more. »

Rollinat n'a pu rapprocher sa forme, naturellement

dure et vibrante, de la forme assouplie et assoupie de Poe. L'alexandrin semble ne pas être, pour lui, une forme assez contraignante; car quand il emploie un autre vers, il est beaucoup plus heureux dans sa traduction. On ne peut pas lui reprocher d'avoir adopté une strophe compliquée pour rendre le quatrain tout uni de *A Dream*; il a ainsi retrouvé la musique de Poe :

Dans les visions de la nuit,
J'ai rêvé l'espoir qui m'a fui
Au point d'oublier mon ennui
Et mes alarmes!
Mais le réveil plein de clarté,
De vie et de réalité
M'a laissé là, l'œil hébété,
Le cœur en larmes.

Les mérites et les défauts de la traduction de Rollinat montrent bien quels rapports formels, dans ses œuvres originales, l'unissent à Poe et le différencient de lui. Entre Banville et Rostand, personne en France, comme Rollinat, n'a su jouer la difficulté; et il n'est jamais tombé dans le mauvais goût ni l'acrobatie. En cela, il est le portrait fidèle de Poe; plus la forme est compliquée, et plus il se sent à l'aise. Il a beau revenir aux poèmes à forme fixe de notre seizième siècle, rondeaux ou villanelles, il les manie avec tant de grâce qu'il reste tout près de la nonchalance de Poe. Il suffira de citer en exemple ce fragment de rondeau dont les deux derniers vers font refrain :

Nous cachons en vain nos dessous
A ses regards froids et funèbres;
La conscience voit en nous,
Comme le chat dans les ténèbres.

Mais dès qu'elle n'est plus prise dans le corset d'une strophe, la poésie de Rollinat devient molle et indécise. Il peut, quand il le veut, rivaliser en ampleur avec la musique, comme dans son poème de *Chopin* :

L'harmonie a perdu son Edgar Poe farouche...
La morbide lourdeur des blancs soleils d'automne...

Mais c'est une ambition qu'il n'a point assez souvent; peut-être précisément parce qu'il était musicien par ailleurs et épanchait ainsi la mélodie de son âme. Ou plutôt parce qu'il n'avait ni l'infaillible instinct de Verlaine, ni le métier savant de Poe, et sa nonchalance chèrement acquise.

Cette impression d'un Edgar Poe incomplet, c'est bien encore celle que donne Rollinat quand il reprend certains thèmes de Poe. Certes, quand il a imité l'Edgar Poe rare et quintessencié des poèmes, il a souvent été heureux, comme dans *De la même à la même,* où il raconte un rêve :

> Sur le bord d'un lac pur où se baignaient des Anges,
> Dans un paradis vert, plein d'ombres qui chantaient
> Des airs mystérieux sur des rythmes étranges,
> Je regardais le ciel où mes soupirs montaient.

Mais, le plus souvent, l'Edgar Poe dont Rollinat se souvient, c'est celui des contes macabres, celui-là même qu'il a décrit dans un sonnet : « Edgar Poe fut démon... » On pourrait dresser un catalogue, d'ailleurs sans intérêt, des poèmes où Rollinat a imité Poe étroitement. Dans l'*Allée des Peupliers,* il décrit l'atmosphère orageuse de la *Maison Usher.* Dans *le Fou,* il se souvient de l'entonnoir tourbillonnant du *Maelstrom.* Partout, il a promené des *Spectres;* partout, il voit, comme dans l'*Etoile du Fou,* « se dresser la Peur sur son chemin ». Toutes les hantises de Poe, il les reprend une à une : hantise des *Yeux,* hantise des *Dents,* terreur d'être *Enterré vif.*

Ainsi, il a commis une double erreur. Il a traité en vers des thèmes que Poe avait développés en prose, et il n'a pas su leur faire subir la transformation nécessaire. C'est peut-être dans la *Nuit de Décembre* que cette insuffisance s'accuse le mieux. Rollinat y a mis en alexandrins l'impression produite sur lui par les contes de Poe, et sa facilité touche à la platitude. Il paraît content quand il a trouvé pour « Usher » une rime française, « désert »,

ou quand il a réussi à faire marcher trois titres sur douze pieds :

Le Corbeau, le Portrait Ovale, Bérénice...

Mais il est une autre faute qu'il a payée plus cher. En imitant le Poe macabre, il n'était pas profondément sincère; il jouait une comédie qui lui valut la notoriété immédiate, mais dont sa réputation a souffert par la suite. Ce compatriote de George Sand, ce Berrichon robuste avait un amour sain et comme animal de la campagne. C'était là sa véritable voie. Il le montre bien dans la sensualité très naïve et très pure de la *Vache au taureau*, et quelques-unes de ses bucoliques comptent parmi les plus belles du XIXe siècle.

Il eut tort de quitter sa Creuse natale, de se laisser corrompre, l'espace de quelques années, par l'atmosphère de Paris. Il en souffrit dans sa chair et son art; l'apprenti névrosé devint un vrai malade, le poète paysan ne fut plus qu'un Baudelaire de salon, un Edgar Poe de cabaret. On lui rendrait un fier service en détruisant les *Névroses*, le seul de ses livres qui soit encore lu et pourtant le plus mauvais.

L'influence de Poe ne lui était d'ailleurs pas néfaste quand il ne la laissait pas empiéter sur son originalité personnelle, qui était l'intelligence de la campagne. En dépeignant un paysage observé réellement, il sait retrouver l'angoisse; quoi qu'il écrive en prose, il est plus poétique qu'en vers; et quoiqu'il soit lui-même, il reste fidèle à l'esprit de Poe :

Par une journée morte, dans certaines solitudes de montagnes, peuplées seulement de leurs monstres de pierre, de leurs précipices, et où l'eau coule si creux qu'elle enterre son bruit, l'âme et le corps tremblent d'une tournoyante angoisse double de crainte et d'horreur; avec le vertige du gouffre, on a le vertige du silence.

En un autre endroit, en décrivant le *Val des Marguerites*, qu'il a certainement contemplé de ses yeux, il re-

trouve l'atmosphère laiteuse et rêveuse des poèmes de Poe :

C'est si mort et si frais, il y flotte, il y vague
Tant de silence neuf, de bruit inentendu,
Que l'on pressent toujours, en ce vallon perdu,
Quelque apparition indéfiniment vague...

Puis la chère tribu, quand le soir se termine
Sous la lune d'argent qui se joue au travers,
Devient, entre ses houx lumineusement verts,
Une vapeur de lait, de cristal et d'hermine.

Et c'est alors qu'on voit des formes long-voilées,
Doux spectres du silence et de l'isolement,
Se mouvoir côte à côte, harmonieusement,
Sur ce lac endormi de blancheurs étoilées.

Mais il est rare qu'il ait su ainsi concilier Edgar Poe et lui-même. L'Américain, qui a été un modèle fécond pour Verlaine, Rimbaud et Mallarmé, a détourné Rollinat de sa véritable voie. Erreur d'aiguillage de sa part? Ou impuissance à se retrouver, comme le doit un artiste, toujours et partout soi-même, et jusque dans les autres?

Belle et dure leçon pour qui veut écrire : Sache choisir tes maîtres; n'imite chez les autres que ce qui est déjà en toi-même.

§

C'est sans doute aussi parmi les décadents qu'il faut ranger Albert Samain, à cause d'une certaine langueur morbide.

On ne trouve guère chez lui de souvenirs directs de Poe. Pourtant, on peut rapprocher, des contes de celui-ci, une œuvre en prose de Samain, *Rovère et Angisèle*. Rovère, au cours de ses voyages, arrive dans un château qui rappelle la Maison Usher. C'est le même manoir sombre, au bord d'un étang si lugubre que l'on a bouché les fenêtres qui le regardent; c'est le même pays avec « cette lumière monotone, ces sombres verdures, cette atmosphère silencieuse et morte », sous « un ciel tou-

jours chargé de nuages ». Les sœurs qui l'habitent sont bien les sœurs de lady Madeline Usher; l'une d'elle est une petite fille innocente et folle; les autres dépérissent, en proie à des maux bizarres. Mais là s'arrête la ressemblance, qui est extérieure. Le conte inachevé de Samain semble signifier l'impossibilité de concilier l'amour mystique avec l'amour charnel; et Poe ne s'est jamais occupé d'un tel problème.

Parmi les vers de Samain, *Tentation* n'est pas sans affinité avec les thèmes de Poe, puisque l'auteur y rapporte un dialogue entre l'Amant et la Mort. Au début, on trouve peut-être une réminiscence de *Ombre :*

Qui parle ici dans l'ombre et quel appel résonne
A travers les rideaux pesants et ténébreux?

Et c'est bien, comme dans le conte de Poe, la Mort qui parle et se cache derrière les tapisseries.

Le plus souvent, chez Samain, les souvenirs de Baudelaire s'entrelacent avec ceux de Poe, comme dans les vers suivants :

Vague et noyée au fond du brouillard hiémal,
Mon âme est un manoir dont les vitres sont closes.
Ce soir, l'ennui visqueux suinte au long des choses,
Et je titube au mur obscur de l'animal.

Ma pensée ivre, avec ses retours obsédants,
S'affole et tombe ainsi qu'une danseuse soûle;
Et je sens plus amer, à regarder la foule,
Le dégoût d'exister qui me remonte aux dents.

Un lugubre hibou tournoie en mon front vide.
Mon cœur, sous les rameaux d'un silence torpide
S'endort comme un marais violâtre et fiévreux.

Et toujours, à travers mes yeux, vitres bizarres,
Je vois, vers l'Orient étouffant et cuivreux
Des cités d'or nager dans des couchants barbares.

Il est difficile de faire ici la part de Baudelaire et celle de Poe. A Baudelaire revient incontestablement « le dégoût d'exister », l'atmosphère générale d'ennui et de

débauche. A Poe et à Baudelaire à la fois appartient l'idée de décadence envisagée ici sous ses deux aspects principaux : déchéance de l'âme, dissolution des choses. Le thème général est le développement d'un vers fameux de Baudelaire :

Mon cœur est un palais souillé par la cohue.

Mais ce vers à son tour est le résumé d'un poème de Poe, le *Palais Hanté*. L'atmosphère physique vient d'ailleurs incontestablement de la *Maison Usher* : manoir endormi contre un marécage violâtre.

Ce sont là simples souvenirs d'images et de symboles, qui ne touchent pas au fond de l'œuvre de Samain. Mais est-ce là toute sa dette : et sans l'influence, directe et indirecte de Poe, eût-il été lui-même?

Certes, il a lu d'autres maîtres que Poe. Il doit beaucoup à Baudelaire, notamment le dégoût de la volupté et un certain type de femme fatale. Sans Verlaine, ses vers n'auraient jamais eu leur richesse, mais Verlaine, à cet égard, n'est pas sans devoir quelque chose à Poe.

C'est peut-être surtout comme un disciple de Coppée que Samain peut apparaître dans bien des poèmes; lui aussi, il est un bon petit fonctionnaire, un célibataire discret, timide et sentimental, qui rôde par la Ville en quête d'aventures :

Mon cœur est un beau lac solitaire qui tremble,
O les belles, embarquez-vous.

Le lac de Saint-Mandé, évidemment. Car la Ville est partout dans son œuvre, elle en fournit le décor constant :

L'avenue était sombre, odorante et déserte...
L'Arc de Triomphe au loin s'estompe velouté...
Calmes aux quais déserts s'endorment les bateaux...

Il ne tarde pas à ne plus se promener seul : une Parisienne bientôt l'accompagne, celle-là même qu'a chantée Coppée; elle a des souliers vernis, des « parures exces-

sives » et des robes flottantes; elle veut des fleurs partout; elle en porte à son chapeau une touffe artificielle; et sur son manchon, elle a épinglé le bouquet de violettes naturelles que vient de lui offrir son amant.

Quand on a fait la part de ses maîtres français, il reste à Samain son originalité propre. Elle est quelquefois lassante, et il l'a lui-même si bien définie sans le vouloir qu'il serait pénible d'insister :

Et des madrigaux mièvres
Caramélisant les lèvres
Sans fin.

Il serait d'ailleurs injuste de s'en tenir là. Il y a en lui, dans certainès pièces écrites *Aux flancs du vase,* un réaliste original. Et en ses meilleurs moments, ses vers ont une richesse fluide qui attire et qui charme : bouquet de fleurs déliées qu'il jette au courant.

Dans le partage, ne reste-t-il rien pour Poe? Au début du *Jardin de l'Infante,* au seuil même de ses œuvres complètes, Samain a placé en exergue six vers de Poe empruntés *A Hélène*, et dont voici la traduction :

N'est-ce pas le Destin, en la nuit de juillet,
N'est-ce pas le Destin (dont le nom est Chagrin)
Qui me fit pauser à la porte du jardin
Pour respirer l'encens des roses endormies?
N'est-ce pas le Destin, en la nuit de juillet?
(Ah! vous vous rappelez, ce jardin enchanté!)...

Qui pourrait nier que c'est bien là l'atmosphère langoureuse de Samain? Et en inscrivant ces vers sur sa première page, n'a-t-il pas expressément reconnu sa dette? Quand sa maîtresse l'a quitté un instant, Samain erre seul par la Ville; et il évoque l'absente avec le chagrin dolent et la douceur mélancolique de Poe :

Je ne sais où je vais.
Oh! j'ai le cœur si plein de toi, si tu savais!
Je te vois, je t'entends. Devant moi, solitaire,
Une apparition blanche frôle la terre,
Comme une fée, au fond des clairières, le soir;

Et cette ombre d'amour, si radieuse à voir,
Elle a tes yeux...

Faut-il s'amuser à mêler à ces vers tels vers de Poe où se retrouve le même fantôme, dans une attitude à la Samain, avec tous les accessoires de Samain, depuis le clair de lune jusqu'aux roses défaillantes :

Habillée tout de blanc, sur un tertre violet,
Je te vis à demi penchée, au clair de lune
Qui tombait sur le visage levé des roses...

Le son du vers est parfois identique, avec le même abandon et les mêmes artifices insidieusement glissés. Voyez comme, dans ces vers de Samain, les consonnes liquides s'unissent aux voyelles sourdes, avec un charme et un métier digne de Poe :

... le ciel mélancolique
Epanche une langueur de lumière angélique.

Les liens entre Samain et Edgar Poe sont donc étroits; à travers Baudelaire, le Français rejoint la morbidesse de l'Américain, comme à travers Verlaine sa fluidité. Mais c'est à Poe, directement, que Samain doit l'une des notes les plus importantes de sa sensibilité : la tristesse élégiaque.

§

De Samain à Rodenbach, le passage est facile, surtout s'il se fait par le moyen d'Edgar Poe.

Comme chez Samain, on trouve, chez Rodenbach, des souvenirs de la forme langoureuse de Poe; mais la ressemblance avec Verlaine y paraît plus accentuée ;

Oh! la pluie! oh! la pluie! oh! les lentes traînées!

Rodenbach se sert aussi de l'imagerie de Poe; il lui doit son décor de décadence, et notamment ce parc crépusculaire et automnal que Poe a peint dans *Ulalume*, Rodenbach dans *Brouillard* et dans le septième poème des *Vers d'amour :*

O soir d'automne! ô nuit d'amour! heure divine!
Au parc seigneurial, l'évanouissement
Des arbres s'achevait mélancoliquement
Dans le brouillard subtil comme une cendre fine...

Je me souviens du soir où je t'ai vainement
Attendue en un parc aux pensives allées
Dont les arbres pleuraient leurs feuilles en allées
Et miraient leur douleur dans le bassin dormant.

Mais il y a surtout, entre Poe et Rodenbach, des affinités psychologiques qui ont amené, sur certains points, une influence confinant à l'imitation. Tous deux ont le goût de la rêverie mélancolique et tous deux l'expriment volontiers dans un rythme alangui, avec le même parallélisme de construction, les mêmes répétitions de mots ou de sons :

Rien que des rêves doux et vagues...
Ainsi notre âme rêve et dérive en ses rêves...

Le Soir s'installe et rien de précis ne subsiste;
Octobre aussi s'installe et nous revient plus triste.

A la faveur de cet état de dépression, la crainte arrive chez Rodenbach, moins nerveuse certes que chez Poe, mais vague, indéfinie, sans cause prochaine :

On est toujours enfant par la crainte du soir...
On est pris d'une angoisse et comme dans l'attente;
Un péril imminent à coup sûr nous menace.

Cette terreur inexplicable se précise et se fixe sur certains objets; alors commencent les hantises et les phobies que Rodenbach a exprimées dans les *Vies encloses* et Poe dans tous ses contes. Toute proche de Poe est la hantise que Rodenbach appelle *La tentation des Nuages*, et surtout l'obsession des yeux du *Voyage dans les Yeux :*

Mon âme dans les yeux languissamment dérive...

Ou bien tout à coup, comme dans les *Lignes de la Main*, Rodenbach se voit entouré de mains, en une vi-

sion macabre qui rappelle celle de Poe dans l'*Enterrement prématuré :*

> Toutes ces mains, les mains des morts enfin inertes...

Mais la différence reste assez nette avec Edgar Poe. Chez celui-ci, la hantise a un caractère de simplicité et de sincérité morbide; c'est un battement de cœur entendu par un fou meurtrier, ou un nom murmuré par un amant qui pleure. Chez Rodenbach, l'obsession n'est qu'un prétexte à développement et à rhétorique, une excuse pour écrire un certain nombre de poèmes sur un thème commun. Comme devant Rollinat ou devant Samain, on regrette la concentration de Poe; cette facilité élégante et terne qui distingue Rodenbach de l'Américain n'est pas ce qu'il y a de meilleur en lui.

Mais il se sépare aussi de Poe par sa plus grande qualité : son goût de l'observation réaliste, sa mélancolie née sous le gris des ciels du Nord. Ces eaux dormantes, ces nuages qui fuient, ces cloches qui tintent, Rodenbach ne les a point trouvés dans la *Maison Usher;* il les a vus et entendus dans Bruges la Morte. Rien qui rappelle Poe dans ses souvenirs d'enfance, à cause de la franchise des couleurs tendres, à cause de la précision des formes mélancolique :

> Au loin, le Béguinage, avec ses clochers noirs,
> Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoise bleues
> Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
> S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.
>
> Le gothique noirci des pignons se décalque
> En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau...

Le paysage a été observé; et comme tous ceux qui ont un contact avec le réel, Rodenbach se distingue là de Poe.

Mais tous les décadents, Rollinat, Samain ou Rodenbach doivent à Poe certains décors de rêve : manoir prêt à s'écrouler, jardin lunaire où vont mourir les roses, parc d'automne où les feuilles viennent se poser

sur un miroir d'eau dormante. Ils lui doivent, en un mot, l'atmosphère physique de la décadence. Ils lui en doivent aussi tous les sentiments : peur nerveuse, langueur d'amour, hantise macabre. Sauf sur les élégies de Samain, il ne semble pas que l'influence de Poe sur les décadents ait été heureuse; ils ont contracté chez lui certaines poses morbides qui n'étaient pas toujours en accord avec leur génie.

II

LES SYMBOLISTES DU VERS LIBRE

Gustave Kahn, René Ghil, Vielé-Griffin, Stuart Merrill

L'épithète de décadent devait peu à peu faire place à celle de symboliste. En 1886, apparaissent nettement les deux canons principaux de la doctrine nouvelle : usage du symbole, affranchissement du vers.

Le nom de Gustave Kahn est inséparable de l'une et de l'autre réforme : comme directeur de revue et découvreur de talents aussi bien que comme théoricien et comme poète, il a exercé une grande influence et joué un rôle de premier plan.

Or, il avait pour Poe une forte admiration et il lui a consacré des articles qui sont importants, parce qu'ils établissent avec pénétration quels étaient les rapports entre Poe et ceux que l'on pourrait appeler les symbolistes orthodoxes.

Il est impossible, comme nous l'avons montré ailleurs au sujet de Mallarmé, d'admettre que la théorie du symbole vienne de Poe. Cependant, et Gustave Kahn l'explique, les symbolistes ont trouvé chez lui des exemples de symboles caractérisés. Nous disons des exemples et non pas des modèles; car s'ils n'avaient point eu l'idée de symbole présente à l'esprit, ce n'est pas dans l'œuvre de Poe qu'ils l'auraient prise.

Dans la *Revue Indépendante*, en 1888, Gustave Kahn fait, à cet égard, un bien curieux commentaire des rapports entre tel conte d'Edgar Poe et tel poème que l'auteur lui-même y a inséré :

Nous considérons la *Maison Usher* comme la dramatisation d'un fait intérieur personnel à Poe,... le poème du *Palais Hanté* donnant en symbole l'état exact de cette âme supérieure... Le rôle exact ici du *Palais Hanté*, ce serait à la fois de concrétiser et d'affiner l'idée principale de Poe : la concrétiser en la présentant sous un symbole plus simple, plus facile à reconnaître, car l'introduction de ces vers est un appel, un avertissement à l'âme du lecteur prévenu par la tradition que le lyrisme est la traduction des vérités essentielles; l'affiner en ce que la vérité qui fait l'objet du récit, de l'allégorie, du symbole complexe et revêtant les apparences et le milieu d'un fait de vie, se présente en ce court poème dépouillé des laborieux apprêts sous lesquels le premier état se présente.

On voit ici comment la doctrine symboliste rejoint celle d'Edgar Poe. Elles ont un fondement commun, ou plutôt elles sont construites l'une et l'autre sur un terrain déblayé des mêmes matériaux encombrants. Comme le voulait Edgar Poe, un poème symboliste ne doit être ni didactique, ni narratif; il doit se réduire à ce pur élan vers une réalité supérieure que Poe lui avait assigné pour objet. Mais il contient en plus un élément, à la fois métaphysique et concret que Poe n'avait point prévu : il doit transposer le réel pour le remettre à son plan supérieur véritable; ou, si l'on préfère, il doit ramener la réalité supérieure dans un plan concret et humain.

Dans ce même article, Gustave Kahn envisage également les rapports entre Poe et le vers libre. Il prétend que si Baudelaire et son maître américain avaient vécu plus longtemps, ils auraient affranchi leur forme. L'affirmation paraît déjà très audacieuse quand il s'agit de Baudelaire, fort attaché à toutes les règles de versification; pourtant, on doit convenir qu'elles l'ont parfois gêné et que ses poèmes en prose donnent une impres-

sion d'aisance parfaite que ne donnent point toujours ses vers. Mais l'affirmation de Kahn paraît franchement erronée quant à Edgar Poe; comme nous l'avons déjà remarqué en le comparant à Banville, sa virtuosité lui permet de se jouer de toutes les difficultés; mais malgré son grand désir d'originalité, son audace s'est bornée à inventer la strophe du *Corbeau;* et la satisfaction qu'il en exprime n'est point d'un homme qui veut aller au delà.

Dans la *Nouvelle Revue,* le 1er avril 1897, Gustave Kahn revient sur la question; et il montre bien, cette fois, ce que le vers libre doit à Edgar Poe :

Le vers libre continue ce principe néo-romantique emprunté par Baudelaire à Poe qui veut qu'on ne fasse des vers qu'avec la matière strictement poétique... C'est pour conserver toute la ductilité que doit avoir une métrique résolue à interpréter l'essence des phénomènes et non ses circonstances, les contacts du décor avec l'âme du poète et non le décor lui-même que les poètes récents prescrivent l'emploi des formes fixes.

Ici encore, comme pour le symbole, Poe a préparé l'avènement du vers libre par sa négation passionnée du Vrai et du Bien en matière de poésie. Les maîtres constructeurs, il faut les chercher en dehors de lui : Rimbaud sans doute, et peut-être Walt Whitman. Son rôle fut de détruire. Dans l'esprit de Kahn et sans doute d'un certain nombre de ses contemporains, la poésie descriptive et narrative pratiquée par les Parnassiens semblait inséparable de leur souci méticuleux d'une forme traditionnellement correcte. En proposant un autre but à la poésie, Poe, sans le vouloir, invitait les poètes à chercher une autre forme. Ici encore, plutôt qu'un maître, il fut un initiateur.

En dehors du domaine de l'esthétique, Gustave Kahn n'a guère subi l'influence de Poe. Mais on trouve chez lui des réminiscences de détail qui montrent combien le poète américain lui était familier : telle la pièce qui ouvre les *Palais nomades* :

Beau chevalier, la route est sombre,
Crains-tu donc pas les assassins,
Les âmes mortes par essaims
Larmoyant aux émois de l'ombre?...

Ils sont si clairs, les cheveux roux
De Jésus dont je suis en quête...

J'irai sous la douceur de la lune
Vers la colline...

C'est bien le thème général et le mouvement d'*Eldorado*. Un chevalier est en quête de quelque introuvable trésor; il doit aller loin, bien loin, par delà les collines, et plus loin encore; avec Poe, il lui faut atteindre « les montagnes de la Lune », avec Kahn, « la vallée de l'Ombre ».

Il est difficile également de lire les *Voix au Parc* sans se souvenir de Poe :

Tes yeux qui passez indifférents —
Et des soirs aux grands arbres où naquit
Le doux, le triste et l'amour pour qui
En ton vague cœur qui point ne naquit.
Les soirs caressés de tes yeux indifférents...

. . . .

Et puis encore petite enfant aux petites mains
Effeuillant à tout jamais les pétales de mes demains
Berce mes âmes murmurantes —
Et toi dans l'errance de mes ombres demeurantes.

Le début reprend la donnée générale de *A Hélène* : une femme, un soir, passe dans un parc, sans savoir que la lumière de ses yeux restera dans un cœur. La fin ressemble à *Annabel Lee* : une enfant aimée s'en va, laissant son souvenir.

C'est une réminiscence du *Corbeau* que l'on retrouve dans tel poème de *Chansons d'amant*. Quelqu'un, ou quelque être mystérieux, frappe à la porte. Et si ce n'est pas un oiseau noir qui entre, c'est une vision macabre à la Poe :

Est-ce Détresse qui frappe à la porte?...
Alors qui 'onc frappe à la porte?

C'est le supplicié Souvenir,
avec son fils l'Avenir
tous deux si douloureux, aux prunelles si mortes
qu'ils croient supplier que le mort les emporte.

On remarquera que, chaque fois que Kahn emprunte à Poe des images ou des sentiments, c'est pour exprimer le mystère : quête inconnue, amour impossible ou apparition douloureuse. Cet appel de l'au delà ou des au delà, c'est bien ce que, par-dessus tout, les symbolistes ont entendu dans la voix de Poe.

La forme artificieuse de l'Américain n'est pas non plus sans avoir influé sur Gustave Kahn. Ayant affranchi son vers du rythme numérique et de la rime, il l'orne de toutes les manières pratiquées par Edgar Poe : rimes intérieures dans les *Mélopées*, parallélisme de construction dans la *Chanson de la brève démence*.

Et tes reins et tes seins
Et ta lèvre et ta fièvre,
Tout est mièvre, tout est vain...
Et je me débats des ébats
De ta norme difforme.

Et toutes mes minutes en foule
Et toutes mes pensées en houle...

Comme Gustave Kahn a supprimé ce retour constant d'un son qui s'appelait rime, il est obligé, pour découper un poème en strophes, de recourir à cette répétition d'un vers, qui est l'une des originalités d'Edgar Poe. On trouvera, par exemple, un emploi varié du refrain, entièrement conforme à la méthode de Poe, dans l'un des *Lieds* des *Palais Nomades*, dont voici la dernière strophe :

Seule à ton rouet, file et pleure;
Tes candeurs nubiles s'en iraient au gouffre,
Au gouffre lamé du passé qui souffre
Depuis les temps, les temps, les leurres et les leurres.
File à ton rouet, seule file et pleure.

Ce que de tels vers peuvent devoir à Poe, c'est ce qui leur reste de régularité dans le caprice. Gustave Kahn a

voulu dépouiller le vers de Poe de ses formes traditionnelles pour n'en garder que la musique essentielle. Quant à l'inspiration de l'Américain, à son sens du mystère, il s'est efforcé, au contraire, de l'enrichir et de l'éclairer par des symboles.

§

Le vers libre fut travaillé en un sens original par René Ghil. On ne rencontre guère, dans l'œuvre de ce dernier, d'allusions à Poe; mais comme Ghil était un familier de Mallarmé, on ne peut point douter qu'il ait souvent entendu parler d'Edgar Poe et qu'il ait eu un jour la curiosité de le lire.

On trouve d'ailleurs chez lui quelques réminiscences. Il faut bien songer à Poe, à ses grands parcs de beauté sombre et endormie, à ses héroïnes innocentes et mystérieuses, en présence de cette figure symbolique de la postérité errant dans les parterres de la poésie à la recherche de la fleur éternelle :

Au sortir de son sommeil effleuré de sourire et de palmes s'aérant, sur le perron merveilleux, d'un timide soleil paradisé et de rosée remuante en l'aurore légère d'un mirage d'eau qui ment, toute ingénue, la Belle s'en viendra. Par le parc halenant dont s'augmente la nuit sylvestre de la ramure grise des matinales vapeurs, ouvrant la lueur puérile d'une clairière, elle ira...

Mais si René Ghil se souvient ainsi de l'imagerie de Poe, il ne lui doit rien quant au son du vers. Autant Poe est langoureux et fluide, autant Ghil est rude et barbare. Sans doute, quand le sujet s'y prête, le Français arrive ainsi à écrire des fragments qui ne manquent point de grandeur. Voici par exemple un tableau du monde après le déluge :

Mais houlante haut nuement, la mer mûre
(la pluie évanouie est lente) la mer mûre
d'elle, en vallons et en monts mornes, arrape
et roule.

La même rudesse de forme peut encore convenir dans cette description d'une forge, où les mots neufs paraissent autant de trouvailles :

> Issante irradiant en éparre dardant...

Mais trop souvent, la cacophonie est choquante, et c'est particulièrement grave pour un poète qui, comme Ghil, se flattait d'orchestrer la poésie. Dans le vers suivant, on a beau savoir qu'il s'agit des courroies d'une machine, aucune oreille n'en peut supporter le son, fût-ce dans le muet monologue intérieur :

> Transversalement, silents et puissants; et quand...

Ghil fait une effroyable consommation de mots en *ent* et *ant*, adverbes, participes présents, substantifs abstraits. Ses vers constituent en bien des endroits un effarant, balbutiant, ahanant ânonnement. Ce n'est que par exception, hélas, qu'il lui arrive de retrouver la langueur et la douceur de Poe :

> La Fleur! la Fleur qui meurt entre tà poitrine, ah!
> de tes Yeux doux et lourds de l'amour, lourds (oh! donne
> la Fleur, la Fleur entre ta poitrine!) c'est la
> Fleur; heur et pressentiment d'aimant de ta Forme...

Que ne s'est-il mis à l'école de Poe? Il eût sans doute pu, comme Verhaeren, concilier l'harmonie et la rudesse vigoureuse.

Il est plus proche de l'Américain par la pensée. Comme chez Poe, la théorie et la pratique, l'esthétique et l'exécution marchent de pair. Il a écrit: « La méthode et l'Œuvre sont coexistantes; l'une n'a pas précédé l'autre, elles ont pris âme en même temps dans mon esprit ». Et en effet, si on ouvre le *Traité du Verbe* et la *Poésie scientifique,* on y trouve exactement la même doctrine que dans l'*Œuvre.* De même, chez Poe, quoique sur de moins ambitieuses proportions, la *Genèse d'un poème* suivait très exactement la démarche du *Corbeau.*

L'aspect purement esthétique de sa doctrine, Ghil l'a

exposé dans ce *Traité du Verbe,* qui est l'un des manifestes les plus importants du symbolisme. Important peut-être à cause de l'Avant-dire bien connu de Mallarmé : « Parler n'a trait qu'à la réalité... Je dis une fleur, et hors l'oubli... » Et dès le second alinéa de sa préface, Mallarmé appelle Ghil « le rêveur de qui je tiens ce manuscrit fait pour s'évaporer parmi la désuétude de coussins ployés sous l'hôte du château d'Usher ».

Mais Mallarmé prétend évidemment établir là une affinité vague, plutôt qu'une dette précise. Le livre est si clairement ordonné, avec ce talent de composition que Ghil possédait inconstablement, que l'on peut, du premier coup d'œil, apprécier la dette envers Poe. Il établit d'abord la nécessité de la musique dans le vers, et ainsi il se montre — du moins en théorie — parfait disciple de Poe.

Puis il insiste encore, et toujours comme Poe, sur la nécessité de l'unité dans une œuvre d'art. Mais si Ghil n'a point réussi à faire de son vers une musique, son œuvre entière est composée selon un vaste plan qui sans doute eût séduit Poe. Certes, elle constitue un immense poème épique, et l'Américain a déclaré qu'il était impossible d'écrire un long poème, car l'excitation poétique ne peut durer, chez l'homme, que pendant un temps donné. Mais Poe a admiré le *Paradis perdu,* en déclarant que l'œuvre de Milton était, en réalité, une succession de poèmes brefs. Et si l'argument paraît spécieux à propos de Milton, il vaudrait au contraire à propos de René Ghil dont l'œuvre est, effectivement, composée d'une série de courts poèmes.

D'autre part, Poe a exprimé le regret de n'avoir pu se livrer exclusivement à la poésie et de n'avoir ainsi produit qu'une œuvre fragmentaire; son ambitieux ouvrage d'*Euréka* lui-même, il ne le considère pas comme complet et définitif. Or, toute la vie de René Ghil s'est passée à réaliser méthodiquement une œuvre de propor-

tions imposantes, œuvre retouchée et regroupée plusieurs fois selon les progrès de sa pensée. Si le rang que doit occuper un poète se mesurait à l'ambition qu'il a manifestée, René Ghil compterait parmi les plus grands. Dans une série de poèmes logiquement enchaînés, il a conté l'histoire du monde depuis le chaos primitif. Ce que Lucrèce a fait pour la doctrine d'Epicure, Du Bartas et Milton pour la Genèse, Victor Hugo pour la légende des siècles et Leconte de Lisle pour l'histoire positive, ce qu'Edgar Poe lui-même a fait, dans *Euréka,* pour les théories de Newton et de Laplace, René Ghil l'a tenté pour la doctrine évolutionniste.

Mais à part ces deux principes : musique du vers, nécessité du plan, René Ghil ne doit rien à Edgar Poe. Car, dans son *Traité du Verbe,* il passe ensuite au symbole et à cette théorie de l'orchestration où il subit l'influence de Wagner. Son œuvre, en effet, constitue un vaste drame verbal et musical, sans qu'aucun morceau se détache de l'ensemble; il n'a jamais lancé un air de bravoure, ni filé une mélodie.

Et le *Traité du Verbe* se termine par un chapitre où Ghil prolonge et développe, non sans lourdeur et sans pédantisme, la théorie de la couleur des voyelles, exprimée par Rimbaud dans un sonnet fameux. Ainsi, pour René Ghil comme pour tous les symbolistes non décadents, l'esthétique d'Egar Poe n'a été qu'un point de départ.

Quant à l'aspect philosophique de sa doctrine, René Ghil l'a exposé dans la *Poésie scientifique* et dans certains passages de *les Dates et les Œuvres.* Beaucoup plus que Poe, il est sous l'influence exclusive de la science; c'est un positiviste résolu et il rejette de la poésie cette faculté qui pour Poe était essentielle : le goût ou l'imagination. René Ghil, au contraire, proclame : « L'imagination, exercice du Moi, ne peut établir que des concordances relatives à ce Moi qui alors composera un univers à l'image seulement de sa sensibilité imaginative. L'apport

expérimental des sciences uniquement pour permettre de se créer une harmonie universelle ». C'est exactement le contraire de ce que dit Poe dans *Euréka* : « Les méthodes anciennes condamnaient l'investigateur à se traîner... La répression de l'imagination était un vice que n'aurait même pas compensé l'absolue certitude de cette marche de colimaçon ».

Mais si René Ghil rejette l'imagination, il admet l'émotion que Poe ne voulait mêler ni à la pensée, ni à la science. Pour Poe, il y a accord entre les lois propres de notre esprit et les lois de l'Univers, et il formule cette idée de sa manière sèche et systématique : « *A perfect consistency can be nothing but an absolute truth.* Une proposition dont la cohérence interne est parfaite ne peut être qu'une vérité absolue ». René Ghil veut que, peu à peu, l'homme pénètre les lois du monde et en prenne conscience avec ferveur. Il résume ainsi son « essentielle pensée » : « Il conviendrait que l'œuvre de notre esprit éveillât, de logiques associations d'idées, la conscience émue des Lois et Rythmes universels ». Poe s'élance *a priori* vers la vérité, du même mouvement dont son imagination s'élance vers la beauté, et avec la même ivresse qui exclut toute passion; René Ghil s'efforce de prolonger la science positive, à laquelle il ajoute une émotion panthéiste.

On s'explique dès lors qu'*Euréka* soit écrit dans la prose, qui est le langage des mathématiciens; alors qu'il fallait le rythme à René Ghil pour exprimer la ferveur avec laquelle il s'identifie aux lois de l'Univers : « Le Rythme est le mouvement de la Pensée consciente et représentative des naturelles et harmonieuses forces ».

Si opposées qu'apparaissent la philosophie de Poe et celle de Ghil, leurs œuvres ne sont certainement pas sans point de contact. Ils ne sont pas d'accord sur la manière d'atteindre à la vérité, mais ils s'entendent pour accepter comme acquis certains résultats scientifiques. Dans

Euréka, Poe est hanté par la loi de gravitation; il l'envisage en astronome et en savant, et il parle d'attraction inversement proportionnelle au carré des distances. René Ghil au contraire s'exprime en poète :

> Lent issante en lueurs, et lueurs aux Tourmentes,
> Evoluant en elle-même à normes lentes...
> La Terre vers quel avoir de lois croissantes...
> La règle giratoire et la gravité lente.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement sur certaines lois que s'entendent nos deux poètes-savants, mais aussi sur les grandes lignes de cette évolution qui a amené la formation de notre univers. Pour l'Américain, le point de départ est la Divinité; et c'est bien quelque chose du même genre que Ghil désigne d'un autre nom, au premier vers de son *Œuvre :*

> Amour — germe dans lui en lui-même germant — Amour.

Puis Poe examine les propriétés de la matière. « L'unité est tout ce que j'affirme de la Matière originairement créée. » De même, René Ghil, dans la *Poésie scientifique* : « La Matière, de toute éternité, est une unité Synthétique. » Comment va-t-elle se diversifier pour devenir l'Univers perceptible? Pour Poe, elle a deux propriétés essentielles : « L'attraction et la répulsion sont incontestablement les seules propriétés par lesquelles la Matière se manifeste à l'esprit. » René Ghil exprime la même idée sous une forme très voisine : « J'ai donc ramené à deux lois, ou plutôt à une loi à double action, les phénomènes de tous ordres : loi de condensation et d'expansion ».

Mais Poe, dans *Euréka,* s'arrête au moment où va se former l'univers sidéral, à l'instant où les grandes nébuleuses vont engendrer les étoiles et les planètes. René Ghil va beaucoup plus loin. Il chante, non seulement l'organisation du chaos primitif, mais encore la formation de la terre, l'époque des grandes pluies, les premières végétations, la mer où la vie commence à apparaître, le pre-

mier couple; puis après l'apparition de ces yeux en qui l'univers va prendre conscience de soi-même, c'est l'histoire des sociétés : le clan, les nations, le machinisme.

Et de nouveau, apparaissent les différences entre les deux hommes et les deux conceptions. Poe, resté déiste, croit que l'univers tend à retourner vers l'unité et à se confondre avec Dieu. René Ghil croit à la conservation de la matière : « de la condensation renaissent les énergies explosives qui remettent le mouvement ». A chaque fois, il y a perfectionnement. Ghil croit au progrès universel, à ce qu'il appelle le « devenir meilleur ». C'est une doctrine contre laquelle Poe a lancé quelques-uns de ses sarcasmes les plus accérés. Poe dédaigne les hommes, auxquels René Ghil s'intéresse.

Les points de contact entre Poe et Ghil viennent de ce qu'ils ont, l'un et l'autre, subi l'influence de la science et ont trouvé leur inspiration en ses lois. Il ne semble point que l'on puisse vraiment parler d'influence de Poe sur Ghil. Il y avait, dans l'Américain, un goût de l'*a priori*, de l'induction mathématique qui ne convenait point à René Ghil, soumis à la science expérimentale. Il y avait aussi en René Ghil une émotion, un humanitarisme qui s'accommodait mal avec cette lucidité de pur esprit qui était celle de Poe.

§

Gustave Kahn et René Ghil représentent le symbolisme en tant que doctrine parfaite. Mais le mouvement, on le sait, évolua assez vite. Parti de la décadence, il s'était déjà épuré pour devenir la poésie du symbole; il alla vers plus de pureté encore et plus de simplicité, il tendit vers la poésie des rondes populaires.

C'est peut-être Vielé-Griffin qui représente le mieux cette tendance; et comme il était d'origine américaine, on pourrait s'attendre à le voir marcher sur les traces de Poe. Il n'en est rien cependant. Vielé-Griffin ne

semble guère avoir gardé d'affinités américaines; comme tous les symbolistes qui n'étaient pas de naissance française, il eut peut-être à cœur de s'identifier aux Français et de choisir ses maîtres parmi eux.

Certes, on ne s'étonnera pas de le voir employer, comme Poe, l'allitération, afin d'obtenir ces *Euphonies* qu'il recherche :

Voici, pour vivre une heure, un rêve riverain,
Les sables et les saules gris et le serein...
Car le jour est joyeux et le fleuve s'endort;
On pourrait y cueillir le reflet des fleurs d'or.

Là ne semble pas cependant sa dette propre envers Poe. Il a, comme lui, le goût d'un paysage irréel et riant. Poe a décrit, dans *Eleonora*, une contrée d'une douceur et d'un charme merveilleux; c'est la même que chante Vielé-Griffin dans *Carmen perpetuum* :

J'errais en un pays sans nom parmi des fleurs,
Sans rêve et sans passé, joyeux de joie étrange;
Enfantin et riant des sons et des couleurs...

Dans ce décor, Poe rêve de vivre avec une fillette tendre qu'il aime chastement, Eléonora ou Annabel Lee. A l'une d'elles, Vielé-Griffin aurait pu adresser ces vers :

Tes grands yeux et ta natte ingénue et ta voix
Rieuse et musicale en naïves répliques,
Et ta candeur céleste alors que tu m'expliques
Le pourquoi fabuleux des choses que tu vois...
Heure unique d'amour, inconsciente et chaste;
Pour moi, couleurs et sons se confondaient alors,
En l'ivresse d'aimer une femme enfantine.

Mais chez Poe, un tel état d'esprit est exceptionnel; il apparaît comme une réaction, une révolte contre le morne désespoir habituel: et la douce fillette surprend, en la compagnie de tous ces fous furieux ou ces rêveurs accablés.

Vielé-Griffin, au contraire, n'a guère que cette note. Il aime les paysages riants de la Touraine; il les a décrits sous toutes les saisons; il en a goûté le charme en

hiver, la griserie et l'éblouissement au renouveau. Il y a en lui une gentillesse naïve qui lui fait aimer les refrains populaires et les rondes enfantines; sa Touraine paraît toute proche de ce Valois qu'aimait Gérard de Nerval. Rien de plus français, en somme, que ce talent fait de discrétion et de mesure et qui s'oppose entièrement au déséquilibre de Poe.

Dans leur retour vers la simplicité, Edgar Poe laissait les symbolistes à mi-chemin : il subsiste en lui tant d'artifice et de névrose qu'ils ont dû faire sans lui le reste de la route.

§

Si Vielé-Griffin échappe à l'emprise de Poe parce qu'il semble s'être gardé de toute influence étrangère, son compatriote Merrill ne relève pas spécialement de l'auteur du *Corbeau,* car il connaissait familièrement tous les poètes anglo-américains.

Il était franchement bilingue. Né en Amérique, il vint en France à l'âge de trois ans et il y fit ses études complètes. Il retourna en Amérique pour y passer ce qu'on est convenu d'appeler les plus belles années de la jeunesse, puis se fixa définitivement en France.

Le titre de son premier recueil, *Gammes,* indique bien la tendance musicale qui le rattache à Poe; mais tous les artifices qu'il emploie, il ne les a pas spécialement trouvés chez son grand compatriote, puisqu'ils se rencontrent dans toute la poésie anglo-américaine. Quand on parle d'un auteur français peu familier avec la littérature anglaise et ayant exprimé on admiration pour Edgar Poe, on a le droit de rendre à celui-ci tout ce qui, chez le disciple français, rappelle le maître américain.

Avec Stuart Merrill, une telle conception serait fausse; il a employé l'allitération, certes; mais l'usage en remonte aux origines de la littérature anglaise; et c'est à celle-ci dans son ensemble, plutôt qu'à tel poète en

particulier, qu'il faut rattacher des recherches musicales comme celles de la *Flûte* :

> La blême lune allume en la mare qui luit,
> Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
> Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
> Module en mal d'amour sa molle mélodie.

A Poe, Stuart Merrill ne doit guère que des images, toujours les mêmes, et qui le hantent. Comme l'auteur de la *Mort Rouge*, il aime à mêler l'horreur et la splendeur, par exemple dans cette *Cavalcade* :

> Au centre du pompeux charroi,
> Qui fuit la rouge pestilence...

C'est encore le même contraste qui le fait se souvenir de l'apparition macabre de Lady Madeline dans la *Maison Usher* et du sombre défilé de *Terre de Songe*, dans le poème intitulé *Fantômes* :

> Le mobilier trapu s'estropie en les salles :
> Chaises de chêne, armoire aux armes colossales,
> Et dressoirs où se tord l'héraldique bétail.
> .. ..
> Et voici passer, fol, avec un frisson sec,
> Le cortège — or et fer — des Reines taciturnes.
> Et ce sont des doigts bleus meurtris aux coups du sort,
> Et des yeux révulsés en de pâles colères,
> Et tout ce chuchotis de voix crépusculaires
> Disant le mal d'aimer en l'hiver de la mort.

De toutes les œuvres de Poe où, dans un décor princier de luxe et de légende, apparaît tout à coup le malheur, la folie ou la mort, celle qui a le plus frappé Stuart Merrill, c'est certainement le *Palais Hanté*. Il a traité le même sujet dans les *Paroles du Roi inconnu* : un royaume heureux est tout à coup envahi par les Barbares qui y apportent la désolation. Ailleurs, dans le *Palais désert*, il a concentré le même effet de contraste dans un espace plus restreint :

> Le Palais qui, dans l'air crépitant de cigales,
> Etalait, vers l'azur mordoré de la mer,
> Sa façade de marbre aux fines astragales,

N'enverra plus l'éclat de ses pompes régales,
En insulte au tumulte éternel de la mer.

Dans ce château désolé qui représente son âme, Merrill aime, comme Poe, à faire errer un *Roi fou*; le thème le séduit tellement qu'il le traite deux fois, en prose et en vers :

Ta demeure, ô mon âme, est un palais étrange
Où, quand tinte minuit, un fou qu'on nomme roi,
Les cheveux hérissés hurle soudain d'effroi
En entendant glisser vers lui les pas d'un ange.

Toutes ces images, remarquons-le, sont plus proprement décadentes que symbolistes : la déchéance morale ou physique d'un homme erre parmi la pourriture des choses, Merrill ne touchait à Poe que par ce seul côté.

Car ce n'est certainement pas à l'auteur du *Palais Hanté* que Stuart Merrill ressemble le plus. Il y a deux hommes, l'un anglais, l'autre américain, dont l'influence est quelquefois voisine de celle de Poe : Walt Whitman et William Morris. On peut d'ailleurs distinguer facilement Edgar Poe de ces deux hommes; ils étaient l'un et l'autre socialistes, alors que Poe n'avait aucune sympathie pour les idées démocratiques et humanitaires. Or, c'est sur ce point que Stuart Merrill diffère de lui et se rapproche d'eux. Quoiqu'il appartînt, par sa naissance, à la ploutocratie des « Quatre cents », il vendit lui-même dans les rues de New-York des exemplaires d'un journal marxiste. Il resta toute sa vie fidèle à ses idées; malgré sa sympathie personnelle pour Maurras, il demeura son adversaire sur le terrain politique; il lui arriva même de trouver Zola timide; et dans le dernier livre publié de son vivant, *Une voix dans la foule,* il montre un large amour pour l'humanité et une foi complète en son avenir.

Les symbolistes orthodoxes, même ceux qui étaient d'origine américaine, ne doivent donc pas à Poe les

traits essentiels de leur art : ni le symbole, ni le vers libre ne viennent de lui. Ils lui ont tout juste emprunté quelques images de décadence, de naïveté ou d'horreur. Ils s'écartaient de lui dans la mesure où ils partageaient les idées humanitaires ou voulaient retourner à la simplicité. Mais c'est Edgar Poe qui, par son esthétique, leur donna l'idée d'une poésie plus suggestive que descriptive.

III

LES RETOURS AU CLASSICISME

Jean Moréas, Henri de Régnier, Verhaeren

La dernière étape du symbolisme, ce fut le retour au classicisme. Jean Moréas donna l'exemple.

Comme les autres, il avait commencé par se dire décadent et par crier sa foi dans le symbole en des manifestes qui comptent parmi les plus importants de l'époque. Avec lui, on refait toute l'histoire du mouvement.

Le premier manifeste date du 11 août 1885, et il se compose en grande partie de phrases empruntées aux préfaces de Baudelaire, c'est-à-dire à Poe, ou directement inspirées par elles :

> La Poésie, pour peu qu'on veuille rappeler ses souvenirs d'enthousiasme, n'a pas d'autre but qu'elle-même... Le Beau est le seul domaine légitime de la poésie... Quand les hommes parlent de beauté, ils entendent, non pas précisément une qualité, comme on le suppose, mais une impression; bref, ils ont justement en vue cette violente et pure élévation de l'âme...

Ce sont toujours les mêmes phrases qui ont servi à Baudelaire et à Gautier et que l'usage a si peu vieillies qu'elles paraissent encore neuves en 1885. Moréas n'emprunte pas seulement les déclarations de Poe sur le but de la poésie, mais encore, et textuellement, sa doctrine de l'expression :

Deux choses sont éternellement requises : l'une une certaine somme de complexité, ou plus proprement de combinaison; l'autre une certaine quantité d'esprit suggestif, quelque chose comme un courant souterrain de pensée, non visible, indéfini.

Cette seconde qualité de la poésie tend, comme nous l'avons déjà remarqué, vers la création du symbole; on trouve bien, dans cette phrase de Poe, un embryon de la théorie symboliste. Moréas s'en aperçoit, car, quelques lignes plus loin, il revendique, pour les poètes nouveaux, le titre de « symboliques » — pas encore de symbolistes. Si l'on considère que, dans ce même manifeste, Moréas rejette l'épithète de « décadents », on en comprend tout de suite l'importance et l'on voit quel rôle a joué Poe dans le mouvement tout entier.

Comme Gustave Kahn, Moréas était d'accord avec Poe dans la partie négative de sa doctrine. On le voit bien l'année suivante, le 18 septembre 1886, quand il lance une nouvelle proclamation dans le *Figaro*. Poe sert à détruire tout ce qui a précédé; quand il s'agit de reconstruire, Moréas s'écarte du maître américain :

Ennemie de l'enseignement, de la déclamation, de la fausse sensibilité, de la description objective, la poésie symboliste cherche à vêtir l'Idée d'une forme sensible qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même, mais qui, tout en servant à exprimer l'Idée, demeurerait sujette.

Poe n'a jamais fait cette distinction entre la forme et l'idée; en bon Parnassien qu'il était, il les a identifiées; et pour lui, la forme est bien son but à elle-même. Ici encore, se trouve confirmé le résultat de notre enquête à propos de Gustave Kahn. Tout poème symboliste a un endroit et un envers : d'une part, un groupe d'images; d'autre part, un enchaînement d'idées; les deux séries se correspondent objectivement, mais elles restent distinctes artistiquement, l'une étant exprimée, et l'autre simplement suggérée. Ainsi, la poésie symboliste apparaît à la fois comme plus concrète et plus métaphysique

que celle de Poe. Elle n'est plus cette Beauté éthérée sans rapport avec le monde des sens ni avec le monde des idées. A l'héritage de Poe, se sont ajoutées et la sensualité de Baudelaire et l'idéologie de Mallarmé.

En fait, il n'y a jamais eu, entre Moréas et Poe, que des rapports accidentels. Dans les milieux où vivait Moréas, c'était une mode de se dire disciple de Poe; il fit comme les autres, sans conviction profonde. On s'en aperçoit plus nettement encore en lisant ses poèmes. On y trouve un titre, *Nevermore,* qui rappelle l'Américain. L'un des poèmes des *Syrtes* porte en exergue une phrase empruntée aux *Histoires extraordinaires.* Dans *l'Elégie troisième* du *Pèlerin passionné,* l'exergue et le refrain sont empruntés à Poe : « Avec Psyché, mon âme »; mais c'est tout au plus si, dans une strophe, on peut trouver une de ces visions lugubres comme les aimait Poe :

C'était comme un purgatoire où des ombres aux abois
Levaient des fronts honteux,
Et se tordaient les doigts; —
Là nous revînmes tous deux,
Avec Psyché, mon âme.

Ce Levantin brillant et sonore, ce Parisien d'Athènes à la fois clair et raffiné, ne rappelait en rien l'Américain sec et brumeux. Et c'est à d'autres poètes symbolistes qu'il faut s'adresser pour voir quelle influence Poe a pu exercer sur ceux d'entre eux qui avaient, avant tout, des affinités classiques.

§

Henri de Régnier a voué, à Edgar Poe, un culte qu'il a exprimé poétiquement dans le *Bosquet de Psyché :*

Aux heures où la mélancolie pacifie nos soins, aux heures découragées où tombe la fièvre de vivre — la fièvre appelée vivre, a dit Edgar Poe... — c'est alors qu'il faut se hasarder au parc imaginaire... Nous irons si loin que nous finirons bien par nous rencontrer et par arriver au Bosquet, où, parmi les treillages et les arceaux, près des fontaines qu'en-

guirlandent des roses et où elle est assise en sa robe pâle, avec ses ailes et son sourire, nous nous trouverons en face de celle qu'Edgar Poe a, dans son sublime et miséricordieux poème, nommée à tous nos songes « Psyché, mon Ame », et c'est elle qui nous conduira à sa demeure...

Comme j'imagine bien ce logis intérieur où chacun peut passer une heure avec soi-même. Psyché est là... Deux portraits se font face, tous deux hautains et fatidiques, avec l'air d'avoir connu tous les songes. Ne sont-ce pas, interlocuteurs taciturnes, Villiers de l'Isle-Adam et Edgar Poe?

Il n'est donc pas, pour Henri de Régnier, de meilleurs compagnons, en la solitude, qu'Edgar Poe et son disciple. Comme le poète américain est évoqué dans l'atmosphère propre de ses poèmes et de ses contes! Cette Psyché son âme, que Henri de Régnier nous a décrite d'après Poe, il l'imagine dans une demeure qui ressemble à la *Maison Usher*. Il souhaiterait que sa vie intérieure fût à l'image de l'œuvre de Poe :

Et mon âge habite le morne logis
Où du plafond jusques aux dalles
Descendent aux murs les longs plis
De la couleur des jours perdus et des soirs morts.

Ce rêve de vivre éternellement en la compagnie de Poe, Henri de Régnier ne l'a pas, heureusement, réalisé. Son évolution est bien connue; il débuta par des recueils parnassiens, donna dans le symbolisme et enfin retourna à la tradition classique où il trouva sa vraie patrie, la Grèce de Ronsard et de Chénier.

Comme il fallait s'y attendre, on ne rencontre guère l'influence de Poe dans les premiers et les derniers livres; elle est surtout marquée dans les poèmes symbolistes et elle leur donne ce qu'ils ont de plus spécialement décadent; elle est d'ailleurs exclusive de presque toutes les autres. Personne ne s'est mieux donné à Poe pour se reprendre davantage.

Le recueil qui s'appelle *Tel qu'en songe* serait méconnaissable si on lui enlevait tout ce qui vient directement de Poe. Le titre déjà l'indique suffisamment. Un poème,

l'*Alérion*, porte en exergue un fragment de vers du *Corbeau*, que d'ailleurs Régnier cite inexactement. « Be that word our sign *in* parting, bird. » Le personnage principal a sur son casque un oiseau qui ressemble à celui de Poe :

L'oiseau lourd qui siégeait en sa morne attitude
De songe, de sommeil, et de science et d'ennui...
Emblématique oiseau qui songes et demeures,
A travers les destins, les hasards et les heures,
Proéminent témoin là immobilisé...

Mais le poème, dans son ensemble, ne relève pas de la manière de Poe. Le héros est un noble cavalier, un adolescent hautain vêtu d'une blanche armure; l'oiseau noir le tue et se transforme, grâce au sang de sa victime, en « un grand oiseau d'azur, d'or et de pierreries ». Ce poème a peut-être été inspiré par l'*Aigle du Casque*, de Victor Hugo; en tout cas, il se distingue de ceux de l'Américain par sa grande richesse d'images et par son sens caché, en un mot par son double aspect symboliste.

Beaucoup plus proche de Poe, et toujours dans le même livre, est le poème intitulé *le Seuil*. Il est composé comme le *Corbeau*, c'est-à-dire comme un conte : description des lieux et de l'unique personnage, récit proprement dit, surprise dramatique du dénoûment. Le héros parle à la première personne, comme si souvent chez Poe. Il vit dans un château qui rappelle en tous points la *Maison Usher*. De grandes dalles noires et blanches ont un aspect funéraire; les rideaux semblent morts le long des fenêtres; les flambeaux brûlent immobiles dans les miroirs; des portraits de famille sont accrochés aux murs d'ébène tapissés de soie. Mais c'est surtout l'atmosphère des deux manoirs qui est identique :

Rien ne souriait dans la maison natale,
Grave de vieux silences accumulés...
Les pas glissaient dans les couloirs dallés
Si tristement qu'on eût dit des pas
Qui s'en allaient mourir là-bas tout bas,
Derrière les portes des autres salles.
Les visages étaient comme voilés

De ceux qui passaient par les couloirs
Et s'asseyaient dans la chambre;
Les yeux semblaient ne pas voir
Et les oreilles étaient si lentes pour entendre
Et les voix si longues à répondre
Qu'on oubliait avoir parlé.

Quant aux habitants de ce château, c'est évidemment le sang des Usher qui coule dans leurs veines. Les seigneurs d'autrefois aimèrent la vie et leur destinée fut « rude et vaine ou folle ». Mais ceux qui vinrent ensuite,

Aux heures tardives de la race,
Dans la vie amortie et dans la maison lasse...
Ceux-là dont je suis né le fils, le seul, qui suis
L'hoir d'hier et le maître d'aujourd'hui...
Ils ont vécu leur vie comme d'avance,
Leurs jours furent leurs jours chaque jour;
Ils furent l'écho de leur silence,
Leurs hiers durèrent toujours.

Or, le héros veut échapper à cette atmosphère qui, comme Roderick Usher, le rendrait fou. Il se rend au bord de la mer et il se livre à un geste que Poe a commenté dans un de ses poèmes les plus fameux : il laisse couler du sable entre ses doigts. Mais, tout comme dans un conte de Poe, le tragique arrive par degrés insensibles : à force de puiser à pleines mains, le héros creuse dans le sable « un trou où la claire eau marine et souterraine parut ». Dans ce miroir, il aperçoit, comme William Wilson, non pas son propre visage, mais le visage affreux et ensanglanté de son frère mystique; et comme Wilson encore, il veut à tout prix éloigner l'autre, le tuer, fût-ce en se tuant soi-même :

Ah! qu'il s'éloigne de mes lèvres
Ce frère ensanglanté dont la bouche meurtrie
A fait saigner ma bouche à son baiser en songe...
O morne frère que la gloire stigmatise,
Qu'il meure en moi et moi en lui!

Il est impossible de retrouver plus exactement, dans une œuvre originale, la manière d'Edgar Poe. Tous les poèmes de la fin du livre baignent aussi dans une atmos-

phère poesque que les titres révèlent dès l'abord : *Quelqu'un songe de soir... Quelqu'un songe d'ombre et d'oubli.* Les images les plus fréquentes sont empruntées à Poe et particulièrement à *Terre de songe.* C'est le même décor d'automne et de crépuscule; dans la forêt se pressent d'étranges arbres irréels; des fantômes passent, vêtus de robes blanches comme des linceuls : ce sont les Ombres du passé, les Douleurs de l'amant, les Pensées du poète; elles soupirent constamment, tressaillent au moindre bruit; on entrevoit à peine leur figure de songe, qu'elles vont mirer là-bas, dans un morne étang.

Faut-il préciser les rapprochements? Voici deux vers de Régnier où se retrouve la répétition accablée de tels autres vers de Poe :

Comme ta vie est loin apparue en l'eau morte,
Comme ta vie est loin des soir sur les bois...

Les feuilles, elles étaient crispées et mornes,
Les feuilles, elles étaient périssables et mornes...

Henri de Régnier recherche aussi, comme son maître, les assonances et les allitérations :

Des faces pâles sont au fond de nos passés...
Et pleurent aux sources taries
Qui ne mireraient pas leurs faces effacées...
Les faces pâles de nos passés...

On trouve même des réminiscences précises. Voici deux vers de Régnier qui rappellent deux vers du *Corbeau*, et une femme endormie qui ressemble fort à la *Dormeuse* de Poe :

De l'antique tempête et des soirs morts sur des mers mornes
Es-tu revenu?

La tempête t'échoua sur ces bords
Vers cette déserte terre enchantée...

Elle dort enfin sous la nuit miséricordieuse,
La face pâle, hélas! qui fut l'Enfant blessée...

Et qui est pâle encore d'avoir vécu et taciturne
D'un vieux passé de pleurs, de songe et d'amertume.

Etrange est ta pâleur...
La dame dort! oh! puisse son sommeil
Qui se prolonge, de même être profond.

Voici encore un caveau funéraire que décrit Henri de Régnier et qui semble bien le même que celui de la *Dormeuse* :

La porte va rouler sur les doubles gonds d'or
Et fermer son sommeil de bronze qui s'endort.
Quelque caveau qui a souvent fermé les ailes noires
De ses oscillants panneaux...

Ce ne sont pas seulement les images qui sont les mêmes en leur mélancolique mystère; le même mouvement dramatique, la même transformation brusque se rencontre. On se souvient du *Palais Hanté*. La joie des bals, des fêtes et des victoires y fait tout à coup place au deuil irréparable. C'est bien là le coup de théâtre indiqué par les paroles de la *Gardienne* quand elle salue le Maître qui rentre au château :

Quel trophée éclatant de songes et d'épées
Viens-tu dans l'ombre apprendre au faste enfin des murs?...
Non, rien que ta pâleur
Et tes blessures et ta solitude et tes pleurs.

Pourtant, quelles que soient les analogies, il y a, de temps à autre, un mot ou une image qui révèle tout à coup le vrai Henri de Régnier, classique et joyeux. C'est une sandale de cuir qui frappe les dalles, l'éclat d'une pierre précieuse ou telle lueur d'espoir dans la nuit morne. Même dans le *Seuil*, le poème le plus poesque de Régnier, le dénouement lui appartient en propre, et la joie de rentrer dans la maison tutélaire pour y fuir un destin sanglant. Je veux, dit le héros, vivre désormais

dans les vieilles draperies
De l'antique maison où j'userai mes jours
Et monotones à jamais et pour toujours,
Sans le Destin, hélas! de gloire ou de science

Dont j'ai vu par ma face en l'eau l'expérience,
Que le sang qu'il faudrait ne vaudrait pas qu'il soit
Et qu'il vaut mieux laisser mourir son songe en soi.

Dans les recueils qui ont suivi *Tel qu'en songe,* Henri de Régnier s'est entièrement détaché de Poe; on ne retrouve plus, de l'Américain, ni le désespoir lugubre, ni les images ternes et sombres. Certes, il reste quelques souvenirs de détail, mais isolés dans des poèmes qui ne doivent rien à Poe. Ici, c'est une maison qui va se fendre, comme dans la *Maison Usher;* le morceau entier, *la Course,* est d'ailleurs d'inspiration toute différente. Dans la *Couronne,* le défilé des Idées rappelle celui des Fantômes dans *Terre de songe;* mais les Idées de Régnier, lasses et la tête baissée, n'ont point l'attitude effrayante et terrible de ces formes qui passent parmi les crapauds.

Une réminiscence particulière, la reprise du même thème, illustrent souvent la différence profonde entre le génie des deux poètes. La ressemblance paraît étroite à première vue entre *L'Ile* de Régnier et *To Zante* de Poe. Les deux artistes évoquent une île méditerranéenne et se grisent de son nom : Isola d'Oro, Isola Bella; tous deux l'ont visitée en compagnie de l'aimée. Mais quelle divergence dans le sentiment général! L'amante d'Edgar Poe est morte et ne reviendra dans l'île — jamais plus; il pense à « celle qui n'est plus — qui n'est plus sur les pentes vertes ». Le souvenir du passé est pour lui une torture dans le présent et dans l'avenir. Au contraire, Régnier se place dans un présent joyeux et il espère renouveler, dans l'avenir, le bonheur actuel.

Nous reviendrons un jour à l'Isola bella...
Nous le suivrons et tout encor sera pareil,
Avec le même azur et le même soleil...
Nos cœurs toujours heureux dans l'île toujours belle...

C'est encore dans un sentiment radicalement opposé que Régnier a repris l'un des thèmes de Poe qui l'ont le plus frappé : la fuite du sable entre les doigts qui veulent le saisir. Il n'est pas sans intérêt de citer les deux poèmes

côte à côte, celui de Poe dans la traduction de Mallarmé où sans doute Régnier l'a connu :

Je reste en la rumeur du rivage par le flot tourmenté, et tiens dans la main des grains de sable d'or — bien peu ! encore comme ils glissent à travers mes doigts à l'abîme, pendant que je pleure, — pendant que je pleure ! O Dieu ! ne puis-je les serrer d'une étreinte plus sûre? O Dieu ! ne puis-je en sauver un de la vague impitoyable? Tout ce que nous voyons ou paraissons n'est-il qu'un rêve dans un rêve?

Couche-toi sur la grève et prends dans tes deux mains
Pour le laisser couler ensuite, grain par grain,
De ce beau sable blond que le soleil fait d'or;
Puis avant de fermer les yeux, contemple encor
La mer harmonieuse et le ciel transparent;
Et quand tu sentiras peu à peu, doucement,
Que rien ne pèse plus à tes mains plus légères,
Songe que notre vie à nous emprunte et mêle
Son sable fugitif à la grève éternelle.

Un abîme sépare ces deux poèmes. Ce geste qui fait souffrir Poe, qui lui inspire l'idée du néant et de la vanité de toute chose est au contraire une volupté pour Régnier et le confirme dans sa conception de l'éternelle vie.

C'est que la différence est capitale entre le tempérament des deux hommes. Poe accueille le spleen avec une sorte de bonheur languide et le mêle constamment à l'amour. Henri de Régnier au contraire repousse cet *Intrus* au nom de l'amour même :

Va-t'en, je suis heureux. L'Amour est là ! Va-t'en.

Sa philosophie n'est point le pessimisme de Poe; il n'éprouve pas, devant la vie et la mort, la terreur inexplicable, l'affolante angoisse de Poe; il est d'un optimisme calme et désabusé :

Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
Sachant que tout est vain dans le temps éternel...

Sa Muse, ce n'est pas la créature étrange et maladive de Poe; c'est une déesse voluptueuse et triomphante. La Beauté ne l'accable point, elle l'exalte :

Le changeant univers est ta forme secrète,
La nature en son jeu te reprend et te prête
Les visages changeants où je te reconnais.

Mais jamais, ô Beauté, tu ne m'es apparue
Plus belle que quand, grave et soudaine, tu fais
D'une femme sans voile une déesse nue.

Henri de Régnier a donc bien fait d'échapper très vite à un maître dont le tempérament différait à ce point du sien. Mais peut-être, s'il n'avait quelque temps cheminé en compagnie de Poe, aurait-il trop gardé de la froideur parnassienne ou de la sécheresse classique. Sa poésie a des résonances qu'elle n'eût point connues peut-être si elle n'avait été, un instant, accordée au lyrisme mystérieux et trouble d'Edgar Poe.

§

Le talent de Verhaeren a, lui aussi, évolué selon une courbe bien connue avant d'arriver au classicisme. Ses premiers vers étaient naturalistes et toute son œuvre présente des affinités avec celle de Zola : même puissance évocatrice du monde moderne et des villes. Vers la fin de sa vie, en même temps qu'à une forme plus classique, il revenait à une vision plus claire du monde; il rejoignait ses débuts par la peinture de sa campagne flamande, mais il en présentait une image plus idyllique.

Entre temps, vers 1887, il avait traversé une période morbide, due en partie à la mode décadente, mais qui avait certes des raisons plus profondes, à la fois physiques et morales. C'est dans cette période de dépression qu'il était naturellement le plus susceptible de contracter la fièvre de Poe. Et comme il a toujours su composer des recueils dont l'unité est parfaite, comme il a soigneusement varié son inspiration d'un livre à l'autre, l'influence de Poe est à peu près exclusivement limitée aux *Villages illusoires*, où elle a, à vrai dire, engendré quelques poèmes importants.

Dans le *Passeur d'eau,* la donnée générale rappelle le *Maelstrom* ou *Gordon Pym* : le matelot n'est plus maître de son embarcation et il est entraîné à la fois vers un danger certain et vers une vision lointaine. La manière dont le récit est composé rappelle le *Corbeau* : la terreur y est tout aussi savamment graduée. Le passeur perd une rame, puis son gouvernail se casse; et enfin, son dernier espoir, sa dernière rame l'abandonne à son tour. Comme dans le *Corbeau* encore, après chaque événement, le refrain reparaît, identique dans sa partie essentielle, mais soigneusement varié selon des effets ascendants :

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras
Vers celui qui n'approchait pas.
.. ..
Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes hurlait, hurlait,
La tête effroyablement tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.

Et à la fin du poème, deux effets également poesques. D'abord un effet de surprise dramatique. Poe, on le sait, en était très friand; c'est seulement à la dernière ligne de *Bérénice,* par exemple, que nous apprenons la mutilation subie par le cadavre. De même, c'est tout à la fin du récit de Verhaeren que nous comprenons que le passeur n'a point avancé d'une brasse; ses vains efforts ne pouvaient le rapprocher de la vision, non point, comme nous le croyions, parce qu'elle était à une distance infinie, mais simplement parce qu'il ramait sur place.

En même temps, Verhaeren s'est ménagé un second effet, symbolique cette fois, analogue à celui qui termine le *Corbeau.* Nous avions cru à un récit vraisemblable; brusquement, à la dernière ligne, Poe laisse entrevoir une image qui élargit l'anecdote :

Et mon ombre, hors de cette ombre qui flotte sur le plancher,
Ne s'élèvera jamais plus.

De même, et dans les derniers vers seulement, Verhaeren donne à entendre qu'il veut dépasser le sens immédiat de son récit :

Mais le tenace et vieux passeur
Garda quand même, pour Dieu sait quand,
Le roseau vert entre ses dents.

Un autre poème du même recueil, le *Sonneur*, rappelle également la manière de Poe, parce que les effets de terreur y sont tout aussi savamment disposés en crescendo. Le clocher brûle, le sonneur fait retentir le tocsin; le bourg d'abord, puis la campagne entière en sont illuminés; la croix tombe dans le brasier, effarouchant les oiseaux de nuit qui s'envolent; et enfin, la tour entière s'effondre, ensevelissant le vieux sonneur. Il est impossible de ne pas se rappeler la *Maison Usher* s'écroulant sur le dernier représentant de la race. Poe avait machiné un effet de lumière : le manoir, en se fendant, révélait la lune cachée derrière lui. Verhaeren l'a repris, mais en l'agrandissant, en le répandant sur la campagne entière.

Ici, nous touchons aux affinités profondes entre les deux hommes. Il y a chez eux la même puissance d'obsession et d'hallucination. Certes, chez Poe, elle est concentrée, réduite généralement à une sensation unique, vers laquelle tend l'être tout entier : c'est le cas par exemple de ce meurtrier qui entend toujours battre le cœur de sa victime. Chez Verhaeren, la même faculté tend à se répandre sur un plus grand espace, elle est plus diffuse et plus épique. Les titres de ses volumes sont suffisamment clairs à cet égard : *les Apparus dans mes chemins, les Campagnes hallucinées, les Villages illusoires, les Villes tentaculaires.*

Mais Poe lui-même n'est pas incapable de cette largeur dans la vision et le plus bel exemple en est la *Descente au Maelstrom.* On a coutume de considérer ce conte comme scientifique, et il est bien certain que c'est en

observant une loi physique que le héros échappe au gouffre. Pourtant, comme Poe n'a jamais vu le Maelstrom, il faut convenir qu'il a écrit là un poème d'une grande puissance imaginative. Sous un ciel serein et lunaire, l'eau sifflante et tourbillonnante se creuse en un immense entonnoir d'ébène; et la description qu'en fait Poe est puissante, haletante et tourmentée comme un poème de Verhaeren. Dans le *Vent,* par exemple, celui-ci peint également, et avec la même grandeur évocatrice, une force naturelle effrayante parce qu'aveugle, mais sublime à cause de sa puissance surhumaine.

Et si les répétitions de sons ou de mots dont use Poe dans ses poèmes produisent généralement un effet de langueur, il arrive au contraire, comme dans les *Cloches,* qu'elles leur donnent un élan farouche, qu'elles écrasent le lecteur sous une obsession formidable, absolument comme Verhaeren dans ce poème du *Vent* :

Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre...
Dans les étables lamentables,
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes...
Le moulin noir fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
Le vent sauvage de Novembre...

Qui, mieux que Poe, pouvait aider Verhaeren à développer en lui cette puissance morbide d'hallucination qui est l'un de ses grands mérites?

Ainsi, de quelque manière qu'on envisage l'évolution du symbolisme, l'influence de Poe paraît avoir produit des effets identiques. Dans le mouvement entier, un Rodenbach lui doit plus qu'un Gustave Kahn; dans leurs transformations particulières, un Henri de Régnier et un Verhaeren n'ont subi sa loi que pendant leur période décadente.

Pour les symbolistes orthodoxes, Poe n'a été, par le truchement de Baudelaire, de Rimbaud et de Mallarmé,

qu'un initiateur fécond et vite dépassé. Il leur a donné l'idée d'une poésie pure dans son essence et musicale dans sa forme; mais ce n'est pas grâce à lui qu'ils ont conçu le symbole et c'est malgré lui qu'ils ont affranchi le vers.

Il apparaît, en revanche, comme le maître direct et le modèle suprême des décadents. Aucun symboliste n'a vraiment souffert ou profité de son influence. Il a, au contraire, dévoyé un Rollinat, de même qu'il a entretenu, chez Samain, une langueur d'amour maladive et chez Verhaeren une puissance d'évocation fiévreuse.

LÉON LEMONNIER.

PAPILLOTES MONDAINES

—

Le comte Robert de Montesquiou avait l'habitude de noter, en vers, sur des cartons du format de cartes à jouer, ses sentiments et opinions, touchant ses contemporains.

Il nous est permis, aujourd'hui, de donner quelques-uns de ces distiques, que le poète intitulait *Papillotes Mondaines*. (On verra que la dernière de ces épigrammes a même trois vers.)

Nous sommes persuadés que le comte Robert ne mettait aucune âcreté, nul venin dans ces boutades : ce sont des pointes, un mot lâché, et souvent plus pour le plaisir du trait, du jeu d'esprit, que pour navrer la victime. Parfois aussi ce sont des jugements, mais dont le « prévenu » se fût passé. Nous en donnons un choix, uniquement à titre de document littéraire et mondain, sans souscrire à toutes les affirmations du comte et en devinant que les modèles, pour ne pas avouer qu'ils se sont reconnus dans ces caricatures, ne se fâcheront pas. — LOUIS THOMAS.

Le peintre Jean Boldini
Qui peint au macaroni.

★

Monsieur Dagnan-Bouveret
D'être peintre rêverait.

★

Madame Jeanne Forain
Fait la gravure au purin.

★

Découpez la Saint-Marceaux
Et jetez-en les morceaux.

★

Un Monsieur Paléologue
Dont rien n'explique la vogue.

★

Ne laissez pas sans lumières
Vos fils à Robert d'Humières.

★

Parler femme est incivil
Chez Constantin Radziwill.

★

Le jeune Lucien Daudet
Autour des princes rôdait.

★

La poétesse de Baye,
Plus on la lit, plus on bâille.

★

A Mathieu tous les Noailles
Disent : Fallait pas qu'il y aille!

★

Le poète Fernand Gregh
Ecrit bien en touareg.

★

L'écrivain le plus charmant,
C'est Abel-au-bois-d'Hermant.

★

Monsieur Catulle Mendès,
Des Muses vieux cocodès.

★

Quand Mathilde aura molli,
Ça s'ra dur pour Primoli.

★

Le ménage Ganderax
A percé comme un anthrax.

★

La comtesse Henri Greffulhe :
Deux regards noirs dans du tulle.

★

Comte Greffulhe, veau d'or,
Pont d'or, Mondor et condor.

★

L'auteur dramatique Hervieu
A l'air de plus en plus vieux
Et de plus en plus pluvieux.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE RUSSE

LE « DIT DE LA CAMPAGNE D'IGOR »

—

I

La principauté de Kiev, fondée dès la fin du IXe siècle, fut, de même que la ville libre de Novgorod, le berceau de la Russie moderne. Mais tandis que Novgorod joua surtout un rôle ethnique dans la formation de la nation russe, qu'il fut éminemment colonisateur et qu'il sut, au cours des âges, acquérir et maintenir son autorité sur des territoires immenses, tout en restant fidèle aux vieilles institutions politiques et sociales des Slavo-Russes primitifs, Kiev marqua surtout les débuts de la pensée et des lettres slavo-russes.

Trois causes contribuèrent puissamment à leur éclosion : la situation géographique de Kiev, qui faisait de cette ville un trait d'union entre l'Occident et l'Orient; la composition ethnique de sa population et la présence à la tête de la principauté de certains princes éclairés, qui surent entretenir des relations multiples et constantes avec Byzance et les pays de l'Europe occidentale.

La situation de Kiev, au nœud des routes commerciales qui reliaient durant le bas Moyen Age le Sud et le Nord, c'est-à-dire l'Empire byzantin au pays des anciens « Tchouds », et l'Ouest à l'Est, c'est-à-dire l'Europe à l'Asie, faisait que cette cité riche et prospère était toujours habitée et visitée par un nombre considérable d'Européens et d'Asiatiques, de blancs, de jaunes et de noirs, qui y apportaient non seulement des produits de leurs

industries et de leur sol natal, mais aussi des bribes de la pensée, des croyances et des mythes qui y florissaient de tout temps. Et ainsi ce qui devait arriver se produisit en fin de compte. Tout imparfaitement et fragmentairement qu'ils fussent exprimés, ces multiples et souvent contradictoires mouvements de la pensée et du rêve de l'Orient et de l'Occident, du Sud et du Nord, en influençant le milieu slavo-russe, lui servirent de levain puissant. Ils lui suggérèrent ses premières tentatives de cristalliser la pensée et de fixer le rêve; ils lui donnèrent l'envie de traduire à son tour en des paroles sonores ou des phrases harmonieuses toutes les idées et tous les sentiments qui se heurtaient depuis longtemps dans la profondeur de son être.

D'autre part certains princes kiéviens, tels, par exemple, Iaroslav le Sage (1019-1054), Vsevolod le Grand (1078-1093) ou Vladimir Monomaque (1113-1125), mariés à des étrangères, ayant fait épouser à leurs fils des princesses d'autres pays et ayant marié leurs filles à des princes de l'Occident (1), ne perdaient aucune occasion de s'enrichir des fruits du savoir et de la pensée européenne ou byzantine. Sur leurs instances ou leur initiative, Kiev fut visitée par des clercs et des docteurs de l'Occident (2) et embellie par ses artistes et ses architectes. Pendant un certain temps, la cour des princes kiéviens servit même de refuge à certains princes étrangers bannis ou ayant fui leur pays.

(1) Iaroslav, qui avait épousé en 1019 la princesse suédoise Inguiguerde (qui fut appelée Irène par les Russes) maria l'une de ses filles (Anne) à Henri Ier, roi de France (1051). Elle se remaria après la mort de ce dernier, en 1060, avec Raoul II, comte de Crespy et de Valois. Une autre fille de Iaroslav, Elisabeth, épousa Harald, roi de Norvège. Quant à son fils, Vsevolod, ce fut, certes, le souverain le mieux apparenté en Europe en ces temps-là, car il était le beau-père de l'empereur d'Allemagne, Henri IV, et comptait parmi ses beaux-frères le roi de France, le roi de Norvège, le roi de Danemark, etc.

(2) C'est ainsi que bien avant le savant franciscain, le frère Jean Du Plan de Carpin, Kiev fut visité par Bruno de Querfurt, moine de Saint-Alexis-de-Rome et disciple de saint Romuald. En 1130, saint Bernard de Clairvaux caressait l'idée de se rendre chez les Russes. Enfin, presque au lendemain même de la fondation de l'Ordre des « Fratres Praedicatores » (1216), un certain nombre d'entre eux furent envoyés de Pologne à Kiev.

Le fait de la séparation des Eglises, devenue définitive au XIe siècle, n'eut de répercussion fâcheuse sur les relations de la Russie naissante avec le reste de l'Europe que bien après que cette séparation eut lieu. Des ambassades envoyées à Kiev par des papes et des empereurs se succédèrent presque sans interruption tout au long du Xe siècle et durant une grande partie du XIe siècle. En l'an mil, Kiev recevait avec l'accueil le plus chaleureux les émissaires du premier pape français, du très savant et très pieux Sylvestre II, ancien archevêque de Reims, et précepteur de l'empereur Othon III. Moins d'un demi-siècle plus tard (1048), ce furent les évêques Gautier de Meaux, Goscelin de Chalignac et Roger de Châlons qui vinrent à Kiev, chargés par le roi de France, Henri Ier, de demander pour lui au grand-prince Iaroslav la main de sa fille Anne. Enfin, le XIe siècle ne s'acheva pas sans qu'il vînt à Kiev une ambassade de l'empereur Henri IV. Ainsi donc, au XIe siècle, comme au siècle suivant, la Russie ne s'était point encore retranchée du monde occidental, comme elle le fit trois cents ans plus tard et, si alors les ambassadeurs des papes et des empereurs ne pouvaient déjà plus modifier en rien la religion des Russes, ils apportaient néanmoins avec eux « l'esprit européen », chose qui fit quasiment défaut à la Moscovie des XVe-XVIIe siècles.

Cet esprit européen se fait sentir bien plus que celui de Byzance dans l'œuvre législative et épistolaire d'un Iaroslav et surtout d'un Vladimir Monomaque dont les *Recommandations* aux enfants qu'il eut de son mariage avec Guida d'Angleterre, fille du roi Harald II, sont, à ce point de vue, très caractéristiques. Cette œuvre posthume de ce prince de Kiev est toute baignée à la fois de résignation et de grandeur, de piété et de sacrifice au devoir. Un esprit de profonde humanité et de large tolérance, que n'a jamais connu Byzance, s'y rencontre à chaque ligne. Et si la plupart des écrits (Hagiographies, Discours et Epîtres) des prélats et des monastiques qui

furent les contemporains de Vladimir Monomaque, sont imprégnés du plus pur esprit byzantin ou sont calqués sur des modèles grecs, on trouve néanmoins, à la même époque, des œuvres littéraires d'une saveur toute particulière et d'une originalité incontestable. Tels sont, par exemple, les récits de voyage en Terre-Sainte (3), la pathétique *Imploration de Daniel le Cloîtré,* les premières œuvres orales des *kalikis* ambulants (4), enfin les toutes premières versions des *bylines* (chants épiques populaires) du cycle kiévien, refondus et retravaillés aux siècles suivants par des Russes du Nord. Mais c'est surtout l'admirable poème épique intitulé *Le Dit de la Campagne d'Igor* (*Slovo o polkou Igorèvé*) qui est le monument littéraire le plus beau et le plus caractéristique de tout le Moyen Age russe. C'est un digne pendant à la *Chanson de Roland* et au *Niebelungenlied.* Et son auteur anonyme fait songer plutôt à un Chrétien de Troyes, son contemporain, qu'à tel grammairien ou annaliste byzantin.

Cependant, avant d'étudier comme il le mérite *Le Dit de la Campagne d'Igor* (5), avant d'essayer d'en dégager

(3) *Jitié i khojdenié Daniila, rousskia zemli igoumena* (La vie et le pèlerinage de Daniel, higoumène des terres russes). Edit. Vénévitinof, St-Péters., 1883-1885, 2 vol. Il existe une traduction française de cet ouvrage rarissime, due à la plume de M. Abraham de Néroff. Editée à Saint-Pétersbourg en 1864, cette traduction porte comme titre : *Pèlerinage en Terre-Sainte de l'Igoumène Daniel au commencement du XIIe siècle.* Voir aussi : A. Palmieri, *I pellegrinaggi russi in Terrasanta,* « Bessarione », t. VIII, 1900.

(4) Bon nombre de ces « pèlerins passionnés », de ces chantres ambulants de cantiques religieux qui avaient visité pour la plupart les lieux saints et en général la Palestine, étaient des infirmes, principalement des aveugles, c'est pourquoi on les appelait aussi des *kalékis,* c'est-à-dire « des estropiés ». Cependant, il est possible que ce soit ce nom de *kalika,* pluriel *kalikis,* qui ait donné son sens au mot de *kalékis,* et non le contraire, car le mot *kalika* est d'origine latine. On nommait *caliga* les souliers des soldats romains. Plus tard, au Moyen Age, ce fut du même mot de *caligae, calicae,* qu'on désignait la chaussure que portaient les pèlerins en Europe occidentale. Il est probable que c'est alors que ce mot fut transmis en Russie, quoi qu'il soit possible aussi qu'il soit venu au « pays de Kiev » par le canal de la Grèce qui le connaissait sous la forme de χαλίγιον

(5) On ne s'est guère occupé en France du *Dit de la Campagne d'Igor* et, en général, de la littérature médiévale russe. Aussi ne voyons-nous rien d'autre à mentionner sur ce sujet, en dehors de l'article de Delaveau

les plus belles strophes et de montrer la courbe harmonieuse du poème, il nous faut le situer dans son milieu et nous remémorer, ne fût-ce que dans leurs grandes lignes, les faits historiques qui lui servirent de canevas.

II

A la mort, en 1054, de Iaroslav le Sage, fils de Vladimir le « Rouge-Soleil » et grand-prince de Kiev, la principauté de Kiev fut morcelée entre ses nombreux fils en apanages (*oudély*) plus ou moins importants et indépendants du grand-prince de Kiev, chef de la famille. Ainsi s'ouvrit l'ère des discordes parmi « la couvée du nid d'Oleg »; elles suscitèrent la hardiesse des hordes nomades qui campaient aux frontières de la Russie et amenèrent de grands bouleversements intérieurs qui influèrent d'une façon tragique sur les destinées du pays de Kiev.

Au xe et durant une partie du xie siècle, la principauté de Vladimir et de Iaroslav eut à subir le voisinage inquié-

sur le *Slovo* dans la « Revue des Deux Mondes » (livraison du 15 décembre 1854), que l'ouvrage de Rambaud, *La Russie épique* (Paris 1876), et quelques pages que lui consacrent respectivement Léon Sichler, Waliszevski et Louis Léger dans leur *Histoire de la littérature russe* (Paris 1886, 1900 et 1907). Quant au texte même du « Dit », il a été traduit en français en 1877 par F. de Barghon Fort-Riou. Cette traduction est actuellement introuvable.

Par contre, en Allemagne et, cela va sans dire, en Russie, il existe une littérature fort abondante aussi bien sur le *Slovo* que sur les Belles-Lettres russes au Moyen Age, en général. En Allemagne, Rudolf Abicht avait fait paraître en 1895 une réimpression de l'édition princeps du *Slovo*, accompagnée d'une ancienne transcription slovène; E. Hoffmann lui a consacré dans « Arch. für Slav. Philol. » de 1922 et 1923 deux substantiels articles sous le titre général : *Beobachtungen zum Stil des « Igorslieds »*. Enfin, bien avant ces deux savants, Wolfsohn (*Schönwissenschaflichen Literatur der Russen*, 1848), Boltz, Wollner (*Untersuchungen über die Volksepik der Grossrussen*, 1879), W. R. Morfill (*Slavonic Literatur*, 1883) et Panker s'étaient déjà occupés du même sujet.

En Russie, l'ouvrage le plus complet et le plus approfondi sur *Le Dit de la Campagne d'Igor* est resté jusqu'à présent encore celui de E. V. Barsof (3 volumes parus en 1887-1890). On peut lui adjoindre les travaux d'Ogonovsky, Jagic (*Gradja za historija Slovenske narodne poesijé*, 1876), Vsevolod Miller (*Vzgliad na Slovo o polkou Igorévé*, Moscou, 1877), Vesélovskyi et enfin T. Korch (*Slovo o polkou Igorévé*, St-Pétersb., 1909), sans mentionner ici le nombre considérable d'articles parus à différentes époques dans les revues scientifiques et les « Bulletins » de l'Académie russe des Sciences.

tant des Pétchénègues, peuplade d'origine turque, qui, au cours du xe siècle, s'était étendue du Don jusqu'au bas Danube. Pour opposer à ces hordes, venues d'Asie, une barrière infranchissable, les princes russes usèrent leurs meilleures forces dans une longue guerre défensive, bien souvent malheureuse.

Cependant, vers le milieu du xie siècle, aux Pétchénègues vinrent s'ajouter d'abord les Torques, plus tard les Coumanes, à qui les Russes donnèrent le nom de Polovtzy. Sous la poussée des nouveaux venus, les Pétchénègues s'enfuirent au delà du Danube, et les Torques et les Polovtzy prirent leur place, en englobant les quelques Avares qui se trouvaient dans les steppes de la Russie méridionale, après le départ du gros de leurs peuplades en Hongrie, ainsi que les derniers Goths, établis près des rivages de la Mer Noire et dans la presqu'île de Tauride. Renforçant ainsi leurs rangs, les nouveaux venus entreprirent de harceler « les pays » russes par de fréquentes incursions et des razzias sanglantes. Malheureusement, les Russes n'avaient déjà plus la force nécessaire pour leur infliger une défaite décisive.

Divisés entre eux et se jalousant constamment, les princes russes n'opposaient plus à l'ennemi commun un front unique. Quand l'un d'eux fléchissait ou succombait sous les coups des nomades, les autres ne venaient que rarement à son secours. De même, quand un prince s'enhardissait à prendre l'offensive en pourchassant les nomades jusqu'à leurs repaires, les autres princes le laissaient faire, mais n'appuyaient pas toujours son initiative par leurs forces armées. C'est ce qui advint au prince de Novgorod-Siéversk, Igor, fils de Sviatoslav, quand il entreprit en 1185 une action militaire pour se dégager de la pression des Polovtzy (6). Soutenu uniquement par

(6) Bien avant cette date, le prince Igor prit part, en compagnie de dix autres princes russes, sous le commandement général d'André Bogolioubskyi, à une action militaire dirigée en 1169 contre le grand-prince de Kiev, Mstislav. En 1171, il envahit avec ses guerriers le territoire des Polovtzy et leur infligea une sanglante défaite. C'est cette victoire sur les nomades qui le décida à tenter sa chance une fois de plus.

son frère Vsevolod, prince de Koursk-Troubtchevsk, et entraîné par sa fougue et sa témérité loin dans la steppe ennemie, il fut cerné par les Polovtzy en nombre et dut, après une lutte héroïque, s'avouer vaincu. Les nomades le firent prisonnier, ainsi que son fils Vladimir, et il ne recouvra sa liberté qu'après une longue captivité et le consentement tacite au mariage de son fils Vladimir avec la belle Svoboda, la fille de son heureux rival, le khan polovien Kontchak.

Tel est le thème historique qui servit de canevas à l'auteur du *Dit de la Campagne d'Igor*. Voyons maintenant le poème lui-même dont nous avons traduit quelques pages, en nous efforçant à leur conserver la saveur et le rythme du texte original.

III

Le poème débute par une invocation à Boïane, « chantre divin, rossignol des temps passés ». Nous n'avons aucune idée de ce que fut ce Boïane et rien de ce qu'il a composé n'est parvenu jusqu'à nous. Son nom même ne nous est pas connu, car Boïane n'est pas un nom propre, mais un nom collectif, de provenance slavo-occidentale. On appelait « boïane » ou « baïane » des devins et aussi des rhapsodes; « boïane » était synonyme de *Incantator* (7). Donc, bien que l'auteur du *Slovo* (8) paraisse avoir des données précises quant à son « boïane », bien qu'il sache de quelle manière il composait ses chants et comment il les chantait, il ne peut ou ne veut nous dire le véritable nom de son prédécesseur. Aussi maints auteurs, qui s'étaient occupés jadis du *Slovo,* furent-ils enclins à admettre que le Boïane du *Dit de la Campagne d'Igor* est un personnage mythique ou tout au plus symbolique. Cepen-

(7) Jdanof, *Rousskaia poésia v do-mongolskouu époknou* (La poésie russe de la période pré-mongole), « Œuvres », tome I, p. 355.

(8) Pour ne pas répéter indéfiniment le long titre du poème qui nous occupe, nous le désignerons ici par le premier mot du titre original : *Slovo,* « Le Dit ».

dant, tout dernièrement M. Chliakof (9) émit une hypothèse toute contraire. En comparant les passages du *Slovo* où il est dit que Boïane composait ses chants à la gloire du vieux prince de Kiev Iaroslav, du brave Mstislav de Tmoutarakansk, qui combattit les Cassognes (10), et de Romain le Rouge avec la *Chronique* du temps (Chr. Laurentienne) qui relate les mêmes faits et gestes des mêmes personnages, M. Chliakof essaye de démontrer que l'annaliste, qui écrivait à une époque bien plus tardive que les événements et les personnages dont il parle, ne fit que s'inspirer dans son récit des chants héroïques de Boïane. Ainsi, toujours d'après l'hypothèse de M. Chliakof, le Boïane du *Slovo* devait être un compagnon d'armes des princes dont il avait chanté les hauts faits. C'était donc une sorte de guerrier-rhapsode ou un soldat-trouvère.

Mais quoi qu'il en soit, l'auteur anonyme du *Slovo*, tout en glorifiant la mémoire de son énigmatique prédécesseur dans l'art poétique, se refuse à l'imiter et c'est en s'inspirant d'un nouveau mode descriptif qu'il entre dans le vif de son sujet.

Ayant décidé dans le fin fond de son âme de châtier les Polovtzy pillards et de laver ainsi l'affront que ces nomades avaient infligé à son pays, le prince Igor, rassemblant sa « droujina » (11) et ses mercenaires, s'en fut

(9) Chliakof, *Boïane*. « Izvestia Akademii Naouk S. S. S. R. po rousskomou iazykou i slovesnosti » (*Bulletins de l'Académie des Sciences de U. R. S. S.*), tome I, livre 2, Leningrad, 1928.

(10) Les *Cassogues* ou *Cossagues* étaient un peuple de souche Tcherkesse, qui vécut à un moment donné au Sud de la Russie dans le voisinage des Alains. Constantin VII, Porphyrogénète, qui avait beaucoup entendu parler d'eux, appelle leur pays κασαχια. (Cf. Stritter, *Memoriae populorum*, IV, p. 396, § 93.)

(11) Le mot *droujina* vient de *droug* (ami, compagnon). Il désignait dans l'histoire du Moyen Age russe l'ensemble des gens d'armes qui servaient librement le prince en vertu d'un contrat débattu. Il semble bien que l'idée de la droujina fut emportée en Russie aux IXe-Xe siècles de Scandinavie, où il existait déjà alors des confréries guerrières de ce genre. En Russie, les membres de la droujina (*droujinnikis*) servaient le prince surtout en vue de s'associer à ses expéditions et d'en partager les bénéfices. Ils se réservaient le droit de passer au service d'un autre prince s'ils y trouvaient des avantages plus considérables. Il n'était pas nécessaire d'être Russe pour faire partie de la droujina; tout au contraire, les premières *droujinas* furent composées presque uniquement d'étrangers : Scandinaves, Finnois, Turcs, Polonais. Les droujinnikis rece-

en compagnie de son frère Vsevolod, prince de Koursk-Troubchevsk, et de ses hommes vers la terre ennemie. Mais en route lui et ses guerriers (12) furent surpris par une éclipse de soleil.

... Le soleil se cacha à leurs yeux et la nuit descendit sur la terre avec un gémissement et un rugissement sinistre. La nuit éveilla les oiseaux; on entendit le sifflement des bêtes fauves dans les pâturages et les bois. La chouette fit entendre son cri au haut de l'arbre. Elle donna l'éveil à la terre ennemie, à la Volga lointaine, au rivage de la mer, à la Soula, à toute la contrée environnante.

Alors les hommes eurent peur et s'écrièrent : « C'est un mauvais présage! » Les vieux baissèrent la tête en murmurant : « On nous tuera ou pis encore, on nous fera prisonniers. » Mais le prince Igor leur dit : « Frères et droujina, mieux vaut être tué que d'être fait captif; personne ne connaît d'avance sa destinée. C'est peut-être nous qui seront vaincus, c'est peut-être nos ennemis. Ainsi donc, montons, frères, sur nos coursiers rapides, allons regarder le Don aux flots bleus. Avec vous, ô Russes, je veux briser ma lance à l'autre bout de la plaine inconnue! J'y laisserai ma tête ou je boirai le Don dans mon heaume. »

Alors, éperonnant leurs montures, ils coururent tous, tels des faucons poursuivis par la tempête, à travers la lande verte, vers le Don lointain.

Cependant, par des routes non frayées les Polovtzy accourent vers les rives du vieux Don, et

... on entend crier les roues en bois de leurs chariots; on dirait le cri plaintif de cygnes effarouchés. Igor s'avance à la rencontre de l'ennemi et déjà les oiseaux de proie s'apprêtent à se repaître de son désastre. Dans les ravins, les loups hurlent à la mort; les aigles appellent de leurs cris les bêtes fauves sur les ossements; les renards glapissent après les boucliers vermeils des guerriers russes.

vaient du prince des villes ou des domaines et se constituaient à leur tour des droujinas. Quand la période des guerres continuelles fut terminée, la droujina perdit son caractère : les droujinnikis finirent par n'être plus que les conseillers du prince, des boïars.

(12) Un certain nombre des mercenaires d'Igor appartenaient à une peuplade turque que les Russes appelaient « les bonnets noirs » (*tchernyé klobouki ou kara-kalpaki*). Ils étaient des proches parents des Pétchénègues et étaient originaires de l'Asie Centrale.

O Russie, te voilà entrée bien loin dans la steppe! La frontière est franchie depuis longtemps!

Mais voici enfin que la nuit sinistre prend fin. Le jour réapparaît et la steppe se couvre d'un léger brouillard bleuâtre. Les rossignols se sont tus; les corneilles dans les buissons reprennent leur caquetage. Et, sur la lande sans fin, les guerriers russes, aux boucliers vermeils, se déploient en une longue ligne de bataille.

Le choc des deux armées eut lieu aux premières heures de la journée, et bien vite les Russes eurent raison de leurs adversaires qu'ils foulèrent à leurs pieds. Après quoi, telles des flèches rapides, ils se dispersèrent dans la campagne en s'emparant des belles filles poloviennes et aussi de l'or, des étoffes de soie et de velours, qu'ils trouvèrent en abondance. Avec les tentes, les manteaux, les pelisses et tous les atours des barbares, on couvrit comme d'un tapis le sol fangeux comme d'un pont les marécages. Cependant, de tout le butin qui tomba aux mains de ses guerriers, Igor ne prit pour lui-même qu'une bannière blanche et un étendard écarlate monté sur une hampe en argent, rehaussée d'une houpe de soie rouge.

Le soir venu, la vaillante couvée du nid d'Oleg (13) *s'est endormie. Puis, à l'aube du jour suivant, elle s'envola plus loin. Hélas! elle n'était pas née pour subir l'insulte ni du faucon, ni de l'épervier, ni la tienne, noir corbeau, païen Polovetz!*

Cependant, de nouvelles armées ennemies se rassemblent et voici le khan Gzak qui accourt pareil à un loup gris, et Kontchak le suit de près, sur les bords du Don.

Le lendemain, une aurore sanglante annonça le jour; de sombres nuées s'élevèrent de la mer, s'efforçant d'obscurcir les quatre soleils (14). *Au sein des nuées étincelaient les foudres bleuâtres; formidable grondait le tonnerre; par dessus le Don, les flèches pleuvaient comme une averse et aux bords de la Kaïala, affluent du grand Don, les lances se rompaient et les épées s'émoussaient sur les casques des Polovtzy.*

O Russie, te voilà entrée bien loin dans la steppe! La frontière est franchie depuis longtemps!

Mais voici les vents, ces petits-fils de Stribog, qui

(13) Oleg, aventurier d'origine scandinave, premier prince authentique de Kiev (879-912). Figure de haut relief, mais à qui les chroniques russes attribuent des hauts faits purement imaginaires (le sac de Constantinople, etc.).

(14) C'est-à-dire les quatre princes qui commandaient l'armée russe.

accourent des rivages de la mer (15); *ils portent les flèches ennemies dans les rangs des braves compagnons d'Igor; la terre mugit, les rivières se troublent; la poussière se lève en trombe au-dessus de la plaine. Et d'ici et de-là, et de partout, les Polovtzy surgissent; ils cernent la steppe immense et se ruent avec des glapissements de chacals, avec des miaulements de chats sauvages sur les Russes qui, dans un profond silence, se replient en se faisant un rempart de leurs boucliers vermeils. Mais voici Vsevolod, l'impétueux aurochs. Debout à l'arrière-garde, il harcèle les guerriers ennemis de ses flèches, il abat sur leurs casques son glaive d'acier trempé. Partout où il apparaît, fougueux taureau, partout où étincelle son heaume doré, la terre se couvre des corps païens des Polovtzy. Sous son sabre d'acier éclatent leurs casques mongols. Que lui importent les blessures, frères? Il se moque de la mort; il a oublié la splendeur princière et sa ville natale de Tchernigov. Il a oublié le trône d'or de son père et les caresses de sa femme, la gracieuse fille de Gleb, et toute une existence de félicité.*

Il y eut des jours bien sombres sur la terre russe. Il y eut des luttes atroces entre princes du même sang. Il y eut des vies humaines interrompues en plein épanouissement et des années où, dans les champs, on ne voyait que des corbeaux sur les cadavres à la place des laboureurs. Enfin, la guerre devenait une chose habituelle. Cependant, jamais encore on n'avait ouï parler d'une lutte pareille à la bataille d'Igor. De l'aurore jusqu'au soir, du soir jusqu'au lever du jour, au milieu de la steppe inconnue, au cœur de la terre polovienne volaient les flèches d'acier, s'entrechoquaient les sabres, éclataient les lances de fer tranchant. La noire terre était tout entière comme ensemencée d'ossements et aspergée de sang rouge. Et c'est pourquoi de cette semence ne se leva pour la Russie qu'un dur chagrin.

Mais quel est ce bruit, quelle est cette rumeur qui s'élève au matin, avant l'aurore? Ce sont les guerriers d'Igor que ce prince ramène au combat : il lui faisait peine d'abandonner son frère Vsevolod. On se battit un jour entier, on se battit deux jours; le troisième, vers midi, les étendards d'Igor tombèrent à terre et de nouveau les deux frères furent séparés

(15) Ce mélange de réminiscences polythéistes et de piété chrétienne se rencontre à maints endroits du *Slovo*. Il prouve une fois de plus combien lents furent les progrès du christianisme dans la masse russe, qui conserva des siècles durant un réel attachement à des croyances et des superstitions d'essence purement païenne.

sur les bords de la rapide Kaïala. Aussi bien le festin était achevé, car tout lè vin sanglant était bu. Les Russes avaient désaltéré leurs bons amis les Polovtzy et maintenant ils étaient morts en défendant la terre russe. L'herbe de la plaine se couchait plaintive, les arbres s'inclinaient douloureusement vers la terre.

Triste est l'heure qui s'est levée, ô frères! L'herbe a recouvert de son linceul le champ de carnage où dorment maintenant les légions des petits-fils de Dajbog (16). *Mais, sur leurs os s'est dressée leur Plainte* (17). *Elle a pris la forme d'une jeune fille et, étirant ses ailes de cygne au-dessus du Don et de la mer toute proche, elle évoque d'une voix sonore des années heureuses, le passé lointain!*

La discorde entre les princes a fait le malheur de la Russie. On se dispute entre frères; l'un dit : « Ceci est à moi », et l'autre répond : « Ceci m'appartient. » Des paroles, on en vient aux mains. Et, pendant ce temps, l'ennemi approche de tous côtés et s'installe en vainqueur à nos foyers. O sort maudit! Ce sont pourtant Vsevolod et Igor, les téméraires, qui ont réveillé le perfide ennemi que le grand-prince de Kiev, Sviatoslav, sut, en son temps, endormir par des victoires sans nombre. Lui, le vaillant et le sage, il pourchassa les khans poloviens jusqu'à leurs repaires les plus lointains. Il balaya la plaine de leur présence et les rejeta bien loin de la mer. Aussi les Grecs et les Moraves, les Vénitiens et les Allemands lui rendent justice, mais ils blâment Igor et se moquent de ce prince qui a noyé la force de la Russie dans la Kaïala polovienne, qui a comblé cette rivière de tout l'or qu'il possédait et qui, fait prisonnier, dut échanger sa selle dorée de prince, contre la selle d'un vil captif.

La défaite d'Igor et de sa droujina plongea tout le « pays de Kiev » dans un morne abattement. C'en était donc fait des victoires passées! C'en était donc fait du prestige des armes russes! Aussi nombreux furent ceux

(16) Il ne faut voir dans cette appellation : « les petits-fils de Dajbog », donnée aux princes russes du XIIe siècle, qu'une figure de rhétorique. Dajbog était le dieu du soleil du panthéon slave; les petits-fils de Dajbog étaient donc des descendants du soleil. Ils étaient « nés du soleil », c'est-à-dire qu'ils appartenaient à une lignée supérieure à celle des simples mortels.

(17) Le mot russe *obida* ne peut être traduit exactement. Ce n'est pas précisément « injure », ce n'est pas non plus « outrage ». C'est quelque chose de moins démonstratif; cela ne fait point cabrer l'orgueil et l'amour-propre, mais remue plutôt l'être intime et fait douloureusement vibrer les fibres cachées de l'âme.

qui blâmèrent hautement la témérité d'Igor et de son frère dont on disait qu'ils « voulaient vaincre seuls, afin de prendre pour eux seuls toute la gloire à venir, en plus de celles que leurs pères avaient déjà conquises ». Quant au grand-prince de Kiev, Sviatoslav III, dont un songe prophétique avait troublé le sommeil, ce fut avec des larmes dans les yeux qu'il apprit le désastre qu'avaient subi ses jeunes cousins. « Oh! sang de mon sang, Igor et Vsevolod! s'écria-t-il à l'annonce de leur défaite, c'est pour votre déshonneur que vous avez entrepris de châtier de vos glaives les Polovtzy et de quérir ainsi gloire pour vous ». Cependant se reprenant bien vite, le vieux prince « aux cheveux d'argent » se raidit dans sa douleur et c'est en ces termes qu'il sonna le ralliement aux autres princes russes, afin qu'ils se mettent au service du pays et qu'ils vengent l'affront subi par Igor :

Allons, princes, tous debout! Barrez avec vos flèches pointues les routes qui mènent de la steppe dans notre pays. Courez sus à l'ennemi pour le salut de notre chère Russie et pour venger le sang d'Igor!

Mais pendant qu'à Kiev Sviatoslav essaie d'infuser un nouveau courage au cœur des princes « qui n'ont pas gagné leur patrimoine à la pointe de leurs épées » et qui laissent se couvrir de poussière leurs « heaumes d'or, leurs boucliers et leurs massues », là-bas, dans la bonne ville de Poutivl, la jeune femme d'Igor, la fille du prince de Galicie (18), « se lamente depuis l'aurore comme un coucou abandonné ». Elle dit :

Je volerai comme un petit coucou vers le Dounaï (19). *Je tremperai ma manche écarlate dans la Kaïala, je laverai sur son corps robuste et blanc les blessures sanglantes du prince.*

(18) Elle s'appelait Evfrosinia et était la fille du prince Iaroslav « Osmomysl » C'est pourquoi on l'appelle dans le poème « la Iaroslavna ».

(19) Le nom du fleuve Danube (*Dounaï*) est placé ici comme un nostalgique souvenir de la lointaine époque où les Russes de Kiev, mêlés aux autres Slaves occidentaux, vivaient encore dans les plaines pannoniennes.

A Pontivl, de grand matin, debout sur la muraille, elle se lamente : « O vent! vent terrible! Pourquoi, Seigneur, souffles-tu si fort? Pourquoi, sur tes ailes légères, portes-tu les flèches ennemies sur les braves guerriers de mon cher époux? Pourquoi ne peux-tu te contenter de souffler là-haut, dans les nuées, et de bercer les barques sur l'onde? Au lieu de cela, tu souffles si bas que tu déchires ma joie, telle l'herbe drue de la steppe! »

A Pontivl, de grand matin, debout sur la muraille, elle se lamente : « O, Dniepr, mon Dniepr glorieux! Tu as passé par la terre polovienne, tu t'es frayé un chemin entre les montagnes de pierre. Tu as pris soin des barques de Sviatoslav et tu les a portées jusqu'à la terre du khan Kobiak (20). *Conduis donc vers moi mon époux bien-aimé, afin que je n'aie point à lui envoyer mes larmes là-bas, vers la mer, à travers la campagne humide de rosée! »*

De grand matin, debout sur la muraille de Pontivl, elle se lamente : « Clair soleil! Soleil de pourpre et d'or! Ah! pour tous, tu es radieux, pour tous, tu répands la chaleur, Soleil! Mais pourquoi avoir dardé du ciel tes rayons brûlants sur les braves guerriers de mon cher époux? Pourquoi, dans la steppe aride, les torturer de la soif? pourquoi dessécher et briser leurs arcs qu'ils ne peuvent mouiller, et rétrécir le cuir de leurs carquois, si bien qu'ils ne peuvent plus en retirer les flèches! »

Mais voici qu'arrive enfin la nuit que Dieu a choisie pour montrer au prince Igor le chemin qui peut le mener hors de la terre polovienne, vers la terre de Russie, vers le trône d'or de ses pères. C'est une nuit sombre et froide. Le vent rugit; il passe en rafales au-dessus de la steppe, faisant claquer les toiles des tentes poloviennes. Dans les bas-fonds près des ruisseaux, les hautes tiges des joncs se balancent avec un murmure de feuilles froissées, tandis que la terre humide bruit et résonne. Profitant des ténèbres et de l'inattention de ses gardiens, Igor, avec la complicité d'un Polovetz nommé Ovlour, saute sur un cheval rapide et s'enfuit bride abattue vers sa terre natale. Cependant son absence est vite remarquée. Aussi, dès l'aube les deux khans polovetz, Gzak et Kontchak,

(20) L'expédition de Sviatoslav contre Kobiak est de 1184.

se mettent-ils à sa poursuite. Mais Igor a une telle avance sur eux qu'ils ont peu de chance de le rattraper et leur seule consolation, c'est de tenir entre leurs mains le fils d'Igor, le jeune Vladimir. Gzak propose de le tuer, mais Kontchak, qui sait que le jeune prince aime sa fille, décline cette proposition et suggère l'idée de le « jeter dans les bras d'une belle jeune fille ». A quoi Gzak réplique que si on le jette dans les bras d'une belle jeune fille on ne gardera ni le jeune prince, ni la jeune fille, et qu'alors un « jour viendra où leurs petits nous attaqueront dans notre demeure même ».

Cependant, pendant que les deux khans se disputent pour savoir ce qu'on doit faire du jeune Vladimir, Igor a réussi à regagner sa terre natale après maintes péripéties qui sont rapportées dans le poème d'une façon charmante, en une langue riche et colorée. Enfin, Igor arrive aux portes de Kiev. Il va à l'église de la Très Sainte Mère de Dieu. Le pays se réjouit du retour du prince, les gens sont gais, on chante gloire (21) en l'honneur des princes aînés, puis des jeunes. Et le poème s'achève en une apothéose :

Chantons gloire au Prince Igor!
A l'impétueux aurochs prince Vsevolod, gloire!
A Vladimir, le fauconneau, fils d'Igor, gloire!
Au jeune Sviatoslav, fils d'Oleg, gloire!
Longue vie aux princes et à leur droujina
Qui combat pour les chrétiens contre les païens!
Gloire aux princes et à la droujina!
Amen.

IV

C'est par un petit article daté de Saint-Pétersbourg et

(21) « Chanter gloire » est un terme fort utilisé par la poétique slave du Moyen Age. En ces temps-là il était d'usage d'accueillir les hôtes et les vainqueurs par le cri : « Gloire! » (*Slava!*) Cette coutume s'est conservée encore jusqu'à nos jours chez les Tchèques, ainsi que dans les chansons russes composées pour être chantées durant les repas (*podbludnia pesni*).

inséré au mois d'octobre 1797 dans un journal français de Hambourg, le *Spectateur du Nord*, que le monde apprit l'existence du manuscrit du *Dit de la Campagne d'Igor*. Voici ce qu'on pouvait lire dans cette correspondance :

On a trouvé dans nos archives, il y a deux ans de cela, un fragment d'un poème intitulé : *Chant des guerriers d'Igor*, qu'on peut comparer, sans hésitations, aux plus beaux poèmes d'Ossian.

Effectivement, c'était bien en 1795 qu'un mécène et bibliophile russe de l'époque, le comte Alexis Moussine-Pouchkine, avait découvert dans la bibliothèque du monastère du Sauveur, à Iaroslav, et acquis, le manuscrit original du *Slovo*. Ce manuscrit était composé de plusieurs feuilles de parchemin couvertes d'une écriture quelque peu hâtive, avec des lettres et des mots en surcharge, sans aucune ponctuation, mais, par contre, non dépourvu de fautes d'orthographe et d'omissions involontaires. La langue du manuscrit était le vieux russe, celui qu'on parlait aux XIIe-XIIIe siècles, mêlé à des mots slavons et des locutions de provenance novgorodienne.

En possession de ce rare et précieux spécimen de la littérature médiévale russe, le comte Moussine-Pouchkine s'adressa à de savants paléographes en les priant de déchiffrer le manuscrit, de le mettre à jour et d'en faire une traduction en russe moderne. Préalablement on prit une copie de l'original, et cette copie fut présentée par le comte Moussine-Pouchkine en hommage à l'impératrice Catherine II. Cependant, la mise au point du poème si merveilleusement retrouvé demanda un long et pénible labeur. Le déchiffrement du vieux texte n'était point aisé : des surcharges alourdissaient la langue, de fâcheuses lacunes rompaient par endroits le développement harmonieux du récit, enfin, certains passages étaient à tel point obscurs qu'il se prêtaient à des interprétations sans fin et pour la plupart du temps contradictoires (22). La

(22) C'est surtout l'interprétation du sens caché du récit du songe du grand-prince de Kiev Sviatoslav qui fit couler beaucoup d'encre et divisa les savants qui s'occupaient du *Slovo*. Dernièrement encore,

première édition du *Dit de la Campagne d'Igor* parut en 1800 sous le titre : « Chant héroïque de l'expédition du prince apanagé Igor, fils de Sviatoslav, contre les Polovtzy ». Elle contenait le texte original avec, en regard, la traduction en russe moderne, plus une courte préface.

Dix-sept ans après la découverte du *Slovo,* ce précieux monument littéraire périssait dans l'incendie de Moscou (1812) et il ne resta à la postérité que le texte imprimé en 1800 et la copie manuscrite conservée dans les papiers de Catherine II. Cette copie fut reproduite typographiquement pour la première fois en 1864; en 1889 paraissait une nouvelle édition plus soignée que la précédente. Quant à l'édition *princeps,* elle fut réimprimée plusieurs fois. La dernière date de 1920.

Quoique le nom de l'auteur du *Slovo* nous soit resté inconnu, on peut affirmer que l'authenticité de son œuvre ne peut être mise en doute. De plus, en comparant à la langue des chroniques, des annales et autres écrits du Moyen Age russe (23) la manière de notre auteur, ses tournures habituelles de phrases, les épithètes et les parallélismes qu'il emploie, on arrive à établir que le *Dit de la Campagne d'Igor* fut composé à la fin du XV[e] siècle, sous l'impression encore toute fraîche des événements qu'il raconte. De même, en constatant le sentiment de filial attachement dont l'auteur inconnu fait preuve vis-à-vis de la ville et de tout le pays de Kiev, et en appréciant sa profonde connaissance des lieux où se meut son œuvre, de son ambiance et de son climat, aussi bien moral que physique, on vient à la conclusion que le

l'éminent archéologue russe D. Aïnalof consacra à cette question tout un article dans le « Bulletin de l'Académie des Sciences » (tome I, volume 2, 1928). Un autre passage du *Slovo,* non moins obscur, est celui où il est parlé des « temps de Trojan ». Pour l'expliquer, on est allé jusqu'à faire venir sur les bords du Danube les habitants de Troie, après la destruction de leur cité. Cependant, personne, à notre connaissance, n'a émis cette idée que c'est là un lointain souvenir qui s'est perpétué parmi les Slaves du bas Danube de l'époque de la conquête de la Dacie par l'empereur Trajan.

(23) Par exemple avec l'œuvre littéraire du grand-prince de Kiev, Vladimir Monomaque (1053-1125), ou encore avec la traduction de certaines pièces d'origine slavo-adriatique.

poème du *Slovo* n'a pu être composé que par un homme de Kiev, habitant le pays même de son épopée.

Il reste à voir quelles furent les influences qui s'exercèrent sur la forme du *Slovo*. Il est certain que son auteur, qui devait être un annaliste-poète attaché à la cour des princes, ou même un de leurs compagnons d'armes, mais certainement pas un ecclésiastique et encore moins un moine (24), avait eu devant les yeux des œuvres littéraires étrangères (25). Il est certain aussi qu'il connaissait parfaitement les annales et les chroniques de sa patrie. Cependant, nous ne voyons pas d'influences continues sur son œuvre, à part quelques figures de rhétorique, empruntées à certains poètes-historiens byzantins (telle, par exemple, la phrase : « Abreuver les chevaux avec les flots de l'Euphrate », qu'on trouve chez Constantin Manassès et Jean Maladas et que le *Slovo* transpose ainsi : « Boire l'eau du Don dans son heaume »). A la rigueur, on peut établir certaines comparaisons entre le *Dit de la Campagne d'Igor* et le poème byzantin sur les exploits de Digenis Akritas, ainsi que le fit jadis le savant russe Vsevolod Miller (26). Cependant, cela ne veut pas dire que le poème byzantin ait eu quelques influences directes sur le *Slovo*. On peut avancer seulement que le *Slovo* fut influencé par le genre littéraire auquel appartient le poème sur Digenis Akritas. Mais, en réalité, il n'existe ni dans la littérature byzantine, ni dans celle des

(24) Le *Slovo*, ni par sa forme, ni par sa langue, ni enfin par son sujet, ne ressemble en rien aux écrits monastiques et aux œuvres des théologiens de l'époque. C'est une œuvre purement laïque par son esprit et dans sa lettre; une œuvre de chevalerie qui n'a pu germer que dans l'esprit d'un libre trouvère doublé d'un soldat.

(25) En grande partie d'origine byzantine. Cependant, il ne faut pas oublier que presque toute la littérature byzantine du Moyen Age était transmise en Russie par l'intermédiaire des Slaves occidentaux qui y apportaient des modifications, des surcharges de leur cru et parfois même en changeaient le sens en y ajoutant une moralité nouvelle. Au surplus, comme l'a très bien fait ressortir Ogonovsky (*Slovo o polkou Igorévé*, Lwow, 1876), le byzantinisme aux XI-XII[e] siècles représentait un principe théologique et par conséquent ne pouvait influencer la littérature profane russe. Celle-ci ne pouvait se développer que par ses propres forces.

(26) Vsevolod Miller, *Vzgliad na Slovo o polkou Igorévé* (Opinion sur le « Dit de la Campagne d'Igor »), Moscou, 1877.

Slaves occidentaux aucune œuvre qui, dans son ensemble, soit le prototype du *Dit de la Campagne d'Igor.* Le *Slovo* reste donc une œuvre à part, un monument littéraire unique dans son genre. Et par cela, il est pour les Russes ce qu'est, par exemple, pour les Allemands le *Chant des Niebelungen* : un des plus purs joyaux de la littérature nationale.

N. BRIAN-CHANINOV.

LE MALTHUSIANISME EN ASIE

Le mouvement malthusien, originaire des pays anglo-saxons, ne s'est pas borné à révolutionner nos contrées ; il se répand également sur le continent asiatique.

La cause doit en être recherchée dans la surpopulation qui constitue, à l'heure actuelle, un véritable fléau, notamment pour le Japon, la Chine et l'Inde.

Le Japon s'est accru, en 1925, de 875.385 habitants, ce qui majore de 125.000 unités l'augmentation annuelle régulière. Au cours de la même année, il y a été enregistré 2 millions 086.091 naissances et d'autre part 521.438 mariages, soit 8.308 de plus qu'en 1924. Les données fournies concernant notamment la Corée, Formose, l'île de Sakhaline, manifestent la même tendance.

Les dirigeants japonais ne dissimulent pas leur inquiétude. Le comte Michimasa Soyojima, ancien membre du Parlement, a déclaré que, sauf recours au *birth-control*, la guerre s'imposerait à une échéance de dix années, car les ressources territoriales apparaîtraient à bref délai insuffisantes par rapport à la progression de la population. A son sens, cette mesure s'impose d'une façon d'autant plus urgente que, pratiquement, l'émigration est fermée aux Japonais. Cette dernière circonstance fait, en outre, du chômage un véritable péril pour les classes ouvrières (1).

De son côté, le Dr Kato, qui dirige le Département des Affaires médicales, n'hésite pas à avancer que son gouvernement est convaincu de la nécessité de recourir au contrôle

(1) Le recensement de 1926 accuse, pour Tokio, un chiffre de 40.000 chômeurs.

des naissances pour éviter une guerre d'agression à la génération future.

En Chine, la surpopulation sévit davantage encore. Selon les statistiques du *China Continuation Committee*, la population chinoise s'élevait à 440.925.000 habitants en 1918-19. La densité de cette population par mille carré est la plus élevée du monde ; ainsi elle atteint 873 habitants dans la province de Kiangsu. Le professeur Roxby, de l'Université de Liverpool, compare les chiffres fournis à ceux des autres pays. La Belgique, contrée la plus peuplée d'Europe, compte 657 habitants par mille carré. L'Angleterre et le Pays de Galles en comptent 618. Rhode Island, où la population est la plus dense dans l'Amérique du Nord, en compte 508.

La situation de l'Inde n'est pas moins alarmante. Rappelons à cet égard le livre si suggestif *Mother India*.

§

Cet état de fait, joint à d'autres circonstances que nous exposerons plus loin, constituait un terrain propice à la diffusion des nouvelles doctrines qu'allaient enseigner les protagonistes du malthusianisme. Aussi la campagne qu'entreprit dès 1922, dans les pays asiatiques, Mrs Marg. Sanger, la grande animatrice du mouvement, ne fut-elle pas longue à porter ses fruits. Il s'agissait de convaincre les populations de la nécessité de restreindre la descendance, non seulement pour des fins économiques et politiques, mais encore dans un but eugénique et médical. Toute l'opinion s'intéressa à ces idées.

Des pédagogues, des représentants du monde politique et du monde religieux publièrent de nombreux articles sur la limitation des naissances.

Au Japon, le nom de Mrs Sanger devint bientôt plus connu que celui de n'importe quelle autre femme américaine ou anglaise. Ses livres furent traduits en japonais,

et quelque temps après, un périodique, organe du mouvement, fut fondé à Kyoto par le professeur Senji Yamamoto. Deux journaux très puissants, le *Asahi* et le *Hocki*, réservent une large place dans leurs colonnes au problème de la population et du *birth control*. Les principaux protagonistes de la cause sont les Drs T. Kaji et Ogawa, le professeur Senji Yamamoto et la baronne Ishimoto. Cette dernière a fondé une ligue malthusienne : la « ligue japonaise du *birth control* ». Cette ligue mène une propagande intense dans les différentes classes de la population. Des circulaires sont répandues dans tout le pays, des conférences organisées dans les principales villes telles que Tokyo, Nagoya, Kyoto, Kobe, etc., ainsi qu'en Corée. L'Université de Kyoto manifeste un intérêt tout spécial à l'étude du contrôle des naissances. De nombreuses associations pour la libération de la femme soutiennent également le mouvement. Le Gouvernement lui-même, qui, au début, montrait une grande hostilité à l'égard des nouvelles doctrines, se rallie à l'opinion qu'elles sont nécessaires pour le Japon. Il a envoyé aux Etats-Unis des délégués afin d'étudier sur place l'organisation du mouvement sous la direction de Mrs Sanger. Enfin, en mai 1927, des brochures furent publiées par le Gouvernement de Tokyo signalant que, en raison de l'accroissement considérable de la population japonaise, le *birth control* allait être officiellement préconisé et que des instructions seraient données dans ce sens. Il est à remarquer que l'avènement de l'enseignement du contrôle des naissances au Japon est considéré par les malthusiens anglais comme une des plus grandes garanties de la paix du monde, car ils escomptent que l'exemple du Japon sera suivi par les autres nations asiatiques.

Des centres d'information des méthodes propres à assurer la limitation des naissances ont été établis à Tokyo, Osaka et dans d'autres villes. Le Dr Kaji, qui possède un hôpital dans le quartier des affaires à Tokyo, donne à tous ceux qui le désirent des avis sur les moyens anticoncep-

tionnels. La Fédération japonaise du Travail, qui comprend plus de trente mille membres, jugeant nécessaire de propager ces connaissances parmi les ouvriers, a ouvert un « Bureau de Consultation » dans les trois grandes villes de Tokyo, Osaka et Kobe. Le Dr W. T. Ogawa a fondé également un bureau de consultation dans sa propre maison, à Tokyo. Des journaux féminins influents font connaître à toutes les femmes l'existence de ce centre. En février 1926, mille mères étaient déjà venues le consulter. 70 à 160 demandes parviennent chaque jour au bureau.

Un non moindre intérêt est attaché en Chine aux doctrines du *birth control*. Là aussi, Mrs Sanger a entrepris une vaste série de conférences, qui ont été suivies avec le plus grand intérêt par toutes les classes de la population. Ces conférences avaient été organisées par l'Université gouvernementale de Péking elle-même. Une ligue du *birth control* a été fondée à Péking ; une autre à Shanghaï. Tous les chefs de parti, les professeurs, les étudiants s'occupent de propager en Chine les doctrines malthusiennes. La presse favorise également le mouvement. Celui-ci se trouve considérablement aidé par certains facteurs dont les principaux peuvent se résumer dans les trois points suivants : 1o l'absence d'opposition religieuse ; la religion de ce pays étant essentiellement individualiste, chacun est laissé libre du soin de son âme ; 2o le mouvement de la *Nouvelle Pensée*, appelé aussi la *Renaissance Intellectuelle chinoise*, qui a été introduit en Chine par les étudiants chinois ayant étudié en Europe et en Amérique, et qui consiste surtout dans le développement de l'esprit de libre discussion et dans un désir intense de savoir. Ce mouvement a été accéléré par les visites qu'ont faites dans le pays des intellectuels des différentes parties du monde, tels que : M. Bertrand Russel, de Grande-Bretagne, les professeurs John Dewey et Paul Monroe, de la Columbia University, le professeur Hans Driesch, d'Allemagne, Miss Jane Addams, de Chicago, et le grand philosophe hindou Rabindranath

Tagore ; 3° l'émancipation de la femme ; celle-ci est due en grande partie au mouvement précité. Les femmes demandent, en Chine, la reconnaissance de leurs droits sociaux et politiques ; elles fréquentent les universités et elles se mêlent de plus en plus aux hommes dans la société, ce qui leur avait toujours été interdit par les traditions.

Enfin, l'Inde elle-même, ce pays où de tout temps l'intervention contraceptive a été considérée comme immorale et contre nature, n'est pas restée indifférente aux théories malthusiennes. Les classes supérieures de la population les pratiquent largement et elles voudraient les voir introduire dans les classes moyennes et inférieures, qui vivent dans les conditions matérielles les plus déplorables. Aussi, dès 1922, une ligue a-t-elle été établie, l'*Hindusthan Ianan Maryade Society* ou *Indian Birth Control Society*, par les soins du professeur Gopalji Ahluwalia ; elle se trouve en rapports étroits avec la *Neo-Malthusian League* et la *Society for Constructive Birth Control* de Londres. La société s'est assuré la sympathie d'un certain nombre de médecins, qui ont promis de donner aux pauvres des avis sur les méthodes anticonceptionnelles. Une bibliothèque néo-malthusienne a été instituée ; des brochures et circulaires font connaître les doctrines de la limitation des familles. Une autre ligue s'est fondée à Bombay : *The Bombay Birth Control League.* Elle possède un organe de propagande hebdomadaire, dans le supplément du journal de cette ville : *The Socialist.* Un autre journal, *La Tribune*, travaille également en faveur du mouvement. *La Bombay Birth Control League* vient d'installer une clinique où dix médecins sont appelés à donner gratuitement des consultations dans ce domaine. Une autre clinique du même genre a été ouverte à Calcutta.

Avec le professeur Gopalgi Alhuwalia, M. Phadke est un des plus ardents protagonistes du birth control aux Indes. Citons encore Jul. Pavey, fils d'un grand-prêtre des Parsee ; Rabindranath Tagore ; le Dr Prabbu Shastri, professeur au

Presidency College de Calcutta, et M. N. Mukerji, auteur d'un livre sur les aspects théoriques et pratiques du *birth control*. Par contre, le malthusianisme rencontre une très grande opposition de la part des ministres de toutes les religions, notamment de la part du grand prophète Mahatma Ghandi.

§

Il serait peut-être prématuré de tirer des conclusions optimistes d'une situation qui, à première vue, semblerait devoir rassurer ceux qui considèrent le développement toujours croissant des peuples asiatiques comme le plus grand mal dont est menacé l'Occident.

Il n'est que trop vrai que notre civilisation se trouve en péril et que nous ne saurions être suffisamment en garde contre les forces de l'Est qui en veulent à ses fondements. Comme le dénonçait si judicieusement M. Henri Massis, l'intelligence elle-même, cette cheville ouvrière de notre monde occidental, se trouve menacée par les éléments d'instabilité et de désagrégation que représente l'asiatisme.

La solution consistant à réduire pacifiquement le nombre de ceux dont nous appréhendons l'influence semble jusqu'à présent avoir produit des résultats allant à l'encontre de ceux qu'on en avait escomptés. En effet, l'expérience a prouvé que toute méthode de limitation artificielle des naissances n'atteint que l'élément qu'il conviendrait au contraire de préserver, c'est-à-dire celui chez qui la vie consciente l'emporte sur l'activité instinctive. Or, cet élément est, dans la règle, le moins à craindre, d'abord parce qu'il ne représente qu'une infime minorité, et, ensuite parce que sa culture et sa formation, empruntées le plus souvent à nos disciplines, le rapprochent davantage de nous. Les autres, la grande masse qui suit les courants et les impulsions, sont invulnérables. Quels que puissent être les enseignements, ils continuent à se développer dans la misère. Les expériences faites à Londres dans les quartiers

populeux de l'East End, où des cliniques ont été établies pour inculquer aux femmes les méthodes anticonceptionnelles, ont démontré qu'on se trouvait impuissant à atteindre les classes inférieures de la population. Comment espérer mieux réussir auprès de peuples chez qui tant de superstitions et d'ignorance arrêteront pendant longtemps encore l'avènement de toute idée nouvelle ?

En présence de cette situation, on pourrait être porté à se demander s'il n'y a pas lieu de regretter la sélection telle qu'elle résulte du libre jeu des lois naturelles. La maladie, la mort, la famine, la guerre, pour autant qu'il s'agisse de la guerre primitive et naturelle de tous contre tous, constituent des moyens éliminatoires, offerts par la nature elle-même, dont les lois harmoniques se chargent toujours de réaliser le retour à l'ordre. Il suffit de les laisser jouer et l'équilibre rompu finit par se rétablir. Le mariage lui-même, lorsqu'il repose sur la sélection sexuelle, c'est-à-dire sur la recherche du plus beau par le plus beau, du plus fort par le plus fort, constitue également un moyen de sélection. L'homme, par son intervention, empêche les lois naturelles de jouer librement. En voulant faire mieux, il fait pire. Par la médecine, il maintient dans la vie les faibles ; par la guerre organisée, il choisit pour la destruction les meilleurs éléments, et ce moyen d'élimination eugénique est devenu désormais dysgénique. Par une fausse application des principes économiques, il a substitué ces derniers facteurs à la sélection sexuelle. Par l'enseignement des pratiques anticonceptionnelles, il donne aux plus conscients, aux plus évolués, le moyen de limiter leur descendance et restreint toujours davantage les couches supérieures de la collectivité.

Spencer estimait que, lorsqu'un gouvernement tente d'empêcher la misère résultant de la compétition et de la lutte pour la vie ou la mort, il fait en réalité œuvre mauvaise. Tel est l'extrême contraire.

En réalité, une conclusion n'est pas possible à l'heure actuelle ; c'est à la science de demain qu'il appartiendra de dire jusqu'à quel point l'interventionnisme peut jouer sans que l'équilibre de l'économie sociale en soit rompu.

MARIE-THÉRÈSE NISOT
Docteur en Droit.

"LE SIÈCLE DE LOUIS XIV" DE VOLTAIRE

Et tout d'abord, lit-on encore ce beau *Siècle de Louis XIV? Candide* excepté, lit-on encore Voltaire? Je crains qu'on ne l'abandonne aux professeurs. Il n'est pourtant aucun ouvrage plus que *le Siècle* qui mérite l'audience de nos honnêtes gens; il n'en est pas, malgré des défauts certains, qui ait moins vieilli, qui davantage continue de porter leçon.

Lorsque, quelque quinze ans après la mort du grand roi, Voltaire entreprit l'éloge du grand siècle, il s'attaquait à une rude tâche. Le XVIII[e] siècle frondait le XVII[e]. Orgueils humiliés, vices matés, jalousies, rancunes, toute une émeute des passions les plus basses prenait sa revanche d'une contrainte trop longue et d'une gloire trop belle. *Les Lettres persanes,* plusieurs fois rééditées, étaient toujours à la mode. *Il fallait détruire les préjugés,* dira Voltaire, et voilà par où *le Siècle,* déjà, nous peut toucher.

Car nous assistons, semble-t-il, à une réaction du même ordre. Si des historiens nourris, selon le mot de Renan, « dans la religion démocratique » n'ont fait au siècle passé que repeindre de neuves couleurs ces *préjugés* que dénonçait Voltaire, voici que depuis quelques lustres ils sont dénoncés à leur tour.

Aucune entreprise, d'ailleurs, ne convenait mieux à Voltaire. Il aimait l'histoire, il avait le cœur de contredire et il en avait le besoin, il admirait très sincèrement le *siècle des arts*, le comprenait mieux que quiconque, et aussi bien le regrettait. C'est, à notre science, dans des

lettres de mai et de septembre 1732 que Voltaire parle pour les premières fois du *Siècle*, en même temps qu'il annonce l'achèvement prochain de ses *Lettres sur l'Angleterre* : l'éloge d'un autre temps après l'éloge d'un autre peuple. Songez qu'alors Voltaire, nerveux, passionné, avide de gloire dès le collège, « gâté de trop bonne heure », comme le disait le cardinal de Fleury, se trouve aigri et dépité. Ah! il n'est pas encore le « roi Voltaire »! Deux fois embastillé, plusieurs fois exilé, il a vu ses derniers ouvrages poursuivis, prohibés, saisis, et s'approche la quarantaine. Le règne de Louis le Grand ne lui en apparaît que plus beau : il admire ce temps révolu à l'égal de cette terre étrangère où *les arts sont honorés et récompensés*. Il les exalte, les propose en *modèle*. L'éloge de Louis XIV deviendra la satire de Louis XV si le petit-fils n'*imite* pas l'aïeul.

Qu'on ne me fasse point dire plus que je ne veux. Qu'on ne prête ici aucun bas calcul à Voltaire. Le grand railleur a pu moquer toutes choses, à tort et à travers, et les plus saintes même, il a toujours parlé de Louis avec respect, de son règne avec enthousiasme. Mais ce désir, en soi fort légitime, d'offrir au présent l'exemple d'un beau passé, cette soif de prosélytisme en faveur d'un âge entre tous élu, voilà qui portera Voltaire à magnifier les grandeurs du siècle, à en louer à merveille les vertus et les gloires, et à négliger par principe le revers obligé d'une si noble médaille.

Ce « clerc », pour user d'un vocabulaire à la mode, « trahit » délibérément. Il le nie, certes, avec une belle indignation, du moins dans ses écrits publics; mais sa correspondance assez souvent l'avoue. Je n'en veux qu'un exemple. Répliquant naguère à M. Benda, qui exonère l'auteur du *Siècle* de ce péché de « trahison », M. Henri Massis citait fort à propos un fragment de lettre déjà relevé par Sainte-Beuve. Il y est question de dépêches *ridicules*, et cependant fort importantes, du ministre

Chamillart : *J'ai eu la discrétion de n'en faire aucun usage*, écrit Voltaire, *plus préoccupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation que de dire des vérités désagréables.* Texte d'autant plus remarquable que Voltaire ne craint pas d'imprimer dans son *Supplément* : *J'ai rendu, ce me semble, justice à M. Chamillart; je n'ai rien tu...*

Que sont pourtant quelques dépêches escamotées, quelques fausses notes passées sous silence dans l'admirable concert du siècle de Louis XIV? Soit, Voltaire est partial, tendancieux; mais en un tel sujet, choisir le beau, choisir le bien, c'est choisir l'essentiel. Le négatif du règne est si peu en rapport avec le positif, la dignité et le bienfait en sont si éclatants, qu'il faut bien dire que Voltaire ne néglige que l'ombre négligeable de son brillant tableau. Et cette « trahison », somme toute vénielle, aura du moins un effet excellent. Elle atténuera les excès du philosophisme de Voltaire.

§

Certes, de tout temps, Voltaire eût reproché au règne de Louis le Grand ses *moines* et ses *prêtres*. Mais il commence de composer son livre alors qu'il se rapproche du clan des philosophes; la première rédaction est écrite à Cirey, en 1735, en 1737, en 1738; et il travaille de plus en plus, comme pourra l'écrire Montesquieu, pour « son ordre » et pour « son couvent ».

De cette passion philosophique, l'on trouverait une première trace, du moins il me semble, dans l'ordonnance même de l'ouvrage. On l'a bien souvent critiquée. *Le Siècle* commence, finit, recommence, séparant de cloisons étanches des faits pourtant concomitants, ici les guerres, là les rouages de l'Etat, ailleurs encore la protection des arts ou les querelles religieuses. *L'Esprit des lois* n'est pas mieux composé, c'est un peu le défaut du temps; mais je crois bien que les principes de Voltaire, et aussi

bien ses préjugés, le condamnaient d'eux-mêmes à un tel morcellement.

Car nos instituteurs n'ont rien inventé, qui vitupèrent les manuels d'histoire qu'ils jugent de tendance «belliciste ». *Il ne revient rien au genre humain de cent batailles données,* écrit Voltaire à propos de son *Siècle;* et il n'entend pas faire aller de pair les *héros* et les vrais *grands hommes*. Les *saccageurs de province,* que nos niais modernes bifferaient de l'histoire, il les chasse du *tableau des mœurs* qui est son *principal objet*; il les relègue dans des chapitres à part, qui ne formeront que sa préface, et l'on nous contera donc la guerre de Hollande ou celle de la ligue d'Augsbourg avant d'avoir rien dit du rôle des protestants ou du commerce maritime... Le curieux, c'est d'ailleurs que Voltaire, soucieux ici de déblayer, de ne point donner *les détails immenses des guerres*, se laisse néanmoins entraîner par son admiration pour les gloires du règne, et qu'il consacre à ces campagnes une franche moitié de son ouvrage.

Quant à la composition même du *tableau des mœurs*, on ne la jugera point si gratuite qu'il semble. Elle place au centre même du *Siècle* les anecdotes qui touchent à la personne du roi. Elle rejette à la fin toutes les affaires ecclésiastiques, et le dessein de Voltaire est ici assez net. Tous ces derniers chapitres ne sont que *l'histoire des fous* : si, pressé de rendre justice à la politique de Louis XIV, Voltaire parle du clergé de France avec plus de *décence* qu'il ne l'a fait ailleurs, calvinistes, jansénistes, missionnaires lui semblent dignes des petites-maisons. Le bas-bout du *Siècle* leur suffit, mais nous dirions aussi qu'ils ont la vedette américaine : ils fournissent à Voltaire l'occasion de quelques traits, satiriques et acidulés, qui achèvent son ouvrage pour la plus grande gloire de la *saine philosophie*.

Gardons- nous d'ailleurs de trop décrier cette composition hachée, un peu systématique, du *Siècle*. Elle a

permis à Voltaire d'étudier à loisir, sans être pressé par la nécessité d'une narration continue, les grandes questions qu'il rencontrait au hasard de son développement. Augustin Thierry, grand-prêtre de la couleur locale, a pu lui reprocher ces « longues réflexions insérées dans le texte », ces « commentaires sous forme de notes ». Mais ces analyses, d'une intelligence suprême, d'une perspicacité unique, donnent à l'ouvrage une couleur tout intellectuelle, qui mérite l'admiration : Voltaire y éclaire d'une lumière subtile les problèmes les plus complexes; il élucide et comprend presque tout, réfute les erreurs des mémorialistes, devance les conclusions que les historiens modernes tireront de documents nouveaux; il a pu étudier le rôle d'un Colbert, rendre justice à Mme de Maintenon, démêler la question d'Espagne; il a défini à miracle l'administration intérieure, démonté les rouages de l'Etat...

Tout cela est sans prix.

§

Il faut voir un autre trait de philosophisme dans l'importance extrême qu'il arrive que Voltaire accorde aux causes les plus mesquines, et souvent les plus saugrenues. L'homme s'agite, le hasard le mène. Sainte-Beuve a finement remarqué que le XVIIIe siècle s'empare des audaces de Pascal « comme à la guerre on tâche à profiter de quelques mouvements trop avancés d'un général ennemi » : l'*Essai sur les mœurs* est plein de nez de Cléopâtre, qui font la nique au providentisme; et *le Siècle de Louis XIV*, où ils abondent moins qu'on ne l'a dit, nous offre du moins le plus notoire. Une jatte répandue qui change la politique anglaise, ce sera *le Verre d'eau* de Scribe : on regrette de lire ce conte sous la plume de Voltaire.

Du moins Voltaire échappe pour autant à un danger qui le guettait peut-être. S'il se contente à peu de frais,

si sa recherche des causes s'arrête parfois à des futilités, cette frivolité même le garde d'opposer un déterminisme à un autre. Certes, Voltaire suit son humeur, et ses idées sont successives, il croit au *progrès* comme un autre, s'il juge pourtant son siècle *ridicule* : du moins, encore un coup, n'a-t-il point de système, il laisse à des esprits moins souples le soin de formuler quelque « loi » ambitieuse qui oriente l'histoire au gré de quelque préjugé.

Et puis cette micrographie a par elle-même son intérêt. Voltaire ne se pressera pas d'*élever son bâtiment*. Il ne négligera aucune information. Puisqu'à ses yeux

> ..... l'alarme universelle
> Est l'ouvrage d'un moucheron,

il est friand de tout détail, aucune recherche ne le rebute, jamais son siège n'est fait. Il avait fouillé les archives du dépôt du Louvre, lu la plume à la main des volumes innombrables, interrogé grands seigneurs et valets. Loin de Paris, il continue sa quête, avec un scrupule minutieux, un soin assidu, une bonne humeur inépuisable, une puissance de travail extrême. Il harcèle ses correspondants, sans se lasser et au risque qu'ils se lassent, sollicite d'eux remarques, observations, papiers de famille, renseignements, compléments... En 1739, il rend publics les deux premiers chapitres, sous le titre d'*Essai sur le siècle de Louis XIV*, à Amsterdam d'abord, puis à Paris en tête d'un *Recueil de pièces fugitives*. L'ouvrage est saisi, Voltaire découragé, il ne reprendra *le Siècle* que dix années plus tard. Il a tâté l'opinion, en 1748, par des *Anecdotes sur Louis XIV* qui forment une petite œuvre à part. En 1751, il donne enfin *le Siècle*; publié à Berlin, bientôt reproduit un peu partout, dès l'année suivante Voltaire le complète : en juin et en novembre 1752, dans deux *Avertissements* qui paraissent au *Mercure*, Voltaire annonce une édition revue. La Beaumelle, de son côté, publie en 1753 une édition du *Siècle* qu'il accompagne de notes aigres-douces, et Voltaire aussitôt de répondre par

un *Supplément au siècle de Louis XIV*; le lecteur du journal de Gottingue avait égratigné le *Siècle*, un *Avis* de Voltaire réplique point par point. Voltaire n'abandonnera ni ses adversaires ni son livre : en 1756, en 1768, à chaque édition nouvelle, il le reprend, il le complète, il le remanie. Il y ajoute des notes nombreuses, où il passe au crible les *Mémoires de Mme de Maintenon* de La Beaumelle et les compilations de maints autres historiens. Enfin, il le greffe à l'*Essai sur les mœurs*, pour former une histoire générale. C'est sa *sultane favorite*.

Jamais d'ailleurs les additions de Voltaire ne donneront au *Siècle* l'air rebutant de la compilation. Le détail qu'il retient, c'est celui qui à ses yeux éclaire un fait controversé, ou qui lui semble un trait de mœurs. Et s'il se trompe quelquefois sur les causes, il n'erre guère quant aux faits; certes, dans un travail d'une telle importance, les inadvertances sont inévitables, mais il faut dire qu'ici elles sont vénielles. Voltaire sait recouper les témoignages, il sait douter lorsqu'ils se contredisent, peser les autorités et balancer les raisons.

Enfin ce souci du détail circonstancié, qui en exagère volontiers l'importance, mais qui du moins nous en vaut la critique, n'est-ce point aussi ce qui fait que Voltaire rejette tout l'appareil classique des portraits de fantaisie et des harangues supposées? *Il n'y a*, dira-t-il, *que deux discours directs dans l'histoire du* Siècle de Louis XIV. *Ils furent tous deux prononcés.*

§

Le diable d'homme! D'autant mieux informé qu'il réduit le train du monde au jeu des causes les plus menues, d'autant plus perspicace dans le détail qu'il ne craint pas de morceler l'ensemble, ses préjugés, ses partis pris tournent finalement en sa faveur; et le respect qu'il porte à Louis XIV donne à son livre une puissante unité.

Car si le siècle est grand, il le doit à son prince. Dans cet ordre d'idées, rien n'étonne Voltaire : Louis XIV tire la France du néant; c'est le thème de l'*Introduction* du *Siècle*. Du moins l'*Essai sur les mœurs* rend justice à quelques princes qui sont ici bien malmenés, un Louis XI par exemple qui fit *le bien public*. Voltaire, qui se contredit d'une page à l'autre du *Siècle*, s'il parle de la monarchie ou de la république, ne croit guère à l'efficace d'institutions heureuses. La personne du monarque explique tout à ses yeux. Et certes, pour courte que soit cette vue, elle vaut du moins pour le siècle de Louis le Grand. La personne du roi est partout présente. Il anime son temps, en promulgue la gloire et l'accable de ses bienfaits.

Voilà le triomphe de Voltaire. Voilà qui le sauve du pointillisme, du papillotement d'une pensée discursive. Tout *le Siècle* est incomparable d'aisance et de verve. Il glorifie l'esprit français, le siècle de l'esprit français et le prince qui en fut l'expression magnifique. Encore un coup, c'est l'unité du livre, le premier grand livre d'histoire nationale, l'un des chefs-d'œuvre les plus purs de Voltaire.

RENÉ GROOS.

LE CHARBON ARDENT [1]

—

VII

Quand ils traversèrent Mantes, Jean apprit que Neumesnil n'était pas à plus de vingt kilomètres. Jusque-là ils avaient à peine causé, car l'un s'engourdissait à respirer l'air plus pur, le vent de la course, l'autre conduisait, et c'était une curieuse chose que de voir La Provenchère chargé d'une tâche adroite, d'une responsabilité. Il s'excusait de n'aller guère vite.

— Mon beau-père me l'a défendu. Il a raison. Quand on a de la famille, tu comprends...

— Il y en a un de nous deux au moins qui est précieux, lui dit Jean sans amertume.

Mais il sentait bien que l'époque était finie, où tous deux étaient entre les mains du sort des jouets sans importance. En même temps, il pensait vaguement : « Je pénètre dans un autre monde, dans le monde des gens qui tiennent à quelque chose, et à qui l'on tient. Ce sont les chiens au cou pelé qui invitent un loup à l'écuelle. J'ai appris une fable de ce genre-là. » Et il se sentait devant son vieil ami, qui remuait des commandes, agissait des pieds et des mains, une sorte d'admiration triste et lasse. La seule tonique est celle où il entre un peu d'envie. Des hameaux agréables, des masures de torchis, de belles fermes au gracieux galandage, passaient au milieu des prés verts et des bois. La fraîcheur était venue, des hommes peinaient courbés dans les champs,

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 742 et 743.

sur les tas de cailloux, ou à la forge des villages. C'était pourtant un samedi soir, où à Paris les esclaves brisent leurs fers. Les seuls êtres libres étaient les bêtes. On voyait des vaches accroupies dans une herbe lourde, et des poulains galopants, qui auraient pu, semblait-il, s'envoler d'une gambade au-dessus des barrières.

— Tu vois, disait Paul de La Provenchère, certaines de ces terres sont déjà à moi, ou à M. Charruau, mon beau-père. Ici, il y a eu des vignes jadis; elles ne réussissaient pas... Le sol est tout humide dans ces creux-là. Le soir, des brouillards se mettent à flotter, comme sur la Meuse, tu te souviens, en novembre... Voici des pommiers, c'en est presque le pays. Moi, personnellement, je n'aime pas les pommes; mais ici tout le monde est censé aimer les pommes. Plus bas, vers Pacy, nous avons des pièces de blés et des betteraves. Jadis l'avoine payait mal, du moins on me l'a dit; mais à présent c'est la meilleure culture. Celles-ci sont hautes, à cacher des compagnies dedans, et bleuâtres encore comme des soldats; une jolie couleur en somme. Dès les premiers jours d'août, ici, on peut les faucher. Tu te rends compte que c'est presque un record. Mais je suis d'avis que ces avoineries-là, on devrait en faire des luzernes l'an prochain, car elles datent de mon mariage. C'est une plante qui ne signe pas de longs contrats...

Il parlait avec une précision inhabituelle, comme en se moquant de lui-même, en se récitant sa propre leçon. D'ordinaire, ou jadis du moins, il ne finissait pas ses phrases et sa conviction fuyait, on eût dit, avec ses mots.

— C'est tout un métier, répondit enfin Jean Soreau.

— Une technique, reprit l'autre.

Et ils se turent, sans courage peut-être.

Mme de La Provenchère les attendait. Elle se leva du fond d'un transatlantique et secoua sa robe légère comme un tablier. C'était une femme courte et massive, à la poitrine basse. Elle avait des yeux bleus, placides au milieu

d'un teint vif, des lèvres crues. Elle embrassa son mari à grand bruit, sur les deux joues. Soreau les regardait. La Provenchère, objet de ce spectacle étonnant, essuya son binocle. On convint que le temps était beau, frais pour la saison, que Paris avait une atmosphère corrompue et que la propriété semblait majestueuse aux visiteurs.

C'était autour d'une allée de hêtres, deux pâtures cloisonnées de blanc; elles cernaient une grande maison basse aux tuiles neuves. Tout auprès, des communs coiffés en chaumières, et dressée sur une pelouse, une croix de mission, en fer rouillé. Le socle de grès formait perron, environné de pliants, de paniers et de jouets cassés. Un bébé semblait paître dans l'herbe. L'autre gesticulait dans un berceau roulant, devant la porte. On se pencha, sur cette chair grouillante. Jean fit mille compliments, Paul sourit, se laissa capturer un doigt par le petit, le chatouilla, lui fit grimacer un rire ou une plainte, et se redressant il dit avec amour :

— Pauvre gosse!

Sans doute qu'au fond il le plaignait de vivre. Mais il n'y pensait plus beaucoup. Ses mains appuyées sur le bord du berceau, comme tout à l'heure sur le volant, étaient devenues grosses et un peu rouges. Auprès d'elles, Jean remarqua la main de Mme de La Provenchère, née Charruau, qui avait des taches de rousseur et une grosse chevalière avec des armoiries. Il demanda le nom des enfants.

— Emery, lui répondit la mère. L'aînée s'appelle Sabine. Nous voudrions maintenant un petit Bruno. Vous savez, monsieur, que ce sont des noms de la famille.

— Et d'il y a longtemps! ajouta le mari énigmatique.

On montra ensuite à Soreau le logis, qui était sombre, peuplé de beaux meubles lourds, un fumoir, un billard, un salon en verrière, qui commandait une terrasse. De tous côtés les prés et les bois ondulaient, traversés par

un soleil oblique; le silence pesait sur cette campagne sans horizon, feutrée d'herbe et de verdure; les maisons sous leur toit, les allées sous leurs arbres, tout ressemblait à une niche paisible où vivaient des animaux industrieux et sages... A cette heure-là, les grands tramways grinçaient à la Porte de Montrouge, la foule peuplait les cafés, les trottoirs soutenaient une file de bécanes arrêtées la pédale en l'air, et les gens en chandail froissaient les journaux du soir... Au sud de Paris se traînait sans doute, sous une fumée à gros flocons, un train qui ramenait Gaby Granger; un peu en sueur sous son chapeau noir où pendait du crêpe, elle devait être assise posément sur un coin de banquette dure et regarder de tous ses yeux, avec son avidité d'enfant, la fuite des gares, des palissades, des petites maisons en meulière, des rives de la Seine hérissées de pêcheurs. Elle entrerait à Arcueil avant la nuit, au moment où Paris disparaît tout à fait sous la brume chaude. Elle monterait toute seule, la tête nue, le raidillon du plateau entre les terrains vagues où des mômes jouent à la guerre. Elle poussait la clôture, avec un bruit de vieille sonnette. Elle cherchait la clé bien cachée sous le baquet où tombe la gouttière; et à sa vue, le chat réveillé se frottait déjà l'échine contre la vitre...

Telles étaient ces images plus fortes que la lourde réalité d'un bonheur mélancolique. Jean Soreau les voyait revenir de temps à autre, sans les appeler, tandis que ses yeux regardaient tout autre chose. Paul le promenait dans des chemins creux jusqu'à des cours de ferme, l'arrêtait devant des mares voilées de leur peau verte, devant des fosses où le purin fermentait avec des bulles. Il y avait des grenouilles dans l'herbe, des sauterelles, des vers de terre, tout un monde au ras du sol, mieux préservé encore du malheur que la famille La Provenchère. Il y avait des pierres plates en façon de gué

sur un ruisseau où des filles rouges lavaient du linge, où des porcelets trempaient un groin joyeux.

La conversation même finit par être absente de tout cela. Jean avait coupé une branchette et en passant brisait la tige des ciguës. Il écoutait La Provenchère lui exposer sa vie nouvelle, sa vie inconcevable. Parfois il avait envie de lui demander brusquement : — Pourquoi me racontes-tu ces histoires? Je vois bien que tu n'y crois pas toi-même!... Mais La Provenchère avait une voix lasse et modeste qui démentait ses paroles, qui semblait tourner en dérision les chiffres qu'elle énonçait, et certains mots comme cheptel, foire, bonne vente, assolement, bestiaux et denrées. Il essayait bien d'incliner Jean vers les confidences professionnelles. Mais Jean lui répondit tout de suite :

— Moi, tu sais, je me fiche de mon travail, vu que je ne suis pas à mon compte. Je suis un employé.

Paul le regarda en face ou essaya :

— La banque a pourtant aussi une technique intéressante, dit-il. Je suis sûr que tu y as de l'avenir. Les gens intelligents percent toujours.

— Tu me souhaites du galon maintenant? dit Jean.

Alors ils se rabattirent sur de petites nouvelles, dont ils rabâchaient certaines depuis trois ans, se les réservant l'un à l'autre, et qu'ils feignaient de croire fraîches : Tu sais, Michaud, le gros blond, il est cuisinier dans une brasserie, près de la gare de l'Est. Il a un grand bonnet blanc, et toujours sa grande gueule. Müller, le sergent, il est flic dans le dix-neuvième. Et Bissat, qui a un bras démoli, c'est à n'y pas croire, je l'ai rencontré une fois, la nuit. Il m'a offert ses services, parce qu'il tient une maison de femmes à Besançon. Il vient à Paris pour le recrutement. L'adjudant Morin est redevenu charretier, Mauricheau conduit un taxi, et il a épousé une espèce de rombière qui possède un magasin de blanc. Pécoul était charpentier dans son pays, et il s'est coupé

un doigt : pas la peine de revenir intact de la guerre. Massimelli, il bosse dans un garage... mais, c'est vrai, toi, tu ne le connais pas. Et le capitaine Antonin, il n'est plus dans l'armée, où il voulait tant rester, il est gérant dans une brasserie. Ou loufiat tout simplement : « J'irai bien le voir exprès pour lui donner un pourboire... » Peu à peu ils se retrouvaient en confiance, à force de nier le présent; chacun s'acharnait à découvrir des détails qui pussent faire rire son compagnon, des liens secrets qui ne fussent pas rompus. Il ne fallait pas parler de soi-même, ni de ce qui marquait une date, ni de ce qui engageait l'avenir... Le jour baissait peu à peu, avec douceur. Ah! si l'on avait pu rester dans cette pénombre verte où la voix n'avait plus de timbre, où les gestes étaient vains, où la douceur de vivre ressemblait à celle d'avoir vécu!

... Une cloche grêle et impérieuse les ramena tous deux. Le dîner s'annonçait comme une importante cérémonie, présidée par M. Charruau, gros homme apoplectique aux cheveux blancs.

Il avait invité le curé de Neumesnil.

Celui-là était un athlète silencieux, en soutane courte, décoré de quatre ou cinq rubans, et qui, ne sachant que faire de ses mains, les tenait dans sa ceinture comme des pistolets. Il s'abstenait poliment de parler, car sa voix était un tonnerre; il acquiesçait à tout le monde en remuant ses gros sourcils noirs. Il toussotait, regardait ses souliers à boucles, regrettait sans doute ses sabots ordinaires. Quand parut Mme de La Provenchère, qui avait couché ses enfants, il la tutoya et l'appela Marie; il l'avait eue pour élève au catéchisme. Quant à son mari, il le nommait Monsieur Paul. La présence de Soreau suffit à l'intimider. Il surveillait cet étranger en se surveillant lui-même. Il poussait des petits cris gutturaux pour protester contre M. Charruau qui lui versait du vin à pleins verres, et qui d'ailleurs ne s'oubliait pas.

— Hein! vous avez perdu à Paris l'habitude de vous bien servir, disait le beau-père à l'invité. Voyez-vous : nous sommes des campagnards, des culs-terreux; il nous faut la vie large. Et je n'aime pas qu'on se prive autour de moi. Mangez... Fais-le manger, Paul, ton camarade. Vous avez dû ensemble dîner par cœur plus d'une fois!

— Oui, certainement, dit le curé. On en a vu de dures là-bas. Et il sourit fièrement.

A ce régime, Jean Soreau ne tarda pas à se sentir la tête lourde. Il passa devant lui du pâté de lièvre, des poulets, du veau à la crème, un gigot. M[me] de La Provenchère, à sa droite, mangeait et buvait béatement, s'essuyant le front de temps en temps avec un petit mouchoir sans parfum, qu'elle posait près de sa fourchette. Quand elle reprenait haleine, elle souriait vaguement, promenait autour d'elle ses gros yeux bleus. Quelquefois un compliment lui arrivait sur le ménage et la bonne chère; alors elle regardait d'abord son mari pour savoir si elle devait se rengorger ou faire la modeste. Et Paul de La Provenchère lui adressait à son tour un sourire paisible, que Jean ne lui avait jamais vu. Il semblait qu'autour de la mangeoire, la famille fût reconstituée, indestructible. Aucune pensée ne traversait ce calme, le cliquetis régulier des couverts, les apophtegmes que prodiguaient M. Charruau et le curé. Des phrases courtes passaient la table, d'un vol lourd, comme des pigeons gavés; on n'avait pas trop de souffle pour respirer en mâchant et en avalant... Il s'agissait de politique, de morale, d'engrais, de droits successoraux. M. Charruau se moquait de l'heure d'été, qu'on avait instituée à en croire les journaux, et disait :

— Nous autres, si on nous amène des horlogers, nous les recevons comme nos braves villageois reçoivent l'huissier, à coups de fourche.

— Oh! papa, disait sa fille, émerveillée d'un langage si vert.

Il poursuivait, avec de grands éclats de rire :

— Il faudra des gendarmes pour changer l'heure à notre clocher. Avec des échelles, comme les pompiers. Je les vois d'ici donner l'assaut à l'horloge, pendant que nous leur tirerons au c...

Du coup, le prêtre herculéen s'épanouit à son tour. On avalait des crêpes pesantes, et M. Charruau versait déjà du calvados autour de lui.

— Ce n'est pas tous les jours fête, reprit le beau-père, mon jeune ami. A la campagne nous n'avons pas toutes vos distractions de Paris, mais nous savons organiser malgré tout notre petite existence. Il n'y a plus de pauvres par ici, rien que des travailleurs. Plus de pauvres, n'est-ce pas, monsieur le curé?

— Oh! une bonne paroisse à tous les points de vue, répondit celui-ci. Et j'aurais en quelque sorte bien tort de me plaindre.

— Vous verrez la messe demain matin, reprit le père Charruau. C'est à neuf heures du soleil, et dix du gouvernement. Mais, fit-il en regardant son gendre, penses-tu que ton ami voudra bien nous y accompagner?

— Je pense, dit La Provenchère.

— Bien entendu, dit Soreau.

Et on se leva de table, en se secouant les jambes. Jean regardait l'abat-jour brodé qui courait autour du lustre électrique, et qui montrait en ombres chinoises des bateaux sur la mer, des rondes de paysans en sabots, des poissons, des mouettes avec une lettre cachetée dans le bec. M. Charruau lui frappa sur l'épaule.

— Il faudra se coucher de bonne heure, car on vous garde toute la journée de demain. Vous dormirez encore ici le soir, et lundi au petit jour je vous mènerai en voiture à Mantes : vous serez à Paris pour sept heures et demie... Vous ne pouvez pas refuser. D'ailleurs je ne me dérange pas exprès. Je vais à Gavigny pour une vente.

Votre banque n'ouvre qu'à neuf heures, hein? comme tous les bureaux.

Elle était loin, la Banque I. C. A. des Participations. La vie flottait là-bas comme un rêve dont l'impression subsiste, non le souvenir. Assis sur la terrasse, dans un fauteuil d'osier, Jean ne percevait plus guère que la voix de M. Charruau et du curé qui, à une petite table, annonçaient le roi ou l'atout, et riaient, l'un à gorge déployée, l'autre avec pruderie. A côté de lui, sur un siège semblable qui grinçait, Paul de La Provenchère ne disait mot, et fumait comme lui un cigare. Alors, lui, il se sentit plein d'expansion. Il s'écria presque :

— Mon vieux, oui, j'irai à la messe avec vous. Je ne suis pas ce que tu crois. Est-ce que tu te souviens du lieutenant Ledru?

C'était un petit homme à lorgnon, chimiste de son état, qui fut rappelé dans une usine. Il était connu pour son répertoire d'anecdotes obscènes, pour son infatigable vantardise amoureuse, et son anticléricalisme. Seul de toute la compagnie, il appelait ratichon le curé brancardier, il racontait sans cesse des histoires de sacristains, de nonnes, de bedeaux, l'affaire Flamidien, ou la disparition de ce desservant dont on cherchait, vous savez bien, le cadavre avec une hyène savante, et qui avait filé avec l'institutrice. Un dimanche, à Pâques, ma parole, le lieutenant Ledru avait surpris La Provenchère sur le chemin de l'église, à la suite de groupes oisifs qui y allaient traîner leurs guêtres. Et avec dédain, il lui avait dit :

— Quoi, vous aussi? Un homme comme vous?

Il était marié; il se vantait de cent prouesses; il parlait de sa vie conjugale comme d'autres de leurs débauches. A l'en croire, les cerfs dans la forêt, les fauves dans la jungle donnaient une pâle image de ses plaisirs. Quand on cantonna près de Châlons, sa femme vint le

voir : c'était une pauvre créature pâle, avec un petit boa de plumes et des gants noirs.

— ... Oui, je me rappelle Ledru, dit enfin la voix de La Provenchère.

Le curé s'en alla, de son pas gigantesque. Une lanterne vacillante accompagna son départ sous bois, puis disparut tout à fait. M. Charruau vint à son tour sur la terrasse. Il fumait, il avait des hoquets et des suffocations. Il crut bon de dire : — Sans mon cigare, moi je ne digérerais pas bien. Tous les médecins me l'ont dit. Au grand air, on brûle la nourriture, n'est-ce pas? Alors avec le tabac, elle brûle plus vite encore. Mais le cigare éteint, je vais monter dans ma chambre. Et au lit!

Il prononçait « au litt ». Quand il fut parti, le silence et la nuit engourdirent tout. Soreau dit encore une fois :

— Mon vieux, c'est le bonheur ici!

— C'est la vie, répéta encore La Provenchère.

Il ne demandait plus si Jean enviait ou plaignait son sort. Ils avaient cessé de penser. Et l'un dans un lit inconnu aux draps rudes, l'autre près de sa femme molle et chaude, dans une chambre où les berceaux blanchoyaient et soupiraient doucement, le sommeil les anéantit tout à fait.



Le lendemain matin, la messe de Neumesnil assembla des carrioles, des paniers, des autos, des ombrelles, sur une petite place animée par le soleil. L'église était pleine; près du bénitier, elle sentait l'aigre à cause des hommes, au centre le savon des femmes; près de l'autel un encensoir fumait sous les narines de deux enfants de chœur aux jambes nues. Le curé gigantesque chanta bas et faux; mais il prêcha à faire tomber les vitres. Il débitait son sermon appris, ralentissant ou précipitant au hasard, mais criant toujours, et frappant sur la chaire si fort que l'escalier tremblait. Les prie-Dieu de la bour-

geoisie portaient de belles plaques de cuivre : il y en avait six, bien neuves, pour la famille C. de La Provenchère. L'harmonium était caché derrière une grosse colonne peinturlurée, chargée d'images encadrées et de fleurs. Toute la paroisse, bien dressée, suivait dans des livres de toile noire le cantique que gémissait un chœur de fillettes. On les avait affublées de blanc et rose, pour maudire la vie terrestre.

Oui, je veux quitter cette terre.
Marie, emmène-moi !
Oui, je veux te suivre, ô ma Mère,
Je veux m'en aller avec toi !

Après avoir appelé la mort à grands cris, l'assistance se répandit hilare et endimanchée, sur la place. Quelques vieux hommes étaient en blouse bleue. Les chevaux et les ânes portaient, comme chasse-mouches, des filets à pompons ou des bouquets pendants. Des enfants couraient en piaillant sur le rebord de la mare communale, enchâssée dans une maçonnerie de brique, et où flottaient des canards et des papiers sales.

A la suite de la cérémonie, M. Charruau proposa d'aller au cimetière saluer la tombe de sa femme. On s'y transporta en causant. Dans ce jardin peuplé de pierres neuves, le soleil semblait plus éclatant et plus chaud qu'ailleurs. Aussi ne se garda-t-on pas longtemps la tête nue. Il y avait là, comme dans un cimetière de ville, des chapelles gothiques, des grilles peintes en vert, des photos dans les cadres ovales, des couronnes en fleurs de porcelaine. La morte s'appelait tout court Eugénie Charruau, elle avait une belle demeure, qui fermait au cadenas, et contenait un prie-Dieu tapissé, des vases dorés, un arrosoir. En revenant, M. Charruau expliqua à Jean que le cimetière avait jadis occupé un talus en rond autour de l'église, et qu'on l'avait déménagé depuis quinze ans. Il avait fallu acheter la prairie d'un herbager, au prix de

cinquante francs le mètre. Le propriétaire, à vrai dire, était conseiller municipal.

Le déjeuner fut aussi copieux que le dîner de la veille. Il dura jusqu'à trois heures. Le curé n'y parut pas, ayant à chanter vêpres. Comme la journée était torride, chacun eut permission de faire la sieste. Ensuite il y eut exhibition de bébés, assemblée des chaises dans l'herbe, goûter, tartines de beurre et calvados. On vit passer au fond de l'allée des fermiers qui, nonobstant le jour du Seigneur, allaient aux champs. M. Charruau, sans bouger, se félicita de ce zèle et annonça l'orage pour le lendemain. Les feuillages dormaient, les mouches collaient à la peau. Jean Soreau fut invité à donner son avis sur des emprunts français et certaines valeurs en Bourse. Après quoi il apprit que rien ne valait des hypothèques sur propriété rurale dans le canton de Neumesnil.

— Avez-vous des enfants? demanda le beau-père.

— Mais non, vous savez bien, répondit Paul au lieu de son ami.

— Eh bien! quand on en a, poursuivit l'autre, rien ne vaut le cadeau que j'ai fait à mon petit-fils Emery : cinq hectares d'une sale friche, à deux sous, où j'ai fait planter du hêtre. Dans six ans, il y aura des baliveaux. Dans trente ans, il y aura pour un million de bois. N'est-ce pas, mon gaillard?

Le gaillard était dans l'herbe à ses pieds, la robe troussée. Il lui tapota le derrière nu, puis l'enleva sur ses genoux, le flaira, le secoua, le replaça sur la terre maternelle.

— Ah! dit-il, cela fait plaisir à voir sur ses vieux jours.

Jean Soreau réfléchit soudain que si sa petite à lui avait vécu, il n'y aurait pas eu de grands-parents pour s'en réjouir. Un sentiment nouveau et monstrueux, une espèce de rancune dédaigneuse naissait en lui... Pour un

peu, il eût déclaré avec une fierté absurde devant tous ces gens-là : Eh bien, moi, je ne sais rien au delà de ma mère, que je ne connais presque pas. Quand je serai mort, personne n'aura à penser à moi. Et je ne lèguerai à personne une coupe de bois ni un souvenir... Il pensa aussi que La Provenchère, dans cette famille-là, était exilé presque autant que lui-même, l'hôte passager. Tous les La Provenchère étaient restés ailleurs, oubliés, reniés, ou vénérés malgré eux par des successeurs qu'ils n'avaient pas choisis, qui ne tiendraient rien d'eux. Personne à Neumesnil ne gardait la mémoire des deux frères de Paul, tués sans descendance, ni même du géographe maniaque dont les livres avaient été vendus... Allons, Paul, mon vieil ami, vous devez savoir comme moi que la vie ne se soucie pas des morts, que sa victoire consiste à leur défaite. Pourquoi mentir, pourquoi parler de lignée, d'héritage, de tradition? Vous, moi, tous les autres, nous mourrons seuls... Tous ces gens assemblés sous leur toit, et qui croient se tenir chaud, ils se mentent pour avoir moins peur; sinon ils auraient peur comme moi, peur de la solitude, de la stérilité...

Le dîner était déjà venu. Mais cette fois-ci il ne but pas, ne mangea guère. Il mettait de l'orgueil à se défendre. Il se sentait déjà reparti; aucune habitude, aucune familiarité ne l'assoupissait au milieu de ces gens assoupis. M. Charruau le prévint qu'on le réveillerait à cinq heures, dans le matin piquant. Paul lui serra la main, avec le même sourire dont il s'était fait un masque. Il crut une seconde qu'on lui ferait embrasser Marie sur les deux joues.

Il se retrouva dans sa chambre, seul avec la tête libre. Il ne l'avait guère remarquée la veille. Cette pièce était au rez-de-chaussée, comme une niche creusée dans la vigne vierge. Les volets, les rideaux fermés, le manque d'air, le silence absolu... Des grondements de tonnerre s'étaient éloignés. Quand il fut au lit, les yeux dilatés

par les ténèbres, il sentit une oppression affreuse; jamais le vide et le noir ne l'avaient enveloppé ainsi. Il tâtonna pour ouvrir la fenêtre. La nuit sur le jardin était aussi opaque que la chambre. Rien ne craquait, ne tressaillait, ne respirait. Aucune étoile, aucun ver-luisant, aucune brise. Alors il eut la sensation d'être enseveli, lui aussi, lié sans défense comme tous ces gens qu'il avait vus, dans ce calme honteux qu'ils appelaient le bonheur, dans cette torpeur, dans ce néant. Parfois sa montre semblait se taire, parfois au contraire activer son bruit, hâter son battement inquiet; mais bientôt il cessa de l'entendre.

... C'est une chose ridicule que les larmes d'un homme, il n'avait pas pleuré depuis l'enfance, il ne pleura pas cette fois non plus, mais ses yeux et sa gorge avaient la même brûlure et la même crispation, son cœur le même apaisement honteux que s'il avait fondu en sanglots. D'ailleurs pouvait-il avouer ce désespoir ou cette révolte? Il ne pleurait pas devant lui-même ou ne pleurait que sur lui-même, seul, tout seul... A cette insomnie des images l'arrachaient, plus vivaces qu'un rêve, et qui soudain, sur ce coin de terre où nul n'aurait entendu son aveu, dans ce tombeau, lui faisaient dire enfin la chose irréparable, celle que les hommes ne peuvent comprendre.

VIII

« ... Etait-ce le même corps que voilà, et qui dans un bon lit campagnard, environné de calme, ne peut dormir? Etaient-ce les mêmes yeux qu'un peu d'obscurité opprime? Les mêmes oreilles qu'un peu de silence suffit à faire bourdonner?... Je me le demande à nouveau, je n'en suis plus très sûr. La Provenchère lui-même a bien renoncé à continuer d'être... Il n'y a plus en lui que des clins d'œil, des bouts de phrases, des inflexions de voix, que je reconnaisse encore. On dirait qu'il ne se débat plus, qu'il tressaille à peine avant de s'endormir tout à

fait... Et moi, suis-je en apparence autre chose qu'un garçon maussade, plutôt laid, malheureux en ménage, gratte-papier quelque part dans la banlieue de Paris, dont M. Charruau a dit sûrement tout en rangeant sa cave à liqueurs : Eh! mais, il n'a pas l'air très fort, votre ami Soreau!... Il a trouvé aussi que je n'ai pas beaucoup de conversation. Et son gendre lui a répondu : C'est qu'il est un peu dépaysé.

Il ne croit pas si bien dire, M. Charruau. Je lui souhaite de ne jamais être dépaysé comme moi, jamais exilé si loin de la vie, des hommes. Du reste il n'y a pas apparence. Cette aventure ne lui arrivera point. Je suis sans doute le seul à qui elle soit arrivée.

... Voici une pente jaune et grise. Il fait soleil. Les champs s'inclinent au hasard, bossués, vallonnés, jusqu'à une ligne morose de sapins; depuis un mois qu'on les piétine, les guérets ressemblent à une lande, les chaumes brisés piquent les mains comme du fer. Il n'y a que des êtres couchés, les uns derrière des javelles, les autres grattant les sillons, les cailloux, pour s'enfoncer davantage. Tout l'air au-dessus d'eux sonne et siffle, comme un fouet; sans doute des nappes de fer qui s'abattent en rond, venant de gauche et de droite, maniées par un faucheur patient qui oscille pour serrer la terre de plus en plus près. Là-bas, derrière nous, des fumées sautent avec des corps; mais qu'importe ce qui est devant ou derrière nous? car dans un repli infime, il n'existe plus que trois hommes à demi délivrés de tant de bruit, de tant d'horreurs, puisqu'ils perdent leur sang et qu'ils ont laissé, trois mètres plus haut, un fusil chaud et un sac lacéré, où le soleil fait briller du fer-blanc. Trois bêtes, dont la poussière couvre l'étoffe bleue et rouge. Trois bêtes blotties visage contre visage, qui n'osent se plaindre ni parler. L'une d'elles d'ailleurs ne le peut plus, car elle a un caillot dans la poitrine; et pourtant c'est elle qui dit à mi-voix :

Soreau, s'il vous plaît, c'est vous? Est-ce que vous savez des prières?... Nous allons dire ensemble le *De profundis.*

Et il récite du latin qui écume sur ses lèvres sanglantes. Il se tourne peu à peu sur le dos, et il écoute seulement. Le troisième homme est un inconnu. Il ne doit pas être bien touché, quoiqu'il ruisselle; il ne sait pas bien ce qu'on fait là. Il regarde le sergent Lubin étendu, tout calme, ce grand gaillard au nez pointu qui, le matin encore, criait après ses hommes, et dont on disait qu'il est millionnaire à Tourcoing, dans le civil. Il savait crier en patois, voilà qui est sûr, et il avait une belle montre. Il savait aussi des prières d'église, et il a eu peur de mourir. Maintenant il ne sait plus rien, et peut-être il n'a plus peur. Le bruit ni le jour ne sont pour lui; il attendra longtemps couché sur ce pli de la terre, il ne fera pas un geste pour ramper plus loin, pour s'abriter plus bas. Il avait perdu avant la vie l'acharnement à vivre... Et s'il est vraiment mort, les deux autres ne l'auront pas vu. Il doit l'être; sans cela son image ne reviendrait pas si puissante et si grave; ce ne serait que l'image d'un gradé brun à moustache courte, ou d'un blessé évanoui parmi tant d'autres en désordre...

Qu'y a-t-il eu dans ce corps-là, dans ce cerveau, au moment où le respect-humain a cédé? Qu'y a-t-il eu devant ce regard quand il a cessé de voir, en gris et blanc, le paysage décoloré, la ligne des sapins, le ciel qui s'éteignait, et le soldat Soreau, un visage suant et hagard? Il en savait à peine le nom, mais il l'a appelé plutôt que son père ou que sa mère. Il ne délirait pas. C'est la seule fois où il lui ait donné un ordre. Pourquoi s'est-il avisé de moi? Qui le lui a conseillé, de cette voix qu'on n'entend pas d'habitude? Je n'ai rien récité avec lui, et pour cause. Je ne savais pas le *De Profundis.* Mais il a vu remuer mes lèvres et il a disparu content... Peut-être si j'avais dit, moi aussi, ces syllabes étranges.

aurais-je été saisi, moi aussi, emporté avec lui... La force qui voulait nous prendre a dû hésiter. Me dédaigner peut-être. Attendre une autre fois, sans cesser de m'épier, hélas!

Ce n'est pas la mort, cette Force-là. Elle lui ressemble. Elle ne se montre qu'avec elle, mais ce n'est pas elle, ah! non... Il y a bien des gens qui lui ont donné un nom simple, court, familier, qui lui parlent soir et matin. Dieu? Je ne sais encore comment ils font, comment ils osent. Leur sourit-elle, elle qui gronde après moi? Pourquoi m'a-t-elle choisi, moi, qui ne suis pas capable de l'aimer ni même de l'approcher? Pourquoi me surveille-t-elle encore? Pourquoi est-elle reparue si souvent?

Elle était déjà venue. Cet autre soir, je crois, peu de temps avant, il me semble; au pied d'une voie ferrée que jonchaient des corps à genoux, tout bleus ou jaunes, rongés des mouches. C'étaient des hommes tués, des dépouilles, des cadavres enfin... Mais comme il fallait les regarder de tout près, on voyait entre eux quelques différences. Les uns étaient tombés là sans savoir, en criant, en tirant, en sautant. Voilà pourquoi ils gisaient là au hasard; les autres avaient gardé l'air brutal et ardent : tombés sur leurs jambes repliées, des suppliciés en révolte, comme ces fusillés que plus tard on admire dans l'histoire pour n'avoir pas laissé bander leurs yeux... Mais il y en avait un, tout jeune, tout tondu, étendu à l'écart dans un ruisseau, sans armes, et celui-là, c'était clair, avait eu le temps de penser, avait accepté de mourir. Il avait mis ses bras en croix et fermé les yeux sagement, pour voir autre chose... Je l'ai à peine entrevu, mais comme il avait mon numéro au collet, je l'ai reconnu ensuite. C'était un faible d'esprit, un tout petit paysan illettré, venu de je ne sais où, dont on ne disait que le prénom : Kleber. Les chefs le traitaient à coups de bâton. Il ne savait même pas marcher au pas; il se dandinait comme les canards; il sortait des rangs pour boire aux

rigoles, pour cueillir des mûres. Il riait du reste quand on le rossait; il n'avait jamais promis, comme les autres, une balle dans le dos à son adjudant ou à son capitaine. Il n'avait pas dû songer à sa dignité, ni même à sa patrie. Mais je suis sûr qu'au dernier moment, la Force est venue le chercher, lui nommément, et l'a déposé là pour me le faire entrevoir...

Je l'ai à peine entrevu; mais le soir, j'ai vu son frère, oui, son frère, qui n'avait pas le même costume, tant s'en faut : celui-là c'était un officier bavarois, que j'ai trouvé au fond d'une ferme déserte, sur un lit de paille. Il avait mis à ses mains un chapelet, auprès de lui sur son beau manteau de drap gris, un petit livre de prières. Il n'avait pas résisté : il était lardé de coups de baïonnettes... Dans la pièce voisine, autour de l'évier et de la pompe, nous nous bousculions. Dans la cour, l'odeur de la suie et du fumier, des vaches gonflées, les pattes en l'air, des porcs carbonisés à demi, des fusils en faisceaux, un sac de blé qu'un fuyard avait éventré sans doute. On marchait sur les prunes et les cartouches. Le pavé luisait de purin et de sang. On n'entendait même pas un coup de feu. Et jusqu'à l'horizon, par là-dessus le ciel était calme.

Peut-on dire que les hommes forment une même famille, ou simplement une même race? J'en ai trop connu qui avaient des façons trop différentes de vivre et de mourir! J'en ai vu, qui logeaient avec moi dans un cimetière, un cimetière de village dont le mur était crénelé, au fond d'un trou creusé entre les tombes. Ils avaient là la même gaieté et les mêmes mœurs qu'au bagne des jeunes forçats. Ils ne songeaient qu'à visiter les tombeaux non maçonnés, et à chercher des bijoux. Parmi eux, il en est qui firent la chose, et qui en tirèrent gloire. Ils formaient des équipes nocturnes et discutaient sur les bons endroits... Tous ceux-là, qui ne craignaient rien, pas même les spectres et la nuit, ont peut-être été

épargnés ensuite, réservés pour un destin plus cruel, plus ignoble : ils doivent maintenant — c'étaient des mineurs — aller paisiblement à la fosse, se laver le soir à l'eau bien chaude, chanter en chœur dans l'estaminet, trousser des filles, suivre des courses de bicyclettes. Ils sont vivants, bien vivants, avec au doigt, peut-être, les bagues qu'ils ont volées à des ossements. Je ne les maudis pas, je ne les dénonce pas. Ils ont un meilleur juge, s'il y a un juge à qui je ne suffise pas, moi, qui suis innocent de ces choses...

D'ailleurs, c'est pour sauver la peau de ces gens-là que d'autres, qui valaient mieux que moi, se sont sacrifiés quelquefois... Je songe au capitaine Phalsbourg, un homme à binocles, il paraît que c'était un Juif. Sa compagnie, depuis trois jours, flottait sur des claies, à la surface d'une espèce de lac de boue et d'urine, protégée d'un seul côté par des gabions, des caisses et des sacs de terre. De temps en temps, l'ennemi faisait sauter en l'air ces amphibies, avec leurs cabanes et l'eau en gerbe. Devant eux et derrière, le lac devenait tout à fait liquide, et quand on passait la tête, on était tué, comme les sarcelles sur un étang. Deux fois par jour, arrivait par signaux l'ordre d'attaquer. Attaquer, cela voulait dire se montrer, pour empêcher l'ennemi de dormir trop tranquille; cela voulait dire aussi faire flotter là-devant quelques corps et quelques débris.

M. Phalsbourg à la fin refusa. Non pas de marcher, mais de faire marcher. Alors il défendit qu'on bougeât. Il sortit tout seul, par la brèche, en suffoquant un peu, car il avait l'eau jusqu'aux genoux... Là-bas, les autres, ils lui firent honneur de toutes leurs mitrailleuses, comme s'il avait eu mille hommes à ses côtés. On alla rechercher, la nuit, ce qui restait de lui; et on n'en retrouva rien. Il m'avait laissé son portefeuille, son étui à cigarettes en vermeil, ses jumelles, et je crois, jusqu'à son revolver. Ainsi on ne l'accuserait pas d'avoir eu des

illusions. Mais comme personne ne pouvait bouger, il n'y eut pas dix hommes dans la compagnie à savoir ce qu'avait fait pour eux le capitaine Phalsbourg. Sa famille même, qui a reçu ses reliques, ne le saura jamais. Elle croit peut-être qu'il est mort le sabre au clair, en hurlant : On les aura! Les condamnés qu'on va guillotiner, on leur allume une cigarette. Lui, je me souviens, il n'avait rien à la bouche. Il se priva même de cette vantardise. Et puis c'était un homme rangé et économe.

Les gens qui n'y connaissent rien appelleraient cela les horreurs de la guerre, et les déclarent épouvantables ou sublimes; ils pensent tantôt que cela servait à quelque chose, tantôt que cela a formé un déni de justice envers l'espèce humaine, qui a le droit d'être heureuse, saine, paisible, et de trépasser à un moment convenable... Hélas! je ne crois plus rien de tout cela. Et voilà ce qui me rend un monstre parmi les autres. Ils ont la pitié facile : moi aussi, certes, mais je n'en veux pas pour moi, ni pour ceux qui me ressemblent... Car, je le sais, je ne suis pas tout seul. Il en est, par le monde, comme moi. Seulement ils se cachent comme moi. Ou plutôt ils se cachent à eux-mêmes, et, comme moi, ils oublient la plupart du temps le Secret qui les étoufferait sans cela. C'est la vie qui veut ça, comme dit La Provenchère...

Avez-vous entendu comme moi une voix dans un téléphone, qui s'informe du sort de trois sous-officiers? On les a envoyés en patrouille, pour un coup de main, si possible; il y a eu des détonations, des flammes, une seule fusée. Je dois répondre à la voix, ce qu'on m'a dit de lui transmettre : « Non, ils ne sont pas pris. Ils sont dans les réseaux. Leurs grenades ont éclaté... Et ils brûlent. » Et la voix qui vient de très loin, qui a l'habitude de commander à quinze mille hommes, répond aussitôt : « J'aime mieux ça. » C'est sans doute la voix du devoir, de la Société.

Moi, je ne l'ai jamais entendue en moi prendre cet ac-

cent-là. J'ai vu de trop près la misère pour vouloir l'accroître moi-même. Je n'ai pas de sang sur les mains; j'aime mieux par tempérament être des victimes que des bourreaux. Mais je ne récrimine pas comme tant d'autres, contre les bourreaux, je ne crois pas qu'il y ait des ennemis du genre humain, des buveurs de sang, qu'on appelle militaires, bourgeois, industriels, financiers, journalistes. Il serait trop facile de les découvrir, de les châtier. Après tout, est-ce que personne vraiment se sent jamais innocent ou responsable? J'entends devant les autres hommes? Les êtres sans cœur sont extrêmement rares. Chacun croit faire le bien d'autrui et rétablir la justice, soit en bâtonnant ses soldats, soit en renversant d'un coup de pied leur café, un matin d'attaque, soit en fusillant des prisonniers, soit en égorgeant des êtres qui se rendent à grands cris. Chacun, fort de sa conscience, se donne l'autorité. Chacun surtout s'imagine servir la vie sous la forme la plus simple, la moins coûteuse.

Or la vie, c'est peut-être le seul démon ennemi des hommes. Je ne le comprends pas bien encore, mais je le devine : le droit à vivre, c'est le droit à répandre des révoltes et des tortures, sous le nom d'amour et de bonheur; c'est le droit de rejeter la souffrance quand elle vous fait l'honneur d'une visite, quand elle vient vous apprendre ce qu'est la destinée véritable, le but final de vos agitations, de votre travail, ce que votre bureau, votre tramway, vos journaux, votre restaurant vous empêchent de savoir... A certains moments, tout le temps pour ainsi dire, quand je suis éveillé, dans l'existence ordinaire, je me rebelle, moi aussi. Je me dis : Mais si c'est là ce Dieu, il est méchant, il est cruel. Ce n'est donc pas lui? Presque tout le monde raisonne ainsi. Car presque tout le monde est habitué, ou réhabitué à rêver que la vie peut très bien être vécue telle que nous la voyons, qu'en somme on ne sent pas trop l'ennui et la douleur, quand on veut bien, et qu'avec quelques remèdes en plus, un

peu plus de confort, de douceurs, de distractions, les choses mériteraient beaucoup d'indulgence. Le malheur, pour eux, c'est l'anormal, le détraquement, l'exception...

Eh bien, non, je n'en suis pas sûr. Oh! il ne s'agit pas de statistiques, de bilans! Je sais bien que si les hommes avaient conscience de leurs douleurs, ils n'auraient plus la force de vivre. Or, ils ont cette force, et moi aussi, après tout, qui me crois plus avancé que les autres! Par conséquent, le malheur n'est pas perçu si souvent ni si fort que je crois... Mais qu'est-ce que je dis là? Le nombre, la foule ne comptent pas. Les fourmis, que rien n'autorise à croire malheureuses, les mouches, les rats, les milliers de bêtes que notre œil ne remarque pas, est-ce que leur existence a le moindre intérêt? est-ce que je serais ému d'apprendre que leur espèce a été anéantie? Elle a été un moment, elle n'est plus; c'est comme si elle n'avait jamais été, voilà tout. Mais si je savais qu'un seul de ces animaux a eu devant le néant cette horreur, ce frisson, cette angoisse innommable, je serais saisi de la même angoisse, de la même terreur que lui; j'accuserais une cruauté monstrueuse de l'avoir fait naître, de l'avoir fait mourir.

... Ou si ce n'est pas une cruauté, serait-ce une Bonté effrayante, qui donne à ceux qu'elle distingue les épreuves, la sensibilité, le mal enfin, c'est-à-dire la vie à un degré supérieur? Elle souffre peut-être elle-même, qui sait? Elle souffre d'être si peu comprise, d'être reniée au nom de la joie; elle qui est la douleur suprême puisqu'elle est la pensée suprême... Ces mots me paraissent très clairs, je ne les comprendrai peut-être demain au jour s'ils me reviennent : y aurait-il des vérités qui ne luisent que dans les ténèbres? ou suis-je en train de devenir fou?... Mais les fous ne sont pas si calmes, ni si exempts d'orgueil. Il me semble à moi que la Vérité est triste, plus triste à mesure qu'on la voit, et qu'on peut à la rigueur envier les gens qui ne l'ont jamais

conçue. Vaine jalousie : on ne peut que regretter sottement ce qu'on ne pourra redevenir, un animal heureux. Il pourra y avoir des périodes d'oubli, de calme, où toutes ces idées sembleront passées au rang des mauvais rêves; mais pas moyen de les fuir vraiment. Elles sont toutes prêtes à vous ressaisir; elles vous suivent voilées, et vous accompagnent. On les sent derrière soi, avec la peur de se retourner. Si c'est là une maladie, je l'admets, une maladie chronique, intermittente, immuable. Je crois savoir où je l'ai attrapée, mais je ne me souviens plus de ce que j'étais au temps où je ne l'avais pas.

Et puis, pourquoi en avoir honte? J'ai trop de témoins à qui en appeler si les gens ordinaires me soupçonnent de délire : ces témoins, ce sont tous les morts, même ceux qui ont été indignes d'acquérir la sagesse et qui ne parleront pas. Mais surtout ceux qu'une dérision particulière a choisis pour me les montrer, et qui ont eu plus d'horreurs à souffrir... Je suis aussi peureux et lâche qu'un autre au naturel, et même je ne me suis pas connu des moments de vrai courage, d'héroïsme comme on dit : à peine de l'insouciance, de l'étourdissement; rien d'honorable. Et pourtant, j'ai toujours souffert de n'être pas aux endroits où d'autres que moi se trouvaient plus en danger. Si je l'avais dit, on aurait appelé cela de la curiosité, ou du dévouement : également ridicules. Pour être franc, c'était comme le vertige qui vous fait regarder de tout près le trou, le vide, vous pousse à y tomber. Une attraction incroyable. Ah! une fois satisfait par les circonstances, ce désir tombait, naturellement : il ne restait plus que l'accablement physique, la peur aussi. Les papillons qui vont se brûler à une lampe ne s'en félicitent pas, mais ils y retournent tout de même. J'étais exactement comme eux. J'avais le goût indéfinissable de ce qui répugne à la vie. J'aurais fait un bien mauvais déserteur, un bien piteux évadé... Là-dessus, on croirait que j'étais dans l'allégresse quand, sur des routes crayeuses durant

des journées lugubres, des bataillons interminables montaient à l'abattoir, et qu'un des hommes menés ainsi en aveugles s'appelait Soreau Jean. Au contraire, il n'y en avait peut-être pas un seul plus triste, plus démoralisé, comme on disait alors. Bien entendu, si on m'avait permis de me laisser tomber sur le bord de la route, mon corps y eût consenti sans hésiter. Mais je suis sûr, moi, que je n'aurais pas eu une heure de bonne conscience si le sort m'eût placé parmi ces gens qui, au fond d'un trou, dans un ravin à contre-pente, écoutaient seulement trembler la terre, voyaient passer des coureurs, et qui la nuit montaient sur une colline pour voir éclater en fusées, en éclairs, tout l'horizon rugissant.

D'ailleurs la preuve, c'est que je suis resté ainsi dans la vie ordinaire. Je ne m'intéresse qu'aux plus malheureux que moi, et Dieu sait s'il y en a, car je ne me vante point d'être un sujet romanesque! C'est eux que je voudrais confesser, sur un banc où ils frottent leurs guenilles, suivre dans le tramway où je les laisse vacillants, avec leurs yeux timides ou rancuniers, leurs barbes sales, leurs mains sans pudeur. Oh! pas pour me dire leur frère, pour les doter d'un gilet chaud, d'une soupe, ou même pour leur partager le coffre de la banque où Menoux veille, derrière son grillage, les billets qu'il compte du pouce en les secouant... Non, pour savoir seulement, pour savoir ce qu'ils sont, ce que peut être le malheur sur terre, et surtout à quel degré de conscience ils en sont parvenus.

Quand je songe à eux, parbleu! je ne me sens pas fier. Je ne me pose nullement pour un martyr de la destinée. Cela viendra peut-être, mais en somme le titre serait usurpé jusqu'ici. On rirait bien à savoir les prétentions de Soreau Jean, qui ne rentrera à son bureau que demain à huit heures trois quarts, et qui en ce moment couche en invité dans une riche maison où de bons bourgeois lui ont offert de la mangeaille à en crever... Mais ma

personne ne compte pas pour juger le monde, ni la personne des mendigots que je pourrais interroger, ni même celle des soldats qui ont souffert par hasard des horreurs surhumaines. Ce qui compte, c'est la conviction que voilà le vrai fonds de l'existence, une chose monstrueuse à juger comme nous devrions la juger, une affaire manquée, une partie perdue. A moins que... à moins de l'accepter pour telle, de le savoir, et d'appeler monstrueux au contraire, absurdes et au fond redoutables les bonheurs, les réussites, les contentements...

Voilà le Secret, voilà ce qu'il ne faut confier à personne, ce que presque personne n'écouterait. Je sais un endroit dans l'Aisne, où je suis passé seul de nuit, sur une route fort poisseuse, une fois que j'allais très loin chercher un train, car j'étais en permission. C'était aux tout derniers jours de la guerre, en sorte que l'on revenait en arrière sur des lieux qui, une semaine plus tôt, s'appelaient l'avant. On m'avait montré à gauche de la route (il me semble, en haut d'une pente), un chaos de pierres et de ciment, une espèce de tumulus : là était enfoui un bataillon entier, qui bivouaquait dans une de ces carrières qu'on appelle des *creutes*, et qu'un seul obus y avait écrasé ou enterré vif. Nul ne l'a jamais su au juste, car il n'y avait qu'une entrée, et déblayer ces tonnes de rocher, cela dépassait la force humaine. On avait planté sur le plus haut bloc un poteau, pas même une croix. Pour des troupes lasses et chargées qui montent, ce n'était qu'une image fugitive, des paroles qui courent de rang en rang, des exclamations, et puis l'indifférence... Mais pour un homme qui refait le trajet inverse, tout seul, la nuit, sur cette route où ne passent ni voitures, ni caissons, où le vent jette une pluie aigre, où la piste est à peine assez blanche pour lui faire sauter les trous !... J'ai reconnu le talus funèbre, et je me souviens, l'ayant dépassé, j'ai eu peur. Je marchais à reculons. Je me suis arrêté tout à fait, et j'ai forcé mes jambes à traverser les

ornières de marne grasse, à sauter sur le talus, à grimper enfin jusqu'au tertre. Au premier bloc je me suis arrêté; il y avait des crevasses, des fondrières, comme le reste d'un cataclysme. Sur le ciel je voulais distinguer le poteau, je ne pouvais même pas. Je faisais flamber mon briquet, qui me sautait au visage : mais aussitôt après, le noir devenait si épais qu'on se croyait entouré de vide, quelques secondes, et prêt à chanceler. De près je n'avais plus peur; du moins des morts, s'il n'y avait qu'eux dans cette caverne. Mais j'écoutais malgré le vent, comme si la terre avait pu rendre des cris, comme si ces hommes engloutis pouvaient appeler encore. J'y songe, ils l'ont fait sans doute. Il y a eu, sur ces centaines de malheureux, des vivants emmurés, qui se sont entretués s'ils ont été charitables, ou si le désespoir n'a pas suffi, entr'aidés à saper, à creuser, à heurter le roc, ou même entredévorés... Oui, il faut dire ces choses tout bas; pourquoi les croire cachées à l'esprit, si elles le sont aux yeux, à l'opinion? Il faut souhaiter seulement que le supplice ait été court et aveugle, que l'effondrement, l'asphyxie aient fait leur œuvre mieux que la claustration, ou qu'ils aient laissé à ces êtres la folie bienfaisante des armes pour se détruire...

Peu de gens ignorent, et peu le disent, que sur tout le front des armées, pendant des mois et des mois, dans d'autres circonstances, la même atrocité s'est produite. La terre rendra dans quelques siècles des squelettes convulsés, des outils rouillés dans des sapes soudain découvertes. Elle ne livrera pas le secret des tortures, des agonies, des suicides; elle ne parlera pas aux hommes de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont oublié déjà.

Ils ont raison, les faibles; et moi j'ai eu raison, cette nuit-là, de me sentir soudain la panique, de fuir à toutes jambes sur la route boueuse, malgré mes couvertures et mes paquets, pour n'être plus le seul vivant qui prêtât l'oreille à ce sol coupable. Aujourd'hui encore, où j'ai

gardé la terreur nerveuse des ténèbres et du silence absolus, je me fais violence pour n'y plus penser trop fort. Car alors il faudrait jeter un cri aux autres, qui dorment en sachant bien qu'ils se réveilleront, aux gens qui croient que la vie est belle ou sera belle. Il n'y a de vrai au monde que la douleur; le reste est illusion; écoutez plutôt ces râles qui pourraient sortir de la terre, voyez ces yeux qui vous entourent, fermés, mais qui pourraient briller comme du phosphore. Ah! mettez-vous vite du parti de la mort; il n'est que temps. Moi, elle m'a averti plusieurs fois. Non pas le mal, ai-je dit, mais la Force qui l'accompagne et qui se sert de son horreur pour vous plier et vous convaincre.

Oui, je sais, ce n'est pas le moyen qu'il prend d'habitude, lui, puisqu'il s'appelle aussi Dieu.. Il demande simplement de la reconnaissance, du bon vouloir, de la patience, qualités de bonnes gens... Mais il réclame à quelques-uns, choisis je ne sais pourquoi, l'angoisse et la terreur; il les traîne devant lui; il leur brûle les lèvres une seule fois, comme au prophète, avec un charbon ardent. Et ils en portent à jamais la cicatrice. Ils sont marqués pour sa colère, qui n'est autre que son amour. Ceux-là, il ne leur a pas promis que son approche serait consolante; il n'a pas annoncé que la foi — cela s'appelle donc ainsi? — servirait à mieux ordonner leurs petites idées, à mieux gouverner leur vie. Il les a pris avec arbitraire, pour les rendre plus aptes à son dessein secret. Peut-être à ses yeux suffisent-ils, et paient-ils pour les autres hommes.

Je ne sais, je ne connais rien à ces choses. Je les devine seulement. Je n'ai jamais été pieux, ni même croyant : je ne m'intéresse pas du tout aux histoires qu'on m'a apprises, et que je pensais n'avoir même pas retenues. En ce moment même, je ne crois pas absolument qu'un ange soit venu marquer la bouche à un homme barbu appelé Isaïe, ou quelque chose d'appro-

chant. Mais je sens quelque chose de pis : c'est que de n'y pas croire, ce serait une malédiction, et cette malédiction, je l'écarte. Plutôt se soumettre, réciter des légendes, de l'histoire sainte, du latin et trembler... Je ne puis offrir que ma peur. S'il m'a été donné déjà quelque chose comme un mérite, une grâce, c'est de ne pas me révolter contre ce qui révolte les autres, de me révolter contre ce qu'ils acceptent. Oui, j'ai peur; et on n'a pas peur de ce que l'on nie.

Depuis ma sortie des Frères, un an après la mort de Mlle Brièle, je n'ai plus rien lu ni rien vu en matière de religion. Je ne vais toujours pas à l'église, sauf ce matin, et comment! Autrefois j'ai fait comme tous les gens que je fréquentais : j'ai rigolé, j'ai été aux courses le dimanche, j'ai connu des femmes, toutes jeunes ou plutôt vieilles; j'en ai payé, le moins cher possible : dam! j'étais aide-comptable à cent soixante francs par mois, chez un exportateur de vins, Langlois, rue Traversière, puis chez Chauvin, fabricant de meubles, puis à la petite banque Clisson, boulevard Diderot. Et en somme tout cela n'a duré que de quinze ans à dix-neuf, la guerre y ayant mis bon ordre. Je n'ai pas eu le temps ni l'occasion de faire les quatre cents coups. Je n'ai même pas désiré l'argent que je ne pouvais voler, comme je crois que font les plus honnêtes. D'ailleurs j'étais trop gamin pour avoir déjà de la rancune et de la jalousie contre les riches; à cet âge, n'est-ce pas, on sent qu'on tient le bon bout, et on n'a pas le temps de se croire un déshérité, une victime sociale...

Tout cela ne me bourrèle pas de remords, en somme. Je sais bien qu'il existe des milliers de gens qui ne valent pas plus cher et qui n'ont pas été mieux préparés à mon aventure secrète. Mais justement pourquoi moi?... Ceux que j'ai vus devenir des héros, des saints, et qui se sont dévoilés pour moi seul — car en dehors de moi, qui a remarqué ces hommes qui avaient des manières incroya-

bles de mourir ou d'être morts? — Ceux-là, ils avaient été choisis à juste titre, même l'idiot qui recevait des coups de canne avec le sourire, même l'officier bavarois qui s'était ficelé les mains avec son chapelet, même le capitaine juif. C'étaient sans doute des chrétiens, des vrais, quelque chose d'inouï et d'extraordinaire. En haut ou en bas de l'échelle, peu importe. De cette espèce je n'en avais jamais rencontré; je n'en verrai plus. Nul à ma connaissance n'en a trouvé dans la vie ordinaire. Est-ce que j'en semblerais un si je pouvais dire tout haut ce que je pense parfois? Je ne le dirai pas, et d'ailleurs je ne le penserai plus demain: ou plutôt tout redeviendra comme si je ne le pensais plus.

Il faut dormir, car la nuit est courte, et M. Charruau viendra taper contre ma porte, à l'heure de la rosée. Il ne doit pas être beau au réveil. Mais il m'offrira du café sur le coin de la table, et me parlera de ses foires.

... Pourquoi moi? Pourquoi un homme quelconque? un qui n'a rien de particulier à expier, encore moins des consolations merveilleuses à attendre? encore moins une famille à satisfaire par ma conversation, ou mes bons éducateurs. Mais si je comprenais, je me défendrais sans doute, et je raisonnerais sur les raisons. Il n'y en a pas, c'est sûr. Alors, pourquoi moi?... »

IX

— Tenez-vous bien, s'écria Gabrielle, voilà la princesse! Et elle n'a pas même un quart d'heure de retard.

Elle présenta Jean à sa sœur Simone. Bien qu'il se fût levé en bousculant deux ou trois chaises, cette grande fille le dépassait encore. Elle était peinte, éclatante, magnifique, sans doute teinte en blond, et un renard rouge caressait ses épaules. Elle ne ressemblait à Gaby que par sa lourde mâchoire, que le même rire découvrait sans cesse. Gaby avait bien dit d'avance : — Elle ne porte

plus le deuil. Son patron n'aime pas ça. Il veut qu'on soit élégante chez lui. Elle avait dit aussi : « A côté d'elle, je suis une vilaine petite Cendrillon. » C'était le même jour où, regardant Jean Soreau, elle disait gentiment : « Oh! nous pouvons sortir ensemble, nous deux. Nous ne tirons pas l'œil. »

— Et pourquoi?

— Ni bien ni mal, quoi! Tous les deux assortis, plutôt médiocres...

Le café, la terrasse où ils se trouvaient maintenant partageaient cet avis sans doute; car on les regardait depuis que Simone était là. C'était sur la place de Montrouge; il tombait parfois une pluie chaude, le trottoir fumait, et la bâche jaune et blanche ruisselait avec bruit. Un garçon la défonçait à coups de canne, faisant tomber d'énormes flaques sur un chien, sur un gamin chargé de journaux. Les consommateurs s'esclaffaient. Ils avaient l'air de commerçants, trapus, buveurs, chargés de bagues. Leurs regards pesants s'attardaient sur Simone comme s'ils eussent attendu qu'elle tombât pour la ramasser. Elle sentait cette attention et elle riait de plus belle. Mais comme elle n'était pas méchante, elle riait aussi de plaisir, à voir le couple formé par Jean et Gabrielle; lui, il faisait plutôt moche, mais ensemble, ils étaient gentils, après tout.

— Non, disait-elle, ce n'est pas ma faute si nous ne nous connaissons pas encore. Je suis de plus en plus occupée, Gaby peut vous le dire. Dans ma maison, j'ai la confiance, et puis des responsabilités. Je ne sais pas les langues étrangères, mais on me fait copier sans faute les doubles anglais ou allemands. Et puis, on trouve que j'ai l'esprit pratique. Etre pratique, dans la vie, il n'y a que ça. Je le dis assez à la petite. Dites-le-lui donc aussi, monsieur, monsieur Jean... vous avez l'air si sérieux!

— C'est une injure? demanda-t-il.

— Oh! non, dit-elle. C'est un éloge. Il en faut comme

vous. Sans plaisanter. Et surtout Gaby a de la veine, puisqu'elle est aussi très sérieuse. Alors, je suis contente, voilà.

Elle se remit à bavarder au hasard. Elle assurait que la banque l'aurait passionnée, elle aussi; mais voilà, dans ces bureaux, même dans les plus grandes boîtes, il n'y a vraiment pas d'avenir pour les femmes. De l'avancement, si on veut — comme dans l'armée ou dans un ministère. Mais pas à compter sur les coups de chance. Elle aimait, elle, l'imprévu, et pourtant Dieu sait si elle avait eu des mécomptes, des affaires, enfin, qui allaient réussir, qui avaient presque réussi... et puis un beau jour, fuîtt! le petit train-train qui recommence, les cinq cents francs par mois, le métro à la même heure, et l'obligation de regarder à un chapeau de vrai feutre, à des souliers de daim... D'ailleurs elle connaissait des coulissiers, voyons, deux, trois... sans parler d'un tout petit jeune homme qui faisait des combines, lesquels avaient gagné jusqu'à cinquante mille francs, sans rien débourser... Ils ne m'ont guère expliqué leur truc; mais, vous, vous devez être au courant? Il ne faudra pas nous en priver. Pas, Gaby?

Gaby la contemplait fièrement, et devant elle, tout exprès, elle entourait Jean de petits soins qu'elle ne lui avait jamais rendus. Elle épongea une tache de vermouth sur son veston, elle lui versa elle-même de l'eau gazeuse... Il passa sur l'avenue des chars pleins de gens graves, qui revenaient d'un stade.

— Ça devient un beau quartier, par ici, remarqua Simone. Et du bon air. Vous habitez tout près! C'est de la chance!

— J'aime mieux le plateau de Villejuif, répondit Jean.

Elle bondit : Ah! par exemple! On voit bien que vous n'y restez pas! Moi, je n'aime pas la cambrouse, ni ce qui y ressemble. Et si vous croyez que c'est une vie pour Gabrielle de percher là-haut dans notre cabane à lapins, sans eau, sans gaz, avec l'électricité qui marche quand il

me tombe un œil! Je voudrais vous y voir! Souvent je le lui dis, à ma sœur, il faut que ça change. Et ça changera, nous trouverons mieux! Moi, en tout cas! Vous autres, vous êtes libres.

Elle parlait d'eux comme s'ils fussent en ménage, Gabrielle dit simplement :

— Nous sommes libres, mais chacun pour soi.

— Toi, tu n'es qu'une gosse, répliqua Simone

Elle expliqua ensuite que s'il ne s'agissait que d'elle-même, elle se débrouillerait toujours. Elle restait souvent le soir à Paris, chez des camarades; et un monsieur qu'elle avait rencontré en dansant, un gérant d'immeubles, lui avait promis de lui trouver un appartement même pas meublé, le logement d'une femme très bien, qui avait fait, paraît-il, naufrage en allant au Canada, et dont on attendait seulement la mort officielle... Ainsi, vous voyez, il suffit d'être là au bon moment.

— Et où donc, cet appartement?

— Il ne m'a pas dit. Mais quelque part à Montmartre. Il faut vous dire que c'était son amie, cette femme-là; elle faisait du théâtre, et puis elle allait en Amérique pour présenter les modèles d'une maison de haute couture, à des milliardaires. C'est comme ça que l'accident est arrivé. Vous n'avez pas lu sur les journaux?

— Non, dit Jean. Mais le monsieur en question, il doit en rester bien triste?

— Oui et non, fit-elle avec une moue. Et puis elle éclata de rire, comme chaque fois qu'on lui soumettait des idées graves. Elle ajouta :

— Savez-vous que vous me faites raconter devant Gaby des histoires à peine convenables pour une jeune fille? Mais il faut bien lui apprendre la vie. Moi, il y a deux ans j'étais comme elle. Et maman qui m'accusait déjà de faire trop l'affranchie! Pauvre maman...

Alors elle se pencha et embrassa Gabrielle, qui regardait à terre le sable fin, que l'eau et les pas coagulaient,

les pieds rouillés et sculptés de leur table. Simone reprit brusquement :

— Alors, monsieur... monsieur Jean, vous êtes divorcé?

— Pas tout à fait, dit-il. Mais tout comme.

— Et qu'est-ce que vous attendez? reprit-elle. Il faut des situations nettes. Moi, j'ai des idées larges. Je comprends qu'on ne se marie pas. Je comprends qu'on se démarie; mais tout l'un ou tout l'autre. Ça me gêne de penser que vous avez une femme quelque part. Est-ce qu'elle n'est pas jalouse après vous?

— Tais-toi, Simone, fit Gabrielle. Tu es folle, à la fin!

Simone la regarda avec dédain, puis Jean sans plus sourire. Il soutint ce regard, plutôt que de parler. Cela suffit sans doute. Car la grande sœur dit seulement :

— Après tout, mes enfants, ce que j'en dis, c'est en camarade. Et puis parce que j'ai de l'expérience... A part ça, Gaby est en âge de se conduire. Vous avez ma bénédiction!

Les yeux de Gaby étaient pleins de larmes, elle but une gorgée, et comme elle sentit qu'elle allait pleurer tout à fait, devant tout le monde, elle se pencha pour rattacher la bride de son soulier. Elle tira enfin son mouchoir. L'autre ne s'y trompait pas. Elle lui dit tout bas :

— Ne te gêne pas. On va être ridicules. Qui est-ce qui te fait pleurer, lui ou moi?

Alors la petite se mit à trembler et à suffoquer. Elle ne pouvait répondre. Elle se leva brusquement et s'enfuit dans la salle déserte et sombre du café.

— Voilà ce que vous avez fait, mademoiselle! dit Jean à Simone. C'est la première fois que je la vois pleurer.

— Oh bien! ce n'est pas la dernière, fit Simone en haussant les épaules. Une gosse, je vous ai dit. Elle n'aime pas voir les choses comme elles sont. Alors je pense que vous avez plus de caractère qu'elle?

— Oh! oui, dit-il. Mais oui, mademoiselle.

— Nous verrons bien, reprit-elle. Il le faut. Et elle

ramena la fourrure rousse sur son cou, caressa ainsi son menton à fossette. Cela semblait un geste égoïste de volupté et de défi. A ce moment, deux messieurs vagues, embarrassés de parapluies, vinrent s'asseoir à la table voisine. Ils contemplèrent le couple en attitude de querelle, et à cause de cette belle fille ils envièrent Jean Soreau... Quand ils sortirent tous trois, sans avoir guère parlé davantage, le ciel était éclairci, doré vers Plaisance, avec de beaux nuages gras. Jean offrit son bras à Gaby, et elle s'y pendit timidement. Elle attendait que Simone fût loin, pour lâcher ce coude qui ne la serrait pas, qui ne la retenait pas, cet appui prêt à se détendre. Simone prétendit être invitée à dîner à l'autre bout de Paris, et, s'il faisait beau, à se promener de nuit jusqu'à Versailles. Elle dit à sa sœur en l'embrassant :

— Au revoir, petit chou.

Et à Jean :

— Vous, je vous embrasserai plus tard, quand elle me le permettra.

Elle s'enfuit d'un grand pas balancé qui faisait retourner les hommes; elle plongea dans l'escalier du métro; et aussitôt la place sembla triste, grise, silencieuse. Ils avaient tous deux un peu honte de se trouver seuls. Gaby retira son bras, mais Jean le reprit doucement, et lui dit :

— Vous avez eu de la peine, tout à l'heure? Etait-ce à cause de moi?

— Oui, dit-elle en montrant ses yeux clairs; parce qu'elle s'imagine des choses qui ne sont pas, vous l'avez bien compris. Si vous saviez ce qu'elle m'a dit déjà?

— Quoi donc? Que je suis dangereux?

Elle fit signe que oui. Il ajouta, souriant :

— Est-ce qu'elle s'imaginerait par hasard, par extraordinaire, que vous tenez une place importante dans ma vie, que je ne pense plus qu'à vous, que je vous aime bien?

— Je n'y crois pas moi-même, dit-elle tout illuminée. Alors pourquoi y croirait-elle, Simone?

— Parce qu'elle est intelligente, et que vous, vous êtes bête, là, bête comme chou, comme un petit chou...

Elle lui donna une tape sur la main et elle s'écria :

— Pas assez bête, cependant, pour avoir confiance. Elle m'a trop dit de me méfier de tout le monde, parfaitement, de tout le monde...

Alors il se pencha vers elle pour la faire taire, et chercha à l'embrasser autrement que d'habitude. Elle ne détourna pas la bouche. Les passants disparurent, le train de la rue, le crieur de journaux tout à côté d'eux. Elle lui dit ensuite à l'oreille :

— Maintenant, je suis votre petite Gaby. Et vous ne lui ferez plus de peine.

Pourquoi avoir attendu si longtemps? La vie était simple, jeune, belle. Le trottoir fuyait sous leurs pas, et le soleil envoyait devant eux leurs ombres bizarres qui semblaient danser dans la lumière poudreuse. Ils marchaient à peine sur ces fantômes mobiles, et ils voyaient bien qu'ils n'avaient qu'un seul corps, une seule auréole. Ils descendirent ainsi la rue d'Alésia, prirent l'avenue, où couraient mille gamins qui revenaient du Parc; sur les bancs, cent familles encombrées de cerceaux, de poussettes, les regardaient passer. Ils n'avaient plus du tout honte l'un de l'autre. Ils s'assirent enfin au tournant d'une allée, près du lac, en étendant leurs mouchoirs sur les lattes pleines de sable; à l'autre bout du banc, un couple se tenait étreint, se baisait le front, les yeux, sans parler, sans respirer, sans voir. Alors, eux, ils causèrent à voix basse, pour la première fois, épaule contre épaule, joue contre joue. Comme le voile de Gaby, un crêpe un peu rugueux, les séparait encore, elle le rejeta d'un geste comme une chevelure. Elle enleva aussi ses gants noirs, et leurs mains réunies jouèrent ensemble; ils les laissaient libres comme des enfants qu'on surveille de loin,

et qui courent, se battent, se caressent tandis que leurs parents bavardent.

— Moi, avouait maintenant Gabrielle, j'avais rudement peur que Simone vous fasse un mauvais effet. Elle est trop belle, je le sais bien, surtout à côté de moi; on ne peut pas aimer les deux genres. Alors, ne me bourrez pas le crâne : est-ce que vous voudriez une femme comme ça?

— Pas pour moi, dit Jean. D'abord je n'ai plus la place. Et puis elle me ferait un peu peur.

— Et moi, plus maintenant? Comme c'est drôle! Mais vous, vous ne m'avez jamais épouvanté, pour bien dire, et c'est même pour cela que j'ai fait votre connaissance. Car avec moi, on ne la fait pas à l'influence, vous savez. L'oiseau est farouche. Il y en a qui pourraient vous le dire. Et à ce propos...

— Comment? Quoi donc? demanda-t-il.

— Rien, je vous le dirai une autre fois, et peut-être ce soir, mais ce n'est rien de grave. Et puis ce n'est pas un secret pour vous.

— Mais enfin quoi?

— Ce soir, dit-elle, ou demain soir si vous me raccompagnez. Vous savez que je ne joue plus les samedis... Alors, aujourd'hui on pourrait rester ensemble, c'est entendu? Oh! que je suis contente! Savez-vous que j'irais avec plaisir au cinéma, dans un grand, pas dans une petite boîte comme la mienne? Car figurez-vous que je ne peux jamais regarder un film, du fond de mon trou. Et puis à Arcueil, ce n'est pas encore comme dans un quartier propre. Si ce n'était pas pour gagner mes sous, je n'entrerais jamais dans cette horrible salle : avant, il paraît que c'était une minoterie; et on le voit encore à la lucarne qui est au-dessus du fronton. On m'a dit que jusqu'à l'an dernier, il y pendait une poulie, pour monter les sacs, vous comprenez? Alors sans être trop prétentieuse, j'aimerais mieux un autre coin... Simone,

reprit-elle, elle a l'habitude des endroits chics. Elle me raconte quelquefois, pas toujours, les boîtes où on l'a menée, des restaurants épatants avec un plateau pour les numéros de danse, et des carreaux numérotés par terre; on s'arrête sur un chiffre, on a gagné une belle poupée ou bien un flacon de parfum, une boîte à gants. Et puis des projecteurs de toutes les couleurs, et le champagne à cent cinquante francs. Moi, j'aimerais mieux que Simone rentre plus souvent le soir et ne me laisse pas là-haut toute seule avec le chat. Le plus fort, c'est que je n'ai pas vu ses robes de soirée. Elle les laisse chez une amie, où elle s'habille après dîner. Elle m'a juré qu'elle n'en avait que deux, avec un éventail de plumes roses qu'on lui prête. Mais c'est peut-être pour ne pas me faire envie qu'elle en cache. Comme si je pouvais envier ma grande sœur, moi qui suis d'abord si popote!

— En voilà un mot, dit Jean, qui vous va mal!

— Pourquoi? fit-elle. Moi je n'ai qu'un désir, de me marier avec quelqu'un que j'aime et d'avoir un ou deux enfants. Je suis bête, hein? D'ailleurs, c'est vous qui me l'avez dit tout à l'heure.

— Non, dit-il, non, vous n'êtes plus bête, puisque vous êtes ma petite Gaby.

Cela suffit à endormir ses rêves, à la bercer dans un contentement puéril; elle chantonnait, elle balançait la tête; et lui, il songeait à La Provenchère qui eût pris un curieux sourire s'il eût écouté cette conversation à mi-voix, sur un banc du Parc Montsouris... Allons, voilà Jean Soreau redevenu un homme comme les autres, simplement parce qu'une petite fille naïve lui tient les mains et lui laisse embrasser les cheveux roux qui frisent sur ses oreilles. Mais pourquoi se demander si l'avenir respectera ces idées endormeuses, pourquoi ne pas s'engourdir avec l'instant qui passe? Toutes les choses qu'on voit ici sont esclaves et paisibles : des buis taillés sur des pelouses rases, des arbres cerclés de fer, un lac

croupi dans sa cuve de ciment, des canards habitués à leurs niches de faux roseaux, et qui plongent sous les remous d'une fausse cascade parmi des poissons apprivoisés. Le banc était désert; et il ne passait plus dans les allées montueuses que des pauvres isolés, qui tiraient de leur poche un chanteau de pain, un papier gras, s'apprêtant à dîner loin des hommes. Gaby se leva la première. Elle était pressée, elle, de goûter activement son bonheur. Elle courait, elle sautait sur les marches rustiques, elle écrasait les pâtés de sable que des enfants avaient laissés par terre, elle enjamba les arceaux d'une bordure pour cueillir dans l'herbe de toutes petites fleurs à portée de la main. Jean la poursuivait comme si elle avait voulu s'échapper, l'abandonner déjà, dans cette nature moribonde où la lumière verdissait, où tout n'était plus sur terre qu'une pénombre vide, où les statues, au milieu de feuillages calmes, reprenaient leur geste éternel.

Ils dînèrent dans un bouillon, rue de la Gaîté, où l'on traitait avec bruit plus de trois cents personnes, multipliées à l'infini par des glaces, sur les murs, sur les colonnes. Là on ne pouvait plus parler, mais on se sentait écartelé comme ce public, par le bruit et les reflets. Les tables étaient toutes petites et quatre jambes n'y logeaient qu'en se serrant. Ensuite ils revinrent à la place de Montrouge, ils entrèrent au plus grand cinéma qu'ils purent trouver; la salle était aussi grande que l'église qui se dressait en face, avait neuf portes, des voûtes, des orgues dorées, comme l'église. On leur montra une île du Pacifique où paraissaient des indigènes bienheureux, couronnés de fleurs, aux seins nus, aux belles dents : ces êtres-là semblaient vivre comme les Grecs de la légende, pour faire l'amour et rendre grâces au soleil. Ils ne mangeaient que des fruits, ils n'avaient pas même un instrument de fer. Ils nageaient, ils grimpaient aux arbres, ils dansaient. Un peuple morne, privé d'air,

les contemplait à travers la fumée du tabac et les vapeurs de la fatigue; personne ne les enviait; on les admirait comme des singes gracieux et doux; ils faisaient sourire les grivois et bâiller les romanesques. Gabrielle, dès qu'elle était à un spectacle, ne parlait ni ne pensait plus. Elle ne bougeait même pas un cil, absorbée dans son avidité même. A l'entr'acte, elle se secoua et dit :

— C'est absolument comme si je dormais, et pourtant Dieu sait si j'ai fait attention!

— Vous voudriez vivre dans un pays pareil? demanda Jean.

— Oh! pensez-vous! dit-elle. Il faudrait y être née, ou alors oublier tout ce qu'on a vu ici...

— Pas tant de choses gaies, pourtant!

— Non, mais on y tient tout de même... Et qu'est-ce que vous dites là? Vous ne trouvez pas la vie bonne aujourd'hui? Alors, c'était bien la peine que je sois heureuse si vous ne l'êtes pas!

— Je le suis, dit-il fermement. Regardez autour de nous : avec qui voudrions-nous changer? et tous, ils voudraient bien être à ma place.

Elle ne répondait plus aux compliments, depuis qu'elle n'avait plus besoin de coquetterie, mais elle s'y abandonnait avec bonheur. Elle se retourna et se vit entourée de gens qui mâchaient des gommes, suçaient des pastilles, lisaient le dernier coin de leur journal, échangeaient des paroles brèves, encore clignotant des yeux. Quelques-uns debout, dans une file patiente, s'étiraient et bâillaient.

— C'est vrai, dit-elle à l'oreille de Jean. Voyez-vous, nous sommes les seuls dans cette foule, les seuls qui aient une vraie raison d'être heureux. Ah! je voudrais ne plus vieillir! Ce matin, je me demandais encore comment je pouvais vivre. On m'aurait proposé dix ans de plus, j'aurais accepté.

— Je n'existais donc pas ce matin?

— A moitié, fit-elle; et moi aussi.

Quand il fut minuit moins le quart, dans la rue, elle prit congé de Jean aussi simplement que d'habitude. Il ne fit rien pour la retenir. Elle lui dit seulement :

— Demain matin, dimanche, je vais me réveiller toute seule, même s'il fait beau. Simone ne sera pas revenue. Je crois que je descendrai pour la messe : il faut bien remercier quelqu'un. Si vous n'étiez pas si loin, j'aurais voulu que vous veniez avec moi. Vous voulez bien, dites? Ça nous porterait bonheur, et puis, en somme, ça fait sérieux, un peu solennel, vous comprenez, Jean?

— Oui, dit-il avec gravité. Un engagement. Mais vous savez bien que celui-là ne servirait à rien; j'en ai un autre. Je me suis marié à l'église.

Elle fronça le sourcil et s'écarta :

— C'est vrai. Encore cette histoire-là! Eh bien, non, je ne descendrai pas pour la messe. Je m'en moque après tout.

Il faillit dire :

— Oh! si, allez-y donc de ma part. Je vous aime tellement mieux comme ça!

Mais elle n'eût pas compris, et ce furent encore là des paroles condamnées à ne point naître.

ANDRÉ THÉRIVE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Les Odes d'Anacréon, Teien, Traduites de Grec en Français par Remy Belleau, de Nogent au-Perche. Ensemble quelques petites hymnes de son invention, La Connaissance. — Remy Belleau : *Jan qui ne peult*, sans nom d'éditeur. — *Œuvres complètes de Rabelais, I. Gargantua ; II. Pantagruel.* Texte établi et présenté par Jean Plattard, Editions Fernand Roches. — *Propos rustiques de Noel du Fail suivis des Baliverneries.* Avec une introduction des notes, un glossaire et une bibliographie par Louis-Raymond Lefèvre, Garnier frères. — *Les Aventures satyriques de Florinde, Habitant de la basse Région de la Lune.* Publiées d'après l'exemplaire de 1625, Le Cabinet du Livre. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux par Théophile Dufour, t. X et XI, Armand Colin. — *Mémoires de J. Casanova de Seingalt, écrits par lui-même.* Tome VIII. Introduction de J. D. Relleston, G. Crès et Cie.

La perspective de célébrer les centenaires des poètes de la Renaissance n'emballe point, constatons-le, les milieux politiques et littéraires officiels. Quand, en 1924, survint le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard, nous assistâmes à une plaisante comédie. La commémoration de l'écrivain parut tout d'abord devoir prendre l'allure d'une fête nationale. Des comités se formèrent, composés de beaucoup de personnages incompétents. On ouvrit des souscriptions. On parla d'élever de magnifiques monuments à la gloire du Vendômois, si longtemps dédaigné et oublié. Puis on renvoya de semestre en semestre la date de la fête susdite, laquelle ne fut jamais donnée. Des fidèles, de-ci, de-là, avaient heureusement suppléé à la carence des pouvoirs publics et des littérateurs assemblés en corps constitués.

On pense bien que si le centenaire du chef de la Pléiade fut à ce point « saboté », celui de ses compagnons de plume devait l'être plus complètement. Il n'a pas été question, en effet, à notre connaissance, de rendre un hommage quelconque à la mémoire du gentil Remy Belleau, né en 1528, et qui méritait peut-être mieux que de l'indifférence. Il fut, en effet, un bon ouvrier de notre langue ; il l'enrichit, la colora et l'élut, pour l'expression de

sa pensée, à une époque où le latin, langue savante, entraînait la prédilection des doctes.

Par bonheur, les gens de la Pléiade n'ont pas besoin des discours et des commentaires officiels. De tous côtés, les érudits leur ont consacré leurs veilles depuis une vingtaine d'années. Des études fort complètes ont été écrites sur leurs vies et leurs œuvres, et ces dernières ont été, pour la plupart, réimprimées avec grand souci de la pureté des textes et grande abondance de gloses. Cela seul importe.

M. René-Louis Doyon, esprit très fin et nourri de bonnes lettres, curieux de tout ce qui, dans notre fonds intellectuel, mérite attention et crédit, a bien vu qu'on laisserait passer le centenaire de Remy Belleau sans glorifier le doux poète que Ronsard, Baïf, Desportes, Amadis Jamin estimèrent assez pour transporter, sa mort survenue, sur leurs épaules sa dépouille jusque dans la chapelle des Vieux-Augustins où elle reposa.

Une telle méconnaissance lui a paru insupportable et il s'est décidé à faire tout seul cette glorification. Louange à lui! Il vient, en effet, de publier, à titre de témoignage d'admiration, l'une des œuvres du subtil Percheron qui semble être restée la moins connue, la traduction des **Odes d'Anacréon**. Publication magnifique, tirée à petit nombre, à l'usage des bibliophiles vraiment lettrés, c'est-à dire fort rares. Elle contient un portrait du poète gravé sur bois, avec beaucoup de finesse, par Pierre Gandon, un texte d'une belle typographie, encadré dans des filets et enrichi de lettrines en couleur.

Le texte reproduit la version de l'édition originale de 1556. On sent que Remy Belleau mit tous ses soins à rendre la saveur du poète grec, ami du vin et de l'amour, qui enchanta la jouvence des sept porte-lyre de la Pléiade hantant, sous la douce gouverne de Dorat, au sortir de l'étude, les cabarets de la banlieue parisienne. La langue, malgré la surabondance de ses diminutifs, donne une délicieuse impression de fraîcheur et de grâce.

A la traduction proprement dite des *Odes*, M. René-Louis Doyon ajoute dix pièces d'une inspiration différente, celles-ci sorties de l'imagination de Remy Belleau et figurant dans l'original sous le titre de *Petites Inventions*. Trois traductions de vers latins de Ronsard terminent le volume enrichi aussi d'une savante notice.

M. René-Louis Doyon ne s'est pas borné à cet hommage. Il a souhaité de nous donner une autre face du tempérament poétique de Remy Belleau en réimprimant avec faste, sous le titre : **Jan ne peult,** l'une de ces fantaisies satiriques ou folastreries auxquelles se complaisaient, lors de leurs débauches, les tenants de la Brigade et qu'ils cherchèrent, la vieillesse venue, à supprimer du souvenir de leurs contemporains. Cette pièce est traitée avec emportement et sans souci de voiler le réalisme des termes. Le mémorialiste Lestoile nous l'a conservée et elle a figuré dans le *Cabinet satyrique*, lequel concentre cette littérature spéciale, que les Motin, les Sigogne et les Berthelot propageront et que l'on retrouvera, atténuée, tout au long du pudique xviie siècle, même, assure-t on, sous la plume de Corneille, sous les titres significatifs de : *Jouissance*, *Jouissance imparfaite*, etc...

Les réimpressions de M. René-Louis Doyon avaient, comme nous l'avons dit, un but immédiat. D'autres, que nous avons reçues, n'ont aucune relation avec les centenaires. Elles prétendent soit mettre à notre disposition des œuvres devenues rarissimes sous leur forme originale, soit nous offrir les moyens de constituer un fonds de bibliothèque digne d'estime.

Une collection dite *Les Textes français* s'inspire de ce dernier dessein. Sous la direction d'un imposant comité de spécialistes, elle doit, dans un avenir prochain, nous fournir, imprimés et revus avec soin, les textes les plus notables de notre littérature à ses diverses époques.

Les **Œuvres complètes de Rabelais**, et, pour le moment, *Gargantua* et *Pantagruel*, constituent les premiers volumes de cette collection. Elles se présentent sous un aspect un peu sévère, assez sévère pour plaire à l'association Guillaume Budé qui leur donne son patronage. Ne nous en plaignons pas. Le plaisant, en cette matière, cache presque toujours l'insuffisance et la médiocrité. Les papiers et les caractères employés à l'impression sont fort beaux et cette impression est faite avec un souci certain d'esthétique.

M. Jean Plattard, dont on connaît l'exacte compétence, s'est chargé d'établir le texte d'après la « version qui a reçu la dernière approbation de l'auteur » ; c'est dire que ce texte est de tout point excellent. Il le fait précéder d'une substantielle notice où la vie, l'œuvre et la pensée de Rabelais sont examinées avec

beaucoup de pénétration. Cette notice témoigne surtout que son auteur est au courant de tous les travaux, non seulement essentiels, mais fragmentaires, publiés sur le médecin Chinonnais, en France et à l'étranger. En appendice figure l'annotation, fort abondante, et de différents ordres, historique, philologique, etc... Elle ne comprend pas en totalité les variantes, jadis fournies par M. Abel Lefranc, dans ce qui a paru de son édition de Rabelais.

En fait, d'après ce spécimen de publication, on peut espérer que les *Textes français* donneront aux lettrés et aux étudiants, à un prix relativement modique, des instruments de travail intellectuel durables et consciencieusement établis. Pour notre compte, nous aurions préféré que l'annotation figurât au bas des pages, car elle serait ainsi plus commode à consulter.

On la trouve également — et cela devient une habitude bien fâcheuse — en appendice dans le petit volume où M. Louis Raymond Lefèvre vient de joindre aux **Propos rustiques de Noël du Fail** les **Baliverneries** du même auteur. Nous avons déjà précisé, en commentant la publication des *Propos rustiques* faite, voici quelques années, par M. Jacques Boulanger, quelle attention méritait cette œuvre aujourd'hui peu lue.

Noël du Fail, sous la forme de contes à tendances réalistes, y met en scène les paysans de son village natal. Il dispose, pour animer ce monde particulier, de la verve rabelaisienne, adoucie cependant et moins grossière qu'elle ne le deviendra sous la plume de Béroalde de Verville qu'on lui a souvent comparé pour son talent de narrateur. C'est dire que la lecture de son petit ouvrage offre un extrême intérêt. Certains chapitres en sont traités avec un étonnant sentiment de la vie, un relief, un pittoresque, un sens aigu de l'observation vraiment rares à cette époque.

M. Louis-Raymond Lefèvre, dans son intelligente notice, s'excuse de n'apporter point de faits nouveaux sur l'existence obscure de son héros dont on sait qu'il fut successivement soldat et magistrat. Cette notice porte principalement sur les idées et le genre de Noël du Fail. M. Louis-Raymond Lefèvre s'y montre peu indulgent. A son avis — et ce jugement paraît peut être exagéré — Noël du Fail aurait fait, des paysans introduits dans ses écrits, une peinture plus conventionnelle que réelle. N'importe ! Estimons-nous heureux de posséder cette vue, même approximative, sur une classe sociale dont les écrivains d'autrefois daignèrent si

rarement nous entretenir. Les notes de M. Louis-Raymond Lefèvre sont rédigées de façon à éclairer sans superfluités les points obscurs du texte. Une bonne bibliographie accompagne ce travail.

Parmi les réimpressions de marque parues ces temps derniers, nous signalerons tout particulièrement celle des **Aventures satyriques de Florinde, Habitant de la Basse Région de la lune**, faite, ce semble, par M. Bertrand-Guégan, dont les initiales figurent modestement au bas de la docte notice qui précède le texte. Cette réimpression de grand luxe, ornée de curieuses eaux-fortes, souvent un peu libres, de M. J.-E. Laboureur s'adresse — son tirage très limité l'indique — aux lettrés, et surtout aux curieux parmi les lettrés.

L'ouvrage original est d'une insigne rareté. Aucune bibliothèque publique ne la possède à notre connaissance et M. Bertrand Guégan n'a pu en prendre une copie que sur l'exemplaire, à peu près unique, qui figurait dans le riche cabinet de Pierre Louys. La plupart des bibliographes, et M. Emile Roy lui-même, qui ne l'avait certainement pas lu, l'attribuaient à Charles Sorel, bien que celui-ci n'en parlât nullement dans sa *Bibliothèque françoise* et dans ses autres volumes où il revendique ce qui lui appartient.

Il est vrai, Charles Sorel, qui, après le procès de Théophile de Viau, condamné pour ses publications obscènes et impies, avait remanié son *Francion* et se cachait d'en être l'auteur, Charles Sorel, devenu historiographe de France, se serait bien gardé de réclamer la paternité des *Aventures satyriques de Florinde*. Ce volume, en effet, auquel on ne saurait guère assigner un genre, car il procède à la fois, comme *Francion*, du roman réaliste, du roman picaresque, du roman d'aventures et contient, en outre, mélangé à sa prose, un lourd fardeau de poésies, ce volume, sans aucune idée maîtresse, sans plan général et sans but particulier, pullule de scènes risquées, d'épisodes licencieux, de mots défiant l'honnêteté. Il est un des rares spécimens de cette littérature gaillarde qui s'éteint au seuil du XVIIe siècle pour renaître au XVIIIe.

Par là surtout il se manifeste aussi intéressant et curieux que cette *Escole des Filles*, due à la plume de Mignot et devenue rarissime, ou bien que les élucubrations des Claude Le Petit et des Corneille Blessebois. Mais il ne peut, en aucune façon, être attri-

bué à Charles Sorel. Pierre Louys, dans des Notes publiées par M. Frédéric Lachèvre et reproduites dans la notice de M. Bertrand Guégan, avait justement contesté cette attribution. La seule lecture de l'ouvrage convainc que son texte sort d'une plume bien plus maladroite que celle de Charles Sorel. Celui-ci d'ailleurs ne s'est jamais complu systématiquement dans la licence. Il fut un remarquable, un merveilleux (l'épithète ne nous semble pas trop forte) écrivain de mœurs. Chez lui seulement et chez Tallemant des Réaux, on éprouve le sentiment d'envisager la vie réelle du XVIIe siècle. Si l'un et l'autre, de-ci, de-là, peignent des scènes qui peuvent paraître pimentées, ils y sont contraints par le goût inné de la vérité qui les anime, non par une inclination naturelle.

Nous sommes assez disposé à suivre Pierre Louys dans sa démonstration qui tend à rendre les *Aventures de Florinde* à l'un de ces libertins italiens qui pullulaient, en 1625, à la cour de Louis XIII, plumitifs vivant dans une demi-crapule et qui partageaient leurs loisirs entre la satire et le maquerellage. Malgré sa langue, souvent pénible, le roman susdit, mélangé de réalité e de fantasmagorie, mérite d'être conservé comme un témoignage sur une époque intermédiaire où la mesure du XVIIe siècle n'a pas encore étouffé la hardiesse du XVIe.

Mémento. — Deux tomes nouveaux de la *Correspondance générale de J.-J. Rousseau* (t X et XI, Armand Colin, édit.), assemblée par Théophile Dufour, ont paru ces temps derniers, publiés, avec le même zèle, la même conscience et le même souci de ne rien omettre, par M. Pierre-Paul Plan. Il semble aujourd'hui superflu de donner des louanges à cette œuvre de qualité éminente et qui constituera, en même temps que le plus important document sur la société du XVIIIe siècle, l'image la plus pathétique et la plus pénétrante que l'on puisse surprendre d'une âme inquiète, tourmentée, et, par moments, quoi que l'on en dise, sublime. Les deux volumes, parés de nombreuses planches qui, avec les précédentes et les suivantes, constitueront une admirable iconographie du philosophe, embrassent une période comprise entre juin 1763 et octobre 1764. Rousseau est encore à Motiers. Il dévoile, après sa renonciation à la qualité de citoyen de Genève, un état d'esprit plein de perplexités et d'alarmes. Ses maux physiques contribuent à lui faire envisager un avenir funeste et le destin de Thérèse Le Vasseur l'importune. Cependant il prépare, contre ses persécuteurs genevois et le procureur général Tronchin ses *Lettres écrites de la Montagne*, que l'on imprime secrètement à Amsterdam. On trouvera dans le tome XI, la

fameuse lettre, revue d'après l'original, du général Buttafoco demandant à Rousseau une constitution pour les Corses. Les deux volumes, riches de notes rédigées avec soin, contiennent une centaine de lettres inédites, magnifique récolte dont les érudits apprécieront l'intérêt. — Une autre publication, d'une valeur non moins certaine, les *Mémoires de Casanova de Steingalt*, continue à voir le jour avec lenteur par le ministère de la libraire Crès. Le tome VIII fourmille des galantes aventures du prestigieux fripon au cours des années 1761-1763. Il est précédé d'une remarquable et complète étude de M. J.-D. Rolleston sur la *Médecine et les Médecins dans les Mémoires de Casanova*, question que les casanovistes n'avaient point encore traitée, ce semble, et qui, envisagée sous les formes historiques et scientifiques, présente un vif attrait. Ce volume, comme les précédents, est illustré de belles planches en harmonie avec le sujet. L'appendice assemble les variantes des éditions Laforgue et von Schütz, des notes et des commentaires abondants et bien informés.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Pierre de Nolhac : *Le Testament d'un Latin*, Plon. — Alfred Droin : *La Triple Symphonie*, Perrin. — Roger Allard : *Poésies légères*, Gallimard. — R. E. Hart : *Insula Beata*, « la Typographie Moderne », Port-Louis, Ile Maurice. — Edwin Michel : *Lumières*, « la Typographie Moderne », Port-Louis, Ile Maurice.

Il est un moment dans la vie d'un poète, d'un penseur, quand il atteint la cime de son art, de sa pensée, où, résumant en son cœur les rudes étapes parcourues, il songe au peu de chose que sera l'avenir de sa gloire et de son nom. Cependant ce n'est pas pour rien que la vie a été consacrée à la pureté du rêve, aux essorts audacieux des plus nobles méditations. Comment n'aurait-il pas la conscience qu'il aura, à son rang, contribué à l'ascension magnifique de la destinée humaine, à son graduel épanouissement, par quoi notre race se distingue des autres races animales ? Alors, ou comme le dirait Leconte de Lisle,

> Quand l'homme arrive enfin aux sommets où la vie
> Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux,
> Debout sur la hauteur aveuglément gravie,
> Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux...

il sait d'où provenait cette sève d'ardeur qui l'anima vers le mieux et vers le beau ; la province natale, l'air que, tout enfant, il respira, où grimpaient les premières roses dont le parfum l'enivra,

quelles furent ses émotions profondes et durables, quel sourire lui fut une illusion adorable, quel chant d'espoir ou quelle maîtrise d'âme agit sur lui et détermina ses espoirs, vers quel idéal enfin il résolut de s'élever. Si peu qu'il ait conquis du prestige éternel, son labeur n'aura pas été vain, il aura témoigné non seulement pour ceux de son nom, de son sang, de sa patrie, mais pour l'humanité entière, il aura été un homme dans toute la fierté et la grandeur de ce titre.

Voilà l'esprit dans lequel, arrêté songeur un instant au milieu de ses travaux d'érudit, M. Pierre de Nolhac a conçu et nous donne les poèmes réunis dont se forme **le Testament d'un Latin** :

> Je ne quitterai pas ce monde, où j'ai laissé
> S'enchanter mon esprit aux songes du passé,
> Sans avoir rendu grâce à la Cause première
> Par qui j'ai pu goûter les sons et la lumière,
> Et sans me réjouir qu'il m'ait été donné
> De connaître l'honneur du sang dont je suis né...

Des monts durs de l'Auvergne aux pentes enchantées qui s'inclinent, abondantes en richesses sylvestres, vers les eaux amoureuses de la Méditerranée, le poète voit revivre la race héroïque de ses ancêtres, les images enchantées des dieux et des héros helléniques émerveillent les souvenirs de son enfance, puis le pur amour surgit mieux que ne l'avait conçu Platon, selon le vouloir ineffable de celui qui mourut pour tous. Rome mêla aux mœurs rudes des Gaulois l'apport bienfaisant de sa culture ; ils connurent la gloire de se dévouer aux lettres et à la patrie : à la patrie du corps et de l'âme, à la Gaule et à Rome, qui inspire et soutient les autres, car Rome est éternelle ; sous son signe *la latinité* prépare la grande communion de la terre ; la grande Eglise catholique apprête les moissons « par l'esprit qui mûrit et le sang qui féconde », dans le concordant effort « des maîtres de bonté, des savants et des saints ». Et cependant qu'a-t-il fait, lui ouvrier patient et sincère, que de nourrir des fiertés que le vulgaire ignore ? Mais cela même n'est-ce pas avoir porté sa pierre au temple, tel en effet, proclame t-il,

> Je sais, sous l'Acropole, un vieux potier d'argile
> Qui finit sa journée en lisant l'Evangile,

car si son cœur, ô Christ, est à toi, son esprit ne peut s'empêcher

de garder aux dieux éteints l'hommage que leur rendit sa race et il cherche toujours de ses regards avides d'azur « les beaux marbres divins épars sur le Rocher ».

Les vers de M. de Nolhac demeurent d'une inspiration toute classique ou, dirai-je, renaissante. Dante, Pétrarque, Ronsard, Du Bellay, sont ses docteurs et ses conseillers ; son large poème d'humanité et d'intellectualité lumineuse se développe, sans surcharges ni sécheresses, harmonieusement, et dans des formes d'une parfaite aisance. Aux clairs *Poèmes de France et d'Italie*, *le Testament d'un Latin* apporte une conclusion plus ample et un couronnement de sagesse à la fois très simple et très noble.

La profession de foi de M. Pierre de Nolhac est nette et, sinon absolument sereine, teintée d'un soupçon d'inquiétude toute personnelle. Celle de M. Alfred Droin, ainsi que les vers où il clame ardemment ses convictions de royaliste, ne se déprennent pas d'un certain ton de défi et de mépris pour ceux qui sentent ou pensent différemment. C'est qu'ici le poète ne se satisfait pas d'être un méditatif, il est combatif, il est politique et dur à ses adversaires. Il en va de même envers les malheureux poètes qui n'ont pas la grâce de lui plaire ; la renommée en particulier d'Arthur Rimbaud excède sa tolérance ; il écrit : « le lire, c'est vraiment respirer de la fange... »,.. il n'apprécie guère avec plus de calme celui qu'il nomme « le poète du jour ».. ni même « Mallarmé Stéphane, un nouvel Homère, auteur de rébus dits par Trissotin ». Ces incartades n'ont d'autre regrettable importance que d'encombrer inutilement les pages de **la Triple Symphonie**. Je préfère n'en tenir aucun compte, puisque, au surplus, ne partageant pas les opinions de M. Droin, tant s'en faut, je n'en ai ressenti aucune irritation, je ne parviens qu'à le plaindre d'être insensible à ces grandeurs qui me sont chères. Il s'essaye cependant à rendre âpre sa satire, et les gens de son temps ne sont guère ménagés, hormis, je crois, Charles Maurras, à qui vont ses louanges, et le poète Louis Le Cardonnel, qu'il honore justement et en qui il salue un « frère de saint François d'Assise et de Virgile ».

Heureusement, il y a dans ce livre des rythmes, de la couleur, du mouvement, qui justifient mieux la double épigraphe inscrite en exergue, celle de Dante (*De Vulgari Eloquio*) et celle d'Ed-

gar Poe. *Dans la Cité*, *Sous les Ormeaux*, *Devant la Mer*, il entend « les conseils du Printemps, épars sur les collines », il aime, il lit les vers des grands poètes, il en écrit qui sont harmonieux et tendres. Ce n'est pas sans raison qu'il se peut réclamer du grand Shelley, « ami de ma jeunesse et de mon âge mûr ». Il l'évoque avec ferveur et se rappelle quand, loin de l'Europe, la première fois il s'enivra de le découvrir :

> Des ailes l'emportaient ! La joie élyséenne
> Mêlait sa pourpre ardente aux douleurs de jadis,
> La coupe où je buvais n'était jamais vidée,
> Et mon esprit montait vers les hauts paradis
> De symbole en symbole et d'idée en idée.

Poésies légères M. Roger Allard ne se pique guère de mouvoir les ondes gravement sonores du rythme et de la pensée. Sa muse est mutine, elle est une enfant du jour, elle vit auprès de nous familièrement, elle sourit, chante et fume selon ses caprices, mais elle est sérieuse à sa manière, et il ne faut pas se laisser duper au peu qu'elle semble proférer. *Poésies légères*, sans doute, mais leur qualité aimable et leur apparence futile palpitent de frissons secrets qu'elle dissimule, parce qu'elle sait à quel point l'étalage des grands sentiments est chose dérisoire, démodée et superflue. Une allusion suffit, la vie est de se griser, d'oublier, de se distraire : qu'importe la douleur qu'on refoule et l'ambition qui meurtrit ? Les grands sujets, Calliope ! exigent une persistance de l'enthousiasme dont nul de nous n'est plus capable. Raffinés et délicats, comment y toucherions-nous ? « C'est tout au plus si l'un ou l'autre se hasarde à griffonner quelques notes, quelques croquis dans les marges d'une guerre, d'une révolution où des milliers d'hommes ont fondu. » La règle de l'art, qui devrait être la règle de la vie, n'est-elle point ce qu'en a dit un jour Sainte-Beuve : *Faire une fois pour toutes ce qui n'était qu'une fois possible* ?

Mais pourquoi cette attitude qui renonce et se résigne, Roger Allard ? L'*Appartement des Jeunes Filles*, *Petite Fugue d'Été*, les *Adieux*, marquent des étapes précieuses où vous avez engagé vos pas. Elles valent que vous ne cédiez pas au découragement. Et si les cimes altières vous apparaissent inaccessibles, il ne manque point de coteaux tout en bocages et en

chants d'oiseaux qu'illuminent les plus fiers couchers du soleil; la lumière luit pour tout esprit de bonne volonté.

J'ai eu, à plusieurs reprises, l'occasion de signaler le haut, le rare talent de M. R.E. Hart qui, dans l'Ile Maurice, est demeuré fidèle au parler sacré des anciens colons et dont le talent sûr et net est vraiment d'un poète digne de ses émules français. Cette fois, il célèbre les gloires et la beauté de l'île voisine, **Insula Beata**, Bourbon, ou la Réunion que nous fait aimer depuis longtemps le souvenir d'Evariste de Parny d'abord, et ensuite de Leconte de Lisle et de Léon Dierx. M. Hart y a vu ressurgir aux ravines Saint-Gilles la haute figure du poète du *Manchy* et il s'y est délicieusement souvenu d'une escale chantée naguère par Paul Jean Toulet, à qui répond son message.

A bon droit, à M. Hart un tout jeune poète de l'Ile Maurice également, M. Edwin Michel, adresse le recueil de ses premiers poèmes, **Lumières**. La pensée est souvent ingénieuse, de chantantes lumières animent le rythme de ces vers à qui manque encore la ferme sérénité d'une expression décisive et sûre, mais tant de grâce s'y fait jour, une si onduleuse souplesse, que l'on sent y naître un poète véritable et charmant. Et puis n'est ce pas émouvant au delà des mers, d'assister aux efforts de ces écrivains et poètes ? La France, m'écrit celui ci, qui est dans nos cœurs, est pourtant si loin de nous ! Notre cri se perd. — Eh non ! ayez confiance : ceux qui aiment les poèmes fiers et originaux tendent l'oreille; ils vous écoutent, ils vous admirent, ils sont heureux, amis de là bas, de vous accueillir au milieu d'eux. Vos voix s'unissent aux leurs, et le trésor lyrique de la France s'en enrichit avec orgueil.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jacques Chardonne : *Les Varais*, Bernard Grasset. — Roger Martin du Gard : *Les Thibault, La mort du père*, Editions de la Nouvelle Revue française. — François Mauriac : *Trois récits*, Bernard Grasset. — Eugène Hollande : *Un amour de perdition*, Perrin et Cie. — André Demaison : *Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages*, Bernard Grasset. — Pierre de Régnier : *Colombine ou la grande semaine*, Emile-Paul. — Pierre Lièvre : *Ouvrages galants et moraux*, Editions de la Nouvelle Revue française.

M. Jacques Chardonne, qui avait débuté par un admirable livre, *L'Epithalame*, que l'on ne pouvait comparer qu'au *Middlemarch*

de Georges Eliot, publie aujourd'hui, avec **Les Varais**, une œuvre où sa maîtrise s'atteste de façon définitive. Les Varais sont une propriété que gère M. Devermont, et où son intelligente initiative a réussi, par l'application des plus récentes méthodes de culture, à faire d'un sol ingrat une terre féconde. Mais M Devermont est autoritaire et il n'a pas admis que son fils Frédéric le secondât. Il l'a tenu, au contraire, éloigné de ses travaux avec un dédain qui nous paraît assez exceptionnel... Frédéric a vécu dans l'oisiveté, barbouillant pour son plaisir quelques toiles qu'il tient cachées d'ailleurs, et qui par leur étrangeté décèlent quelque chose d'obscur dans sa nature... Un jour, il a découvert une jeune fille charmante, Marie Deuillet, qui vit dans la répugnance et l'effroi des désirs brutaux que sa beauté suscite chez les hommes. Il s'est épris d'elle et il a réussi à lui inspirer de l'amour. Ils se marient et connaissent le plus doux bonheur. Entre temps, les affaires de M. Devermont, trop hardi, ont périclité. Sur l'instigation du banquier chez qui le vieil homme a un découvert considérable, Frédéric prend la direction des Varais. Mais il ignore tout de l'agriculture et de l'élevage et se laisse voler par son régisseur ou son intendant, un certain Condé. L'effort auquel il s'astreint dépasse la possibilité de tension de son esprit débile, et il glisse peu à peu à la folie, non sans avoir torturé sa femme, à laquelle il eût voulu demander les lumières qui lui manquent, mais qui n'était faite, comme lui, que pour une vie sans tracas ni responsabilité. On songe à Hamlet, à la folie près, que le héros de Shakespeare ne simule peut être pas complètement (1). Mais à bien voir, s'il n'était pas nécessaire à la marche des événements du récit de M. Chardonne que Frédéric perdît la raison, cette marche n'est aucunement modifiée par la démence du malheureux. Elle aboutit à un dénouement plus saisissant, et voilà tout. La disproportion demeure — qui fait le tragique de la destinée de cet homme — entre sa faiblesse et l'énormité de la tâche qui lui incombe. Aussi bien, ce même tragique se retrouve-t-il dans les circonstances qui imposent à la nature sensitive de Marie l'horreur de la déchéance intellectuelle de Fré-

(1) M. Chardonne a posé là, mais sans l'approfondir suffisamment, à mon gré, le problème douloureux de l'amour se changeant en haine. Telle est la faiblesse de Frédéric qu'il en veut à l'objet qui représente pour lui le bonheur de son impuissance à le tirer d'affaire.

déric. Mais quelle exquise figure que celle de cette femme ! Et quelle beauté simple dans les pages qui décrivent sa mort ! On pouvait reprocher à l'avant dernier roman de M. Chardonne (*Le Chant du bienheureux*) un certain décousu ou quelque vague, imputable à l'élimination par trop systématique des détails les plus nécessaires. Cette fois, M. Chardonne n'a rien sacrifié qui pût nuire, pour l'essentiel, à la compréhension de son récit, et il est cependant parvenu à le dépouiller avec une rare élégance. Dirai-je que si sa technique me paraît très sure, sa façon de concevoir le roman soit celle à laquelle vont mes suffrages ? Non, certes, car elle fait la part plus belle à l'art qu'à la réalité — je ne dis pas à la vérité. Sans, je le répète, mutiler son récit, M. Chardonne l'élague un peu trop à mon gré. J'eusse aimé, par exemple, savoir de quelle manière Condé vole ses maîtres, et pourquoi M. Devermont, qui se ruine — je ne vois pas comment — a négligé l'éducation de son fils et n'a jamais essayé, quelque autoritaire qu'il soit, de l'associer à ses travaux. La méthode ou le tempérament de M. Chardonne n'est pas celui d'un réaliste authentique. Tout me semble, en général, trop légèrement indiqué dans son œuvre, qui ne mord pas assez sur les sentiments, sinon sur la pensée du lecteur — et peut être est-ce pour suppléer à cette déficience que M. Chardonne a éprouvé le besoin de faire de Frédéric un fou... Une image m'aidera à préciser mon impression : le livre de M. Chardonne est à un roman de Balzac ou de Tolstoï ce qu'une aquarelle est à une peinture à l'huile une eau-forte de Whistler à une eau-forte de Rembrandt. Mais M. Chardonne a réussi à extérioriser dans les faits sa psychologie très subtile. Il écrit dans une langue sobre et dense, plus suggestive qu'évocatrice et qui sait se nuancer avec délicatesse.

Il semble bien que M. Roger Martin du Gard soit parvenu, avec **La mort du Père**, à un tournant décisif de son œuvre cyclique *Les Thibault*. M. Thibault, dont nous avions vu l'agonie commencer dans *La consultation*, achève de mourir dans ce nouveau volume (le septième de la série) sous les yeux de ses deux fils, Antoine étant allé, comme on sait, chercher son frère Jacques à Lausanne pour le ramener à Paris. Le vieil homme a une fin atroce. Il se cramponne à la vie avec une énergie désespérée, et ce n'est pas trop de toute sa foi catholique, difficilement ranimée par le prêtre qui l'assiste, pour qu'il se résigne à franchir ce

« peu profond ruisseau calomnié » dont parlait Mallarmé. Au physique, du reste, ce passage lui est aussi difficile qu'au moral; et il souffre tant qu'Antoine se résigne à lui donner le coup de grâce, en dépit de ses scrupules professionnels, c'est-à-dire à lui administrer une piqûre de morphine qui doit le tuer. On procède aux obsèques du défunt avec tout le cérémonial qu'il avait lui-même ordonné: délégations, discours, etc... Mais Antoine découvre, en feuilletant les papiers de son père, l'homme véritable sous l'austère philanthrope dont il entend prononcer l'éloge... Tout ne lui paraît cependant pas faux de l'éloquence officielle ; et à l'admiration qu'il éprouve pour le mort se mêle le sentiment orgueilleux inspiré par un retour sur lui-même, qu'il achèvera d'accomplir la mission des Thibault. A sa certitude correspond, chez Jacques, sinon l'incertitude du destin, du moins le tourment vague de l'avenir. Celui-ci, avec son individualisme exigeant, n'est pas un homme de devoir, comme son frère, un homme sociable ou social et qui agira selon la loi de la tribu. Farouchement jaloux de sa liberté, il la défend même contre l'amour et l'amitié qui l'assaillent ou veulent l'entraver de la douceur de leurs liens; et tel est le désordre de sa conscience aux abois, que son attitude paraît celle d'un homme traqué et qu'une fille le prend pour un misérable qui a fait un mauvais coup... On le voit, nous sommes, ici, au carrefour de deux existences qui vont diverger. Mais je me garderai bien de vouloir présumer des intentions de M. Martin du Gard. A ne s'en tenir qu'au présent ouvrage, on ne saurait reprocher à M. Martin du Gard, comme à M. Chardonne, de ne pas pousser suffisamment ses peintures. Il insiste, en effet, sur l'horreur de l'agonie de M. Thibault avec une volonté inflexible, et il décrit ses funérailles avec la même ampleur que Courbet a représenté l'enterrement d'Ornans. Mais il n'est jamais ennuyeux, c'est-à-dire insipide. Il y a dans M. Martin du Gard un historien, comme dans tous les vrais réalistes quand ils ont des préoccupations morales. Toutefois, s'il a le goût du document, il sait le choisir expressif et pittoresque, comme lorsqu'il nous montre l'eau débordant de la baignoire où l'on plonge le corps douloureux de M. Thibault. Ferai-je grief à M. Martin du Gard d'avoir donné un tour tendancieux au dialogue d'Antoine et du directeur spirituel de son père ? J'oublierais, alors, que ce dialogue date. Il est d'avant la guerre. Et, sans doute, aux arguments sceptiques d'An-

toine le prêtre n'oppose-t-il que les objections que son caractère religieux lui permet d'opposer. Si Antoine atteint le spiritualisme lui-même, par delà le représentant de l'Eglise catholique, la faute n'en est qu'à la défense de son adversaire qui demeure strictement sur le terrain de la foi révélée. C'est un fort beau livre, au total, que ce nouveau volume de M. Martin du Gard, et qui reste digne des précédents.

M. François Mauriac a fort bien fait de donner le titre de **Trois récits** au dernier volume qu'il vient de publier et qui groupe un brelan d'études, tenant de la nouvelle, inspirées de la même idée religieuse. Tyrannie de l'amour, tyrannie de l'art, tyrannie du culte orgueilleux du moi, sans doute entend-il, en nous montrant la misère de ces différents égoïsmes, les rabaisser devant la vérité divine qui nous prescrit d'être charitables. Psychologue, M. Mauriac ne saurait, cependant, oublier qu'il l'est. Et encore que son homme de lettres soit d'une espèce assez particulière, ou qu'il appartienne à la famille des créateurs détraqués, chers à M. Lenormand, son peintre emploie bien les procédés ordinaires pour torturer l'épouse à laquelle il confie la passion dont il est possédé. « L'irritation, dit M. Mauriac, compose l'atmosphère de toute vie commune où Dieu n'est pas ».Parole profonde, et qui reste vraie, même si l'on attribue au mot « Dieu » un sens différent de celui des Chrétiens. Mais le personnage de son troisième récit, pour vivre seul, n'est pas moins douloureux que les autres, et incohérent. Faute de se renoncer, assure M. Mauriac. Faute d'avoir trouvé son équilibre, observerai-je, et parce qu'il n'emploie pas ses forces intellectuelles à discipliner « la bête forcenée » qui est en lui. Rien de plus vain que la lutte où il risque de s'user en opposant son esprit à ses sens... On le voit, le livre de M. Mauriac ne laisse pas le lecteur indifférent. Il le stimule, au contraire.

C'est, comme M. Mauriac, avec une pensée religieuse, que M. Eugène Hollande a composé les quatre nouvelles de son beau recueil : **Un amour de perdition**. Le drame, cependant, au moins dans les deux premières des nouvelles de M. Hollande, ne tient plus, de même que dans les récits de M. Mauriac, à des causes inhérentes à l'individu : il résulte de circonstances extérieures à lui. C'est par la faute d'un peintre qui commit l'imprudence de lui révéler sa beauté que Marie-Jeanne se perd, dans le

livre de M. Hollande ; et si Raymonde, qui s'éprend de son beau-frère, ne guérit pas de sa coupable passion, c'est que dans son entourage, où l'on ignore sa vraie nature, personne ne pénètre son secret dont l'eût délivrée la confession... Certes, M. Hollande fait la part de la fatalité (à preuve la fin lamentable de son meunier cambrésien ; à preuve, aussi, sans doute, le coup de la grâce que reçoit le prétorien Cneius Quernucius...), mais le moraliste, toujours vigilant chez lui, se refuse à sacrifier le libre-arbitre. A cet égard, ses récits, d'une sûre et subtile psychologie peuvent être rapprochés de ceux de M. Paul Bourget, qu'il faut compter parmi nos meilleurs auteurs de nouvelles. M. Hollande rappelle, en outre, qu'il est le poète que l'on sait dans *La mort d'Anacharsis Bridoux*, où le pittoresque de l'évocation s'enveloppe de la mélancolie du souvenir. Il écrit, enfin, dans une langue très pure, c'est-à-dire d'une simplicité classique.

On a dit de M. André Demaison, à propos de sa dernière œuvre, **Le livre des bêtes qu'on appelle Sauvages**, qu'il était un Kipling français. Mais rien ne ressemble moins à du Kipling que les cinq récits qui composent cette œuvre ; et c'est, à mon sens, le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Parler des animaux qui vivent dans la sylve tropicale sans rappeler l'auteur du *Livre de la jungle*, c'est aussi difficile, il est vrai, que de parler de chats et de chiens sans faire songer à Mme Colette... Or, M. Demaison, qui a vécu en Afrique, a su écrire des lions, des éléphants, des antilopes, des singes, des marabouts au bec effilé comme une lame de spadassin, avec l'accent le plus personnel. Il a compris et aimé les bêtes, et il a su les rendre soumises et familières en les nourrissant et, surtout, en leur ménageant avec science, ou plutôt avec art, les caresses et les châtiments. Ses récits d'un pittoresque sobre, que domine une ironie un peu hautaine, sont émouvants comme l'est toujours ce qui s'inspire de la réalité et l'exprime, en l'exaltant, sans la trahir.

Une jeune fille naturellement honnête, c'est à dire rebelle à l'entraînement de son époque, telle est Odette, l'héroïne de **Colombine ou la grande semaine**, de M. Pierre de Régnier. Cette jeune fille a son flirt, puisque la mode l'exige, mais elle ne lui permet que de la baiser derrière l'oreille... Elle ne se donnera qu'à l'homme qui l'aimera assez ou la prendra assez au sérieux pour l'épouser. C'est un phénomène. A part cela, elle

reçoit amies et amis dans un salonnet à elle, chez ses parents sans doute, mais sort et dîne en ville sans accompagnement de père ni de mère ou seulement de frère. C'est du whisky qu'elle offre à boire à ses invités, lesquels sont toujours entre deux cuites, ne tiennent guère que des propos d'une désolante banalité, et ne font rien ou paraissent n'avoir rien d'autre à faire dans la vie que de jouer aux courses. Il y a quelques négligences de style ou un certain laisser-aller dans l'aimable et élégant petit roman de M. Pierre de Régnier, qui a de l'esprit et nous offre des mœurs légères de notre temps une représentation fidèle.

Le critique Pierre Lièvre s'est amusé à réunir sous ce titre : **Ouvrages galants et moraux**, trois dialogues, dans la manière du XVIIIe siècle, revue et corrigée selon la façon moderne où l'on remplace certaines réponses embarrassantes par des blancs, mais d'une tenue littéraire irréprochable. Les personnages de M. Pierre Lièvre sont du meilleur monde, comme il sied ; et leur fortune leur permet de satisfaire tous leurs caprices. Aussi bien, ne s'agit-il entre eux que d'amour. Ils le font avec entrain, en parlent d'abondance, et savent dire les choses les plus audacieuses avec infiniment de tact et d'esprit. C'est une supériorité qu'ils ont sur ceux de M. Pierre de Régnier. Mais je crois qu'ils appartiennent à une autre génération.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Egarés ; 4 actes de Mme Marguerite Duterme, à la Comédie Caumartin. — Le Pèlerinage des amis de Mallarmé. — Une lettre de M. François Mauriac.

Dans presque tous les ouvrages du marché dramatique, il y a un personnage qui joue le rôle d'infirmier. Il est là pour que les protagonistes les plus malmenés au cours de l'action ne restent pas seuls, ni tout à fait misérables. Le spectateur applaudira aux plus violentes chenailleries, aux tours les plus pendables que les personnages se jouent, et fussent-ils même tels que mort s'ensuive, pourvu qu'il y en ait tout de même un qui trouve cet ange consolateur, uniforme ressource des fins de soirées. Quelquefois l'ange consolateur se révèle plus tôt. Parfois il ne se résigne pas à ne jouer qu'un rôle final et veut consoler plus tôt et davantage. Et c'est alors une bien grande cause de mésaventures pour ceux qui en sont les objets. Mme Duterme n'a pas reculé de donner

de ceci un exemple, et dans des circonstances qu'elle a désirées bien particulières:

Deux coqs vivaient en paix.
Une poule survint...

En paix ? Point tout à fait, car M. Claude, que la doctoresse Catherine voulait sauver de la tyrannique emprise de M. Radcliff, était assez tourmenté, assez nostalgique lorsqu'elle intervint. La pièce dépeint les divers avatars du pauvre jeune M. Claude que chacun des deux autres voudrait accaparer. Ce piètre objet de convoitise est alors dans une situation si détestable qu'il finit en se trouant la poitrine. Ce qui complique encore toute l'affaire, et n'ai-je point oublié de l'indiquer ? c'est que les rapports des deux hommes sont d'une nature peu naturelle. Littérateurs tous les deux, ils sont ce qui a été le signe spécifique d'une certaine littérature : pédérastes. Mais tout n'est-il pas bien ici, puisque le démoniaque entraîneur du plus jeune proclame, après que celui-ci s'est suicidé, qu'il est responsable de cette fâcheuse circonstance et qu'il en gardera toujours le remords ? Quant à la malencontreuse empêcheuse de danser en rond, il est à supposer qu'elle trouvera quelque jour de meilleurs résultats à ses interventions et casera plus heureusement sa personne.

Mme Duterme est certainement une très bonne personne, et qui, piquée de toucher à des mœurs qui ont manifesté une vive activité dans certains milieux et depuis pas mal de temps, ne l'a fait qu'avec le souci bien légitime de ne perdre auprès des braves gens rien de la considération qu'elle mérite. Son affaire est tout à fait exemplaire. Le vice obtient le plus mauvais sort, mais c'est toujours là de l'ouvrage sans illumination originale, sans force intérieure. Et pourtant ne serait ce pas sur cette triste épidémie, engendrée par certains auteurs spécialisés aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*, que pourraient sévir les verges d'une étude et d'une action bien enflammées, ou plus simplement bien perspicaces ? On verrait peut-être que toute la séquelle d'attoucheurs réciproques née de la maladie congénitale de M. André Gide, et de l'importance maniaque qu'il lui a donnée dans son œuvre, n'ont peut être bien pour ressort et pour mobile que les vanités diverses que le succès d'un auteur exceptionnel peut faire naître chez tous les ambitieux.

Puisque — bien naturellement lorsqu'il s'agit de pédérastie

— le nom de M. Gide est venu à ma plume, il est à remarquer que quelques traits du héros des **Egarés** font songer à lui. Chef d'école littéraire, dégradant volontiers ses amis sous le fallacieux prétexte de les élever, mordant un bon coup et pour toujours ceux qui l'adoptent pour ce qu'il semble être et qui ne pénètrent pas ce qu'il est au fond. Prodiguant ses caresses pour l'agrément de voir défaillir peu à peu leur objet.

En peut-il être autrement chez un inverti à l'intelligence si sensible qu'est André Gide, chez un esprit âprement analyste et sondeur affligé d'une tare spécifique de la sorte ? Comment veut-on que cela évolue, sinon en entraînant dans son orbe des esprits inférieurs destinés à la soumission, et chez qui de vains et violents sursauts de libération n'ont jamais fait que signaler davantage la pénible dépendance. C'est nous la bailler belle, de la part du bon apôtre, d'encourager de la voix ses gens à se séparer de lui, à trouver leur propre raison d'être ! En fait, après bien des tourments, c'est vers le marasme qu'il les exhorte, et pour en bien rire dans son secret.

Je n'ai guère médité sur la pédérastie. Aujourd'hui, elle est certainement plus répandue et moins discréditée qu'au temps de ma jeunesse. L'effacement progressif de la discrétion et de la grâce chez les femmes, la peinture insensée de leurs faces, où, dès lors, une grimerie qui touche parfois jusqu'au maquillage des clowns efface tout attrait personnel, toute particularité ravissante qui pouvait inciter l'homme au songe d'aimer, et tant d'autres maladresses de leurs mœurs et de leur équipage, tout cela, vraisemblablement, a contribué à la diffusion de la pédérastie, alors que la littérature, le snobisme, venaient de la réhabiliter.

Schopenhauer y voit une sorte de prévoyance de la nature, ses adeptes étant généralement des sujets trop jeunes ou trop vieux pour être aptes à une bonne procréation. Explication insuffisante et qui ressemble un peu à cette proposition d'un aimable écrivain romantique, à savoir que le melon aurait été disposé extérieurement par le Créateur de manière que, exactement découpable par tranches, il puisse plus aisément être mangé en famille. Explication insuffisante, dirai-je, puisque les invertis se recrutent évidemment aussi parmi des sujets qui pourraient sans doute faire de bons reproducteurs.

Entre les anciens et les modernes, il me semble y avoir une

différence assez notable. Les invertis d'aujourd'hui sont, d'ordinaire, des spécialisés, des homosexuels. Les anciens, pervertis plus encore qu'invertis, pratiquaient le cumul. Et, en définitive, ils donnaient la préférence à la femme. Leurs poètes érotiques ont célébré leurs maîtresses, qui n'étaient pourtant que des courtisanes, beaucoup plus que leurs mignons — esclaves ou affranchis.

De plus, entre les Grecs et les Romains on peut noter — et je crois qu'on l'a déjà fait — une forte nuance. Chez les Romains, c'était affaire purement sensuelle. Chez les Grecs, du moins parmi ceux qui nous ont laissé des traces, c'était plus compliqué. Rapports du maître (philosophe, rhéteur, etc.) avec son disciple ; l'intellectualité et la sentimentalité jouent leur rôle, peut-être le premier rôle. Leurs éphèbes étaient d'une catégorie plus relevée que ceux des Romains.

André Gide est actuellement le type même de l'aristocrate intellectuel inverti. On l'a vu expliquer ses mœurs en en situant les mobiles dans un commerce supérieur des esprits, dans l'exercice d'une haute religion morale. Mais lorsque André Gide traite directement de sa personne, il apporte dans sa dialectique un visible souci de justification. Et c'est là sa très grande faiblesse, car il y consacre des artifices où, sur-le-champ, il se trompe lui-même. Il vaut mieux se souvenir, pour y voir un peu clair dans son cas, que, ses premières pratiques dans le contresens, il les essayait tout jeune sous la table avec le fils de sa concierge, et qu'un jour, sous l'effet d'une crise impérieuse, il planta cruellement ses dents à la blanche épaule d'une jeune cousine. Enfin, tant de traits physiologiques spontanés qui dénotent, chez le singulier tempérament de ce génial auteur, une prédilection pour les plus simples, les plus vulgaires contacts masculins. D'autre part, envers le sexe, il se montre d'une férocité subtile, pénétrante, pressante jusqu'aux larmes et jusqu'à la défaillance de ses objets. Sur tout cela il a cherché, et trouvé, assure-t-il, une sérénité assurée. Tout est incroyable chez ce dramatique esprit.

§

Chaque année, les amis de Mallarmé font une manière de pèlerinage à sa tombe à Samois, en Seine-et-Marne. D'abord, on

s'assemble et on se réconforte en une accueillante restauration du Pont de Valvins. Là, on déjeune, on se congratule, on dispute sous la présidence d'Edouard Dujardin, qui sans cesse étonne et ravit par le charmant pittoresque de son équipage. Il n'est personne aujourd'hui, si ce n'est M. Maurice Boissard, pour évoquer avec plus d'attrait le personnage balzacien. Lorsqu'arrive, cahin-caha, la plus ancienne voiture et le cheval le plus âgé d'Avon, c'est évidemment M. Dujardin qui va descendre. Et on ne s'étonne pas de sa jolie claire cravate romantique vieille France, de son délicieux couvre-chef plaisant, ni de sa bonhomie heureuse et malicieuse. Enfin, il est bien ici le légat de Mallarmé. En ce pontificat fidèle, débonnaire, il est inamovible et n'aura nul successeur, au moins qui le puisse remplacer comme il faut.

Tout au bord de l'eau, le lieu est ravissant. Il y a de petits massifs de myosotis et de pensées sur un gazon du vert le plus frais ; de vieux platanes et de vieux marronniers ombragent dans leur fraîcheur les pèlerins. La brise caresse l'onde en sorte que de petites vagues pressées remontent doucement le fleuve vers son amont. *Le Corbeau* même d'Edgar Poe, que Mallarmé apporta aux rives de la Seine, glisse au ciel, puis, ralenti, au ras de l'eau, semblable à quelque antique, sinistre et grinçante girouette de campagne, découpée toute noire dans le fer par un ancien forgeron.

Ah, Dieu ! que nous sommes loin ici du théâtre ! Je viens là chaque année. Pourtant je suis indigne, car, maintes fois, j'ai traité de Mallarmé avec de libres réserves, indiquant des bornes que certains fanatiques, ou même simplement quelques fidèles compagnons du Maître, pourraient trouver sacrilèges.

Certes, il n'est pas question de méconnaître l'extraordinaire lumière spirituelle poétique de Mallarmé. Mais mon acquiescement familier va ailleurs. Par exemple, sur une même image, je préfère à cette exquise et sensuelle évocation mallarméenne :

Quelle soie aux baumes de temps
Où la Chimère s'exténue
Vaut la torse et native nue
— *Que hors de ton miroir tu tends !*

'émouvant langage du vieux poète français anonyme (1) :

(1) *Le Parnasse Satyrique du XV[e] siècle*, recueilli par Marcel Schwob (H. Welter, 1905).

En voyant sa dame au matin
Près du feu où elle se lace,
Où est le cœur qui ja se lasse
De regarder son beau tetin ?

C'est, de ma part, affaire de franc goût de terroir, sans doute.

§

Dans le *Mercure* du 1er mai, j'ai parlé de l'inacceptable interprétation donnée au mot *concupiscence* (à propos du traité de Bossuet) par M. François Mauriac. Il m'a adressé la lettre suivante :

12 mai.

Monsieur,

Je tiens à vous dire que j'approuve entièrement votre sévérité au sujet des premières lignes de mon *commentaire*. J'ose espérer que cette incongruité ne vous aura pas détourné d'aller un peu plus avant ; et qu'il vous sera apparu que je sais parler sérieusement de ce qui demeure pour moi l'unique Nécessaire...

Veuillez trouver ici, Monsieur, l'expression de mes sentiments confraternels.

FRANÇOIS MAURIAC.

M. F. Mauriac met autant d'esprit à reconnaître son erreur que j'avais apporté de vivacité à la signaler.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Albert Kirrmann : *La chimie d'hier et d'aujourd'hui*, Gauthier-Villars. — René Dubrisay : *Leçons sur la chimie générale*, Gauthier-Villars. — Mémento.

Les livres de science n'échappent pas au béotisme généralisé dont pâtit la société contemporaine et qui est sans doute une conséquence inattendue de l'instruction obligatoire : les ouvrages d'ordre général sont le plus souvent rédigés par des écrivains qui *croient* « avoir des idées » ; les exposés plus techniques sont, dans une effarante proportion, l'œuvre d'auteurs qui négligent de se documenter ou qui sont incapables d'utiliser, de « repenser », voire de comprendre les renseignements qu'ils ont rassemblés. De là, ces multiples récriminations que suscite une critique sévère, mais impartiale, et dont l'origine tient à ce qu'on écrit ici sans ambages, ce que les « compétences » pensent tout bas.

Les deux ouvrages dont il sera question aujourd'hui sont, l'un et l'autre, pleinement recommandables : le premier devrait faire partie de la bibliothèque de tout esprit cultivé, même non spécialisé ; le second s'adresse surtout à ceux qui possèdent les premières notions du calcul infinitésimal. Ils sont tous deux publiés par cette maison d'éditions, jadis irréprochable, mais dont nous avons maintes fois dénoncé les productions médiocres (Maurer, Kopaczewski, Chauvenet, Honoré, Varin d'Ainvelle, Lamouche) ou les traductions ahurissantes. Nous n'en serons que plus à l'aise pour dire le bien que nous pensons des deux nouveaux livres de chimie, qui se placent à côté d'autres volumes remarquables (Rapports des congrès Solvay, Chaplet, de Broglie, Bary, Courtines, Urbain, Ewing, Carvallo, Darmois, Thirring, Bavink, Damiens), tous parus chez Gauthier-Villars (1).

§

Ainsi que le rappelle Albert Kirrmann au début de **La chimie d'hier et d'aujourd'hui**, le grand public ne se fait qu'une idée assez floue de la place et de l'importance de cette science :

Science mystérieuse des faiseurs d'or du moyen âge, source inépuisable de précieux remèdes autant que de terrifiants poisons, amusante collection de recettes pour préparer des produits aussi variés qu'inutiles, puissante créatrice des plus formidables industries modernes, voilà les images contradictoires qu'évoque la chimie aux yeux des profanes. Ces images dépendent de la disposition d'esprit de l'intéressé et, plus encore, des impressions qu'il a pu acquérir pendant sa formation (p. V).

L'ouvrage commence par une définition de la chimie, en se réservant de revenir dans la suite sur les frontières entre cette science et la physique. Il consacre ensuite une quarantaine de pages (sur 125) au développement historique de la chimie ; puis il s'occupe des problèmes expérimentaux et des méthodes de travail (analyse, synthèse, étude des réactions) et donne un aperçu sur l'aspect moderne des conceptions fondamentales. Quelques figures bien choisies, des renseignements sur les éléments chimiques, des explications de certains termes peu familiers et quelques

(1) Ces deux listes, qui mentionnent *tous* les livres (de cette firme) examinés ici depuis cinq ans et demi, suffisent à prouver que l'auteur de ces lignes ne trouve pas « tout détestable » (sauf ce qui provient de lui ou de ses amis), comme les « mazettes » de la publication scientifique tiendraient à le faire croire dans leurs récriminations.

lignes sur la biographie des plus grands savants complètent utilement l'exposé.

Voici quelques passages qu'il semble intéressant de reproduire : les sels ont joué un rôle fondamental dans l'élaboration de la science, parce que

1° Les réactions sont faciles ; elles s'effectuent le plus souvent par simple mélange de solutions aqueuses ; elles sont en général rapides et complètes ;

2° Les purifications se font aisément ; il suffit en général de faire des cristallisations en solution aqueuse (p. 24).

L'auteur insiste un peu plus loin sur l'importance des travaux de C. L. Berthollet, au début du siècle dernier :

Son mérite essentiel, et que l'on mit longtemps à apprécier à sa juste valeur, est d'avoir montré, à la fois par des discussions théoriques et par des expériences précises, qu'une réaction entre deux corps est souvent incomplète et conduit à un équilibre (p. 25).

Ce qui fait la complexité de la chimie organique, c'est qu'à une même composition (mêmes éléments en mêmes proportions), correspondent parfois plus de cent corps différents (p. 131) ; on connaissait en 1910 près de 150.000 composés organiques (p. 48) ; on obtient plusieurs milliers de corps nouveaux tous les ans (p. 85).

La seule définition possible du mot *synthèse* est la suivante : le passage d'un corps pratiquement accessible à un autre qui l'est moins (p. 68).

La physique et la chimie se posent les mêmes problèmes et emploient les mêmes méthodes :

Chacune des opérations chimiques, prise isolément, est de la physique pure, mais c'est de leur groupement que résulte l'aspect chimique (p. 113). Une connaissance approfondie des changements d'état (fusion, vaporisation) conduit aux principales techniques du chimiste ; mais cette application ne suffirait pas pour faire entrer ce phénomène dans le domaine d'une science intermédiaire, pas plus que l'utilisation de la règle de trois dans les calculs du chimiste ne justifierait la création d'une chimie mathématique (p. 118). D'une science supposée parfaite se déduirait l'ensemble des propriétés d'un composé quelconque, avec la même rigueur que le mouvement des planètes se calcule d'après la connaissance de leur masse, de leur position et de leur vitesse, par la simple application d'un petit nombre de lois physiques (p. 124).

C'est sans doute faute de place que Kirrmann n'a presque pas parlé ni des colloïdes, ni des théories de la valence et de l'affinité (1). Mais, d'un bout à l'autre, ce petit livre se remarque par sa parfaite tenue intellectuelle, par ses aperçus philosophiques, tels que ceux-ci :

Ce sont les relations entre les faits isolés qui constituent l'explication scientifique (p. 2). L'utilité d'un travail de recherche est chose impossible à déterminer d'avance et l'on risquerait de passer à côté de découvertes capitales, si l'on ne cherchait à faire progresser la science que dans les seules directions dont nous prévoyons l'utilité immédiate (p. 4).

Pour tout dire, je ne connais pas d'opuscule dont la lecture soit plus facile et plus profitable, en donnant au profane une première idée de ce que fut et de ce qu'est la chimie.

§

L'autre ouvrage, **Leçons sur la chimie générale**, par René Dubrisay, professeur à l'Ecole des Ponts et Chaussées et au Conservatoire des Arts et Métiers, est plus volumineux (240 pages, in 8°) et plus « savant ». Certes le lecteur non mathématicien trouvera bien des choses à y glaner, notamment dans les première, troisième et quatrième parties, qui traitent respectivement de l'*atomistique*, de l'*electrochimie* et des *actions de surface*. Mais la compréhension de la seconde partie (*mécanique chimique*) exige les premiers éléments du calcul différentiel ; cette partie est d'ailleurs excellente : l'exposé de l'équilibre chimique est très satisfaisant ; la forme donnée à un certain nombre de démonstrations est empruntée à René Etienne (cours de l'Ecole Polytechnique). Signalons d'autre part un bon résumé des « idées modernes sur la constitution de la matière », des précisions intéressantes relatives à la catalyse (2). L'auteur

(1) Signalons aussi, en dehors des inévitables fautes d'impression, que l'auteur ne distingue pas suffisamment l'élément du corps simple ; Nernst aurait dû être cité (p. 45) parmi les fondateurs de la mécanique chimique ; Gay-Lussac (p. 35), à propos des radicaux. C'est en 1825 (et non en 1834) que Faraday énonça la loi de l'électrolyse, etc.

(2) Quelques légères critiques dont l'auteur reconnaît la justesse : la rédaction n'est pas toujours débarrassée de dénominations périmées ; il subsiste une certaine amphibologie à propos des titres et des concentrations (p. 119, 159...) ; il est utile d'introduire partout les formules moléculaires (p. 58) ; il y aurait

ne manque pas de mentionner en détail les applications les plus importantes : il a parfaitement schématisé la métallurgie du fer, et les actions de surface sont illustrées par l'étude des argiles, des produits céramiques, du plâtre, des chaux et des ciments. Nous avons là un traité qu'on peut consulter avec confiance sur les quelques chapitres de chimie physique, que Dubrisay s'était donné pour tâche de développer.

Mémento. — J'ai indiqué naguère (1) le but que nous poursuivions, M. Jacques Leroide, chef de laboratoire à l'Ecole de Physique et de Chimie, et moi, en rédigeant un *Précis d'Analyse chimique* (Dunod) ; le tome III n'a pas exigé moins de deux ans de travail et complète l'ouvrage en exposant la recherche et le dosage des anions (acides).

La Science et la Vie (mai 1929). — Cette revue poursuit son effort et, de l'avis unanime, le fascicule de mai a été particulièrement réussi, tant par l'intérêt des sujets traités que par la compétence des collaborateurs auxquels elle fait appel. Citons : une étude de Jean Thibaud sur « ce que l'industrie moderne doit aux rayons X » (avec une description du laboratoire de Maurice de Broglie) ; un article sur les progrès de la physique anglaise dans les dix dernières années, par W. T. Astbury, de la Royal-Institution de Londres, en commun avec l'auteur de ces lignes, qui consacre par ailleurs quelques pages aux « cinq aspects de l'hydrogène, constituant primordial de la matière » ; puis « pourquoi les métaux sont-ils conducteurs ? », par Louis Houllevigue, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille ; « la propulsion électrique des navires », par C. R. Dartevelle ; « les records de vitesse sur mer », par Henri Le Masson ; « une étape vers la télévision », par Lucien Fournier ; « un nouveau procédé de guidage des avions », par Jean Marchand, etc.

Le fascicule de *juin* renferme notamment : une étude sur l'« embouteillage » des stations émettrices de T. S. F., par Camille Gutton, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy ; un article, rédigé par moi, sur les diverses sortes de luminescence et les nouveaux phénomènes qui s'y rattachent ; un exposé de l'aménagement des « gratte-ciel », par Jean Bollet, ancien élève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole supérieure d'Electricité.

MARCEL BOLL.

lieu d'abandonner une vieille théorie des « indicateurs colorés » (p. 209), qui ne cadre plus avec les faits.

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 mars 1928, p. 674-675.

SCIENCE SOCIALE

René Gibaudan : *Les Idées sociales de Taine*, Editions Argo. — Maurice Gaffiot : *Les théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps*, Marcel Rivière — Reymondin : *La vérité comptable en marche. Contribution à la restauration économique et financière de la France et à l'organisation de la nation en temps de guerre*, Edition d'Experta, 17, rue Desnouettes, Paris. — Mémento.

Taine est un des plus grands esprits de la génération disparue et on n'étudiera jamais assez ses idées en philosophie, en esthétique, en sociologie. C'est pourquoi il faut louer grandement M. René Gibaudan d'avoir écrit un livre sur **Les idées sociales de Taine**, et de l'avoir écrit avec science et conscience. Taine a été avant tout, en effet, un sociologue, en prenant ce mot dans son sens le plus large, non pas celui que lui ont donné de médiocres pédants à la Durkheim, mais celui qui permet de l'appliquer à des Montesquieu, des Comte et des Cournot. Taine ne s'est intéressé qu'à l'homme, individu et société, et il a été le premier en date de nos grands psychologues sociaux modernes, le second étant Tarde. Leurs noms à tous deux resteront, quand bien d'autres, de gens qui se sont crus fondateurs d'écoles sociologiques, auront complètement disparu.

C'est dans les *Origines de la France contemporaine* qu'il faut principalement chercher les idées sociales de Taine, et ce livre est une des œuvres maîtresses de l'époque. Même en le rectifiant, on ne peut que rester frappé d'admiration devant la loyauté de la recherche, l'étendue de l'érudition, la vigueur du style, la hauteur du sens moral et la profondeur de pensée de cette œuvre colossale. Quand on pense que des cuistres comme Aulard, Seignobos et *tutti quanti* l'ont chipotée et vilipendée, on ne peut pas retenir un immense éclat de rire ! Mais toute œuvre humaine est imparfaite, et en disant tout à l'heure : « même en le rectifiant », je laissais entendre que le livre pouvait être, à mon avis, redressé. Une œuvre tient toujours à son temps et *Les Origines de la France contemporaine* ne peuvent pas être détachées des événements sous le signe desquels elles ont été écrites. Taine les a conçues au moment de la Guerre et de la Commune, et en proie à l'angoisse pour le sort de la patrie que lui inspirait la première, et pour le sort de la civilisation que lui apportait la seconde. A distance, nous ne nous rendons plus bien compte du sursaut d'horreur qu'a provoqué la Commune dans tous les esprits. Cette ex-

plosion de démence destructrice a révélé ce qu'il peut y avoir de stupidité et de méchanceté dans les bas-fonds d'un peuple dont tout le reste était sain et brillant. La collection des 75 membres de la Commune représente ce qu'on peut imaginer de plus haineux, de plus lâche et de plus insensé dans l'espèce humaine. Il n'y a que la Terreur robespierriste autrefois et la Terreur bolchéviste aujourd'hui qui puissent lui être comparées. Et l'on comprend, à ce spectacle atroce, que la grande et noble âme de Taine ait sombré dans une sorte de désespoir. Il a cru que tout était perdu, patrie, civilisation, humanité, et il a condamné âprement les principes politico sociaux auxquels il rattachait le double accès de folie sanguinaire de 1793 et de 1871.

Aujourd'hui, nous voyons mieux les choses. Les deux explosions de frénésie ont été le fait de circonstances si exceptionnelles et si déterminantes qu'il est inutile et inexact de faire intervenir la démocratie, la république, l'esprit classique, et autres abstractions complaisantes. La terreur jacobine, fruit lointain des absolutismes ludoviciens, a été l'œuvre involontaire, mais certaine, de Louis XVI (un peu comme la Terreur bolchéviste, fruit lointain de plusieurs siècles de tsarisme, a été l'œuvre directe de Nicolas II) et la Commune, contre-coup de la folie obsidionale que Trochu et les autres gouvernants avaient laissée naître et croître, a été le résultat direct de la sottise de Jules Favre (il en a demandé pardon à Dieu et aux hommes) et du manque de coup d'œil de Thiers et du général Le Flô. Il n'y a donc pas à incriminer telle ou telle conception socio-politique, il y a à s'en tenir aux faits et à veiller à ce que les faits futurs ne reproduisent pas les faits passés. Ceci, d'ailleurs, ne dispensant pas de veiller à l'idéologie aussi, et de combattre ce que Taine appelait le culte du crocodile ; rien de plus dangereux que la glorification de ces sinistres imbéciles que furent les géants de 1793 et les aspirants géants de 1871, tous ou presque tous alcooliques ou syphilitiques, entre parenthèses... Un membre de la Commune, qui était carrément fou, Allix, l'inventeur des escargots sympathiques, disait (le seul mot de raison qu'il ait prononcé) quand on le réintégra à Charenton : Pourquoi n'y met on pas tous les autres ?

Très intéressant aussi, le livre de M. Maurice Gaffiot, **Les théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps.** Certes, Anatole France est loin d'être

un Taine, mais c'était un esprit si charmant ! Et puis, chacun son métier, Anatole France aurait été bien en peine d'écrire *De l'Intelligence* ou l'*Histoire de la Littérature anglaise*, mais de son côté Taine aurait peut-être échoué s'il avait eu l'idée de raconter *Le crime de Sylvestre Bonnard* ou *l'Anneau d'améthyste*.

Entre les deux esprits, une différence tout d'abord éclate à tous les yeux : Taine était l'esprit le plus cohérent, le plus logique, le plus exigeant qui fût dans la recherche de la vérité et le souci de la loyauté. France, au contraire, se plaisait à l'ondoiement le plus bizarre et au jeu des glaces les plus déformantes et des contradictions les plus déconcertantes. Ils pensaient vraiment aux antipodes. Faguet disait de la philosophie de Voltaire : un chaos d'idées claires ; on pourrait dire de celle de France : un tohu-bohu d'idées charmantes. Tout chez lui est amusant, souriant, délicieux, mais tout danse la sarabande, et parfois la tête en bas.

Etrange ironie des choses humaines, la sociologie de Taine s'est ressentie de l'atroce secousse de la Guerre et de la Commune, celle de France a dépendu de l'aimable rencontre d'une vieille dame complaisante. C'est vers 1890 environ, date de cette rencontre, que le premier France, d'une ironie charmante, mais harmonieuse, fit place peu à peu au second France, salmigondis incohérent d'indulgences hardies et de frénésies politiciennes ; on vit ce grand esprit se galvauder dans des clubs de bas étage et serrer des mains de gens qu'il ne pouvait au fond de lui même que mépriser. L'affaire Dreyfus avait, en effet, tout envenimé. La vieille dame était une juive tumultueuse et qui imposa le harnois de bataille au pauvre France. Juste à ce moment, Jules Lemaître faisait de son côté rencontre d'une autre vieille dame combattive, mais antisémite. Si les rencontres avaient été interchangées, c'est Jules Lemaître qui serait devenu l'allié de tous les chambardeurs de l'armée, et c'est Anatole France qui aurait fait campagne contre les Ghettos. *Vanitas vanitatum* !

Les théories de celui-ci « sur l'organisation sociale de son temps », comme dit son savant et consciencieux commentateur, sont donc loin d'avoir la valeur de celles de Taine, et c'est perdre un peu son temps que d'essayer de mettre de l'ordre dans cet amusant grouillis d'antinomies. De l'œuvre de France, un peu comme de celle de Diderot, on peut tout tirer, des choses religieuses et des choses

antireligieuses, des idées libérales et des idées antilibérales, des sentiments patriotiques et des sentiments antinationaux. Sur le coup des émotions très vives, il se reprenait. En 1914, il envoya promener la vieille dame et prononça quelques belles et nobles paroles; on dit même qu'en dépit de son grand âge il pensa à s'engager, car c'était au fond un grand cœur, mais le danger national passé, l'influence corruptrice de la vieille reprit et il se remit à coqueter avec les antimilitaristes et les antipatriotes qui l'accablaient de flatteries, car sur ses vieux jours il ne résistait pas plus à un compliment qu'à un jupon.

On continuera à lire ses œuvres, non pour y puiser de fortes, saines et nobles pensées comme chez Taine, mais pour y trouver des raisons de sourire, et aussi des occasions d'exercices subtils d'esprit. Les gens qui ont la manie de se contredire comme lui sont précieux à ce point de vue, tandis que ceux qui ont le culte de la loyauté logique peuvent être dangereux. Si le diable est logique, peut-être celui qui n'est pas logique est-il un ange, et France serait donc un ange; mettons mi-ange mi-diable, comme nous tous, hélas ! Du moins, de son œuvre pourra t-on tirer un riche amas de réflexions délicieuses et ingénieuses, et avec un peu de judiciaire fera-t-on le choix entre elles et celles qui sont dignes de M. Homais ou de M. Cachin (hélas ! il y en a). Et puis il y a toutes ses premières œuvres, antérieures à la vieille rombière, qui resteront de purs joyaux, et dans les quatre volumes de sa *Vie littéraire* d'alors on trouvera de quoi contrebalancer toutes les niaiseries de sa vie politicienne de plus tard ; alors, parmi ces premières œuvres, peut-être en mettra t-on à part une qu'il a publiée longtemps après, ce qui prouve bien qu'il n'était pas si inféodé que ça aux partis épileptiques qui se réclamaient de lui, et que pour ma part je regarde comme son chef-d'œuvre, un roman qui procède d'ailleurs directement des *Origines de la France contemporaine* et qui sert de trait d'union entre Taine et lui, *les Dieux ont soif*.

Voici maintenant un livre tout autre, qui n'a rien de charmant, ni non plus d'amusant, et dont le titre seul épouvantera peut-être quelques lecteurs. **La vérité comptable en marche, 1914-1928. Contribution à la restauration économique et financière de la France et à l'organisation de la nation en temps de guerre.** Il contient les

(c'est le sous-titre) *Opinions et réflexions recueillies et annotées par M. G. Reymondin, président de la Cie des Experts-comptables de Paris.* Et ce livre permet d'abord de voir que la catégorie des experts-comptables, qu'on pourrait croire de valeur purement chiffres, contient des personnalités tout à fait remarquables, et que de graves ouvrages paraissent comme ceux-ci, auxquels se réfère dès le début l'auteur : *Essai de philosophie comptable*, par M. Bournisien, ou *Considérations sur le raisonnement comptable*, par M. G. Faure, ouvrage dont il faut rapprocher celui dont je rends compte et qui est étonnamment riche en citations et remarques.

Parmi ces citations, je n'en reproduirai qu'une, qui est d'ailleurs de Gœthe : « La comptabilité en partie double est une des plus grandes découvertes du genre humain », et parmi les remarques, je résumerai en celle-ci toutes celles qui constituent la trame du livre : c'est que toute entreprise dont l'on ne peut pas lire clairement le bilan et le compte profits et pertes est vouée à la ruine. Et ce qu'il y a d'inouï en notre organisation financière d'Etat, puisque c'est en pensant surtout à elle que M. Reymondin a écrit son beau livre, c'est que d'une part l'Etat veut ignorer la comptabilité en partie double (qu'il a pourtant pratiquée avec Mollien sous Napoléon Ier, mais qu'il a depuis abandonnée), et que d'autre part il ne donne pour aucun de ses services le compte profits et pertes et que les excédents dont s'enorgueillissent parfois certains départements ministériels sont faux, parce qu'ils ne tiennent pas compte des frais d'établissement, ou des frais de pension du personnel, etc.

L'auteur énumère page 69 quelques-uns des grands scandales financiers de ce temps et n'ajoute pas qu'aucun de ces scandales n'a été puni. Celui qui vient en tête de la liste, l'arsenal de Roanne, 400 millions dilapidés, a même valu à son auteur responsable, M. Albert Thomas, une grosse sinécure à la Société des Nations ; un autre dont il n'est pas parlé, celui de la Flotte d'Etat, 2 ou 3 milliards de gaspillés, a valu à son auteur responsable, M. Bouisson, la présidence de la Chambre ! Il faut croire que la technicité des présidences est moins difficile que la technicité des armements maritimes.

Sans comptabilité sincère, il est impossible de se rendre compte de quoi que ce soit, et malheureusement il y a des comptabilités

déloyales. L'excès fiscal a fait même naître une nouvelle science, celle de truquer les bilans. C'est pour cela que les experts loyaux se constituent en associations présentant toutes garanties, comme les *chartered accountants* anglais. De grands progrès seraient réalisés à tous les points de vue, et notamment à celui de la défense de l'épargne, dont tant de politiciens socialistes se préoccupent d'une façon inquiétante, si les banques, maisons de commerce et aussi administrations publiques, étaient tenues de prendre leurs chefs de comptabilité et leurs commissaires aux comptes parmi les membres de ces sociétés que l'Etat à son tour contrôlerait, car même ici, il ne faut pas oublier le *quis custodiat custodes?*

Ici comme ailleurs, c'est la question de moralité qui domine tout. En Angleterre, où n'existe pas l'obligation de la tenue d'une comptabilité, chacun en tient une. En France, où cette obligation existait, nul ne s'en souciait, et ce n'est que par raison fiscale qu'on la fait maintenant respecter. N'importe, il faut arriver à la clarté, car suivant le vieux mot connu, les voleurs ont peur des réverbères. En Angleterre, chacun peut, avec une mince brochure, *Finance accounts*, suivre la gestion de l'Etat; il est indispensable que nous puissions en faire autant. Le budget actuel, qui comprend quatre énormes volumes in-quarto, est illisible, son résumé essentiel pourrait tenir simplement en une feuille double. Et puis une fois qu'on verra clair, il ne faudra pas hésiter à mettre la main au collet des voleurs ; on a fait exactement le contraire jusqu'ici, en envoyant au pilon la plupart des comptes de la période de guerre qu'on ne voulait pas vérifier, en accordant des remises injustifiées aux gros débiteurs de l'Etat (près de 3 milliards et demi de bénéfices de guerre n'ont pas été recouvrés), et en abrogeant la loi sur la spéculation illicite. Tous les réverbères sont éteints !

Un grand ingénieur, M. de Fages, a pu dire : « Science presque méprisée hier, demain reine du monde, la comptabilité ! » C'est exact. « Si les chiffres ne gouvernent pas le monde, a dit encore Gœthe, ils indiquent la façon dont le monde est gouverné. » La comptabilité est incorruptible. Il convient donc de faire une place de plus en plus grande dans notre organisation économique et financière aux comptables (un décret du 22 mai 1927 a créé le brevet d'expert-comptable) et à laisser ceux-ci s'organiser en sociétés qui, par la surveillance qu'elles exerceront sur

leurs membres, assureront la moralité de la profession et par suite la défense de l'épargne mieux que tous les contrôles politiciens.

MÉMENTO. — I. Lapidus et K. Ostrovitianov : *Précis d'économie politique. L'économie politique et la théorie de l'économie soviétique.* Editions sociales internationales. L'économie soviétique étant la contradiction de l'économie politique, cet ouvrage est en dehors de la science. Dès les premières lignes, on peut y lire : « le développement même du capitalisme mène inévitablement à la victoire finale de la classe ouvrière. La victoire de la classe ouvrière en Russie nous en est la meilleure preuve ». Alors, la grande guerre, la révolte, l'abdication, la guerre civile, tout cela, c'est du capitalisme ? — Mme Bonfante : *Savants et artisans de la révolution industrielle.* Librairie Valois. D'excellentes monographies de grands bienfaiteurs de l'humanité et pionniers de la science, depuis Roger Bacon jusqu'à Louis Pasteur. Les ouvrages de ce genre sont infiniment précieux ; on pense au peu que valent en comparaison les charlatans et artisans de la révolution politico-sociale. — Raoul Labry : *Herzen et Proudhon.* Editions Bossard. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire, par exemple, qu'Herzen ait pensé ceci ou cela de Proudhon, et que Proudhon lui-même ait écrit un tas de livres où le vrai et le faux se battent comme des chiffonniers ? Le moindre des inventeurs dont parle Mme Bonfante a fait mille fois plus de bien aux hommes qu'eux deux, et ne leur a pas matagrabolisé la cervelle comme eux deux. Le livre de M. Raoul Labry, spécialiste des questions russes, est d'ailleurs tout à fait remarquable en son genre, et les spécialistes respectifs des questions proudhonienne et herzenienne le liront avec fruit. — *La Crise du logement.* « L'Animateur des temps nouveaux », 22 mars. Voici enfin qui nous change du métafouillis de tous les marxistes et marxisants. L'auteur insiste sur la nécessité non seulement de construire, mais encore de construire solidement, en bons matériaux. Nous manquons d'un demi-million de maisons. Espérons que la loi Loucheur nous les fera avoir, encore que certains pensent que la simple liberté, le retour au droit commun, eût mieux résolu le problème. Depuis l'armistice, l'Allemagne a construit, dit-on, près de 900.000 maisons, l'Angleterre plus d'un million et les Etats-Unis plus d'un million et demi. Or, rien de plus utile à un pays que le logement ; tout en dépend : la santé, la natalité, la bonne volonté, et la prospérité générale. — Le *Journal officiel* du 7 avril donne les résultats du dernier recensement. Le taux de natalité pour 1928 a été de 17 pour 1000, supérieur à celui de 1927 (16) et de 1926 (13), l'excédent des naissances a été de 70.205, inférieur seulement à celui de 1924 (71.577). Le taux de mortalité a été de 16.5, en légère décroissance, sauf pour la mortalité du premier âge, qui augmente. C'est de ce côté-là qu'il fau-

drait faire un effort. Le taux général de la natalité en serait très amélioré.

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

La répression criminelle. — A propos de mon article sur la castration pénale, un correspondant anonyme (on a lu sa lettre publiée dans le *Mercure de France* du 1er juin) m'objecte que la postérité des criminels n'est pas fatalement vouée au mal.

Il en donne pour preuve la population australienne, laquelle est parvenue à un degré brillant de civilisation, bien qu'issue, *en grande partie*, de relégués criminels anglo-saxons, mais la question serait précisément de savoir dans quelle proportion ces relégués ont contribué à l'heureux développement de la race et même s'ils y ont eu la moindre part. Après tout, s'ils n'étaient pas pires que ceux que la police française de l'ancien régime expédiait aux Indes, on conçoit aisément qu'ils aient pu faire souche d'honnêtes gens. Ceux dont notre police se débarrassait, les déclarant « indésirables », n'étaient ni des infirmes, ni des criminels endurcis. C'étaient des filles galantes et leurs cavaliers servants, souvent dans la force de l'âge, c'étaient des délinquants occasionnels, victimes de la nécessité ou des circonstances, des gens, ramassés au petit bonheur au cours d'une rafle, uniquement coupables de se trouver momentanément dénués de ressources et de moyens d'existence, ce qui n'impliquait en rien une perversion foncière ni un vice radical de constitution.

Ajoutez que les malades, s'il s'en trouvait, mouraient en cours de route, étant donné les conditions défectueuses de la longue traversée, de sorte qu'il ne subsistait plus, au débarquer, que des gars d'une solidité à toute épreuve.

Il est des pécheurs amendables, et les lois ne frappent pas que d'incorrigibles bandits. M. Paul Morand, dans sa relation *Paris-Tombouctou*, nous dit qu'au Sénégal, les Européens choisissent de préférence, pour domestiques, des nègres sortis de prison. Et si l'on en croit M. Albert Londres, les meilleurs « garçons de famille » se recrutent, en Guyane, parmi les anciens forçats. Des « irréguliers » et des « insoumis » peuvent se montrer serviables, à l'occasion. J'en citerai cet exemple. Un mien ami de Paris avait

engagé, pour garder sa maison de campagne, un individu qu'il ne connaissait pas, et qu'une lettre anonyme lui dénonça, plus tard, comme un récidiviste dangereux. L'ami me remit la lettre en me priant de faire une enquête discrète à ce sujet. J'appris que les griefs articulés étaient exacts. Le *quidam*, déjà titulaire de plusieurs condamnations, frisait la relégation, mais mon ami, trop satisfait de ses services, ne pouvait se résoudre à se séparer de lui. Feignant d'ignorer ses antécédents, il lui continua sa confiance, et n'eut qu'à s'en louer. Je ne veux rien exagérer. Ce serait folie de prétendre qu'une flétrissure des lois suffise à rendre un individu recommandable, mais les lois frappent quelquefois à tort et, sauf de rares exceptions, le condamné est toujours susceptible d'un réveil de conscience. La nature humaine offre un mélange inextricable de bien et de mal. Vous savez ce qu'en dit Montaigne :

Il n'est si homme de bien, qu'il mette à l'examen des lois toutes ses actions et pensées, qui ne soit pendable dix fois dans sa vie ; voire tel qu'il serait très grand dommage et très injuste de punir. Et tel pourrait n'offenser point les lois, qui n'en mériterait point la louange d'homme de vertu et que la philosophie ferait très justement fouetter.

Le fait d'avoir été relégué, surtout dans des temps d'absolutisme et de répression outrée où, comme dit le Poète :

Tout devient criminel par le crime des lois,

ne préjuge donc point d'une malignité enracinée, outre que plusieurs facteurs ont pu intervenir pour améliorer la nature des relégués australiens : le changement de climat, la vie au grand air.

Il y a aussi le mariage, où la vertu de l'un neutralise le vice de l'autre et impose son influence dominante à l'enfant. « Les relégués ne se mariaient qu'entre eux, dit mon correspondant, et ne se mêlaient point à la population autochtone », mais ils ont pu se mêler à des émigrants volontaires, absolument sains.

L'exemple n'est donc pas concluant, pas plus que celui tiré de la fondation de Rome, car s'il est établi que des soudards sans scrupules en aient bâti la première enceinte, il saute aux yeux que ces soudards n'étaient nullement des dégénérés.

Mon correspondant aurait tout aussi bien pu m'objecter nos ancêtres quadrumanes, et me demander comment j'imaginais que

de l'anthropoïde de l'époque miocène aient pu sortir un Solon, un Confucius, un Epictète, un Marc-Aurèle. C'est donc qu'une loi d'évolution fatale régit l'humanité. « Eh bien, me direz-vous alors, pourquoi chercher ailleurs des explications plus ou moins subtiles ? Puisque la civilisation actuelle est issue d'un fond d'animalité, fiez-vous à la Nature, pour faire triompher le bon grain du mauvais. La Nature est prévoyante. Elle frappe les dégénérés de stérilité et les force ainsi à s'éliminer d'eux-mêmes. »

Soit ! vous répondrai-je, mais s'il est vrai qu'en dépit de tous les cataclysmes et de tous les désastres, l'humanité poursuit sa marche ascensionnelle, il n'en est pas moins vrai que la civilisation se déplace Des empires tombent, des races meurent. Sauvons la nôtre, qui déjà donne des signes de lassitude. La Nature remédie au mal, mais à la longue. Pourquoi ne pas lui faciliter la tâche en intervenant dans son action épuratrice selon la mesure de nos forces ? Les dégénérés se reproduisent peu, mais ils se reproduisent, et si limitée que soit leur postérité, elle n'en est pas moins redoutable. Il est des maux irrémédiables. Il y a toujours eu et il y aura toujours des criminels conscients chez qui se réveille la brute primitive. A cela nous ne pouvons rien, mais il est des crimes que nous pouvons prévenir, ce sont ceux qu'engendre la maladie. L'homme est perfectible et l'on peut tout espérer de lui, tant que ses organes fonctionnent régulièrement, mais comment attendre une conduite saine d'un cerveau gâté ? Autant espérer voir courir un cul de-jatte. La postérité des fous et des alcooliques ne peut apporter autre chose que des loques ou des criminels en puissance. Et puisque la science nous fournit des armes pour combattre la folie et l'alcoolisme, hâtons-nous d'y avoir recours ? Nous écarterons ainsi de la société tout ce qui constitue pour elle un poids mort et un obstacle à son développement normal.

Des fléaux nouveaux se sont abattus sur la race humaine, que l'antiquité n'a pas connus. On pourrait même dire que l'alcoolisme en est un, tant les progrès de la chimie, en nous inondant de vins frelatés et d'alcools toxiques, lui ont imprimé, de nos jours, une acuité particulière, mais j'entends surtout parler de la tuberculose et de la syphilis.

La tuberculose est guérissable, du moins à sa première période. La syphilis ne l'est pas. C'est un mal d'autant plus dangereux

que, sous un masque protéiforme, il tend sournoisement à s'introduire partout. Or, ce n'est que tout récemment que les pouvoirs publics se sont préoccupés de ces deux sources de déchéance et de criminalité. La Faculté avait d'abord déclaré la tuberculose non transmissible, pour ne pas effrayer l'opinion. Etrange attitude qui n'a fait qu'aggraver les ravages du mal. Et le traitement de la syphilis se heurte encore à de tels préjugés que la plupart de ceux qui en sont atteints hésitent à s'en déclarer. S'ils sont indigents, ils se voient refuser l'assistance des sociétés de secours mutuels. Dans certains pays encore, en Angleterre notamment, les hôpitaux leur demeurent fermés. Et pourtant, si réputé « inavouable » qu'il soit, il n'y a pas, présentement, de mal plus répandu.

Le célèbre avocat Janvier s'écriait un jour, en plein prétoire, en s'adressant aux magistrats : « Qui de vous, messieurs, n'a pas eu la vérole ou peut se flatter de ne pas l'avoir un jour ? »

Me Janvier avait à défendre un criminel hérédo syphilitique. Nous en voyons tous les jours des criminels de cette sorte-là, et aussi des hérédos phtisiques. De ces derniers, le fils de Mécislas Golberg est l'un des plus douloureux exemples. Je m'abstiens de parler des autres, par considération pour leur famille, mais je n'aurais que l'embarras du choix, tant ils ont accoutumé de défrayer la chronique judiciaire.

L'apostrophe de Me Janvier a été recueillie par M. Louis Merlet dans son émouvant et pathétique ouvrage, intitulé : *Au bout du Monde* (1). « Le bout du monde », c'est le bagne que l'auteur a visité. Il nous en étale les drames et les misères, et il en est revenu, le cœur chaviré, persuadé que, dans leur œuvre de relèvement moral, nos législateurs faisaient fausse route.

Il a vu, là-bas, je ne dirai pas des innocents (bien qu'il s'en puisse trouver), mais des natures amendables qu'il aurait suffi d'une bonne parole, d'un geste secourable, pour ramener dans le droit chemin et que le milieu a achevé de corrompre. Il y a vu aussi des anormaux, des irresponsables, ceux qu'une prescience de leur destinée pousse de bonne heure à se faire tatouer sur le front les mots : « *Pas de chance* » ou « *Enfant du Malheur.* » L'un d'eux portait même sur la nuque cette inscription tragique : *A raccourcir* ! Que vouliez-vous que ces gens-là

(1) Delpeuch, édit.

fissent dans la vie ? Ne sentaient-il pas d'avance peser sur eux la malédiction ? Ne s'étaient-ils pas discrédités spontanément ? Mais quels sont les vrais coupables, d'eux ou de leurs parents et de la société ?

M. Merlet en vient à se demander si notre organisation judiciaire n'est pas la pire des duperies et si Faguet n'avait pas raison de dire que les maisons de correction sont des écoles de corruption. Il voudrait récupérer, pour le bien de la collectivité tant d'énergies perdues. Il garde l'espoir que l'on puisse sauver des âmes qui ont été mal dirigées :

J'ai, dit-il, la faiblesse de croire que l'on arrivera à amender l'homme tombé dans la boue, et qu'un jour la société meilleure, mieux éduquée, plus consciente de ses devoirs et de ses responsabilités, ramènera à elle les égarés.

Et son désir de régénération l'induit à rêver d'un système plus radical encore que celui de la stérilisation. La stérilisation n'envisage que la descendance. La méthode que préconise M. Merlet se préoccupe de régénérer le criminel lui-même et jusqu'au criminel conscient que je déclarais tout à l'heure inévitable.

M. Merlet s'autorise des rapports étroits du physique et du moral et des lignes suivantes du docteur Jean Bertillon :

Il arrive, très souvent, qu'en faisant l'autopsie d'un criminel, on trouve des lésions graves dans son cerveau... Est-ce à une ossification prématurée de la suture sagittale que tel homme doit d'avoir été un abominable assassin ! C'est un des plus troublants problèmes de la psychologie que nous soulevons ici. C'est le problème de la responsabilité humaine.

On sent bien que le docteur Bertillon ne livre pas là le fond de sa pensée et qu'il atténue la vérité, par peur de choquer l'opinion vulgaire. Ce n'est pas « très souvent » mais « toujours » que l'autopsie relève des lésions graves dans le cerveau des criminels. La question de la responsabilité humaine ne se pose plus pour la science. Elle l'a depuis longtemps résolue par la négative.

Et c'est aussi la conviction de M. Merlet, qui nous dit :

Duchesne de Boulogne et Charcot, en localisant dans l'encéphale les fonctions de notre organisme, ont montré que le siège de certaines lésions se trouvait dans un point précis du cerveau, toujours le même. Pourquoi la chirurgie, en appliquant son trépan au point précis, n'irait-

elle pas enlever la partie malade et détruire l'obstacle qui s'oppose au bon fonctionnement de l'organisme ? »

Ce qui revient à dire qu'il serait possible de guérir la criminalité par une opération chirurgicale.

S'y résoudra-t on un jour ? Je ne sais, mais dès maintenant, une constatation s'impose, c'est que le salut de la race est entre les mains du médecin et du chirurgien plutôt qu'entre celles des magistrats.

ERNEST RAYNAUD.

GÉOGRAPHIE

Guérard (Albert): *L'Avenir de Paris* (urbanisme français et urbanisme américain, extension, circulation, Paris port de mer), 1 vol. in 8°, Paris, Payot. — Perret (Robert) : *Les Panoramas du Mont-Blanc*, 1 vol. in-4°, 210 photogravures, 1 carte, Chambéry, Dardel.

Albert Guérard est un Parisien devenu citoyen américain. Il a été professeur à Houston au Texas ; il est maintenant chargé du cours de civilisation française à l'Université Stanford de Californie. Nul homme n'est mieux placé ni mieux doué pour servir, en quelque sorte, de trait d'union intellectuel entre les Etats-Unis et nous, — pour nous faire comprendre par les Américains, ce qui est parfois difficile, et pour faire comprendre les Américains par nous, ce qui ne l'est pas moins. Il faut sans cesse raviver une flamme qui menace de s'éteindre et qu'il importe d'entretenir vive et claire, tout autant que celle de l'Arc de Triomphe. Guérard s'y emploie sans relâche. Il écrit le français avec la même prestesse que l'anglais, et si en anglais il a de l'humour, en français il manie l'ironie et la blague parisienne comme s'il n'avait jamais quitté le boulevard. Lettré, il a toutes les curiosités. Il parle urbanisme, comme s'il était architecte, administrateur, économiste et même géographe. Car l'urbanisme ne peut arriver à des résultats utiles que dans le cadre de la géographie urbaine. C'est à ce titre que relève de la présente rubrique le dernier livre de Guérard, **l'Avenir de Paris**. Il s'agit de l'avenir de la ville au point de vue matériel (extension et circulation), mais aussi de son avenir au point de vue du merveilleux patrimoine d'art et de traditions qu'elle représente, et qu'il importe de maintenir contre toute mutilation, tout en élar-

gissant le cadre urbain où nous étouffons, — problème des plus délicats.

Que la beauté de Paris soit menacée par une certaine tendance architecturale vers l'américanisation de la capitale, Guérard ne songe pas à le nier, bien que les *buildings* de New-York et de Chicago, auxquels il a eu le temps de s'habituer, ne soient pas jugés par lui aussi sévèrement que par nous. Il ne s'agit point de tel ou tel monument masqué par les palaces, de tel vestige du passé que de nouvelles voies feront disparaître, ou de telle vieille rue vénérable qui sera condamnée au nom de l'hygiène. Il s'agit d'une harmonie d'ensemble qu'il faut savoir conserver dans le Grand Paris de demain, de cette harmonie de bâtiments, de voies, de boulevards, de quais et de ponts aux proportions justes et modérées, traduction sur pierre, comme le remarque finement Guérard, d'un idéal classique de raison équilibrée qui remonte bien plus haut que le siècle de Louis XIV et qui s'est perpétué après lui. Il y a, je crois, deux remèdes principaux dans la thérapeutique de Guérard, destinée à préserver la beauté parisienne : une politique attentive de l'arbre et des jardins, et l'interdiction des gratte-ciel. Il est vrai que Paris, ville de population trop concentrée, possède trop peu de jardins intérieurs : c'est la suite d'une longue série de fatalités historiques et principalement de celles qui ont fait de Paris une ville de guerre ; il paraît difficile de détruire des blocs construits, pour faire de nouveaux parcs. Mais aucune capitale ne possède autant d'avenues et de boulevards plantés d'arbres, et c'est cela qu'il convient de conserver et d'accroître, malgré l'abominable conspiration des poussières et des essences tueuses d'arbres. Quant aux gratte-ciel, Guérard signale le danger, pour la beauté de Paris, des châteaux de ciment armé de 30 mètres que l'on fait un peu partout. C'est peu cependant, en comparaison des 100 mètres et plus des *buildings* de New-York. Mais pour Paris, c'est encore trop.

Pour l'ornementation décorative actuelle de la capitale, le goût de Guérard est éclectique et même généreux, plus généreux que le mien. Il approuve la Tour Eiffel : soit. Mais il admet la bâtisse sans goût et sans style qui s'appelle le Trocadéro, il est même indulgent pour « ce monstre étrange » du Sacré-Cœur qui enlaidit si fort Montmartre. Heureusement, il sait reprendre le fouet vengeur, et d'une poigne vigoureuse, quand il s'agit des statues.

Il voudrait reconduire quelque part dansla périphérie, sinon tout le peuple des bonshommes en redingote et en bronze, du moins ceux qui sont trop mal placés et qui sont une insulte permanente à la beauté du cadre qui les entoure : tel le Gambetta de la place du Carrousel ; telle la sainte Geneviève si maladroitement placée au pont de la Tournelle, « doigt trop maigre tendu vers le ciel ».

Tout en prenant les précautions esthétiques nécessaires, nous devons faire en sorte que le petit Paris étriqué de 78 kilomètres carrés devienne simplement le centre, largement percé de grandes voies et pourvu de moyens de communication, de la région urbaine qui sera le Grand Paris et qui comprendra toute la Seine et une partie de Seine-et-Oise. Nous sommes là au cœur du problème. Pourquoi l'énorme concentration qui fait de Paris la ville où la densité du peuplement est la plus forte après New-York ? — et encore à New-York, cela s'explique par des conditions naturelles qui n'existent point ici. Comment organiser l'indispensable essaimage vers la périphérie ? Quelles seront les fonctions économiques de la capitale agrandie ? Quels seront ses moyens de communication intérieurs et extérieurs ? Guérard traite à fond ces questions, sauf le point de vue historique qu'il laisse délibérément de côté, car il regarde toujours en avant, et c'est au Paris de demain, d'après-demain et de l'avenir qu'il songe avant tout, bien qu'il veuille garder la beauté traditionnelle parisienne, — conciliant ainsi le point de vue de l'Américain et celui du Français. Le Paris actuel, bien que sa population soit stationnaire depuis dix ans, est encore trop peuplé. Il a un million d'habitants de trop. Il faut « le desserrer », le décongestionner. Guérard voudrait bien y parvenir en lui ôtant le gouvernement et les services publics, — encore un point de vue américain et anglo saxon, — mais il n'ose pas espérer qu'on y réussisse jamais, — il est trop Français pour ne pas reconnaître la chose comme impossible. Mais à cette concentration politique durable s'ajoutera, selon lui, une concentration économique croissante nécessitée par les progrès de l'industrie lourde dans la banlieue parisienne. Il a l'air de considérer cette concentration de l'industrie lourde autour de Paris à la fois comme inéluctable et souhaitable. Et c'est ici que j'hésite à dire *amen* à ses prévisions.

Paris, ville de métiers et d'industries de luxe, ne connaît que

depuis un temps relativement court l'industrie lourde, dans quelques quartiers périphériques et surtout dans la banlieue ; encore cette industrie est-elle bornée à la métallurgie et aux industries chimiques ; les textiles demeurent, *grosso modo*, absents ; espérons qu'ils ne viendront point ; espérons même que la banlieue industrielle se décongestionnera. Nous avons, pour le souhaiter, des raisons sociales et politiques que les cités américaines ne connaissent point, et que Guérard ne me paraît pas avoir estimées à leur juste valeur. Les foules ouvrières souffrent peut-être plus dans la banlieue de Paris que partout ailleurs : elles souffrent de maux à peu près inguérissables, l'exécrable plaie des lotissements défectueux, le manque d'hygiène, de police et de voirie, la vie chère et la sous alimentation ; leur mécontentement, très justifié, s'exprime par des tendances communistes et anarchiques qui ne peuvent qu'empirer le mal au lieu d'y remédier. Ensuite, les dangers de guerre n'ont pas disparu ; l'industrie lourde peut devenir, du jour au lendemain, une industrie de guerre ; il est mauvais qu'elle soit concentrée sur une zone étroite extrêmement vulnérable aux bombardements aériens ; d'ici longtemps, malheureusement, cette considération ne perdra pas sa valeur.

C'est l'évocation d'un prodigieux développement futur de la grosse industrie parisienne qui détermine Guérard à se ranger parmi les partisans de Paris Port de Mer. J'ai eu bien peur, je l'avoue, en lisant ce titre : je craignais de voir Guérard se prononcer pour les projets hasardeux, coûteux, pratiquement inexécutables et stériles, de canal maritime à grande section entre Paris et Boulogne-sur Mer ou entre Paris et Dieppe. Heureusement, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le bon sens de Guérard ne se dément pas. Il demande simplement que de Paris à Rouen la voie fluviale de la Seine devienne une voie maritime pour les cargos qui remontent actuellement du Havre à Rouen : Seine canalisée, chenal rectifié, tirant d'eau de 7 à 8 mètres, tirant d'air, pour les ponts, de 22 mètres 50 au-dessus des plus hautes eaux navigables, port d'arrivée dans la plaine de Gennevilliers. Ce projet n'est point mégalomane et pourrait être utile, toujours en admettant un grand développement de l'industrie lourde parisienne. Il coûterait, selon Guérard, environ 1600 millions de francs actuels. Ce serait moins cher et ce serait certainement mieux

placé que les 7 milliards destinés à l'engouffrement dans l'absurde projet du chemin de fer transsaharien.

Le livre de Guérard se termine par un plan d'organisation politique du Grand Paris en communes fédérées : quelque chose comme l'organisation du *County Council* de Londres. Il est certain qu'une centralisation uniforme ne saurait convenir à la nouvelle région parisienne. Mais un régime d'exception serait toujours à prévoir, Guérard sait bien pourquoi.

§

C'est une joie pour les yeux et un régal pour l'esprit que le magnifique volume-album des **Panoramas du Mont-Blanc** dû à Robert Perret. Perret est à la fois un alpiniste et un géographe : deux qualités qui ne vont pas nécessairement ensemble, mais dont la réunion chez un même homme permet à celui-ci de goûter dans toute leur plénitude les joies physiques, intellectuelles et même morales que peut donner la haute montagne ; Perret a voulu nous y faire participer dans la mesure possible, en nous offrant une introduction très complète sur la géologie, la morphologie et la glaciologie du Mont-Blanc, une carte très précise et très nette, et une série de photogravures qui montrent sous tous leurs aspects, non seulement le sommet principal, mais les cimes, les aiguilles, les dômes et les glaciers qui lui font un si imposant cortège. Les déductions de Perret sont assez averties pour nous faire pénétrer quelques-uns des secrets de la structure et de la destruction progressive du Mont-Blanc, et les deux cents planches de photographies, d'une exécution parfaite, ont une puissance d'évocation qu'il était impossible de dépasser.

Qui donc a parlé, — c'est Maupassant, je crois, — de « la pâleur glacée des hautes cimes » ? L'auteur de cette rubrique, qui n'est pas alpiniste, n'en a jamais gravi aucune, et il le regrette. Mais, ayant assez souvent parcouru des parties d'Alpes moyennes de 1500 à 3000 mètres, il s'est assez approché des hautes cimes pour être sensible à leur magie, et aussi pour voir agir de près les forces d'érosion qui rongent la montagne. Le Mont-Blanc, dans son ensemble, paraît mieux résister à ces forces que les autres sommets alpestres ; il paraît plus vieux en même temps que plus résistant, car, comme l'indique Perret, sa formation première remonte certainement à une époque bien antérieure aux

plissements alpins ; de là l'impression unique de puissance et de majesté qui se dégage de lui, et qui m'a paru saisissante, même à une distance de soixante kilomètres, du col du Glandon, entre les Grandes-Rousses et Belledonne. Mais quand on approche, on le voit, lui aussi, mordu et dépecé de toutes parts par les forces de destruction. Eternelle énigme de la surface du globe. Nous voyons bien comment se détruisent les montagnes, car cela se fait sous nos yeux avec une lenteur et une continuité inexorables. Nous ne savons pas comment elles se construisent : aujourd'hui cela ne se fait nulle part, sur la terre, d'une manière perceptible pour nous, et il n'y a pas une hypothèse de la géologie, soulèvement, plissement, contraction, charriages, qui réussisse à nous satisfaire pleinemant, même quand les hypothèses ne s'infirment pas les unes les autres. Robert Perret a raison : les hautes montagnes nous mettent sur le seuil du mystère éternel, et la lumière de la science n'est qu'une obscurité semée d'étoiles.

CAMILLE VALLAUX.

LES REVUES

Le Mail : causes d'une amitié de Charles Péguy. — *Les Marges* : un récit espagnol de Mme d'Aulnoy ; Joseph de Maistre jugé par M. Denis Saurat. — *Europe* : M. J. Jolinon, les morts et les revenants de guerre. — *La Revue des Vivants* : Marseille, par M. André Suarès. — Mémento.

Le Mail, revue orléanaise, date du printemps un numéro à la gloire de « Charles Péguy, poète de Jeanne d'Arc ». M. Philippe Guiberteau y réfute M. Julien Benda, qui range le créateur des *Cahiers de la Quinzaine* parmi les clercs traîtres à leur mission. M. Marcel Péguy parle avec émotion des pèlerinages de son père à Notre-Dame de Chartres.

La contribution la plus instructive à l'hommage collectif rendu à Péguy est celle de M. Charles Lucas de Pesloüan. Interne au collège Sainte-Barbe, il y connut, en 1893, Péguy, son aîné de cinq ans et qui préparait le concours d'entrée à Normale, pendant que lui visait seulement à obtenir le diplôme du baccalauréat. Longtemps après, M. de Pesloüan interrogea Péguy sur le sentiment qui fonda leur amitié, à une époque où l'écart des âges entre eux devait plutôt empêcher les liens d'une telle amitié.

M. de Pesloüan n'a pas noté la réponse qu'il obtint de Péguy—

« autant que je puisse le rétablir, voici ce qu'il me dit », écrit M. de Pesloüan :

« Il y a un mot dont je sais qu'il te déplaît, mais que tout de même il ne faut pas fuir, parce que tout de même il marque un fait. C'est le mot *classe*. Il y a des classes sociales ; nous ne pouvons rien là contre. Je suis de classe paysanne et ouvrière. A l'Ecole communale, je n'ai connu que des enfants de cette classe. Il en a été de même au Lycée ; car, dès qu'ils en étaient hors, nos condisciples de bourgeoisie ou d'aristocratie ne frayaient pas avec nous. De ce fait nous avions, nous de la classe ouvrière, des idées élémentaires sur la société. Les plus simples d'entre nous (et ces plus simples étaient nombre) tenaient les petits bourgeois pour des poseurs et des jouisseurs, et les méprisaient indistinctement. Je n'allais pas si loin — je n'ai jamais pu mépriser personne ; je n'ai jamais su que haïr quelques adversaires. J'imaginais les bourgeois assis et bien au repos dans leur bien-être, inconscients de la facilité de leur existence,ignorants des difficultés d'existence des autres, incapables de concevoir qu'ils pourraient être pauvres,incapables d'être pauvres ; privés de tout esprit d'égalité, partant de charité.

« Quand je t'ai vu,j'ai pensé que tu étais un petit bourgeois conforme à ce que j'imaginais de la bourgeoisie. Nous avons causé ; tu étais curieux, tu interrogeais, tu aimais à t'instruire. C'est là ce qui nous a réunis. Ce n'est pas ce qui nous a liés. Je me rappelle très nettement une après-midi que nous avons alors passée tête à tête. Nous sommes allés au Salon, au Champ-de-Mars. Je n'ai pas beaucoup regardé les peintures. Tu m'as parlé de toi, de tes parents, de tes grands-parents, de ton éducation, des traditions de ta famille. Je te faisais parler ; je t'écoutais. Il me semble que c'est de ce jour que je t'ai connu ; et j'ai connu en même temps toute une race, toutes les qualités d'une race qui jusqu'alors m'était une race étrangère, sinon ennemie.Je ne t'en ai rien dit. Peut-être d'ailleurs ne m'en suis-je rendu compte que le soir ou le lendemain ; et peut-être aussi ma découverte ne m'était-elle pas encore si claire que je pusse t'en parler : il aurait fallu bien des explications, et les aurais-tu comprises ?...

« J'ai vu, brusquement, que cette race, cette classe avait une éthique qui peut-être valait celle de la classe ouvrière, et qui, par certains côtés, pouvait valoir plus. C'est toi qui, sans t'en douter, m'as ouvert les yeux sur ce fait. De toi enfant, j'ai appris que, si l'on est bien obligé de classer les hommes selon leurs conditions, il ne faut pas croire qu'à ce classement corresponde un classement des consciences et des cœurs. A vingt ans, ç'a peut-être été la plus précieuse des acquisitions que j'ai faites. »

Cet appel de M. de Pesloüan à sa mémoire corrobore maint

des renseignements que nous devons sur la formation intellectuelle et la jeunesse virile de Péguy — notamment à MM. J. et J. Tharaud.

§

Le Cahier de Printemps des **Marges** (nº 5 de la nouvelle série) a pour titre : » « Voyageurs français, de Montaigne à Flaubert ». C'est un précieux recueil, composé avec goût, de morceaux choisis avec un pertinent propos de variété, chez des écrivains illustres, ou empruntés à des narrateurs occasionnels : le marin Bougainville, le père Huc, missionnaire, etc.

La page empruntée au « Voyage d'Espagne » de Mme d'Aulnoy traite de l'amour. Il « est ingénieux en ce pays-ci », déclare la narratrice ; et elle conte :

J'étais, il y a peu de jours, chez la marquise d'Alcanizas, c'est une des plus grandes et des plus vertueuses dames de cette cour ; elle nous disait à toutes en parlant de cela : Je vous l'avoue, si un cavalier avait été tête-à-tête avec moi une demi-heure, sans me demander tout ce que l'on peut demander, j'en aurais un ressentiment si vif que je le poignarderais si je pouvais. Et lui accorderiez-vous toutes les faveurs qu'il pourrait vous demander ? interrompit la marquise de Liche, qui est jeune et belle. Ce n'est pas une conséquence, dit Mme d'Alcanizas, j'ai même lieu de croire que je ne lui accorderais rien du tout ; mais, au moins, je n'aurais aucun reproche à lui faire ; au lieu que, s'il me laissait si fort en paix, je le prendrais pour un témoignage de son mépris. Il n'y en a guère qui n'aient de pareils sentiments là dessus.

M. Denis Saurat publie dans ce numéro de justes appréciations sur Joseph de Maistre. Les constesteront ceux à qui manque d'être armés du « triple airain du catholicisme, du royalisme et du manque d'humour ». M. Saurat s'exprime avec une courageuse indépendance. Si Joseph de Maistre « a l'intelligence d'un enfant de douze à treize ans », il n'en a pas moins ce mérite d'avoir « écrit une vingtaine des belles pages de la prose française ». Elles sont admirables en effet. Mais, elles ne sauraient laver leur auteur du crime irrémissible de cette affirmation : « La guerre est une chose divine ».

La puérilité et la stupidité — écrit M. D. Saurat — sont les deux caractères dominants de l'intelligence de Joseph de Maistre. Il est d'une naïveté énorme et d'une impénétrabilité absolue à la raison. Ce « ce bon prêtre et maître dont parle Renan exprimait doucement en

disant : « Comme on voit bien que M. de Maistre n'était pas théologien. » Mais n'importe laquelle des facultés humaines, si elle est suffisamment développée, peut arriver au sublime. Comme dit Blake : si seulement le fou persistait dans sa folie, il serait sage. Et Joseph de Maistre persiste, cela ne fait pas de doute. Il arrive à de véritables extases de stupidité, comme dans les deux morceaux célèbres sur le bourreau et sur la guerre. Il en arrive à être profond. Car dans ces moments d'extase, sa stupidité collant à plat sur la stupidité humaine devient tellement représentative qu'elle moule l'essence des choses !

§

Un beau prix littéraire vient de reconnaître la valeur et le courage de M. Joseph Jolinon. Il donne à **Europe** le début de sa dernière œuvre : « Les Revenants dans la boutique », une puissante satire de la situation de l'ancien combattant dans la France actuelle, où le but de chacun est « arriver au plus tôt à la plus grosse fortune », où l'on admire Ford ou Genney Tunney. « Fastueuse pour le combat, déguenillée pour la vie », voilà l'image exacte par quoi M. Jolinon représente la génération du rescapé des massacres de 1914-1918. Le héros du livre, Claude Lunant, qui fut *Le valet de gloire*, se résignait : « La solution pastorale s'impose au vétéran ». Mais il se révolte, informé du hideux trafic qui se pratique sur les cadavres de soldats. « Les morts, unique leçon de la guerre », songe-t-il ; et il prie pour eux, évoqués ainsi :

Pour toutes les espèces de tués, troués, déchiquetés, embrochés, dépecés, criblés, écorchés, calcinés, commotionnés, volatilisés, asphyxiés, enlisés. Ceux qui expiraient éventrés, soutenant à pleines mains leurs boyaux sans oser les regarder. Ceux qui pissaient leur sang par la blessure de leur sexe arraché. Ceux que les mitrailleuses sciaient, ceux que les obus déculottaient, ceux qui vomissaient leurs poumons. Ceux qui mouraient sans blessure apparente, et dont le regard n'en revenait pas Ceux qui s'en allaient avec des coins de fer fichés dans la tête. Ceux qui pleuraient leurs yeux crevés. Ceux qui cherchaient leur langue pour crier. Ceux qui, pieds coupés, se mettaient à courir sur leurs moignons.

Pour l'innombrable jonchée des blessés abandonnés entre les lignes, dans les secteurs de mille villages, et qui séchèrent sur les réseaux.

Pour les morts étranges et saisissantes : le zouave en culotte blanche, décapité, assis, et qui tenait sa tête sur ses genoux ; le clairon sidéré qui levait son clairon, prêt à jouer, la langue entre les dents ; Didier

qui, debout de bonne heure, un matin d'avril, fumant la pipe à l'entrée d'un abri, eut la tête si vite emportée, qu'il resta un moment comme une fontaine de sang, debout et tranquille, et les mains dans les poches ; Patricand qui, revenant de corvée d'eau, portait un seau à chaque main et fredonnait *la Mariole*, et qui, coupé en deux à la base du tronc, tomba sans lâcher les seaux ; celui que sa femme venait voir, qui mourut avec elle en faisant l'amour, celui qui mourut en se masturbant ; l'Allemand soigneusement étendu derrière un épais couvercle de marmite dressé entre deux pierres, dont il se croyait protégé, mort on ne sait comment ; le gigantesque Allemand de Doncières, tué depuis plusieurs jours, renversé le ventre en l'air sur une brouette déjà enfoncée dans ses chairs, qui détournait les regards et coupait la respiration à force de pourriture, et qui continuait de rire.

Et pourquoi, ces innombrables morts ? Que prépare, après onze ans, leur sacrifice ? M. Joseph Jolinon répond par d'irrécusables constatations :

Vingt nations engagées pour quoi ? La civilisation sauvée de quoi ? Elle n'était pas sauvée d'elle-même. La patrie à défendre, un marché à reprendre. Le destin du monde, une affaire. Le règlement se chiffrait en dollars. Et ce n'était pas à tant par tête. Une forme d'impérialisme abattu, la flamme du souvenir allumée, des remaniements de frontières, la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, sauf Egyptiens, Albanais, Syriens, Monténégrins, Bessarabiens, Allemands d'Autriche et de Silésie ; d'autres impérialismes, une autre flamme, d'autres frontières en élaboration. Il y avait des guirlandes à Locarno, des mitrailleuses au Saint-Gothard, des colombes au Vatican, des grandes manœuvres dans les Alpes, des accords à Genève, des grandes manœuvres en Rhénanie. Une Société des Nations, confrérie des plus fortes. Un pacte Kellog, démenti le jour même. Les funérailles de Foch, en attendant celles d Hindenburg, égalaient celles de Napoléon, éclipsaient d'avance la gloire du savant qui tuerait le cancer, montraient des populations toujours orgueilleuses de trophées, dignes de nouvelles rencontres et de nouvelles victoires. Et la Belgique se fortifiait, la Pologne construisait dix-neuf camps retranchés, les missions militaires françaises rayonnaient, la Turquie se modernisait, l'Angleterre équipait les Indes, l'Allemagne débordait, la Russie s'instruisait, l'Italie s'agitait, le Japon hivernait en Mandchourie. La Suède et la Suisse elles-mêmes doublaient leur budget dit de défense. Effrayant concert des puissances. Beaucoup moins de salles de musiques, beaucoup plus de laboratoires. Des ressources accrues, des exécutants prestigieux, des chefs infatigables, des diplomates inassouvis, un esprit public endormi, une foule veuve et muette, une jeunesse exaltée, des survivants immobiles. Et

les mêmes vieillards au pouvoir, les mêmes doctrines, les mêmes entreprises, les mêmes complicités. Une mercante orageuse d'où jaillirait la foudre.

§

M. André Suarès a confié à **La Revue des Vivants** (mai) des notes « Pour le portrait d'une ville », où les admirateurs de ce grand écrivain trouveront motif à l'admirer plus encore. C'est Marseille qui l'inspire, anime sa tendresse et son courroux, Marseille sans un vestige debout de son antiquité, Marseille aux églises sans beauté, Marseille par elle-même calomniée.

Que le provençal sonne bien à Marseille ! le provençal est le français au soleil, sur le bord de la mer et du vent, avec le plein et juste accent du peuple le plus salé qui soit au monde. A la Cannebière retentissent toutes les langues ; tous les jargons se croisent, tous les idiomes, l'anglais et l'arabe, le danois et le grec, le turc, l'italien, l'espagnol et le chinois. Mais dès qu'on entend le provençal, Babel s'efface. La ville et le pays se retrouvent dans leur vérité intacte. Le même mot qui sonnait grossier ou trop cru en français, avec cet accent trop vert, a son timbre pur en provençal et sa vraie nuance. Fort et sain, hardi et rieur, câlin même dans la violence, le provençal souffle et passe comme le mistral.

Et l'amour de Marseille — qui « n'est jamais si laide que dans la louange de ses farceurs », qui en font « l'image la plus bouffonne » — prête à M. André Suarès la puissance d'un Juvénal .

Les histoires marseillaises valent les histoires juives, et à peine si elles sont moins basses. Les fesses de l'homme singe et le bas-ventre de ses guenons, les derniers échos de la digestion, l'ignoble indécence et le rire fécal en font presque tous les frais. Et les excès ridicules de la parole, l'énormité des propos ne sont guère moins loin de l'excrément. Le théâtre de cette gaîté est un égout. Qu'on est loin de l'heureuse galéjade : le français la dénature. La langue française est un objet de trop pure lumière et de trop haute beauté pour les saillies d'une allégresse presque enfantine. Je pense surtout à certain rustre impudent, qui s'est rendu considérable à Paris, parce qu'il est aux plumes de là-bas ce que le patron de lupanar est aux honorables clients et aux filles. Parce qu'il est la parodie de Crevel, il se prend pour Beyle ; et ses esclaves le lui laissent croire : il est tout au plus le Stendhal des claques à trois sous. Il tient ses assises à la porte des bouges ; et d'ailleurs ce bel esprit fait un bouge de tout lieu où il siège, où il médite, où il rit. De là, il contemple Marseille et s'en ins-

pire. Bien arrondi sur ses viandes postérieures, faisant naître ou mourir les mouches de son souffle, il enseigne ses affranchis. Son docte entretien porte sur les formes les plus basses de la pensée, de la crapule et des mœurs ; là, il s'étale et se reconnaît lui-même : il est aussi critique. Il y trouve l'aliment et le feu nécessaire à faire pétiller le gras-double de sa fine allégresse. Tel est le génie de Marseille, à son dire, et naturellement le sien. Car il a beau être sorti de quelque Pont-Audemer ou Pont-Lévêque et de la soupe à la graisse de bœuf, il se pique d'être plus phocéen que le Pavé d'Amour.

Mémento — *Le Rouge et le Noir* (avril-mai) : cahier spécial de poésie, tome I, publié sous la direction de M. J. D. Maublanc.

Variétés (15 mai) : « Tripes d'Or », de M. F. Crommelynck. — « Retour aux Ports », par Mme Georgette Camille. — Chroniques de MM. Vandeputte, Blaise Cendrars, F. Hellens, etc.

La Revue européenne (mai) : M. H. de Montherlant : « Aux fontaines du désert ». — M. E. Bove : « M. Thorpe ». — « Poèmes », ahurissants, de M. Nino Frank.

Revue de France (15 mai) : M. E. Beau de Loménie : « La conspiration du bord de l'eau ».

Revue Universelle (15 mai) : « Les Soviets et la famille », par M. Jean Renard.

Notre Temps (1er mai). — « Chateaubriand en Amérique », par M. L. Martin-Chauffier. — « Vingt-cinq quatrains », de M. Robert Honnert, un vrai poète, dont les vers, plastiques, harmonieux, expriment toujours, et clairement, une idée, une sensation, une forme, une couleur :

La jeunesse, un pied sur le monde,
Voit les douleurs et les désirs ;
La vie humaine bat et gronde ;
Le cœur blessé ne peut mourir.

Le Crapouillot (mai) : numéro spécial sur « Paris », avec de belles photographies d'Atget illustrant un texte dû aux meilleurs écrivains.

Nouvelle Revue française (1er mai) : « Les éléments du drame chez Paul Claudel », par M. Jean Prévost. — « Courrier du Sud », par M. A. de Saint-Exupéry. — Lettres de Marcel Proust à M. Lucien Daudet.

Æsculape (avril) : « Les pendus dans l'histoire et dans l'art », par M. le Dr B. Bord.

Revue hebdomadaire (18 mai) : « Pauvre Napoléon ! » la comédie de M. Bernard Zimmer.

Revue des Deux Mondes (15 mai) : ... : « Le bolchévisme et l'armée ». — Mémoires du général Broussillow : « l'offensive russe de 1916 ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon des Tuileries. — Le Salon des Tuileries résume en un assez bref espace presque toute l'élite de la peinture contemporaine. Il est indulgent aux tentatives nouvelles et rebelle aux anecdotes historiques, aux toiles de commande et aux portraits photographiques et mondains. Cette année, il se tient dans une rotonde de la rue de l'Université où, grâce à un système d'épines simple et géométrique, les surfaces sont multipliées de façon a présenter beaucoup de peintures. Pour la sculpture, privée de son hall habituel, l'ingéniosité des sculpteurs a disposé statues et bustes, aux éclaircies des avenues que présentent ces épines, avec un joli sens du pittoresque. Il y a une très bonne salle claire pour les dessins et les gravures et aussi un appoint de baraquements bien aménagés. Ce Salon errant trouvera-t-il un jour son palais définitif ? C'est probable. Son établissement pourrait donner la formule du meilleur palais des Expositions, ce qui pourrait ne pas ressembler au grand Palais. Mais précisément, ce qui fait la force de la certitude de durée de ce Salon, c'est que ses membres sont unis par un lien moral et esthétique et non par l'habitude de se rendre, aux mêmes dates, annuellement, à un même bâtiment de l'Etat. Le Salon se présente, très vigoureux, avec ses deux compartiments qui ne sont pas tout à fait étanches, ce qui est juste, car fatalement les esthétiques et les métiers s'interpénètrent ; les jeunes ne ménagent pas les petites clôtures, dont s'entouraient jadis les cénacles, et amalgament dans leurs admirations des adversaires de la veille. Est-ce dédain des nuances ou mise au point? Simplement accroissement de connaissances et souplesse de métier, acquisition de ressources nouvelles pour les uns et les autres.

§

Albert Besnard expose un beau nu, peint lors de sa pleine maturité. Aman Jean a un portrait très délicat, très affirmé dans sa volonté de réserve, d'une chaude harmonie décorative rose et bleue, encadrant un clair visage vivant d'un joli sourire. Puis ce sont deux paysages d'étangs, poétisés par un vol d'hirondelles emplissant de leurs flèches rapides un ciel bleu sombre, où des nageuses fendent, de l'éclair doux de la chair de leurs épaules, une eau glauque, moirée de gris et de vert. Dans une sé-

rie de dessins rehaussés, Aman Jean semble s'être adonné à capter des effigies féminines dont il retrace le sourire de méditation, le joli caprice indiqué d'une moue des lèvres ou d'un frêle éclat aux yeux de ses modèles.

Flandrin traite le jugement de Pâris, avec de beaux nus, disposés comme des éléments à la fois vivants et architecturaux de sa composition. C'est d'un bel art classique, nourri de la connaissance et non de l'imitation de l'art des grandes périodes. Jacqueline Marval ouvre sa fenêtre sur une Notre-Dame comme treillissée de brume claire, dans une blanche et presque frigide atmosphère matinale. Un bouquet posé sur une table, entre les vitres ouvertes, s'égaie de sa symphonie florale, libre et variée. Autre toile : sur un petit guéridon, de larges plumes qui seront employées à orner un chapeau de leurs ondoiements rouge et bleu, s'épanouissent dans un savant désordre d'éléments divers de parure féminine. Charles Guérin montre un de ces portraits de femme aux traits purs, teint éclatant, robe brune, dans lesquels il donne toute sa mesure, mais en se spécialisant. Maurice Chabas appelle son art émouvant de paysagiste à encadrer la grâce calme de figures de rêve et de foi. Desvallières incarne dans des lignes violentes et le poudroiement sévère de ses couleurs des poèmes religieux. D'Adrien Karbowsky, dans le luxe simple et habituel de ses boiseries grises, des floraisons de roses, de pivoines et de tulipes. De René Karbowsky, l'épanouissement dans le paysage des cerisiers en fleurs et un bouquet de dahlias.

Urbain empreint d'un grand caractère le poudroiement de l'horizon et les plans solides d'une notation du pont Louis-Philippe. Il a aussi une très belle nature morte d'une matière somptueuse, tout en demeurant véridique. Ces deux toiles sont d'un grand peintre. Voici Henry Déziré, après tant d'incarnations féeriques ou païennes, saisi par le goût de la belle matière. Il apporte deux natures mortes, tout à fait de premier ordre par la beauté de la pâte et la vie intelligente des reflets. C'est vraiment un artiste très complet. Balande revient au pont de Cahors, dont il a déjà donné de si complètes images. Celle de cette année, saisie dans un bref raccourci, est très pittoresque. Il a aussi une belle page sur Mantes.

L'Harmonie jaune d'Henri Matisse, avec tant de jeux ingénieux sur sa dominante, est une de ces belles compositions où il prouve

une sensibilité de l'œil, assez indifférente aux formes, mais complètement réceptive de tous les mirages et de toutes les vérités de la couleur. Marchand revient de Syrie et, dans ce chaos de cérémonie religieuse dont Myriam Harry nous présente avec maîtrise la diversité, Marchand a choisi une danse de derviches chanteurs d'un beau caractère. Il a aussi une nature morte centrée d'un Bouddha sur écran violet, qui, pour la joie de la couleur, est une des œuvres captivantes de ce salon. La *sortie de tripot* d'André Chapuy contraste avec son *automne*, mais nul n'est plus souple que ce peintre, aussi capable de traduire les drames du travail et le majestueux silence de la forêt ou de la mer que la vie à Deauville et la partie sous le déluge étincelant des lumières. Chavenon a deux belles natures-mortes. Le village sous la neige et l'Enterrement, deux fortes pages d'accents rustique de Zingg. Une belle œuvre : le *patinage* d'Adrienne Jouclard avec une jolie fièvre à traduire le mouvement exact des personnages et une très rare habileté à le saisir. Chenard-Huché détaille très finement l'allure cordiale et rusée d'un paysan du Var et décrit une belle page du décor de Sanary. La femme rousse de Terechkovitch est une esquisse amusante. Jacques Thévenet a deux paysages du Morvan, tout à fait émouvants de finesse sensible, avec un art des lointains remarquable.

Clergé juxtapose un Amsterdam d'hiver, journée claire où les maisons rouges prennent un éclat pourpre et les canaux des couleurs de lames de métal, à un paysage de Rome aux lignes pures, à l'atmosphère languissante. Prinet établit un intérieur avec cet art consommé, tout en justes nuances, qu'on lui connaît. Le *nu à l'étoffe marocaine* de Marcel Roche a toutes les qualités d'abondance et de plénitude heureuse qui caractérisent son grand talent. Eberl, à côté d'une de ces têtes dont il a créé l'heureuse formule d'harmonie et de sentiment, expose un paysage de Clichy ; Esther Dumas, deux intéressantes marines. Camille Delamare, des tableaux de fleurs très délicats. Angèle Delasalle, le plus joli matin sur la Seine. Despujols donne une sorte de jugement de Pâris, ou, selon son titre d'*invitation à Cythère*, assez grande composition, un peu raide, comme à l'accoutumée, sous couleur d'hiératisme, et dans le style des derniers prix de Rome, tout cela trop médité pour que du charme s'en dégage. Peské, à côté d'un bouquet de fleurs, dépeint un aspect harmonieux des bords du

lac de Genève. Kars a un nu robuste et éclatant. Le Nu au fauteuil de Picart le Doux est une fort intéressante composition. Georges Darel, d'une facture énergique, enserre de belles harmonies colorées dans une ligne synthétique sans déformation. Notons le paysage de Corse et les oursins de Gritchenko, les paysages de Conrad, la belle montagne provençale de Paul-Emile Colin, le portrait de Simon-Lévy, celui, très simple, d'un primitivisme expressif, de Mme Odette des Garets, la grande nature morte, fortement composée, de Mme Rij-Rousseau.

§

Parmi 23 artistes dont il sied de souligner les progrès, Demeurisse avec un curieux paysage de montagne aux grands arbres renversés ; Brianchon, qui affectionne les études de cirque, a noté une répétition de gymnastes, dans une grise atmosphère diurne de cirque, la lumière blafardisée par la verrière de la coupole. Ses masses humaines sont élégamment disposées. Emile Compard, qui a donné tant d'efforts à peindre le tout dernier aspect de notre modernisme, la structure des autos et leurs rapports avec le paysage pendant la course, se délasse à une très intéressante étude de mulâtresse. Mme Gourgaud du Taillis nous présente un chasseur au repos. Le paysage (un coin de forêt) est frais et vigoureux, traité dans ses masses. La figure immobile est d'un bon caractère. André Fraye est depuis longtemps un de nos bons marinistes, il nous donne de savoureuses impressions d'Ouessant, d'un bon métier d'impressionniste dévoué au culte de la lumière et de sa pleine description. Jean Saint-Paul a un clair et souriant portrait de jeune fille, noté un jour de gaietés d'artiste, de gaieté et de dansé, amusant de la grâce juvénile du modèle et de la verve d'exécution du peintre. La *Source* de Mme Juliette Orivier nous offre une bonne composition avec des nus bien dessinés. Frelant est un graveur qui a beaucoup cherché la simplicité et la naïveté de l'exécution. Il transporte son système (qualité ou défaut, car la naïveté n'est pas toujours une qualité d'art) dans sa peinture. Ses larges paysages verts moutonnent de boqueteaux et de rideaux d'arbres, dont il cherche à donner la légèreté de foisonnement dans les lointains, d'un métier un peu méticuleux, non sans un peu d'alourdissement dans sa précision.

Michel Colle a rapporté de Tunis une claire vision de terrasses,

dont l'îlot est cerné de rues profondes, très vivantes, par une sorte de fuite parallèle de quelques passants et des reflets colorés des éventaires des boutiques. Un grand arbre se dresse, émergeant d'un patio. Les lointains s'enfuient vers les lacs. C'est d'une très agréable impression. Il y a très peu d'orientalistes à ce Salon, sauf le plus important, Suréda, avec une forte étude de vieilles femmes juives, en serre-tête noir et mantelet blanc, rayé de noir, sévères dans un riant paysage. M[lle] Magdeleine Dayot alterne de présenter un coin de verdure provençal, baigné de belle lumière, et une crique bretonne avec, au loin, l'ornement de la plaque bleue de la mer.

Deltombe décrit le plus souvent des paysages plantureux où l'étude réaliste du motif n'exclut pas une préoccupation décorative, permanente chez lui. Il donne ainsi des paysages abondamment fleuris de vie. M. Jules Ausset a de bonnes études de plages dans des tonalités contrastantes de latitude et d'heure. Le pont, les péniches, les foules, les houles de passants encombrant les restaurants de banlieue parisienne trouvent en Ghy Lemm un interprète amusant parce qu'amusé, très agile et pittoresque. Il y a de la science et de la bonne mise en page et de l'agrément dans les paysages de Kosloff. Grunsweigh s'est épris de la banlieue bourgeoise. Il excelle à noter ce qu'il y a de caractère dans les maisonnettes et les jardins du Vésinet. C'est aussi un bon portraitiste. Iser est en vif progrès et son étude de deux femmes en costume de cirque est solide et attachante. Roland Oudot est un peintre de mouvement, ingénieux et doué d'une belle fougue raisonnée d'exécution ; on considérera son *marché* comme une forte réalisation après les belles promesses antérieures. Jacques Denier est tout à fait intéressant dans ses recherches de simplicité méditative et communicative. Son portrait de vieillard est une page remarquable et sa liseuse empreinte de réelle intimité. C'est du talent, et grand, de fournir une note si juste, dans sa sobriété.

Madame Arminia Babaian, dans la tenue de son style et le bel enchaînement de ses harmonies, tantôt profondes, tantôt ténues, donne un coin de jardin, et son art très intelligent s'affirme dans l'excellente image qu'elle donne de notre confrère Louis Laloy.

Anet est un débutant doué. Il rapporte de Juan-les-Pins deux pages très agréables, surtout une route blanche, près de la mer, avec un fond d'arbres, et la notation jolie d'une maison

provençale. La terrasse en est entourée d'une balustrade en fer forgé, et les jeux de lumière au travers des ajourements apparaissent justes et délicats. Autre toile : des barques bien d'aplomb dans le petit port de Juan-les-Pins. Mme Mania Mavro apporte une de ses notations mouvementées de la Creuse et une jolie page sicilienne. Radda se fait un style coquet et nerveux pour rendre des imaginations XVIIIe siècle en vocabulaire tout moderne, avec d'aimables facilités dans un dessin pourtant observé. Mme Piramowicz traduit, avec un frais éclat, des ensoleillements sur les vues d'Espagne. A noter le Toulon de Vergé Sarrat, les neiges de Villard, les paysages sérieux et sombres de Parturier, les péniches sous la neige de Martin-Ferrières vigoureusement modelées dans une atmosphère exacte. Mme Marie Marevura pratique le pointillisme, et en ce moment-ci, parmi la jeunesse, cela peut passer pour une originalité, mais il est très bien de choisir, hors la mode, de beaux exemples et Mme Marevura se sert du procédé avec la plus grande habilité. Technique à part, c'est une artiste de sentiment profond et les têtes de jeune fille qu'elle a peintes prouvent, chez leur auteur, la sensibilité la plus délicate. Claude René Martin donne une vive impression du port de Honfleur. Charlotte Gardelle expose un très-vivant portrait. Méla Muter, de son faire large et un peu mélancolique, présente la physionomie du compositeur Albert Roussel. Thomas-Jean note d'aimables aspects de Fontainebleau. Moudzain un intérieur avec une figure de guitariste, encadrée d'un décor clair bien gradué. Portat a un beau paysage. Val d'éclatants bouquets. Migot, un très curieux portrait de vieille Beauceronne. Gluckmann, un paysage de rue de savoureuse couleur ; Serge-Henri Moreau s'est presque spécialisé dans la peinture de la banlieue immédiate. des *fortifs* et de la zone et continue à en tirer d'assez bons effets. Igonnet de Villers peint largement le décor de Paris. Andrée Fontainas décrit une intéressante figure de pianiste.

Il y a toute une série de Japonais, diversement intéressants, les uns pour ce qu'ils gardent de la technique d'Extrême-Orient, les autres par ce qu'ils mêlent plus ou moins volontairement de cette technique à l'étude des maîtres impressionnistes, et même de quelques constructeurs nouveaux. Koyanagui, dans ses études d'animaux (cette année des pékinois) garde de la saveur traditionnelle dans une grande légèreté d'exécution. Mme Okanouyé-

Riu se démontre un intéressant peintre de fleurs. Notons Keizo Koyama, européanisant, Hasegawa qui est aussi un remarquable graveur, Kumaska qui donne un pittoresque aspect de l'église de Cagnes, et encore Tanaka, Oka, Okami, Takiyama, Toda, etc.

§

Quelques paysagistes, Bernard Toublanc, avec des études de murs et de toits d'un village de Seine-et Oise, les ports d'Audierne, vives notations schématiques, mais expressives, de Pierre de Belay, la petite place de banlieue d'Andrey Prévost, les larges et fraîches études du Loir, d'André Arnold, les paysages de belle simplicité de Georges Carré, l'étude de Digne fortement traitée par Roger Casse, les neiges de Robert Lemercier, les mas aux oliviers de Camille Leroy, la Souvèse de Lewitzka, le paysage provençal de Coubine, la très intéressante notation naturiste de Mme Crissay qui nous montre aussi une Baigneuse de séduisante harmonie, le grand paysage du pays de Nice, œuvre remarquable de Jaulmes, l'escalier à Belleville de Quizet, le paysage dur, mais large, de Ryback, le soleil couchant à Corté, d'une composition très serrée, d'André Strauss, un très bon portrait de femme d'André Tzanck, les paysages de Suzy Naze et encore Léon Paul, Fe ler avec une ingénieuse composition.

La négresse de Kramstyk est peinte de verve, Hélène Marre a un excellent portrait de jeune femme, Henri Franck traduit, avec aisance, des minutes rares d'atmosphère fraîche et colorée du Dauphiné. Le nu de Kvapil est, comme toujours, très agréable, sans affectation de joliesse. Signalons Kanelba au faire impressionniste très sensible, Vivès-Apy, excellent peintre de la Provence comme Bagarry qui se borne cette fois à un portrait, un nu de Pailés, les péniches et les remorqueurs de Pacquet, d'une bonne mise en page, les portraits d'Ortiz, le rideau aux jolis tons d'Andrée Joubert, l'évocation de Le Wino, les fantaisies de du Marboré.

Notons de bonnes pages de Carlos Reymond, Laglenne, Yvonne Mareschal, Kikoïne, Ladureau, Toledo Piza, Reno, Van Parys, un beau paysage de village quercynois de Mme Claire Valière, la scène de vie juive de Menkès, celle de Mané Katz, les savantes compositions de Retb, les images un peu indécises de Mme Makoska, les deux jeunes filles de Mlle Madeleine Bunoust, remar-

quable étude, la danseuse de Caillard, la marine de Cominetti, la femme assise et la femme couchée de Creixams, artiste doué au plus haut degré de verve et de mouvement, le portrait vigoureux et le nu souple et coloré de Mme Lilian Fisk. Gaudissard nous donne, dans une belle mise en page, une vue de crique algérienne, silencieuse et tranquille, presque hors du temps. Notons la nature morte aux raisins noirs de Marcel Bach dans de jolies oppositions de verts et de noirs ; le Pont-Royal et le Pont des Saints-Pères, frileux et gris d'André Barbier, le port de Marseille et les silhouettes expressives de joueurs de cartes que nous montre Valdo Barbey, et encore Bischoff, Bompard, Cavaillon, Iwan Cerf.

Un brève rétrospective rappelle l'art remarquable de Verdilhan (Mathieu) à synthétiser les aspects divers du port de Marseille et à en étudier les architectures riveraines.

§

LA SCULPTURE. Ce n'est point tant au Salon des Tuileries qu'expose Bourdelle cette année. Le point culminant de son œuvre, il nous le montre place de l'Alma, avec ce beau monument à Mickiewicz d'une forme si pure dans son ingénieuse profusion de richesse ornementale. Il a aux Tuileries deux études de buste d'une sorte de Messie théosophe.

De James Vibert, son propre buste très synthétisé, très expressif, affirmation d'un art de statuaire particulièrement robuste, un buste de jeune fille d'Emile Arnold, un buste de jeune fille de Guénot, une tête d'homme qui fait songer aux gothiques, œuvre puissante qui représente Abbal, le promoteur de la taille directe, dont il demeure d'ailleurs le mainteneur. Wlérick a une jolie statuette de femme, Anna Bass expose une exquise statuette de femme qui s'éveille, Popineau un grand nu. Citons Indenbaum, Martinet, Hermandez, Contesse, Marec Swarc, Belmondo, Clara. Les sculpteurs se sont réservés cette année, conviés d'ailleurs à n'envoyer qu'une œuvre. Nombre d'entre eux se sont abstenus. A l'art décoratif, on n'a guère à admirer que Brindeau de Jarny, sa fertile invention et son métier expérimenté. Aux dessins, de très belles figures féminines sous la note rare de douceur et de suavité à la fois grave et souriante d'Aman Jean, un beau dessin

de Jane Poupelet. A la gravure, Beltrand, toujours direct et précis, Laboureur, elliptique, Gabrielle Faure, Angelina Béloff, etc ..

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition de « la Fleur et l'Oiseau dans l'art chinois » au Musée Cernuschi. — L'exposition Gustave Courbet au Petit-Palais. — Exposition de tapisseries de la Renaissance à la Manufacture des Gobelins. — Exposition de céramique russe ancienne à la Manufacture de Sèvres. — Exposition de la bijouterie, joaillerie et orfèvrerie au Musée Galliera. — Expositions au Musée des Arts décoratifs. — L'exposition des colonies françaises de l'Amérique du Nord à l'hôtel de la Société de géographie — Expositions à la Bibliothèque de Versailles et à la Manufacture nationale de Beauvais. — Exposition d'art japonais au Jeu de Paume. — Mémento.

La douzième exposition des Arts de l'Asie, qui s'est ouverte le 3 mai au **Musée Cernuschi** et durera jusqu'au 1er juillet, est consacrée à un sujet particulièrement attrayant : la Fleur et l'Oiseau dans l'art chinois au cours de cinq mille ans, et l'on devine, rien qu'à l'énoncé de ce programme, qu'elle est une des plus séduisantes qu'ait organisées, avec sa science et son goût accoutumés, M. d'Ardenne de Tizac. Elle comprend, comme d'habitude, deux parties : l'une archéologique et savante (c'est, à notre avis, la plus captivante, parce qu'elle nous réserve le plus de surprises et que les œuvres rares et précieuses dont elle est composée comportent le plus d'enseignements), l'autre faite plutôt pour le plaisir des yeux. — La première, constituée par des objets groupés dans la grande salle, apporte nombre de pièces d'un intérêt capital, montrées pour la première fois ; tels sont, en suivant l'ordre chronologique : de l'époque Tchéou (XIIe-IIIe siècles avant J.-C.) des appliques en bronze en forme d'oiseaux stylisés et des objets en jade, parmi lesquels un couteau de sacrifice dont le manche se termine en tête d'oiseau ; un vase rituel, en bronze à couvercle, d'une patine extraordinaire, appartenant à M. Wannieck ; — de l'époque des Han (IIe siècle avant J.-C.-IIe siècle après) de précieux objets venus de la collection Joseph Homberg : une sorte de harpé (insigne de commandement) en forme d'oiseau en bronze niellé d'or, des agrafes de vêtements incrustées de turquoises, des extrémités de timons en bronze niellé d'argent, une applique en bronze formée d'une énorme tête d'oiseau à l'œil démesuré ; puis, trouvés dans des tombes du Ve siècle, de curieux

oiseaux en terre cuite à têtes humaines ou à têtes d'animaux ; — de l'époque T'ang (VIIe siècle) de magnifiques céramiques vernissées, parmi lesquelles des plats à décor floral, d'un riche et harmonieux coloris, sont comme les ancêtres des beaux plats de Damas ; — enfin, remontant au XIIe siècle, quelques grandes peintures sur soie représentant les unes des fleurs, une autre un *Aigle blanc perché*, d'une grandeur de style, d'une sobriété et d'une distinction de coloris qui montrent, ainsi que deux estampes en couleurs d'un art raffiné (branches de fleurs), que, dans ce domaine comme dans d'autres, les Chinois ont été les devanciers des Japonais avec encore plus de maîtrise. On remarquera encore, dans la salle suivante, un de ces beaux tapis aux tons bleus et crème, devenus si recherchés, datant du XVIIe siècle.

Et maintenant, à partir de cette époque, c'est pour le régal des yeux, dans cette dernière salle et les trois qui précèdent la grande, une profusion de pièces de toute sorte en diverses matières — vases en porcelaine, jades, cristaux de roche et autres pierres dures, laques, émaux cloisonnés — qui font admirer l'étonnante imagination, l'étourdissante virtuosité, la richesse de couleurs avec lesquelles les artistes de l'Empire du Milieu se sont ingéniés à traduire la fleur et l'oiseau soit isolément, soit comme éléments de décor. Il y a là, par exemple, des corolles de fleurs en jade blanc ou rose tout à fait exquises, et la première des petites salles, tout entière peuplée de figurines de coqs, de grues, de canards, d'oiseaux de toute espèce, est la plus amusante et la plus chatoyante des volières.

§

Au **Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris,** l'exposition Gustave Courbet, ouverte le 24 mai et qui se terminera le 30 juin, offre un régal d'un autre genre, mais qui ne sera pas moins goûté. Dès l'an dernier, la Ville de Paris s'était proposé de rendre hommage au maître d'Ornans à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort ; des circonstances matérielles ayant empêché alors l'exécution de ce projet, c'est aujourd'hui seulement qu'il est réalisé, et d'une façon qui fait honneur au conservateur du Petit-Palais, M. Camille Gronkowski, et à ses adjoints MM. Georges Pascal et Gilles de la Tourette : environ 150 toiles prêtées par des musées ou des collections privées de

France et de l'étranger — M. Gronkowski a obtenu de Dresde, de Berlin, de Hambourg, de Stockholm, de Vevey, et jusque des Etats-Unis, — composent, avec quelques dessins et sculptures, dont la statue du *Jeune pêcheur de chabots* modelée par Courbet pour orner une fontaine de son village natal, un résumé de l'œuvre de l'artiste qui permet d'apprécier à toute sa valeur l'admirable tempérament de peintre, les extraordinaires qualités de métier, de cet homme par ailleurs si borné (1) « impulsif et sincère, orgueilleux et rustique », remarque à juste titre M. Gronkowski, « mais véritable puissance de la nature lorsqu'il peignait ». Si quelques grandes œuvres sont absentes — par exemple l'*Enterrement à Ornans* et l'*Atelier*, qu'il était difficile à cause de leurs dimensions, et d'ailleurs bien inutile étant donné la proximité du Louvre, de déplacer ; l'*Après-dîner à Ornans*, de 1844, et la *Vallée de la Loue*, que le conservateur du Musée de Lille n'a pas cru devoir prêter, pas plus que celui de Nantes, les *Cribleuses de blé*, de 1857, admirées à Paris à la Centennale de 1900 ; les *Demoiselles de village*, de 1852, émigrées en Amérique ; la *Fileuse endormie* et les *Baigneuses* du Musée de Montpellier, auxquelles le coup de cravache dont l'empereur, visitant le Salon de 1853 la veille de l'ouverture, avait caressé la croupe rebondie d'une des femmes (« une percheronne ? » avait interrogé l'impératrice qui venait de voir le *Marché aux chevaux* de Rosa Bonheur) fit une réclame que Courbet ne dédaigna pas, — on trouvera cependant beaucoup de sujets d'émerveillement, à commencer par la grande toile des *Casseurs de pierres*, du Salon de 1850-1851, qui fut alors très discutée, mais exerça tant d'influence, et que le Musée de Dresde a eu la bonne fortune d'acquérir en 1904 pour la somme de 50.000 fr. Cette œuvre, une des plus admirables de Courbet, est le « clou » de l'exposition. Autour d'elle et dans les salles voisines sont accrochés d'autres tableaux célèbres — et que, par suite, il est superflu de commenter. D'abord ceux qui appartiennent au Petit-Palais : le charmant *Courbet au chien noir* (1842), les délicieux portraits de ses sœurs (1844 à 1847), le groupe romantique des *Amants dans la campagne*, réplique

(1) ...Pour la profondeur de la stupidité
Si Hugo est le puits, Courbet est la citerne,

écrivait le poète Emile Bergerat, rappelle M. Georges Pascal dans son article sur l'Exposition du Petit-Palais (*Beaux-Arts*, 15 mai 1929).

du tableau du Musée de Lyon, *La Sieste* (1868), *Les Baigneuses*, *Les Rochers à Ornans*, les effigies de *Corbinaud* (1863), de *Proudhon et ses enfants* (1865) et du *Père de Courbet* (1874), etc. Ce sont ensuite les autoportraits *L'Homme blessé* (1844) et *L'Homme à la ceinture de cuir* (1849) du Louvre ; les *Paysans de Flagey revenant de la foire*, du même Salon de 1850-1851 que les *Casseurs de pierres* et qui ne furent pas moins critiqués ; le fameux tableau de *La Rencontre* (Courbet, revenant de Francfort, accueilli sur la route de Montpellier par son ami l'amateur Alfred Bruyas, tableau auquel, à l'Exposition de 1855, on donna ce titre familier : « Bonjour Monsieur Courbet ! » et qui fut l'objet d'inépuisables plaisanteries) (1) ; le *Courbet au col rayé* (1854) du même Musée de Montpellier, étude pour la tête du peintre dans le tableau de *L'Atelier* ; la grande toile (appartenant au Petit-Palais) des *Demoiselles des bords de la Seine*, autre sujet de scandale au Salon de 1857, et plusieurs études préparatoires ; une *Femme nue endormie* (1862) ; la grande composition en deux exemplaires sous un éclairage différent, de *Vénus et Psyché* (1864), à laquelle nous préférons un exquis tableautin, *Femme se coiffant*, où, par la justesse de l'observation, le rendu délicat de la lumière dans un intérieur, Courbet s'égale à Terborch et à Vermeer ; — parmi les portraits, celui (appartenant au Musée de Vevey) de son ami Max Buchon, dont il illustra plusieurs livres qu'on verra dans une des vitrines de l'exposition ; ceux d'*Ansout* (Musée de Dieppe), de *Jules Vallès* (coll. Boreux), de *Rochefort* (Musée de Versailles), du *Père Suisse*, fondateur de l'Académie Colarossi ; le beau tableau de *La Dame de Francfort* dans un paysage (1858) ; *Jô l'Irlandaise* (Musée de Stockholm) ; — dans le groupe des vues de nature, le *Château de Chillon* (Hôtel de ville d'Ornans) ; deux *Cascades* (Musée de Stockholm et collection Peytel) ; deux répliques de la *Vague* du Louvre, dont une au Musée de Francfort ;

(1) « On ne s'abordait dans la rue qu'en disant : Bonjour, M. Courbet ! Les quatrains et les chansons circulèrent, et Banville, dans une de ses *Odes funambulesques*, promena ses lecteurs à travers une nature désolée qui disait :

> Ami, si tu me vois à ce point triste et laide,
> C'est que M. Courbet vient de passer par là,

Tandis que le chœur des herbes et des saules reprenait :

> Bonjour Monsieur Courbet ! comment vous portez-vous ?

(J. Laran, *Courbet*, coll. « L'Art de notre temps) ».

une charmante vue de *Château-Gaillard* (collection Ch. Léger); l'admirable tableau de la *Biche forcée sur la neige*, de 1851, réapparu à l'Exposition Universelle de 1889 (collection du vicomte de Douville-Maillefeu); un *Chat-huant dépeçant un chevreuil* (Musée de Berlin); un *Renard pris au piège* (coll. Matsakata); un *Cerf à l'eau* (Musée de Marseille); le *Jeune Taureau* de la collection Bunau-Varilla; une étude pour le chien de l'*Enterrement à Ornans*; des bouquets de fleurs, dont un (n° 93), peint à Sainte-Pélagie, appartient à l'hôtel de ville d'Ornans, etc. — Un médaillon en terre cuite de Mme Max Buchon par Courbet, des dessins, dont une étude pour l'*Enterrement à Ornans*, des autographes (dont un cahier de classe) et des lettres (l'une est consacrée à l'affaire de la reconstruction de la colonne Vendôme, qui empoisonna ses derniers jours), des documents de toute sorte prêtés par M. Ch. Léger, l'homme de France qui, depuis la mort de G. Riat et de Théodore Duret, connaît le mieux Courbet, des caricatures amusantes, la palette de l'artiste, sa pipe, etc., complètent ce bel ensemble.

§

Pendant ce temps, la **Manufacture des Gobelins** avait ouvert une exposition (qui durera jusqu'au 1er juillet) de tapisseries de la Renaissance, suite de l'exposition de tapisseries gothiques qu'elle avait organisée l'an dernier, et non moins intéressante que celle-ci. On y trouve, en 58 pièces, un aperçu de l'art des haut-lissiers en France, dans les Flandres et en Italie au XVIe siècle, et l'on y admirera particulièrement quatre pièces (n°s 6 à 9) d'une magnifique tenture, aux claires tonalités, la *Vie de saint Julien*, (appartenant à la cathédrale du Mans) qui, par le style, les types et le décor, se relie à l'époque gothique; puis, deux scènes (n°s 10 et 11) d'une *Histoire de David et Bethsabée* aux pittoresques détails; une suite (n°s 13 à 16) d'*Hercule combattant les monstres* et une *Mort de l'éléphant* (n° 17) d'un beau style décoratif, où se montrent, en outre, l'observation et l'amour de la nature qui éclatent si victorieusement dans la célèbre tenture bruxelloise des *Chasses de Maximilien*, dont le Louvre a prêté trois pièces (n°s 29, 30 et 31); un *Tournoi* (n° 21), tissé à Florence; deux pièces d'une autre tenture célèbre (Molière la mentionne dans l'inventaire d'Harpagon) et charmante dans sa

naïveté rustique : les *Noces de Gombaut et Macée* (nos 42 et 43) ; deux autres d'une curieuse tenture allégorique de *Banquet* et *Dîner* (nos 35 et 36) ; cinq d'une remarquable *Histoire de Diane* provenant des ateliers de Fontainebleau et décorant le château d'Anet (nos 49 à 53) ; puis des tapisseries où l'ornement joue le rôle principal, des « verdures », etc.

§

Dans une autre manufacture nationale, à **Sèvres**, s'est ouverte le 15 avril, pour durer jusqu'au mois d'octobre, une exposition qui mérite également d'attirer les visiteurs. Il s'agit d'une réunion de près de 700 pièces de faïence et surtout de porcelaine sorties de la manufacture impériale de Saint-Pétersbourg, fondée en 1744, ou de manufactures privées du XVIIIe et du XIXe siècle, dont la majeure partie appartenait à l'organisateur de cette exposition, M. A. Rosembergh, qui en a généreusement fait cadeau au musée céramique de notre manufacture, et dont le reste a été prêté par des collectionneurs russes. A côté de pièces dans le goût français exécutées à la manufacture impériale (ce qui s'explique par le fait qu'à partir de 1775, nous apprend M. Denis Roche dans l'érudite et intéressante préface du catalogue, le directeur en fut un de nos compatriotes, Dominique Rachette), à côté de ces bonbonnières, de ces biscuits, de ces assiettes, de ces services décorés de la façon la plus délicate et la plus charmante, les amateurs admireront peut-être encore davantage les productions des manufactures privées, moins parfaites assurément au point de vue technique, mais d'un art plus spontané, plus naïf et plus libre, figurines rehaussées de vives couleurs, où les artisans se sont inspirés surtout de la vie russe et des types qu'ils avaient sous les yeux.

§

Au **Musée Galliera**, l'exposition d'été (qui restera ouverte jusqu'au 11 juillet), organisée cette fois par la Chambre syndicale de la bijouterie, joaillerie et orfèvrerie de Paris, présente les plus belles créations de ses membres dans ces trois catégories avec une amusante rétrospective des bijoux des époques précédentes. Il y a, parmi les œuvres d'orfèvrerie d'aujourd'hui, des merveilles qui, tout en s'appliquant à être modernes, et malgré leurs

lignes souvent anguleuses, restent bien dans le goût français. (Il faut en rapprocher l'exposition de l'orfèvrerie de 1800 à nos jours qui s'ouvre en ce moment au **Musée des Arts décoratifs**, avec celle des belles peintures rapportées par M. Paul-Elie Dubois de sa mission au Hoggar). Quant aux bijoux de toute espèce, où se combinent avec l'étincellement des diamants l'éclat et les couleurs des émeraudes, des rubis, des améthystes, des émaux, les vitrines où, dans la salle du fond plongée dans l'ombre, ils scintillent sous un éclairage électrique invisible, sont une éblouissante vision des Mille et une nuits.

§

La **Société de géographie** a organisé dans son hôtel, 10, avenue d'Iéna, une exposition historique (ouverte jusqu'au 24 juin) ayant trait aux colonies françaises de l'Amérique du Nord. Présentée dans un décor de drapeaux et d'uniformes militaires soigneusement reconstitués, elle offre une abondante collection de souvenirs et de documents de toute espèce, prêtés par les familles des personnages mêlés aux événements de l'époque et par le gouvernement du Canada lui-même : tableaux, bustes, miniatures et estampes où revivent les traits des explorateurs, comme Jacques Cartier et Cavelier de la Salle, et des chefs militaires, comme le marquis de Montcalm (dont on voit de nombreuses reliques), le marquis de Vaudreuil, etc., et ceux de l'héroïque jeune fille Madeleine de Verchères qui, à quatorze ans, seule avec deux domestiques, soutint victorieusement dans un fort l'assaut des Iroquois ; la chaise de poste du duc de Lewis, qui, à la mort de Montcalm, prit le commandement de l'armée ; puis, des souvenirs de la Louisiane et de Saint-Domingue, parmi lesquels une canne d'honneur sculptée par des nègres pour être offerte à Toussaint-Louverture et une lettre de l'épouse du général noir ; de nombreux documents concernant les missions des Jésuites et des Sulpiciens au Canada (1) ; des cartes et imprimés, parmi lesquels l'exemplaire, daté de mai 1507, de la *Cosmographie* de Waltgemüller où, pour la première fois le Nouveau

(1) Collection complétée par une érudite et intéressante brochure du P. d'Hérouville, *Les Missions des Jésuites au Canada, XVIIe et XVIIIe siècles*, avec une analyse, par M. A.-L. Leymarie, secrétaire général de l'exposition, des documents figurant dans les vitrines.

Monde est appelé « Amérique » ; enfin, entre quantité d'autographes, une lettre de Voltaire qui ne fait pas grand honneur à sa perspicacité : réprouvant les expéditions entreprises par nous au Canada, ces « quelques arpents de neige », il conclut : « J'aime mieux la paix que le Canada et je crois que la France peut être heureuse sans Québec. »

§

Il faut signaler encore, à la **Bibliothèque de Versailles**, une intéressante exposition d'ex-libris français anciens et modernes, organisée par la Société des amis de cette bibliothèque avec le concours de la Société française des collectionneurs d'ex-libris, et qui durera jusqu'au 30 juin ; — puis à la **Manufacture de Beauvais**, l'ouverture de la onzième « saison d'art », constituée principalement par l'exposition des récentes tapisseries exécutées pour des meubles modernes.

Enfin, au moment où nous corrigeons les épreuves de cette chronique, s'ouvre au **Jeu de Paume**, quelques jours seulement après le départ des Suédois, une nouvelle exposition d'art étranger (qui durera jusqu'au 15 juillet), consacrée aux artistes japonais modernes continuant la tradition d'autrefois. Nous ne pouvons donc, à notre grand regret, que mentionner succinctement cette manifestation, cependant si séduisante, où, à côté de peintures, se trouvent également des étoffes brodées, des céramiques, des objets en bronze, en argent, en laque, en ivoire et en bois tressé. Mais nous tenons à dire quel régal délicat sont pour les yeux ces peintures légères au lavis sur papier, dans leur encadrement de soie brochée, où, tout en étendant la gamme de leurs effets et le choix de leurs sujets (mais c'est dans l'interprétation des fleurs et des animaux qu'ils excellent) des artistes actuels du Japon restent fidèles aux procédés classiques et montrent tant de spontanéité, de vérité et de fraîcheur. C'est toute la poésie du Japon de Loti et des *haï-kaï* qui s'exhale de ces compositions délicieuses.

Mémento. — Un livre vient de paraître, *Les Principes de la peinture d'après les maîtres* (par M. J. de Nicolay (l'auteur, 12, rue du Paon à Troyes ; III-490 p. av. 339 fig. et 2 planches en couleurs ; 45 fr.) qui sera pour les jeunes gens qui se destinent à la peinture et les visiteurs des musées un guide des plus précieux. Conçu à la façon de la *Gram-*

maire des arts du dessin de Charles Blanc, mais rédigé sous une forme moins abstraite, cette sorte de grammaire de la peinture s'applique à exposer les principes qui servirent de règles aux maîtres de tous les temps dans l'exécution de leurs chefs-d'œuvre et à montrer, avec exemples à l'appui, au nombre de plus de trois cents pris dans les créations de toutes les écoles depuis les *Noces aldobrandines* jusqu'aux plus récentes toiles de nos peintres, comment ils ont compris la composition, le dessin, le coloris, les problèmes de la lumière et du clair-obscur, pratiqué les différentes sortes de peinture. Programme immense qui suppose une infinité de connaissances, de recherches, d'études, et dont la réalisation, on n'en sera pas surpris, n'a pas demandé moins de vingt-quatre années de travail à M. de Nicolay. Nul d'ailleurs n'était mieux préparé que lui à mener à bien une aussi vaste entreprise : petit-fils du comte Amédée de Beauffort, inspecteur des Beaux-Arts du royaume de Belgique, qui avait épousé une arrière-petite-fille de Rubens, il a passé toute son enfance au milieu des tableaux, et élevé, dans le culte du beau, il a ensuite parcouru, en vue de ses études, les musées de tous les pays (il connaît tous ceux de France, sauf deux). Si l'on ajoute à ses observations personnelles la lecture de tous les ouvrages écrits sur le sujet et dont on trouvera la bibliographie dans ce livre, on jugera de l'érudition et de la compétence exceptionnelles avec lequelles le livre dont nous parlons est rédigé ; avec sa riche moisson de faits, d'observations et de textes, éclairés par les nombreuses images qui les accompagnent, il constitue, pour ceux, techniciens ou simples amateurs, qui veulent s'initier à la compréhension des chefs-d'œuvre afin de les mieux goûter, le plus précieux des éducateurs.

AUGUSTE MARGUILLIER.

PUBLICATIONS D'ART

André Michel : *Sur la peinture Française au XIXe siècle*, Colin. — Georges Lecomte : *La vie héroïque et glorieuse de Carpeaux*, Plon. — Rainer Maria Rilke : *Auguste Rodin*, Emile-Paul. — George Soulié de Morant : *Histoire de l'Art Chinois, de l'antiquité jusqu'à nos jours*, Payot. — Jacques Robiquet : *L'Art et le goût sous la Restauration*, Payot. — François Lehel : *Notre Art Dément*, Jonquières. — Jean Goudal : *Volontés de l'Art Moderne*, Rieder.

Les amateurs, les connaisseurs, capables de juger, d'apprécier des tableaux, des meubles anciens, sont nombreux. C'est un métier qui s'apprend tout comme un autre. Le goût s'éduque, se forme, s'épure par l'étude et l'analyse des œuvres et des objets. Il arrive souvent que des experts, compétents pour les choses du passé, commettent les erreurs les plus lourdes quand ils se tournent vers leur époque Beaucoup se piquent de dédaigner la production contemporaine. Il faut se méfier de ces admirateurs exclusifs

des périodes révolues. L'attitude d'un amateur devant les œuvres récentes permet seule de contrôler la qualité de son jugement et de sa sensibilité.

André Michel, qui fut critique d'art et conservateur de la sculpture moderne au musée du Louvre, et dont le nom est attaché à *l'Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, important ouvrage qu'il a composé avec la collaboration des spécialistes les plus qualifiés, avait publié pendant quarante ans un grand nombre d'articles, notamment au *Journal des Débats*. Ses amis en ont réuni quelques-uns sous ce titre : **Sur la peinture française au XIXe siècle**. L'ensemble forme un livre abondant en renseignements sur les grands artistes de ce XIXe siècle, stupide si l'on veut, auquel nous tenons encore par toutes nos fibres : David, Gros, Delacroix, Ingres, Corot. Vers le milieu du siècle, l'art officiel dégénère. André Michel a su éviter d'être dupe de l'extraordinaire école de faux maîtres qui s'est épanouie sous le second Empire et sous la troisième République avec la complicité des corps constitués. Né à Montpellier, où sa famille était liée avec celle du peintre Bazille, il était prêt à accepter les impressionnistes. Il ne les a pas acceptés pourtant sans une certaine réserve, qui se justifie quand on compare la peinture d'aujourd'hui et celle d'il y a cent ans.

M. Georges Lecomte s'est prononcé en faveur de l'impressionnisme dès ses débuts dans les lettres, qui remontent à plus de quarante ans. Il a été l'un des critiques d'art qui l'ont défendu, soutenu et finalement imposé. Ils étaient fort peu nombreux vers 1887 et il fallait beaucoup de courage et de clairvoyance pour se joindre à eux.

On s'est figuré quelquefois que les partisans de l'impressionnisme ne toléraient aucune autre forme d'art. C'est une erreur ; tous ceux qui se sont intéressés à la peinture nouvelle, artistes, littérateurs, amateurs, ont fréquenté assidûment les musées. Ils ne détestaient que l'art académique, qu'ils considéraient comme une pauvre contrefaçon de l'art ancien. Ils ne confondaient pas Ingres ou David avec Bonnat ou avec Bouguereau. Parmi les sculpteurs du XIXe siècle, ils goûtaient surtout Rude, Barye, Carpeaux. C'est à ce dernier que M. Georges Lecomte vient de consacrer un livre : **La vie héroïque et glorieuse de Carpeaux**.

Pauvre et dure au début, écrit-il, sans cesse tourmentée, même aux heures des plus splendides réalisations, effroyablement douloureuse vers la fin, la vie de Carpeaux fut un héroïque et glorieux calvaire.

Carpeaux, né à Valenciennes en 1827, fils d'un maçon et d'une dentellière, parvint à étudier la sculpture au prix de mille privations. Impulsif, ardent, volontaire, il se jeta avec emportement contre les obstacles qui se dressèrent devant lui. Par certains côtés, sa vie est une vie de misère et de souffrance ; par d'autres, c'est celle d'un prince charmant. Carpeaux savait plaire. Reçu à la cour des Tuileries, bien vu de l'Empereur et de l'Impératrice, il eut la bonne fortune de sculpter des groupes destinés à des emplacements choisis, le Louvre, l'Opéra, l'avenue de l'Observatoire.

La vie d'un pareil homme n'avait pas besoin d'être romancée pour être plus attachante qu'un roman et M. Georges Lecomte l'a racontée avec le souci d'être vrai, de faire comprendre son héros et de restituer l'entourage, le milieu, l'époque.

L'existence de Rodin fut longtemps obscure avant de devenir, elle aussi, glorieuse. Rainer Maria Rilke, écrivain tchèque de langue allemande, récemment décédé, qui fut lié avec lui, rappelle, dans un livre intitulé **Auguste Rodin**, que *l'Homme au nez cassé* fut refusé au salon en 1864. Le grand sculpteur, qui devait être dans sa vieillesse plus entouré, plus admiré qu'aucun artiste de son temps, lutta pendant de longues années avant de faire reconnaître son talent. De belles héliogravures hors texte donnent du prix au livre de Rilke : on se plaît à revoir des œuvres de Rodin, on ne se lasse pas de contempler ses dessins qui, par la plénitude de la forme, le condensé du mouvement, évoquent toute la puissance d'appétits, de passions, de souffrance, de déchirement contenue dans le corps humain.

Il n'existe, paraît-il, dans l'univers aucune histoire de l'art chinois, aucune histoire générale du moins, car les ouvrages particuliers ne manquent pas. M. Soulié de Morant s'est proposé de combler cette lacune. Son **Histoire de l'Art Chinois depuis l'antiquité jusqu'à nos jours** apporte un tableau fort clair des périodes successives de cet art riche et varié.

On répète que la civilisation chinoise est très ancienne. M. Soulié de Morant, remontant jusqu'à la préhistoire, ne découvre en Chine qu'une vie rudimentaire en société à l'époque

où « Babylone, Elam, Egypte connaissaient déjà de véritables civilisations florissantes par les arts, l'architecture et les lettres».

La période du 18e siècle avant J.-C. a laissé des bronzes d'une matière inégalable : monnaies, armes, cloches, vases, mais ce qu'on sait sur elle vient encore de la tradition et non de l'histoire. La véritable histoire chinoise prouvée par des monuments, des écrits, confirmée par des fouilles, commence, après l'âge de bronze, au début de l'âge de fer. Désormais pour se retrouver dans l'histoire de l'art chinois, il est nécessaire de retenir les noms des dynasties qui se sont succédé en Chine. L'auteur de *Bijou-de-Ceinture*, un des rares romans publiés en ces dernières années qui apportent vraiment du nouveau au point de vue des mœurs et de la psychologie, est un observateur et un esprit original. L'*Histoire de l'Art Chinois* est un guide indispensable pour les amateurs qui voudront examiner attentivement les objets exposés dans les collections publiques en s'appliquant à saisir les caractères particuliers de chaque époque.

Le XIXe siècle, en Chine, ne possède plus un style. En est-il autrement en France ? Le livre de M. Jacques Robiquet sur **L'Art et le goût sous la Restauration** semble nous conduire à cette constatation que la décadence des arts décoratifs, chez nous, s'est précipitée à partir du règne de Louis-Philippe. Les premiers signes en apparaissent sous Charles X.

Vers 1825, l'architecture bourgeoise dégénère nettement. On lésine sur le prix de revient, non sur l'abondance des fioritures... Les maisons du début de la Restauration offrent des lignes sérieuses, mais sobres, tandis qu'en évoluant, par Charles X vers Louis-Philippe, l'esthétique de la demeure courante perd toute valeur.

Le mouvement ne s'arrête pas après Louis-Philippe et, jusqu'après 1900, les immeubles souffrent d'une décoration à la fois trop riche en prétention et trop pauvre en qualité.

Malgré des indices inquiétants, l'art décoratif est encore en pleine prospérité sous la Restauration. Les artistes, les artisans du règne de Louis XVI continuent à travailler, à former des élèves pendant les trente premières années du XIXe siècle. Ils ont conservé leurs traditions, leur savoir approfondi, leur esprit d'invention toujours tempéré par un goût raffiné, et les modèles qu'ils créent naissent de la transformation logique d'un type antérieur. On attribue souvent à l'Empire des meubles qui datent

de la Restauration. La transition est peu sensible d'un règne au règne suivant. M. Jacques Robiquet, dont le livre contient de nombreuses planches, appelle fort justement l'attention sur une époque qui a été réhabilitée tardivement et qui méritait de l'être.

Quand on quitte les artistes de la Restauration pour revenir à ceux d'aujourd'hui, que penser de ce que M. François Lehel appelle **Notre art dément** ? L'art dément, c'est l'art contemporain. Dans une époque saine, les artistes malades créent des œuvres saines, dans une époque morbide ils étalent leur déséquilibre. Pour M. Lehel, les postimpressionnistes, Cézanne, Van Gogh, Gaugnin sont des fous. Leurs successeurs, ceux que soutient la spéculation, tombent dans « l'impressionnisme pathologique ». Tels qu'ils sont, M. Lehel les aime. Il a bien tort. Cézanne, Van Gogh, Gauguin méritent d'être admirés uniquement à cause de ce qu'il y a de sain dans leurs œuvres. Quant à leurs successeurs, qui jouent la folie, ils redeviendraient bien vite raisonnables s'ils n'étaient encouragés par des amateurs qui prennent l'extravagance pour de l'originalité. Parmi nos artistes, nos écrivains, beaucoup sont des types indépendants, qui tiennent à leurs idées, à leurs manières d'être. Ils nous intéressent dans la mesure où ils possèdent le don de voir et de traduire ce qu'ils ont vu. Quelquefois, dans le laisser-aller de la vie actuelle, ils donnent cours à cette part de déraison qu'il y a dans chaque individu. Tant pis pour eux, car ils introduisent par là dans leurs œuvres un élément caduc.

Dément ou non, l'art actuel, avec ses nouveautés, ses audaces, a des défenseurs dont certains croient que nous entrons dans une ère féconde en réalisations. M. Jean Goudal estime que l'art tend à se rapprocher de la vie et que la vie tente de se hausser sur le plan de l'Art. Il s'est appliqué à discerner les **Volontés de l'Art Moderne**. De tels sujets doivent être abordés avec beaucoup de scepticisme. Quand on considère la production artistique contemporaine, il y a des motifs d'espoir, il y a encore plus de motifs d'inquiétude.

MICHEL PUY.

ARCHÉOLOGIE

Gabriel Faure : *Aux bords du Rhône, de Lyon à Arles*. Editions J. Rey, Grenoble. — Raymond Rey : *La Cathédrale de Toulouse*, Laurens.

Le très beau volume édité par la librairie J. Rey de Grenoble : **Aux Bords du Rhône, de Lyon à Arles**, de M. Gabriel Faure, est non seulement un ouvrage remarquable par son aspect typographique, mais également une très attachante lecture. — Le Rhône est rejoint par la Saône à Lyon, très vieille ville qui fut longtemps la seconde de France. Il y reste peu de choses des périodes anciennes : la Cathédrale, édifice inachevé, massacré par les huguenots, mais qui offre de très curieux détails ; la basilique Saint-Martin-d'Ainay, avec sa tour pourvue d'une si bizarre toiture ; l'église Saint-Nizier, qui fut longtemps la primatiale de Lyon.

Comme édifices civils, on ne peut guère citer que l'Hôtel-Dieu, construction des XVIIe et XVIIIe siècles ; avec une façade de Soufflot, et l'Hôtel de ville œuvre du Lyonnais Simon Maupin, remaniée par Mansard et qui offre diverses parties remarquables.

Il y a également à Lyon de beaux musées, quelques ruelles pittoresques demeurées de la vieille ville et diverses maisons anciennes méritant d'attirer l'attention du touriste.

Les environs de la ville offrent un certain intérêt, et l'on citera surtout le bourg de Crémieu, à trente kilomètres dans l'est, dont les Dauphins avaient fait une ville forte de premier ordre et qui garde ses remparts, ainsi que sa vieille halle du XVe siècle. Pérouges, plus remarquable encore, a conservé ses anciennes fortifications, la place de la Halle avec une maison du XVIe siècle à pans de bois ; ailleurs, de vieux immeubles avec tourelles, meurtrières et fenêtres à meneaux.

On arrive à Vienne, ville plus ancienne que Lyon et qui conserve de la période gallo-romaine un temple d'Auguste, des restes du forum et le tombeau de Ponce Pilate, — lequel d'ailleurs n'est qu'une ancienne *spina* ou borne de cirque autour de laquelle tournaient les chars. La ville possède encore une curieuse cathédrale, malheureusement très abîmée et qui s'élève sur une terrasse dominant le fleuve ; des églises comme Saint-Pierre, où est installé tout un musée de pierrailles provenant des fouilles locales, et Saint-André, nombres d'anciennes maisons, et le vieux quartier des tissages sur la Gère, que franchit un pittoresque

pont ; de l'autre côté du Rhône, une tour de Philippe le Bel, l'église de Sainte-Colombe, etc.

Le long du fleuve qui servit longtemps de frontière, comme le Rhin plus au nord, on trouve encore des restes de châteaux qui font penser aux burgs de Germanie : c'est la tour d'Oriol, les fortifications d'Arras et de Sarras, Châteaubourg, le nid d'aigle de Crussal, etc.

Nous arrivons à Valence, où le Midi commence. On y montre la célèbre maison des têtes, la cathédrale Saint-Apollinaire qui a succédé à une église romane du XI[e] siècle, la porte Dupré-Latour, le pendentif (tombeau des Mistral, qui, croit-on, n'ont rien de commun avec la famille du poète de Maillane). Après Montélimar, pays du nougat, c'est la Voulte avec un intéressant château qui surplombe toute la vallée du fleuve ; Cruas, avec un donjon et une abbaye fortifiée ; Rochemaure, ruine plus merveilleuse encore. Viviers, ancienne capitale du Vivarais, en face sur l'autre rive, a gardé quelques beaux vestiges du passé, dont une cathédrale, qui domine de très haut le Rhône, est flanquée d'une tour fortifiée.

Avec Pont-Saint-Esprit, nous entrons en Provence. On sait qu'il y a là un vieux pont bâti au moyen âge par la puissante confrérie des frères pontifes et qui s'étend sur 919 mètres ; on y remarque également deux beaux portails d'églises : Saint-Saturnin et Saint-Esprit.

On arrive enfin à Avignon, la ville des papes, dont nous avons longuement parlé il y a quelque temps. En passant, on peut signaler que c'est sous le pont et non dessus, car il est fort étroit, que l'on se donnait rendez-vous pour danser, comme le rappelle la vieille chanson.

Un peu plus bas, c'est Orange avec ses souvenirs romains et son théâtre célèbre.

Vaison, à l'écart de notre route, est une vieille ville fortifiée où les fouilles ont ramené nombre de souvenirs romains.

Saint-Rémy, dans un très beau site, possède un arc dédié à Drusus et un précieux mausolée qui, je crois, demeure à peu près anonyme.

Ce sont maintenant Beaucaire et Tarascon, deux villes rivales dont nous parle si bien Alphonse Daudet.

Arles, avec son cloître de Saint-Trophime, les Aliscamps et la chapelle Saint-Honorat.

Mais nous n'avons pas tout mentionné, et pour cause ; les ruines de châteaux, les bourgs, les petites villes se rencontrent à chaque pas en descendant le Rhône, et nous ne pouvons indiquer que les principales ; nous sommes heureux de renvoyer pour le reste au volume de M. Gabriel Faure dont nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de parler, on peut s'en souvenir, et qu'il est toujours intéressant d'accompagner dans ses promenades. L'ouvrage est complété par une illustration abondante qui en est le commentaire et même y ajoute encore de l'intérêt. Cette illustration est tirée en couleurs et son effet ne me semble pas toujours heureux.

§

Chez Laurens, on peut encore mentionner une monographie abondante de **La Cathédrale de Toulouse**, par M. Raymond Rey.

L'édifice fut reconstruit au XIe siècle, puis la nef au XVIIIe, et le chœur au siècle suivant. On sait que dans toute cette architecture du Midi la division en trois nefs n'existe pas, les voûtes s'étendent d'un côté à l'autre des monuments, ce qui leur donne évidemment de l'ampleur, mais les prive de toute cette plantation qui est un des charmes des cathédrales de Chartres, d'Amiens, Rouen et en général de toute l'architecture du Nord. Je renvoie pour les détails de la construction et la description même de l'édifice au volume de M. Raymond Rey, abondant et consciencieux, très documenté sur l'architecture de la région et que complète une illustration nombreuse et d'ailleurs intéressante.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Les contre-expertises sont commencées. — Au sujet de l'entretien Viennot-Bayle. — Une réponse de M. Emile Fradin à M. Bayle. — Inculpation de M. Emile Fradin et lettre d'accusation du docteur Morlet contre M. Bayle. — Le Glozélien hors de Glozel. — L'art animalier de Glozel ; décoration d'outils emmanchés.

Les contre-expertises sont commencées. — Sous ce titre, le *Progrès de l'Allier* du 27 mai 1929 publie la note suivante :

On sait que M. Bayle, dans son rapport, a relevé le fait qu'un fragment de tablette mis au contact de l'eau s'y désagrège « comme un morceau de sable et tombe en pluie de sable ».

Le docteur Morlet, de Vichy, indique que, par avance, il avait répondu à cet argument, en publiant une observation que sir Arthur Evans lui avait rapportée (1) : des tablettes égéennes, trouvées par lui dans ses fouilles et mises à sécher sous un toit en mauvais état, furent complètement désagrégées par une simple averse, alors qu'enfouies dans le sol, elles avaient résisté pendant des millénaires à l'humidité.

En outre, un jeune savant, chef des Travaux de Géologie appliquée à la Faculté des Sciences de Paris, M. P. Viennot, agrégé de l'Université, vient de faire une contre-expérience qu'il estime « absolument concluante ».

Il a écrit au docteur Morlet : « *On vient de m'écrire au sujet de la dissociation rapide dans l'eau des tablettes gloséliennes, observation dont M. Bayle tire, paraît-il, argument en faveur de l'âge moderne des tablettes. Or, je viens de faire une expérience concluante sur un fragment de tablette assyrienne, ramenée par moi de Mésopotamie, et lue et authentifiée par le R. P. Sheil, de l'Institut. Ce fragment, délicatement plongé dans un verre, contenant de l'eau à température ordinaire, s'y est dissocié immédiatement. La dissociation rapide des tablettes dans l'eau ne prouve donc absolument rien contre leur ancienneté.*

Je vous autorise bien volontiers à faire état de cette expérience. »

Le docteur Morlet, que nous avons interrogé à ce sujet, nous a déclaré :

« Les faits invoqués par M. Bayle contre l'ancienneté de Glozel se retournent contre sa thèse et constituent le plus puissant argument en faveur de l'authenticité, puisque, nous le répétons, cette désagrégation des tablettes d'argile de Glozel, semblable à celle de l'argile crue, a lieu sur de l'argile de coloration rouge, c'est-à-dire cuite anciennement et redevenue malléable au cours des millénaires.

« J'ai mis M. Bayle au défi de reproduire ce phénomème ; mais le chef de l'identité judiciaire n'a pas relevé le gant... »

§

Au sujet de l'entretien Viennot-Bayle. — Un grand quotidien de Paris ayant publié les résultats d'un ENTRETIEN de M. Viennot avec M. Bayle, — CAR M. BAYLE N'A EFFECTUÉ AUCUNE EXPÉRIENCE EN PRÉSENCE DE M. VIENNOT ET LUI A SIMPLEMENT MONTRÉ DES PRÉPARATIONS FAITES A L'AVANCE, — la *Tribune Ré-*

(1) In *Mercure de France* du 15 janvier 1929.

publicaine (de Saint-Etienne) a publié le 30 mai 1929 la note suivante :

Voici un passage d'une lettre que je viens de recevoir de M. Viennot : « M. Bayle, qui m'a accueilli très courtoisement, n'a pas contesté que la désagrégation rapide des briques dans l'eau ne pouvait être invoquée comme argument contre l'âge ancien possible des briques. »

Comparons maintenant ce que dit le même M. Bayle dans le *Journal* d'aujourd'hui : « Enfin le fait que ces briques ne supportent pas le contact de l'eau est pour moi une preuve de plus (de la non-authenticité) ».

D'ailleurs, si cela n'était pas une preuve pour M. Bayle, pourquoi publierait-il dans l'*Illustration* cette belle série de photographies prises de 20 secondes en 20 secondes et montrant la désagrégation rapide de l'argile des tablettes dans l'eau ?

Il est bien évident que sa rétractation n'est qu'un aveu forcé en présence d'un savant, mais qu'il maintient pour la foule sa première version sur la désagrégation. Pour M. Bayle, y aurait il donc deux vérités ?

Mais il y a plus. M. Bayle a montré à M. Viennot, dit le *Journal*, un échantillon de terre plastique prélevé dans une motte saisie chez les Fradin et lui a fait comparer la couleur de cette terre avec celle des tablettes. Or, cette terre est, en réalité, une tablette anépigraphe complètement déformée (voir *Mercure de France*, 1er juin 1928, cité par M. Emile Fradin dans sa lettre à l'*Illustration*) ; donc, la terre en est cuite et il est naturel qu'elle soit de la même couleur que celle des briques.

Et c'est avec de semblables procédés que M. Bayle est parvenu à abuser un savant de trop bonne foi et à lui faire dire ce qui est absolument contraire à la réalité scientifique : que les tablettes de Glozel de *couleur rougeâtre* ne sont pas cuites à plus de 150° !

Je répète que j'ai fait cuire pendant plus de deux heures — et n'importe qui peut refaire cette expérience — de la terre du gisement de Glozel à 150° et qu'elle ne change absolument pas de couleur.

Je savais que M. Bayle cherchait à attirer des savants de bonne foi dans son propre laboratoire et sur un terrain préparé à l'avance, afin d'éviter des contre-expertises qu'il redoute à juste titre.

Que l'on ait montré à M. Viennot des mousses et de l'avoine, cela ne fait aucun doute, mais ces mousses et cette avoine n'auraient pas pu persister dans les tablettes de Glozel si elles avaient été incluses dans la pâte avant la cuisson.

D'ailleurs les savants qui feront les contre-expertises seront heureux que M. Bayle veuille bien assister à leurs expériences.

§

Une réponse de M. Emile Fradin à M. Bayle. — *L'Illustration* du 25 mai, ayant publié une analyse très étendue du rapport Bayle, a reçu de M. Emile Fradin la lettre suivante que publie le *Lyon républicain* du 26 mai :

Monsieur le Rédacteur en chef,

Ne trouvez-vous pas étrange que les 150 pages du rapport de M. Bayle vous aient été remises alors que ce rapport devrait être secret, et que moi qui, je l'espère, ne tarderai pas à être inculpé — afin que mon avocat puisse enfin prendre connaissance du dossier — n'ai pu le connaître que par ses divulgations successives.

Si on enlève toutes les fioritures du rapport de M. Bayle, mises bien en évidence pour en voiler la pauvreté scientifique et frapper l'imagination des gens, toute la question se ramène à celle-ci : les tablettes de Glozel ont-elles été cuites à plus de 150 degrés ou non ?

Or, je vous offre de la terre argileuse du gisement de Glozel qui a servi (comme l'a démontré M. Bruet et comme l'admet M. Bayle) à confectionner nos tablettes. Il n'est pas nécessaire d'appartenir à la police pour se rendre compte que l'argile de Glozel, cuite à 150 degrés (nous avons vu faire cette expérience par M. Morlet), reste du même jaune que *l'argile crue.*

Par contre, nos tablettes et toute la poterie de Glozel présentent dans les cassures une coloration nettement *rougeâtre*. Tous les visiteurs de notre musée peuvent s'en rendre compte. A ce sujet, M. Bruet nous a dit que cette coloration rougeâtre — escamotée avec soin par M. Bayle — ne se produit qu'à partir de 500 degrés et à cette température, M. Bayle lui-même nous apprend que tous les débris végétaux ou animaux seraient détruits.

Beaucoup de nos tablettes (car, n'en déplaise à M. Bayle, quelques-unes sont vitrifiées) se trouvent ramollies dans le sol lorsque nous les extrayons, *mais elles ont gardé leur coloration rougeâtre*. M. Bruet nous a appris que c'était un retour, au cours des millénaires, à leur premier état argileux. Et M. Morlet a mis au défi M. Bayle de reproduire ce phénomène dans son laboratoire

Un mot sur le bloc de terre « plastique » saisi chez nous. Voici ce qu'en écrit M. Morlet dans le *Mercure* du 1er *juin* 1928, en répondant à l'article de M. Coulon qui prétendait qu'on avait saisi dans notre étable « des embryons de briques à inscriptions » :

« Quant à la tablette sans inscription et à l'empreinte de main entièrement déformée qui y ont été saisies, elles venaient bien du *Champ des Morts*. L'empreinte de main était dans la deuxième tombe. M. le doyen Audollent, qui prenait des notes précises, lors de l'exploration de

cette sépulture, doit y retrouver la mention de cette plaque d'argile informe. Quand elle fut saisie, elle était encore recouverte de la terre jaune du champ qui avait filtré à travers les blocs pierreux des murs, et *portait les empreintes du linge dans lequel elle avait été remontée des fouilles.* »

L'empreinte du linge que M. Bayle a voulu photographier comme un de ses meilleurs arguments n'a donc rien que de très naturel.

Quant à la petite casserole, dont le conteau « se présente, dit M. Bayle, sous la forme d'une sorte de gâteau de terre », il s'agit bien en effet de pâtés que s'amusait à faire mon frère, âgé alors de 9 ans.

Les belles photos que M. Bayle donne dans *l'Illustration* ne sont que du tape-à-l'œil ; *les savants de bonne foi savent que nos tablettes sont cuites, parce qu'elles sont d'une coloration rougeâtre bien différente de l'argile jaune du gisement.*

Puisque vous avez donné une aussi large publicité au rapport d'un antiglozélien notoire, je vous prie, et au besoin, vous requiers, en usant du droit que m'octroie la loi, d'insérer cette courte rectification dans votre plus prochain numéro et en même place que le long factum de M. Bayle.

Veuillez agréer, etc... ÉMILE FRADIN.

§

Inculpation de M. Emile Fradin et lettre d'accusation du docteur Morlet contre M. Bayle. — M. Python, juge d'instruction de Moulins, a rendu le 4 juin une ordonnance inculpant du délit d'escroquerie M. Emile Fradin, à la suite de la plainte déposée par la Société Préhistorique Française et sur avis conforme de M. Viple, procureur de la République à Moulins.

Ce même jour, le docteur Morlet a adressé à M. Barthou, ministre de la Justice, une lettre dans laquelle il déclare notamment :

J'accuse M. Bayle d'avoir annoncé les résultats de ses expériences sept mois avant de les avoir réalisées ; d'avoir divulgué un rapport qui, demandé par le juge d'instruction de Moulins, eût dû rester secret ; d'avoir passé sous silence la coloration rougeâtre des tablettes de Glozel, pour prétendre qu'elles n'ont pas été cuites ; de n'avoir tenu aucun compte d'une tablette surcuite qu'il doit posséder, puisqu'elle a été saisie dans le musée de Glozel par la partie civile ; d'avoir recours au tape-à-l'œil d'une série de photographies prises de vingt

secondes en vingt secondes, montrant l'effritement de l'argile de la tablette dans l'eau, alors qu'il n'a pas contesté à un géologue — qui avait fait la même expérience sur une tablette assyrienne — « que la désagrégation des briques dans l'eau ne pouvait être invoquée comme argument contre l'âge ancien des briques » ; de n'avoir donné aucune micro-photographie de coupes minces constituant seule une documentation scientifique ; d'avoir présenté l'eau d'imbibition de nos tablettes comme de l'eau d'hydratation de nos pièces ; d'avoir mis toutes les pièces de ses expériences à la disposition des antiglozéliens, alors que les avocats de la famille Fradin n'ont pu en avoir la moindre connaissance ; d'avoir laissé avec désinvolture des objets précieux confiés à lui par la justice entre les mains d'un reporter qui est venu exécuter, seul, des expériences d'amateur ; d'avoir, au sujet de la coloration rougeâtre de nos tablettes, fourni au géologue précité, comme terme de comparaison, un échantillon d'argile qu'il nomme plastique, c'est-à-dire prête pour la confection des tablettes, alors qu'en réalité il s'agit d'une tablette anépigraphe déformée, mais cuite comme les tablettes inscrites ; d'avoir ainsi obtenu de ce géologue éminent cette assertion erronée destinée à être répandue aussitôt, que les tablettes saisies ne sont pas cuites ; enfin d'avoir voulu, en attirant des savants de trop grande bonne foi dans son propre laboratoire, éviter à tout prix les contre-expertises qu'il redoute à juste titre.

M. Barthou, de l'Académie Française, a dit un jour qu' « il faut être mort pour avoir raison ». Il faut espérer que le garde des Sceaux préservera le Dr Morlet d'illustrer de son exemple ce spirituel aphorisme.

§

« **Le Glozélien » hors de Glozel**. — « Ce sont les âpres batailles scientifiques d'aujourd'hui qui font la science de demain », s'écriait à Lyon M. Herriot, en saluant la mémoire d'un illustre savant, M. Charles Depéret.

Elles ont souvent pour premier résultat de faire surgir des documents nouveaux.

Traitant des *Survivances paléolithiques dans le milieu néolithique de la Dacie* (1), M. G. Andriesescu, Directeur du Musée National d'antiquités de Bucarest, termine ainsi la première partie de sa magistrale étude :

Nous croyons être en présence de représentations que nous ne

(1) In *Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique*, Tome XV, Bucarest 1929.



HACHE EN PIERRE POLIE DU MUSÉE DE FOLTICENI (MOLDAVIE)

saurions expliquer autrement que par la tradition plus ou moins éloignée de l'art paléolithique persistant dans ces parages, mais que nous pouvons seulement poursuivre pour le moment dans des cas rares comme ceux ci, lorsque, grâce au matériel employé, qui est exceptionnellement dur, de pareilles représentations d'animaux enlèvent au moins un coin du voile mystérieux d'un art qui n'a pas disparu et lequel, dans une forme plus ou moins ressemblante à celle des époques antérieures — et rien qu'à celles-là, — constitue un chaînon de liaison avec les époques ultérieures.

Ce sont, je pense, des données nouvelles et précieuses pour l'évolution même de l'histoire de l'art.

Puis complétant l'étude de ses propres trouvailles par la publication d'une hache polie, portant gravés la représentation d'un cervidé et des signes alphabétiformes (fig.), figurant depuis longtemps sans doute au Musée de Folticeni, il s'exprime en ces termes :

En ajoutant à tout cela le fait que le Musée régional de Folticeni (Moldavie) possède, entre autres matériaux de l'époque néolithique, une hache en pierre polie, originaire de Rădăseni — station tout à fait semblable à celle de Cucuteni, de la même Moldavie, — pièce à la surface de laquelle on peut observer nettement un dessin d'incision représentant un cervidé, avec tout le naturel ingénu et alerte dont l'art de l'époque néolithique est dépourvu, — me sera-t-il permis, je l'espère, de rattacher tous ces faits à l'inexistence de l'*hiatus*, fait démontré depuis longtemps, mais, bien plus que cela à une continuité et à une connexion du paléolithique au néolithique, de toute autre façon qu'elles ne furent considérées jusqu'à présent.

Pour donner un dernier exemple, si dans l'ordre matériel de la vie néolithique nos découvertes les plus récentes de cette époque ont mis au jour un élément d'inventaire tel que les harpons, je ne crois pas avancer une allégation hasardée en affirmant que, dans la sphère supérieure des préoccupations artistiques, nos figurines de Sălcuta et de Fedeleseni, ainsi que la hache en pierre polie de Rădăseni, constituent un point fondamental de départ ne se rapportant pas seulement à la Dacie et nous amènent à considérer d'une autre manière que jusqu'ici le problème de la survivance de cet art « original et fécond des chasseurs de rennes » — auquel « rien » ne pourrait correspondre dans le milieu néolithique.

C'est ce que pensait le très regretté Joseph Déchelette, en employant un dicton d'Ovide, appliqué spirituellement pour la première fois par M. S. Reinach à l'art quaternaire : « *prolem sine matrem creatam, mater sine prole defuncta* ».

J'ai la ferme conviction que ce dicton ne correspond plus à la réalité des faits existants.

D'ailleurs, en fait de préhistoire, comme en fait d'histoire, ce que nous savons aujourd'hui vaut infiniment peu par rapport à ce que nous saurons demain.

Les lecteurs de la *Chronique de Glozel* ont vu trop souvent nos représentations animales, accompagnées d'inscriptions alphabétiformes, pour qu'ils ne saisissent pas aussitôt l'analogie, l'identité même de cette figuration et de ces signes avec ceux du *Champ des Morts*.

Et aujourd'hui, les aigrefins de la Préhistoire auraient beau jeu d'insinuer que nos objets reproduisent la hache du Musée de Folticeni si nos publications n'avaient devancé celle ci de près de quatre ans !

Les atteintes à la vérité — même les plus officielles — ne sont jamais qu'éphémères ! Les calculs tous péremptoires des experts très compétents, avançant, preuves et chiffres en mains, qu'Eiffel ne pourrait monter sa tour au delà de la première plate-forme, n'arrêtèrent point la réalisation de son édifice grandiose ! Les équations des techniciens les plus réputés, qui en niaient la possibilité balistique, ne firent point que les obus de la Bertha ne vinssent d'un canon et non d'un avion ! Les déductions paléontologiques du grand Cuvier n'arrêtèrent point, malgré ses dénégations, les découvertes de squelettes quaternaires ! Le rapport ultra-scientifique de l'ingénieur Harlé (*dont l'erreur seule fit la célébrité*), condamnant *définitivement* les peintures d'Altamira, ne put empêcher la découverte de fresques semblables à La Mouthe !... etc., etc.

Enfin, quand, en 1927, j'ai, le premier, émis la théorie de la « CONNEXION DU NÉOLITHIQUE ANCIEN AVEC LE PALÉOLITHIQUE FINAL » (*Mercure de France* du 1er mai 1927), j'étais loin de supposer qu'une conception, accueillie alors comme révolutionnaire, trouverait en moins de deux ans crédit et confirmation à l'étranger.

Aussi bien, est-ce par la conclusion d'alors que je terminerai cette note :

En réalité, pas plus que par un hiatus, le néolithique ancien ne saurait être séparé de la fin de l'âge du renne par aucune période intercalaire. La théorie du mésolithique, à qui son auteur avait donné comme caractéristique l'absence de la pierre polie, de la céramique et

de l'art de la gravure ne peut être maintenue en présence des trouvailles de Glozel où toutes ces industries se trouvent étroitement associées avant la disparition du renne (*Mercure de France*, 1er mai 1927).

Dr A. MORLET.

§

L'art animalier de Glozel : décoration d'outils emmanchés. — Le Dr A. Morlet a donné dans le numéro d'*Æsculape* d'avril dernier, avec de fort belles reproductions photographiques, l'étude descriptive d'une hache et d'un burin emmanchés, portant des gravures et des sculptures « qui peuvent figurer, dit-il, parmi les plus belles de l'art animalier de Glozel ». Dans les sculptures surtout se retrouve le haut « degré de maîtrise qui caractérise les œuvres paléolithiques » :

La tête de hache est constituée d'un simple galet dioritique dont la forme naturelle a été respectée. Le tranchant arrondi a seul été passé au polissoir de grès. Un canon de petit bovidé constitue le manche de l'outil.

La décoration comprend des gravures et des sculptures. Sur la face convexe a été sculpté un cheval au *galop volant*, le cou tendu, la bouche entr'ouverte laissant voir la langue, l'œil agrandi, la crinière et la queue flottantes...

L'attitude allongée de cet équidé, fuyant à toute allure, est frappante de vie intense et dénote, chez le sculpteur, un sens aigu du mouvement...

. . . .

Le burin emmanché se compose d'une courte lame de silex, fortement patinée, de 3 cm. de long, de couleur gris-blanchâtre, plate sur la face d'éclatement, portant au dos une nervure longitudinale. La pointe et les bords, aigus et crénelés, sont capables de mordre sur les roches les plus dures. Cet outil est très solidement fixé dans une épiphyse de la série animale.

La face convexe porte sculptée, comme principal motif, une magnifique scène d'allaitement, représentant une chèvre sauvage, *capra ibex*, aux longues cornes arquées en arrière, et ses deux petits.

La mère est arrêtée, levant fortement la tête comme si elle broutait les feuilles d'un arbuste. Un des jeunes bouquetins, placé en avant, paraît s'abriter sous le cou de sa mère ; l'autre, entre les pattes de la chèvre, le museau tendu en haut, presse la mamelle gonflée de lait.

Enfin, du même côté, se voit également la sculpture d'un petit cheval au galop très lancé.

. . . .

Sur l'autre face, légèrement concave, a été sculptée, en champlevé, une belle tête de cheval. L'artiste a raclé la surface extérieure aux contours de l'image qui se détache en léger relief.

C'est plutôt de la gravure en creux, à coups de burin très profonds et très larges, qui fait le passage entre le bas-relief véritable et la gravure au trait.

A côté de ces deux instruments complets, le docteur Morlet décrit un autre objet en os qu'il croit être également un manche d'outil et qui est décoré, en traits larges et profonds, d'un avant-train de petit bovidé « dont la tête fine et un peu courte est ornée de longues cornes aiguës, s'épanouissant en un arc très ouvert ».

C'est cet art animalier de Glozel qui établit une véritable filiation entre les sculptures du néolithique ancien et l'œuvre naturaliste des Magdaléniens.

« *C'est la vie même, l'artiste semble avoir suivi l'animal dans sa course* », s'écriait le grand artiste, Jacques-Émile Blanche, peintre et écrivain, à la vue des gravures et sculptures de Glozel. (*Les Nouvelles Littéraires*, 13 octobre 1928.)

Déjà, dans l'*Intransigeant* du 9 août 1928, il déclarait : « Je parle en critique d'art si vous voulez. Eh bien ! les dessins que j'ai vus sont prodigieux.... En les examinant soigneusement, je me suis rendu compte que seuls les artistes chinois du xe siècle en pourraient être les auteurs ; eux seuls, en effet, ont eu dans l'Histoire un sens aussi direct de la nature, de la vérité de la nature. »

Après les points de vue préhistoriques et scientifiques de Glozel, il faudra bien, un jour, que la question de l'art soit posée. Et il n'est pas douteux que l'authenticité y trouvera une nouvelle et éclatante confirmation.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le Mercure et l'exécution de Louis XVI. — Le *Mercure de France*, devenu *Mercure français*, paraissait tous les jours depuis le 15 décembre 1792. Il avait en outre changé son format, de l'in-12 passé à l'in-8 « pour gagner de l'espace ; les personnes instruites en typographie sachant que la même feuille in-12 contient moins de discours que celle in 8, à cause des *blancs* qui se multiplient ».

Sans être versé en typographie et avoir autrement cure du robinet d'eau tiède que représente l'éloquence politique, les « blancs » mis à part, c'est là une vérité indéniable. Mais il est toujours bon à une feuille publique de laisser croire à ses lecteurs qu'ils sont instruits en quelque chose.

Le numéro 21 de cette nouvelle série (« Lundi 21 janvier, l'an deuxième de la République »), après avoir rendu compte de la séance de la Convention du dimanche 20 janvier, annonçait en post-scriptum :

N. B. La séance allait être levée, lorsque le ministre de la Justice s'est présenté pour rendre compte de l'exécution du décret qui ordonnait au conseil exécutif d'aller annoncer à Louis XVI qu'il était condamné à mort. — Le ministre de la Justice, accompagné de deux membres du Directoire du département de Paris et du maire, s'est rendu au temple à deux heures après midi ; il a lu à Louis XVI les décrets de la Convention qui le concernaient. — Louis a tiré de son portefeuille un papier contenant plusieurs demandes : 1° Un délai de trois jours pour pouvoir se préparer à paraître devant Dieu. 2° La faculté d'avoir le prêtre qu'il indiquerait, et pouvoir communiquer librement avec lui. 3° La faculté de voir sa famille, hors de la présence des commissaires de la Commune. Enfin il suppliait la Convention de décider promptement le sort de sa famille, et de la faire conduire en pays étranger ; il sollicitait la bienfaisance nationale pour les personnes qui avaient été attachées à son service, et qui avaient employé leur fortune à acheter les charges de sa maison. — La Convention a passé à l'ordre du jour sur le délai demandé par Louis XVI, et lui a accordé la faculté de voir sa famille et d'avoir le prêtre qu'il désirait, et de communiquer avec les uns et les autres, hors de la présence des commissaires. — Le ministre a ajouté que, comme ils sortaient, Louis leur a remis un billet contenant le nom et la demeure du prêtre qu'il demandait : c'est Edjevard (*sic*), rue du Bacq (*sic*), n° 483.

Clairs et dépouillés de toute rhétorique, ces préliminaires ont la netteté d'un procès-verbal. Le récit de l'exécution publié dans le *Mercure* du lendemain présente les mêmes qualités :

Le décret qui condamnait à mort Louis Capet a été mis hier à exécution vers les dix heures du matin, sur la place de la Révolution, ci-devant Louis XV (1). Il y avait été conduit dans la voiture du maire, accompagné d'un ministre du culte qu'il avait choisi. Toutes les mesures

(1) C'était la première fois que l'échafaud était dressé sur la place de la Révolution. Jusque-là, les exécutions avaient eu lieu en place de Grève ou sur la place du Carrousel.

de sûreté et de tranquillité publique avaient été prises par le conseil exécutif provisoire, de concert avec tous les corps administratifs. Une force armée considérable était sur pied. Louis étant sur l'échafaud, a prononcé quelques mots pour protester de son innocence, et annoncer qu'il pardonnait à ses ennemis. Il avait déjà déclaré à la barre de la Convention que sa conscience ne lui reprochait rien. Les rois se croient placés dans un ordre moral si différent de celui des autres hommes, qu'il ne faut pas s'étonner que Louis ne se soit pas cru coupable. La conscience a aussi ses préjugés et ses erreurs.

Des commissaires du département de Paris, des commissaires de la municipalité et deux membres du tribunal criminel, ont assisté à l'exécution. Le secrétaire-greffier de ce tribunal en a dressé procès-verbal, et les commissaires et membres du tribunal criminel, aussitôt l'exécution consommée, sont venus en rendre compte au conseil exécutif qui est resté en séance permanente, ainsi que le conseil de la commune, pendant toute cette journée.

Les commissaires du temple ont trouvé dans le secrétaire de Louis trois mille livres en or ; sur les rouleaux était écrit : *à M. de Malesherbes*. Cette somme a été déposée au secrétariat de la commune.

La tranquillité n'a point été troublée dans cette journée.

Laissant de côté ce suprême souvenir,qui n'avait rien de royal, au vieillard qui devant la Convention avait assumé la défense du Roi, la dernière phrase de ce compte rendu aussi écourté qu'officiel est d'une inappréciable saveur : « La tranquillité n'a point été troublée dans cette journée. » Un capitaine de gendarmerie rendant compte d'une réunion électorale tenue par un Sous-Chavagnes quelconque n'aurait point employé une autre formule.

Le mot d'ordre semblait de réduire à sa plus simple expression la plus formidable audace qu'ait eue la Révolution : cette tête royale « jetée en défi à l'Europe ». Le surlendemain, comme la Convention, le *Mercure* ne s'occupait que de l'assassinat et des obsèques de « Michel Pelletier, député par le département de l'Yonne à la Convention nationale ». Son prénom oublié, il est resté pour la postérité Le Pelletier de Saint Fargeau.

Cependant, le *Mercure* du 24 janvier commençait la publication du testament de Louis XVI et le lendemain, après avoir rendu compte d'*Ambroise*, la dernière « comédie en musique » du Théâtre-Italien, revenait sur la journée du 21 janvier. Tout en ménageant, ainsi qu'il était forcé de le faire, les maîtres de l'heure, le *Mercure français* montrait une certaine impartialité. Il n'insul-

tait ni ne piétinait les victimes. C'était alors un véritable acte de courage :

Le défaut d'espace ne nous ayant pas permis de rapporter toutes les particularités relatives aux derniers instans de Louis, nous croyons devoir y suppléer. La curiosité est toujours avide de ces sortes de détails et l'histoire prendra soin de les recueillir.

A peine avait-on signifié à Louis Capet la proclamation du conseil exécutif provisoire, relative à son supplice, qu'il a demandé à parler à sa famille ; les commissaires lui ayant montré leur embarras, lui proposèrent de faire venir sa famille dans son appartement, ce qu'il accepta. Sa femme, ses enfans et sa sœur vinrent le voir ; ils conférèrent ensemble dans la chambre où il avait coutume de manger ; l'entrevue a été de deux heures et demie ; la conversation fut très chaude... Après que sa famille se fut retirée, il dit aux commissaires qu'il avait fait une bonne mercuriale à sa femme.

Sa famille lui avait demandé à le voir le lendemain matin ; il se débarrassa de cette question en ne répondant, ni *oui* ni *non* ; Madame ne l'a pas vu davantage. Louis criait dans sa chambre : les bourreaux ! les bourreaux !... En adressant la parole à son fils, Marie-Antoinette lui dit : apprenez par les malheurs de votre père à ne pas vous venger de sa mort.

Le matin de sa mort, Louis avait demandé des ciseaux pour se couper les cheveux, ils lui furent refusés. On lui ôta le couteau qu'il avait ; il répondit ; me croit-on assez lâche pour attenter à ma vie ?

Le commandant général et les commissaires de la commune sont montés à huit heures et demie du matin dans l'appartement où était Louis Capet, le commandant lui a signifié l'ordre qu'il venait de recevoir pour le conduire au supplice. Louis lui a demandé trois minutes pour parler à son confesseur, ce qui lui a été accordé ; un instant après Louis a présenté un paquet, avec prière de le remettre au conseil général de la commune. Le citoyen Jacques Roux a répondu à Louis qu'il ne pouvait s'en charger, parce que sa mission était de le conduire au supplice ; mais il a chargé un de ses collègues, de service au Temple, de remplir le vœu de Louis ; il a accepté cette proposition. Louis a dit alors au commandant-général qu'il était prêt, et en sortant de son appartement, il a prié les officiers municipaux de recommander à la commune les personnes qui avaient été à son service, et a prié de vouloir bien placer auprès de la reine Cléri, son valet de chambre : il s'est rétracté et a dit : auprès de ma femme. Il a été répondu à Louis qu'on rendrait compte au conseil de ce qu'il demandait.

Louis a traversé, à pied, la première cour ; dans la seconde, il est monté dans une voiture où étaient son confesseur et deux officiers de gendarmerie. (L'exécuteur l'attendait à la place de la Révolution.)

Le cortège a suivi les boulevards jusqu'au lieu du supplice ; le plus grand silence régnait tout le long du chemin : Louis lisait les prières des agonisants Il est arrivé à 10 heures 10 minutes à la place de la Révolution ; il s'est déshabillé et a monté à l'échafaud avec fermeté et courage ; il a voulu haranguer le peuple, mais l'exécuteur des jugements criminels, d'après l'ordre du général Santerre et un bruit des tambours, l'a mis en demeure de subir son jugement. La tête de Louis est tombée ; elle a été mise en spectacle ; aussitôt mille cris de *vive la Nation, vive la République française !* se sont fait entendre ; des volontaires ont teint leurs piques, d'autres leurs mouchoirs dans le sang du tyran. Le cadavre a été transporté sur-le-champ, et déposé dans l'église de la Magdelaine, où il a été inhumé entre les personnes qui périrent le jour de son mariage (2), et les suisses qui furent massacrés le 10 août ; sa fosse avait douze pieds de profondeur, et six de largeur.

Dans sa sécheresse voulue, ce récit, auquel on néglige communément de se reporter, est singulièrement intéressant. Un seul membre de phrase détonne et appartient au jargon des sans-culottes : « le sang du tyran ». Les « mille cris de *vive la Nation* » sont vraisemblablement exagérés. Des souvenirs de tous les témoins oculaires, il résulte qu'un grand silence, mêlé d'abattement, suivit l'exécution. Il semblait que la foule, à l'ordinaire si lâche, ne tardant point à se reprendre, avait compris l'horreur du spectacle qui venait de lui être offert. Il y est rendu justice à la « fermeté » et au « courage » avec lesquels Louis XVI monta sur l'échafaud. Ces deux pages, où transparaît de la pitié, sont à l'honneur du *Mercure*. Une précision est fournie sur l'heure de l'arrivée du cortège place de la Révolution : 10 heures 10 minutes, elle a chance d'être exacte. C'est du très bon « reportage », avant que la légende ait pris corps et se soit cristallisée.

Sur l'ordre de qui reprirent les roulements de tambour qui couvrirent la voix du roi : Santerre qui s'en défendit ou Beaufranchet d'Ayat (3), qui s'en fit gloire ?

(2) Non pas dans l'ancienne église de la Madeleine de la Ville-l'Evêque (angle de la rue de la Ville-l'Evêque et du boulevard Malesherbes) où le corps n'entra pas, mais dans le second cimetière de la Madeleine de la Ville-l'Evêque, rue d'Anjou Saint-Honoré, dont la chapelle « commémorative » occupe aujourd'hui l'emplacement. On y avait enterré, en effet, en 1770, les 133 victimes de la catastrophe de la nuit du 30 mai (cf. Hippolyte Bonnardot. *Monographie du VIIIe arrondissement* de Paris ; Pierre De Vaissière. *La Mort du Roi*)

(3) Louis-Charles-Antoine de Beaufranchet, comte d'Ayat, né le 22 novembre 1757, mort le 2 juillet 1812. Prit part comme colonel du 2e carabiniers à la bataille de Valmy ; promu maréchal de camp, après avoir rempli les fonctions

Tandis que le *Mercure* du 25 janvier, au bout de quatre jours, mettait en avant le nom de l'ancien brasseur du faubourg Saint-Antoine, le 21 janvier même il n'était pas prononcé. L'ordre aurait émané, non de Santerre, mais de son adjudant-général qu'on ne nommait pas.

D'une lettre peu connue, dont la Bibliothèque Nationale possède le manuscrit autographe (4), adressée, le 20 février 1793, par Sanson, exécuteur des hautes œuvres, au « Citoyen rédacteur du journal le *Thermomètre* », c'est-à-dire Dulaure, il ressort, comme de la déclaration de Beaufranchet, que les tambours battaient déjà lors de l'arrivée de Louis XVI. (Ils n'auraient interrompu leurs roulements que sur un signe du roi, quand il voulut parler.)

Parvenu au pied de l'échafaud, celui-ci fit d'abord quelques difficultés pour se laisser retirer son habit (couper les cheveux) et lier les mains.

Alors? il s'informa sy les tambours batterait toujours. Il lui fut répondu que l'on n'en savait rien, et c'était la véritée. Il monta à l'échafaud et voulut foncer sur le devant comme voulant parler.

Mais ? on lui représenta que la chose était impossible encore, et il se laissa alors conduire à l'endroit où on l'attachait et où il s'est écrié très haut : « Peuple, je meurs innocent ! » Ensuite se retournant vers nous il nous dit : « Messieurs, je meurs innocent de tout ce dont on m'inculpe. Je souhaite que mon sang puisse cimenter le bonheur des Français (5). »

De son côté, Vincent Lombard, de Langres, affirme dans ses *Mémoires anecdotiques pour servir à l'histoire de la Révolution française* (6), que le roulement de tambours ne fut pas ordonné par Santerre : « Il n'en est rien, je l'affirme. »

Cet acte (l'exécution du roi) était trop important pour en confier l'entière surveillance à un homme aussi inhabile que Santerre. Il pou-

de chef d'état-major du camp retranché de Paris, eut un commandement en Vendée, entra au Corps législatif le 9 thermidor an XI comme député du Puy-de-Dôme et fut nommé en 1809 inspecteur général des haras.

(4) Mss fr. n° 10268.

(5) Cette lettre reproduite par l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 30 juin 1892 (XXV, c. 620) avait paru avec quelques modifications dans le *Thermomètre*, n° 418, du 21 février 1793.

(6) Paris, 1823 ; 2 vol. in-8, t. I, p. 122. — On peut citer, parmi les productions de ce diplomate, d'ailleurs étranger à la « carrière » : *Berthe ou le Pet mémorable*, anecdote du XIXe siècle, 1807 ; in-8.

vait survenir du trouble et des empêchements, on crut devoir lui adjoindre un homme de tête, un militaire expérimenté ; ce fut le général .... ; il vit encore...

Après l'exécution, en venant rendre compte aux commissaires de la Convention qui, de loin — suivant toute apparence des fenêtres du Garde-meuble, l'actuel ministère de la Marine, — y avaient assisté, ce général déclarait :

— Savez-vous qu'il a voulu parler au peuple ; que cet imbécile de Santerre a perdu la tête et le laissait faire, et que si je n'avais commandé aussitôt un roulement de tambours pour étouffer la voix du tyran, je ne sais ce qui serait arrivé?

Ce « militaire expérimenté »,« né dans la caste nobiliaire », ne saurait être Berruyer, dont l'origine était plus modeste et qui d'ailleurs était mort depuis plusieurs années lorsque Lombard rédigea ses souvenirs. Il faut plutôt voir en lui l'adjudant-général de Santerre, qui, depuis le décret de la Commune du 23 octobre 1792, joignait au commandement de la Garde nationale les fonctions de maréchal de camp (retranché de Paris).

Alors que « cet imbécile de Santerre » — et le mépris de l'officier de carrière pour ce hâbleur empanaché paraît très légitime — s'est toujours défendu, à juste titre, d'avoir commandé le roulement historique, son ancien chef d'état-major, au contraire, au cours des guerres de Vendée, où il exerça un commandement et, par son courage et son sang-froid, sut pallier, le 25 mai 1793, les suites de la défaite de Fontenay, s'est vanté de cet ordre auprès de l'administrateur Mercier du Rocher (7), comme il l'avait fait auprès des commissaires de la Convention.

C'est bien également l'adjudant du « général de la Garde nationale » qui apparaît dans la lettre très intéressante écrite, le jour même de l'exécution, à son frère, par le Dr Pinel, qui, comme Garde national, avait pris part à la parade. L'original de cette lettre, appartenant au Dr Semelaigue, a figuré, en février 1928, à l'*Exposition de la Révolution française* à la Bibliothèque Nationale. Le texte complet en a été reproduit, successivement dans la *Chronique médicale* du 15 février 1898, et dans le *Mercure* du 15 février 1928 (CCII, p. 64-69).

Arrivé près de l'échafaud, écrivait Pinel, il a regardé avec fermeté le même échafaud et dans l'instant le bourreau a procédé à la cérémonie

(7) *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 20 juin 1905 (L., c. 918).

d'usage, c'est à-dire qu'il a coupé les cheveux qu'il a mis dans sa poche et aussitôt Louis est monté sur l'échafaud ; le roulement d'un grand nombre de tambours qui se faisaient entendre, et qui semblaient apportés pour empêcher le peuple de demander grâce, a d'abord été interrompu par un geste qu'il a fait lui-même comme voulant parler au peuple assemblé, mais à un autre signal qu'a donné l'adjudant du général de la Garde nationale, les tambours ont repris leur roulement en sorte que la voix de Louis a été étouffée et qu'on n'a pu entendre que quelques mots confus comme : *Je pardonne à mes ennemis, etc...* L'adjudant du général a ordonné ordre au bourreau de faire son devoir et dans l'instant Louis a été attaché à la fatale planche de ce qu'on appelle la guillotine, et la tête lui a été tranchée sans qu'il ait eu presque le temps de souffrir...

A peu de mots près, le récit de Pinel confirme ceux de Sanson et de Lombard. Il n'est point soufflé mot de Santerre : c'est son adjudant-général qui commanda la reprise des tambours et il y a de grandes chances pour que cet adjudant ait été Beaufranchet d'Ayat.

Toutefois, il ne faudrait pas dramatiser et, suivant la mode qui court, « romancer » les choses. Les grandes scènes de la Révolution, la mort du roi et de la reine, n'ont pas besoin de ces épices. Laissant aux romans-feuilletons, voire au cinéma, où l'effet serait saisissant, l'oncle faisant couvrir du roulement de ses tambours la voix de son neveu et sommant le bourreau de remplir son office, disons-le tout de suite, Beaufranchet d'Ayat n'était pas et ne pouvait pas être le fils de Louis XV.

Marie-Louise Morphy, dite la Morphise, l'ancien modèle de Boucher, que Casanova tint presque sur les fonts du Parc aux Cerfs (8) et sur qui l'inspecteur Meusnier se montre copieux en

(8) Avec ses quatorze ans, Louise Morphy possédait encore une certaine ingénuité, tout au moins relative. On doit à Casanova cette anecdote qui, depuis, a fait son chemin :

Comme, à leur première rencontre, le roi avait pris l'enfant sur ses genoux et que déjà s'égaraient ses mains, la petite, aucunement farouche, ne put s'empêcher de rire.

— De quoi ris-tu ?

— Je ris de ce que vous ressemblez à un écu de six francs comme deux gouttes d'eau.

En dehors des *Mémoires de Casanova, du marquis d'Argenson, du Journal de Barbier*, des *Loisirs* de Hardy et des rapports de Meusnier (*Paris sous Louis XV*), dont malheureusement le tome Ier seul a été publié, se reporter pour la Morphise au *Louis XV intime et les petites maîtresses* du comte Fleury (Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1899 ; in-8).

détails, avait bien eu de ses relations avec le Bien-Aimé une fille, Agathe-Louise de Saint-Antoine de Saint André, née le 17 juillet 1754, qui, élevée au couvent de la Présentation, rue des Postes, épousa, le 29 décembre 1773, le marquis de la Tour du Pin de la Charce et mourut le 6 septembre suivant. Mais, par une maladresse de Louison, la naissance de l'enfant avait en quelque sorte marqué la fin de ses relations avec le roi. Mal conseillée par la duchesse de Valentinois, elle parla grossièrement à son amant, soit de Marie Leczinska, suivant Casanova, soit, suivant d'autres, de Mme de Pompadour : c'étaient là libertés que Louis XV n'admettait pas. Après avoir confessé le nom de l'inspiratrice de ces mauvais propos, la pauvre Morphise dut, malgré ses larmes, subir une rupture qu'elle avait gauchement préparée. Suivant la coutume, on la dota richement et maria le 27 novembre 1755, à un gentilhomme auvergnat à qui la tache importait moins que les 200.000 livres, le trousseau et les diamants que lui apportait Louise, l'ancienne maîtresse du roi : Jacques de Beaufranchet, comte d'Ayat, aide-major d'infanterie au régiment de Beauvaisis. Pour la circonstance, on avait découvert à la Morphise un père présentable : sa mère figurait dans le contrat comme veuve de Messire Morphy de Boisfailly, gentilhomme d'origine irlandaise, officier au service de la France.

De ce mariage naquirent, au château d'Ayat, deux enfants, d'abord une fille, 30 octobre 1756, qui mourut en bas âge, puis, le 22 novembre 1757, Louis-Charles-Antoine de Beaufranchet, en les veines de qui ne coulait par conséquent pas une goutte du sang des Bourbons. L'enfant, au surplus, ne connut point son père ; dix-sept jours avant sa naissance, Jacques de Beaufranchet d'Ayat, promu colonel et aide-major de l'armée de Soubise, plus riche en courage qu'en préjugés, s'était fait tuer bravement à Rossbach.

PIERRE DUFAY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Romans. — Lucien Marsaux : *Le Carnaval des Vendanges* ; Paris, Plon. — Jacques Chenevière : *La jeune fille de neige* ; Paris, Calmann-Lévy. — Valeur dynamique de Blaise Cendrars. — Blaise Cendrars : *Le Plan de l'aiguille* ; Paris, « Au Sans Pareil ». — Mémento.

Les ouvrages dont on vient de lire les titres sont-ils, au sens

propre du mot, des **romans** ? Avant de répondre, il faudrait méditer à loisir sur ce que M. Ramon Fernandez nomme la « poétique du roman ».

Ce thème de réflexions sollicite aujourd'hui bon nombre d'écrivains, étrangers et français. Si tenté que je sois de l'aborder à mon tour, je me contenterai, faute de temps, de définitions très approximatives.

A tort ou à raison, le roman a pris dans les littératures modernes la place que tenait l'épopée dans certaines sociétés disparues. Bien qu'il se révèle capable de satisfaire, successivement ou même simultanément, notre goût du réel et notre appétit de mensonge, nous nous accordons à chercher en lui, tout d'abord, le récit, fait en prose, d'actions fictives, mais qui pourraient être vécues — tout au moins dans l'opinion (ou dans l'illusion) du narrateur.

Si l'on s'en tient à ce caractère très général, tous les livres dont il sera question dans les pages qui suivent ont droit, en vérité, à l'étiquette commune de « romans ». Cela ne les empêche ni de rester fort dissemblables ni de se révéler inégaux en importance et en mérites.

Le pseudonyme de Lucien Marsaux cache, me dit on, un jeune maître du barreau neuchâtelois, dont le premier roman, présenté l'année dernière aux lecteurs de la *Nouvelle Semaine*, vient de paraître en volume à Paris. **Le Carnaval des Vendanges** emprunte son titre aux mascarades par lesquelles Neuchâtel, capitale d'un pays de vignoble, célèbre chaque automne son petit vin acide et pétillant. Aussi peut-on se demander pourquoi l'auteur appelle « Baillive » la cité où vivent ses personnages.

L'histoire qu'il nous raconte est celle d'un Don Juan calviniste. Cette épithète se justifie par les ennuis, les malheurs et les catastrophes qui, dans la pensée de M. Marsaux, s'attachent inévitablement au métier de séducteur. Elle convient aussi au caractère de prédestination qu'il imprime à toute la carrière du héros, car Daniel Rambert, victime de son physique irrésistible, fait figure de miroir aux alouettes plutôt que de conquérant victorieux.

Son père spirituel a voulu qu'il se crût poète. Ce romantisme paraît bien un peu naïf : Don Juan, de nos jours, revêt plus souvent l'aspect d'un boxeur ou d'un champion de course à pied que celui d'un nourrisson des muses et nos modernes amoureuses

s'intéressent moins à la poésie — pure ou impure — qu'aux as du volant ou du cinéma. Mais passons. Daniel, donc, ne veut être que poète. C'est-à dire qu'il ne fait rien, sauf l'amour, ce qui n'a pas l'air de l'amuser beaucoup. Sa mère, naturellement,attend de lui des chefs-d'œuvre, ignore ses débauches et le préfère à Louis, l'autre fils, industriel travailleur et borné. Un sursaut de conscience arrache le fainéant à ses maîtresses de Paris. Après une cure de solitude en Bretagne, il décide de rentrer au pays, de s'y mettre aux ordres de l'aîné. Hélas ! il ne pourra que suivre son destin, étendre ses ravages. Après beaucoup d'autres,la fiancée d'un cousin malchanceux s'éprend à son tour de Daniel. Le cousin s'en aperçoit et, comme sa promise représente pour lui l'univers (*Un seul être nous manque et tout est dépeuplé*), il entraîne le fatal jeune homme dans une promenade en forêt, lui impose un duel sans témoins et s'arrange pour être tué.

L'avocat-romancier n'a pas résisté au plaisir d'évoquer en terminant un drame judiciaire. Daniel, arrêté et accusé de meurtre, ne cherche pas à se défendre. Il va être condamné par la Cour d'Assises. Coup de théâtre : une de ses délaissées le sauve en envoyant à la barre son propre père, qui, sans être vu, a observé toute la scène du duel. L'assassin prétendu n'a été que l'aveugle instrument d'un suicide grimé avec art. On l'acquitte, mais la leçon sera inutile : il retourne à Paris continuer le cycle interrompu.

M. Lucien Marsaux est doué. Moins peut-être du côté de la psychologie et de l'observation que dans le sens de la vision poétique et du rêve. Son portrait de Daniel vaut par quelques traits justes et neufs, par certaines nuances délicates. Les autres personnages, les femmes surtout, ne sont que des silhouettes fugitives.

L'idée-force du livre devrait être, me semble-t-il, celle d'une Fatalité accablante ou d'une lutte aux multiples péripéties. Au lieu de cela, l'auteur nous fait respirer une atmosphère toute chargée de douceur mélancolique et de résignation, de soupirs et d'inutiles regrets. A la fin, voulant se hausser au tragique, il réussit brillamment un morceau de bravoure — le cauchemar de Daniel, — mais tombe ensuite dans le mélo. A-t-il un tempérament de romancier ? La suite nous l'apprendra. Il s'applique

à bien écrire et on doit l'en féliciter, mais son élégance demeure parfois un peu gauche ou bien lui donne un air guindé.

M. Jacques Chenevière montre plus d'adresse, d'aisance et de vivacité. Je doute cependant que la **Jeune fille de neige** doive occuper un jour, dans ses œuvres complètes, une des premières places : *Innocences* et les *Messages inutiles* éclairaient de lueurs plus émouvantes le mystère des âmes.

Acceptons comme un jeu que cette blonde Scandinave, de sang presque royal, arrive à Genève pour y compléter son éducation. Amusons nous sans arrière-pensée des peu redoutables désordres qu'elle provoque, par sa seule présence, dans la bonne société genevoise. Rions avec l'auteur des timides jeunes gens que sa grâce éblouit.

Le divertissement est aimable, coupé d'intermèdes bouffons et agrémenté d'épisodes dont la poétique fraîcheur touchera tous les lecteurs sensibles. Entre le baron de Krikberbölm, diplomate d'opérette, et Hannelore de Christienfels, princesse de légende dont la robe s'arrête aux genoux, M. Jacques Chenevière a placé — sans doute pour nous maintenir sur le sol de la planète — une demoiselle de magasin qui s'appelle Joséphine, ressemble comme une sœur jumelle à l'inaccessible Hannelore, mais présente néanmoins tous les caractères de l'espèce humaine et du genre féminin. Il va sans dire que tout le jeu repose sur les incroyables rencontres de ces trois personnages et de quelques autres.

Je renonce à décrire les phases de la partie. Encore une fois, l'auteur la joue fort bien et la gagne sans peine. Son livre est un excellent spécimen de cet humour genevois, dont la tradition remonte à Tœpffer, humour un peu sucré, à mon goût, mais qui s'apparente, par sa joyeuse honnêteté, à celui des Anglais. Pour le situer à sa juste place, lisez la *Jeune fille de neige* entre *Three men in a boat* et *Jérôme, 60e de latitude nord*.

§

Je n'ai jamais rencontré l'homme vivant qui signa **Blaise Cendrars** une quinzaine de volumes et qui, sans sourciller, en annonce cinq autres sous presse, plus trente-trois en préparation. Je connais un peu sa légende et très imparfaitement son œuvre. Ce que j'en sais me permet néanmoins d'affirmer que personne en Suisse romande, même parmi les gens les plus « à la

page », ne paraît soupçonner l'énorme importance de l'apport fourni par cet homme, non seulement à la littérature française, mais à toutes les idéologies de notre époque.

Le chroniqueur qui parle livres au hasard de l'actualité mesure difficilement la valeur dynamique d'un écrivain. Les ouvrages sur lesquels s'exerce son jugement lui sont livrés un par un. C'est à intervalles parfois fort longs que lui parviennent les témoignages successifs d'un même auteur. Il examine chacun d'eux comme un tout, comme une chose achevée, qui s'équilibre et qui devrait se suffire à elle-même. Cette méthode statique est assurément légitime. On pourrait l'appliquer aux écrits de Cendrars comme à tous autres et je ne manquerai pas d'y revenir à propos de son dernier roman.

Mais je commence par m'en écarter : l'occasion d'anticiper sur l'histoire littéraire est trop belle pour que je n'essaie pas de la saisir.

Peut-être Blaise Cendrars n'a-t-il encore à son actif aucun chef-d'œuvre incontestable. Mais combien de trouvailles ! Dans son abondante production, un âpre génie côtoie la galéjade. Mais quelle verve ! J'y découvre des violences, des brutalités parfois choquantes, de trop visibles efforts, pour se singulariser à tout prix et, surtout, un refus obstiné de soumettre au frein de la raison la force magnifique de ses instincts. Tout de même, ce Barbare, c'est quelqu'un !

Prosateur et poète, il partage avec Valery Larbaud (père de *Barnabooth*) l'honneur d'avoir créé une forme nouvelle de cosmopolitisme, que leurs successeurs exploitent méthodiquement. Cendrars fut, avant Montherlant, un « voyageur traqué ». Un des premiers, il a exprimé sous une forme concrète le rôle joué dans notre univers par le cinéma, les puissances d'argent, les inventions de la technique, par tous ces « outils » dont se sert, pour assouvir des besoins sans cesse multipliés et toujours plus impérieux, l'esprit tout ensemble dominateur et conformiste du temps où nous vivons.

Dans le domaine de l'art comme dans celui de l'action, il n'est pas un mouvement, pas une aventure, au cours de ces dernières années, où ne brille, à l'avant-garde, le nom de Blaise Cendrars. En août 1914, il signe avec d'autres écrivains étrangers un émouvant appel aux amis de la France et, joignant le geste à la parole,

s'engage sur-le-champ. A peine la littérature a-t-elle repris ses droits que, devançant les esthètes et les snobs, il publie, dès 1919, son *Anthologie Nègre*.

A ne considérer que les lettres françaises, on peut affirmer que, sans Blaise Cendrars, ni Paul Morand ni Giraudoux ne seraient tout à fait ce qu'ils sont. Sur d'autres plans, Jacques Chadourne, Mac Orlan, Delteil, Soupault et même Dekobra doivent chacun quelque chose à l'auteur de *Kodak*. L'écho de sa voix retentit jusque dans les borborygmes déjà oubliés de Dada et dans les clameurs des surréalistes. Il ne s'agit, bien sûr, ni de plagiat, ni même d'imitation consciente. Mais ce diable d'homme a jeté dans le torrent de la circulation un si grand nombre d'images, d'idées, d'exemples, de films, d'inventions verbales et de points d'exclamation qu'il peut fort bien hanter, sans qu'elles s'en doutent, des milliers de cervelles : tout de même que les aphorismes de Nietzsche fleurissaient, vers 1910, sur les lèvres de jeunes apaches poursuivis par la justice bourgeoise. L'avenir verra peut-être en lui un des témoins les plus importants de notre actuel désordre. Vous voyez maintenant pourquoi je parlais tantôt de sa valeur dynamique ? J'en viens même à me demander si, depuis Jean-Jacques, Cendrars ne serait pas le présent le plus riche, mais aussi le plus explosif, le plus chargé de puissances secrètes que la Suisse romande ait jamais fait à sa grande voisine.

Le Plan de l'Aiguille ne suffirait pas, je l'avoue, à confirmer cette hypothèse. Isolé de l'homme, détaché de l'ensemble auquel il appartient, ce livre n'est guère qu'un roman d'aventures, d'ailleurs inachevé. L'auteur veut que ce soit le roman « de la brute et de l'animalité ». Accordé, mais sous réserves. L'histoire s'engage en 1904, à Saint-Pétersbourg, entre des comparses russes et un protagoniste anglais, l'un et les autres également loufoques, mais dans des directions divergentes. Elle se poursuit parmi les *icebergs* des mers antarctiques, avec une escale en Patagonie. Elle est assez incohérente. On y distingue malaisément la part de l'observation et celle de l'invention. Cendrars y apparaît comme un pince-sans-rire, tantôt macabre, tantôt joyeusement obscène. On ne voit pas très bien où il veut en venir : les *Confessions de Dan Yack*, annoncées pour faire suite au *Plan de l'Aiguille*, nous l'apprendront sans doute.

Il y a, au début de ce premier volume, une scène fort bien

venue de saoulerie à la russe (ancien style, cela va sans dire) et, vers la fin, une complainte amoureuse, récitée par une Indienne de San-Carlos et dont les couplets entrecoupent les câblogrammes que Dan Yack lance dans toutes les directions à l'effet de ruiner une compagnie baleinière, rivale de la sienne. Ce duo comique est du meilleur Cendrars. Dans la partie centrale du livre, belles descriptions de tempêtes en mer et de phénomènes lumineux des régions australes. Je ne conseille pas aux maris jaloux de faire lire à leurs femmes la note de la page 216 ; elle pourrait en inciter plus d'une à partir pour la Patagonie, afin d'y connaître les plaisirs d'amour décuplés que procure aux Patagones l'usage du *guesquel*.

MÉMENTO. — Ouvrages reçus : René Fonjallaz : *Dallas and Co* ; Lausanne, Editions des Lettres de Lausanne. — Henri de Ziégler : *Genève 1929* ; Lausanne, Payot. — Sunière : *Le deuxième jour* ; Lausanne, Editions de la « Vie Romande ». — Eddy Baner : *Permanence de l'Histoire* (« Les Petites Lettres de Lausanne », N° 2). — Ouvrage annoncé : Pierre Kohler : *Mme de Staël au château de Coppet* ; Lausanne, Editions Spes.

RENÉ DE WECK.

LETTRES PORTUGAISES

Adolf Schulten : *Viriato*, traduit de l'allemand par Alfredo Ataide : Renascença Portuguesa, Porto. — De Faria, *escendance de D. Antonio, Prieur de Crato, XVIIIe Roi de Portugal*, Lausanne. — De Faria : *Nos Archives*, Lausanne. — Damião Perès ; *1580, O Governo do Prior do Crato* ; Comp. édit. do Minho, Barcelos. — Raul Proença et autres : *Guia de Portugal*, Biblioteca national de Lisboa. — Claudio Basto : *O Doutor Diabo* ; Maranus, Porto. — Vicente Risco : *O Porco de pé* : Editions « Nos », La Corogne. — Mémento.

L'époque sans doute est proche où certains problèmes d'histoire, de protohistoire et d'ethnographie ne pourront trouver leur solution que si l'on s'efforce de compléter les recherches pratiquées au Maroc par l'étude comparative des antiquités lusitaniennes, elles-mêmes confrontées méthodiquement avec les vestiges occidentaux de notre passé lointain.

Ces larges synthèses sont familières à l'esprit scientifique allemand, qui les étaie volontiers d'investigations minutieuses, sans laisser pourtant de s'égarer parfois, et plus souvent qu'il ne faudrait, dans l'aventure. Mais l'examen attentif d'une hypothèse et sa vérification dans l'ordre des faits, permettent d'utiles découvertes, et l'on ne peut qu'admirer un Borchardt dans son explo-

ration atlantidienne du Sud-Tunisien, un Adolf Schulten qui, joignant l'érudition la plus avertie au souci d'interroger sur place les vestiges restés en terre, a réussi à verser sur l'archéologie hispanique des clartés inattendues et à traduire en langage historique précis la belle légende héroïque de **Viriathe**.

Clair, net, substantiel, son travail, animé d'une sorte de foi contenue dans la légitimité des guerres populaires d'indépendance, ne pouvait que séduire le patriotisme portugais, et c'est à juste titre que M. Alfredo Ataide a voulu en donner une version attentive en sa langue. L'étude de M. Schulten ne cessera jamais, croyons-nous, de faire autorité, en dépit de certaines interprétations que les spécialistes en la matière peuvent encore regarder comme provisoires ; car, pour l'étude de la personnalité et de l'existence de Viriathe, l'éminent archéologue s'est appuyé fortement sur les sources abondantes de l'historiographie classique. Son exégèse des renseignements fournis par Appien, Polybe, Strabon, Possidonius, Diodore, etc., le conduit aux lieux mêmes, où Viriathe vécut et combattit à titre de chef et roi des tribus lusitaniennes. L'ethnographie permet au savant chercheur de confronter utilement la stratégie de Viriathe avec la stratégie traditionnelle des Berbères, proches parents des peuples ibériques, et avec la stratégie plus savante d'Annibal.

Cette stratégie dictée par une sorte d'instinct de race, M. Schulten la retrouve jusque dans les guerres carlistes, et sans doute aurait-il pu pousser plus loin ses comparaisons. D'un parallèle sommaire entre Viriathe et Sertorius, l'écrivain allemand tire également d'instructives conclusions. Poussé dans sa mission libératrice par la traîtrise de Galba, et par miracle échappé au massacre épouvantable qui s'ensuivit, Viriathe, victorieux d'un ennemi puissant et de mauvaise foi, mais victime de la lassitude de son peuple, finit par périr assassiné, et cet assassinat fut l'œuvre d'un général romain. Ainsi le héros lusitanien dresse le libelle de sa vie admirable contre l'orgueilleuse Rome, qui n'hésita point, pour le détruire, à employer contre lui les moyens les plus bas, M. Schulten ne se fait faute de le proclamer. Le Vercingétorix lusitanien acquiert ainsi visage épique et, pour ce faire, il ne fallait pas moins que le beau talent nourri de haute science du révélateur de Numance, la célèbre cité celtibérique, de Tartesse où vécut le plus ancien peuple civilisé de la péninsule, et

de la véritable figure de Sertorius. Les perspectives ouvertes par l'imagination reconstructive de M. Schulten sont profondes et vastes, et M. Mendès Corréa, dont la parole fait autorité, a pu, à travers quelques restrictions, rendre dans une magistrale préface un hommage mérité à son confrère allemand :

De même, dit-il, que les travaux d'interprétation des légendes homériques, entrepris par les Dorpfeld, les Nilson, les Evans, ont montré comment les centres des grands cycles de mythes héroïques coïncidaient avec les foyers principaux de la culture mycénienne, les investigations de Schulten à l'occident complètent cette lumineuse série de reconstitutions saisissantes, véritables matérialisations de mystérieux récits littéraires et de légendes nébuleuses et vagues, dans le cadre solide et concret de l'architecture historique.

Géographiquement parlant, M. Schulten apporte des précisions intéressantes sur l'aire territoriale occupée par les diverses tribus ibériques et notamment par les Celtes et Celtibères.

Pour chercher leur aliment à travers des époques plus rapprochées de la nôtre, les travaux d'érudition de M. le Marquis de Faria, qui n'est pas seulement un parfait homme du monde, mais aussi un héraldiste et un généalogiste des plus distingués, n'en offrent pas moins un intérêt passionnant. M. le Marquis de Faria s'est accoutumé d'unir dans un même culte ardent le Portugal et la France, et tous les curieux d'histoire, dans les deux pays, trouveront maintes choses à glaner dans les monographies qu'il a publiées depuis 1909, en particulier sur cette douloureuse figure de prince, descendant de la maison française d'Henri de Bourgogne : **D. Antonio, Prieur de Crato, 18e Roi de Portugal**. Dans un premier volume réédité en 1917, le savant généalogiste établit minutieusement la descendance de l'exilé, en Suisse, en Hollande, etc., et fait précéder son étude d'un aperçu historique, bourré de faits inattendus, sur les vicissitudes à travers lesquelles s'est déroulée l'existence malchanceuse de D. Antonio. Le Prieur de Crato, chevalier de Malte, né à Lisbonne en 1534, était issu du mariage secret de D. Luiz, second fils du Roi Emmanuel le Fortuné avec Violante Gomes d'Evora, femme vertueuse et d'une rare beauté. Nommé gouverneur de Tanger en 1571, il accompagna son cousin le Roi D. Sébastien dans ses deux expéditions au Maroc. La dernière devait se terminer par le désastre d'Alcacer-Kibir. Fait prisonnier, D. Antonio

dut son salut à un ancien esclave libéré par son père et devenu officier dans l'armée des Maures. A la mort de D. Sébastien, son oncle, le Cardinal Henri, fut proclamé roi le 20 août 1578. Ballotté au milieu d'intrigues de toutes sortes, il n'osa trancher, avant de mourir, la question de la succession au trône, ce qui permit à Philippe II d'Espagne de faire envahir le pays par les troupes du Duc d'Albe, aussitôt qu'il eut rendu l'âme. Deux jours plus tard, le 19 juin 1580, D. Antonio était acclamé roi par l'assemblée populaire de Santarem. Le 24 juin, il faisait son entrée à Lisbonne, et le 25 août, au pont d'Alcantara, il livrait bataille aux Castillans avec des forces dix fois inférieures en nombre. Il défendit ainsi pied à pied son royaume, jusqu'à ce qu'il en eut été rejeté par de persistants revers, sa tête ayant été honteusement mise à prix. Il vint alors chercher refuge, d'abord en Angleterre près d'Elisabeth qu'il voulait gagner à sa cause, puis en France auprès d'Henri III et de Catherine de Médicis. En échange des bons services prêtés par la France à l'indépendance portugaise, D. Antonio offrit la souveraineté sur le Brésil. Une expédition maritime fut ainsi organisée, qui appareilla pour l'île Terceira des Açores et qui échoua lamentablement, par trahison. D. Antonio regagna la France et vint se fixer à Rueil avec ses deux fils. Il devait en 1582 poser la première pierre de l'église de la localité. Entre temps, il s'était lié d'amitié avec Agrippa d'Aubigné, qui sans doute admira sincèrement ce parfait chevalier.

A plusieurs reprises, Philippe II tenta de faire assassiner le malheureux prince, qui tomba bientôt dans la gêne, sans toutefois jamais désespérer de sa noble cause. En 1585, à La Rochelle, il est obligé de se défaire du dernier objet de valeur qui lui restât : un diamant d'un prix inestimable et qui n'était autre que le fameux *Régent*. En 1589, toutefois, il réussit à faire partir d'Angleterre une autre expédition. Une flotte anglaise vint prendre Cascaes, mais le coup de main sur Lisbonne ne put être mené à bonne fin. En 1594, on retrouve D. Antonio en France. Il intéresse Henri IV à sa cause ; mais, terrassé par la maladie, il expire à Paris à 64 ans au quartier du Marais, et l'on a tout lieu de croire que ses derniers restes gisent aujourd'hui quelque part dans un coin des Catacombes, après avoir été inhumés au couvent des Cordeliers.

Quel beau sujet de chronique dramatique pourrait fournir cette curieuse vie !

Dans **Nos Archives**, M. le Marquis de Faria a soigneusement colligé les notes, récits, lettres, extraits et documents divers, qui viennent à l'appui de son exposé. Il est également l'auteur d'une monographie concernant le précurseur luso-brésilien de l'aéronautique moderne, Bartholomeu Lourenço de Gusmão, où se trouve décrit, d'après les archives du Vatican, le premier des aéronefs.

De son côté, le distingué Directeur de la Faculté des Lettres de Porto, M. Damião Perès, a exhumé des archives de Simancas et de la Torre do Tombo toute une documentation nouvelle, sur l'éphémère royauté du Prieur de Crato, et nous en livre le résumé dans son récent livre : **1580. Le Gouvernement du Prieur de Crato**. Que de révélations à faire, en vérité, sur le Portugal, si mal connu en France, en dépit de loyaux efforts !

Raoul Proença, homme politique et polémiste hors de pair, qui dans la valeureuse phalange de *Seara Nova* brille aux côtés d'Antonio Sergio et de Jayme Cortesão, a judicieusement pensé que le moderne tourisme pouvait donner l'éveil à des curiosités plus profondes. Ayant découvert à la faveur d'excursions méthodiques la beauté de son pays, il a entrepris l'élaboration d'une œuvre unique en son genre : le **Guide de Portugal**, où s'évoque, de par la volonté d'un artiste plein de courage, aidé de collaborateurs de talent, toute la vie portugaise dans son passé aussi bien que dans son présent. Une telle synthèse, dictée par les vues les plus généreuses, n'avait jamais été tentée.

Semblable travail, dont les illustrations de *Celtiga*, la belle revue galéguiste de Buenos-Aires, nous donnent l'avant-goût, devrait être entrepris également pour la Galice, qui est le complément naturel du Portugal, tant au point de vue de la géographie qu'en ce qui regarde la langue et les mœurs.

Quoique nés de part et d'autre du Minho, ce ne sont pas MM. Claudio Basto et Vicente Risco qui me contrediront, j'en suis sûr ; car tous deux, réserves faites pour les nuances de langage qui les distinguent, sont bien les héritiers directs de Julio Diniz et de Camilo Castelo Branco. Le premier, à la faveur d'une ingénieuse et touchante affabulation, a su mettre dans sa charmante nouvelle : **Le Docteur Diable**, toute la grâce lumineuse des

jardins en fleur de sa chère cité de Viana do Castelo, et son idée d'une guérison par transfusion volontaire de fluide vital devient ainsi un joli symbole. Le second, dans son petit roman : **O Porco de Pé**, s'avère observateur minutieux des menus détails de la vie quotidienne, qu'il utilise avec l'art subtil d'un humoriste accompli, manifestant ainsi tous les dons de sa race. Vicente Risco est un grand écrivain, que Madrid placerait volontiers au premier rang, s'il consentait à écrire en castillan.

Mais il est de ces galeguistes qui sont entrés avec violence dans l'arène littéraire et qui ont amené indirectement, selon les judicieuses remarques de M. Carlos da Cunha e Vasconcelos (*La Galice moderne et son régionalisme*, *Seara Nova*, nº 148) les dirigeants actuels de l'Espagne à composer. Ceux-ci, non sans habileté, se sont tout à coup intéressés à la prospérité de la Province, et deux sièges ont été accordés à la littérature de Galice au sein de l'Académie royale espagnole.

Même à travers les sonorités plus dures du castillan, le sentiment luso galaïque ne peut faire autrement que de se faire jour, et c'est ce qui arrive précisément pour l'émouvant et gracieux roman de Mlle Francisca Herrera e Garrido, la moderne Rosalia : *Familia de Lobos*, qu'il ne nous est pas réservé d'analyser ici.

Mémento. — Les lettres portugaises pleurent la perte prématurée du plus authentique des héritiers spirituels du grand João de Deus : Augusto Gil, le poète tour à tour élégiaque et doucement satirique de *Luar de Janeiro*, de *Canto da Cigarra*, d'*Alba-plena*.

Il faut lire, aux pages de *Seara Nova* (nos 147 et 148) le texte de la très instructive conférence ; *Aspects de la Littérature portugaise*, prononcée à Madrid par M. Camara Reys, à l'occasion de l'Exposition du Livre portugais, en octobre dernier.

Nous y reviendrons. A plus tard *Bustos e Medalhas*, études critiques par Julio Brandão : *Camões não esteve em Macau*, par Luis da Cunha Gonçalves ; *Sulamite*, où, dans le style lyrique contenu qui lui est propre, Manuel da Silva-Gaio paraphrase voluptueusement le *Cantique des Cantiques* ; *O Pantheom dos Lemos* par A. de Lacerda, *A Oarivesaria portuguesa*, par Pedro Fazenda, etc.

Signalons dans *Aguia*, sous la signature de Vila Moura (janvier à octobre 1928), de brillantes pages franciscaines.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Walter-René Fuerst et S. J. Hume : *Twentieth Century Stage-Decoration* (Knopf), New-York. — Zona Gale : *Portage, Wisconsin* (même éditeur). — Robert Hyde : *Young Family* (Payson and Clarke) : — George Seldes : *You Can't Print That* (même éditeur). — *The Book-League of America.* — Jessica Nelson North : *The Long Leash* (Houghton, Mifflin). — Carlton Talbott : *Ballyhoo for a Mendicant* (Horace Liveright). — Djuna Barnes, *Ryder* (même éditeur). — Hendrik Van Loon : *Man the Miracle-maker* (même éditeur) : *Transition Stories* (Mc Kee), New-York. — Mémento.

Walter-René Fuerst, décorateur du Studio des Champs-Elysées (et qui fut jadis décorateur de l'Odéon ainsi que d'un théâtre très important à Vienne), vient de nous donner, en collaboration avec Samuel J. Hume, animateur des théâtres d'avant-garde en Amérique, le document le plus complet que nous ayons sur la décoration théâtrale de notre temps. Il s'agit de **Twentieth Century Stage-Decoration**, ouvrage en tous points remarquable, et d'une documentation parfaite. Le livre se compose de deux volumes, le premier de textes, le second d'illustrations. Et avec une aise surprenante, nous y suivons le développement et les mutations du décor en ces trente à trente-cinq dernières années.

A voir l'intelligente compréhension avec laquelle l'ouvrage est conçu, et le clair exposé qui rend passionnantes même les parties techniques, nous croyons reconnaître l'apport de l'esprit européen et universel de W.-R. Fuerst, dont nous avions déjà pu apprécier les dons d'architecte, de peintre et de décorateur, et en qui nous sommes heureux de reconnaître un écrivain doué de ce talent capital pour ce genre d'ouvrages, celui d'intéresser le lecteur. Il faut dire en toute justice que c'est lui qui avait la part la plus belle (à supposer que l'Europe fût allouée à Fuerst, et l'Amérique à Hume). Du côté américain, il n'y a de vraiment marquant que l'œuvre de Norman Bel Geddes, qui a exécuté les décors de diverses pièces d'Eugène O'Neill et qui fut le décorateur de cette *Jehanne d'Arc* de Mercédès de Acosta que nous vîmes voici quatre ans à la Porte Saint-Martin. Bel Geddes excelle dans le décor construit en scène. Il réduit le décor fixe au minimum, à quelques blocs qui ne bougent pas, puis par des jeux de lumières et par des objets qu'apportent les figurants, il développe de ces données volontairement réduites des décors impressionnants (tels ceux de *Jehanne d'Arc* et de *Lazarus Laughed*).

Du côté européen, l'auteur avait beau jeu à tracer la transformation du décor à travers les œuvres d'Antoine, d'Adolphe Appia, de Craig, puis de Reinhardt, Stanislavsky, Baty, Fuerst, etc... Un coup d'œil sur les illustrations nous montre, en effet, que, parmi ces mises en scène, les moins intéressantes ne sont pas celles qu'exécuta pour *Le Simoun* de Lenormand et *L'Empereur Jones* d'Eugene O'Neill (joué à l'Odéon), Walter René Fuerst.

Somme toute, ce livre paru d'abord en Amérique, mais qui ne tardera pas à être traduit en quatre ou cinq langues, nous expose, comme ne l'a jamais été fait, le développement de la mise en scène au vingtième siècle. Pour ceux qui s'intéressent au théâtre, c'est un apport remarquable. Et je ne saurais exagérer la facilité avec laquelle on lit cet ouvrage, qui eût pu être tellement rébarbatif.

Chez le même éditeur (Knopf, New-York), nous trouvons un autre livre de grande importance, **Portage, Wisconsin**, le premier recueil d'essais de Yona Gale. La célèbre romancière, dont on s'explique mal que rien n'ait été traduit en français, expose les petits travers de la province américaine, en prenant comme bourgade-type la petite ville qu'elle habite, Portage (Wisconsin). Il ne s'agit point ici d'un roman à satire plus ou moins cinglante, tel qu'en ont écrit divers autres Américains. A peine y a-t il quelques anecdotes, toujours propices, et qui ne font que mieux faire comprendre les particularités, les tics que Miss Gale reproche aux provinciaux. Mais la peinture est tellement franche et tellement vraie, qu'on a peine à comprendre que les habitants de Portage n'aient pas chassé leur biographe. Plus loin, dans les essais qui traitent des père et mère de Miss Gale, tout en racontant leur vie et en décomposant leurs réactions envers ce milieu étouffant, la romancière complète son portrait de la petite ville, et ce mélange de potins, de commérages, de provincialisme, ne manque pas de nous faire sourire, et de nous effarer un peu aussi.

Compris dans le volume, se trouvent d'autres essais, des tentatives de montrer la situation de l'artiste aux Etats-Unis, de retracer et de prédire le développement du roman. Et dans le tout, nous retrouvons la force et la clarté qui caractérisent l'œuvre de Miss Gale. Son style est d'une beauté pratique, d'une impeccable

lucidité; sa conception et sa compréhension lui assurent un point de vue intelligent et sans parti pris. Pour ses débuts dans la « théorie », la romancière s'est montrée digne d'elle-même.

Il y a par ailleurs un jeune romancier, Robert Hyde, dont j'ai annoncé ici-même les grandes promesses, voici quelque six mois. Son second ouvrage, **Young Family**, confirme les espoirs que j'ai pu formuler à son égard. Cette fois-ci, il a complètement changé d'atmosphère, de thème, de personnages, et il se montre tout aussi adroit que nous l'avons vu dans *Crude*. Délaissant les pays pétrolifères où il avait situé sno premier livre, délaissant aussi ce peuple inculte et, avec lui, le style de monologue intérieur dont il s'était servi, Hyde s'occupe cette fois-ci d'un jeune professeur. Et, malgré les mesures indirectes prises par lui dans son livre pour nous en dissuader, nous sommes tentés de croire que ce jeune professeur, c'est l'auteur lui-même. En tout cas, le jeune professeur écrit un livre de classe où, sous forme de roman, il élabore un système économique tout à fait ingénieux. Tout travail se divise selon lui en deux catégories : travail d'usine, où l'on ne sait à qui est destiné ce qu'on produit, où l'on n'est le serviteur de personne, par conséquent travail moral et respectable ; d'autre part le travail personnel, qui est fait par soi même ou par des serviteurs. Cette seconde catégorie *doit* être faite par soi-même. Sinon, une personne devient l'esclave (lisez : serviteur) de l'autre, et ceci est immoral. Mais... ce jeune professeur épouse une jeune veuve, mère de trois enfants, fort riche, et qui a une demi-douzaine de domestiques dans la maison. Les théories du jeune professeur semblent anéanties, et, de fait, *Masterly* (Magistral), le personnage créé comme homme modèle par celui-ci, se tait pendant quelques mois. Cependant, il ne tarde pas à prendre sa revanche. Et les serviteurs doivent chercher ailleurs un emploi, alors que la famille prend un petit appartement où elle mènera une vie saine et irréprochable. Le roman ne manque pas d'intérêt, ni le romancier de talent. Celui-ci unit à une intrigue passionnante un style très personnel. Il sera intéressant de voir quelle direction prendra son troisième livre. Les deux premiers, tout à fait divergents, nous font attendre avec impatience le développement de ce talent qui éclôt.

Monsieur George Seldes, dans son livre **You Can't Print**

That n'est malheureusement que trop loin de la fiction. *Vous ne pouvez pas l'imprimer !* Tel est le commentaire que provoquèrent nombre de ses dépêches, au cours des années qu'il passa comme correspondant européen d'un grand quotidien américain. On ne s'étonne pas de le savoir chassé de Russie, d'Italie, de Roumanie, de Fiume, car sans parti, il a voulu éclairer sans distinction. Mais ce qui choque, c'est les freins que mirent les officines des pays *libres*, les bureaux occultes de censure de toutes les puissances européennes. Et ce n'est pas tout. Même les Américains, soit officieusement au nom du gouvernement, soit par la bouche du directeur du journal, l'empêchèrent de dévoiler bien des choses que son livre nous apprend pour la première fois. Lorsqu'un consul américain fut assommé et presque mutilé par des fascistes, on négligea la nouvelle — sans importance. Et la raison ? Wall Street misait sur les valeurs italiennes, et les commerçants italiens menaçaient de retirer leurs annonces. Quinze jours plus tard, un entrefilet apprit aux lecteurs que l'affaire avait été réglée à l'amiable : *Mussolini régla la note d'hôpital !* Et mille incidents de ce genre. La politique, la finance, quels bâillons sur la bouche du journaliste !

Pourtant, l'auteur se départit parfois de son rôle de libérateur, pour nous conter quelques incidents comiques (quand ils ne sont pas tragi-comiques). Tel celui de ce censeur roumain qui, ne comprenant pas l'argot américain, laissa passer des dépêches dévoilant le scandale du prince Carol. Mais le livre de Seldes est un plaidoyer pour la liberté. C'est un acte de courage et de volonté. Espérons que ce soit plus qu'une goutte dans l'océan.

Je voudrais dire un mot ici des *book clubs*, ces institutions dont M. Bernard Fay, passant, comme à son habitude, à côté de son sujet, s'est si copieusement moqué dans sa *Vue cavalière de la littérature américaine*, que publia la *Revue hebdomadaire* l'année dernière. Quoi qu'en pense M. Fay, ces clubs ont certains mérites et si, comme ils l'annoncent, ils n'envoient pas le *meilleur* livre de chaque mois à leurs abonnés, ils leur en envoient un bon tout de même tous les mois en leur faisant réaliser de sérieuses économies. Et de telles organisations, lorsqu'elles distribuent à leurs dizaines de milliers d'abonnés le même livre, peuvent assurer l'avenir d'un auteur ; et comme les auteurs en

valent parfois la peine (n'ont-elles pas adopté Julien Green, entre autres?), leur action est bienfaisante.

Mais un nouveau *club* vient de naître, dont le système est vraiment remarquable, à tous points de vue. C'est la **Book League of America**. Tout en réalisant une économie de 50 o/o sur le prix de douze volumes courants, cette société donne comme prime douze volumes à choisir dans une liste d'ouvrages de fond (France, Wells, Dostoïevsky, Frazer, Melville, etc...), et, chaque mois, un livre nouveau en forme de revue comprenant le texte du livre, des articles sur l'auteur, sur le livre, et sur les idées ayant trait à l'ouvrage. Encore y a-t-il une partie analytique (dirigée par l'éminent critique V. F. Calverton), où des écrivains de talent rendent compte des livres nouveaux, et un « compte rendu des comptes rendus » ,où l'on trouve un excellent résumé de l'opinion de la presse sur les livres récents. Nous n'avons pas à vanter ici les attraits de cette formule nouvelle, car notre but n'est pas de lui procurer des abonnés. Mais il faut dire que le choix des livres a été jusqu'ici excellent. *Zola et son temps*, de Matthew Josephson, est une étude compréhensive sur le grand romancier ; ensuite *Paroles d'hiver*, poèmes posthumes de Thomas Hardy, bien que nous ayant déçus, sont de bonne qualité : *La Génération révoltée*, de Jo Van Ammers-Küller, curieux roman sur l'émancipation de la femme en Hollande ; et enfin *Prima Donna*, roman de Pitts Sanborn. A cause de la qualité des œuvres choisies, ainsi que des avantages de la formule, il faut dire que la *Book-League* nous semble le projet le plus intelligent qu'on nous ait encore exposé.

Du côté poésie, il y a plusieurs nouveautés dont, particulièrement **The Long Leash**, de Jessica Nelson North. Mme North est rédactrice à la revue *Poetry*, dont on a souvent parlé ici, et en ce moment, pendant l'absence de Miss Harriet Monroe, elle remplit les fonctions de rédactrice en chef. Ses vers sont de qualité inégale, mais parfois elle atteint à un assez beau résultat. Son seul défaut est le principe d'avoir en général, dans chaque strophe de vers libres, deux vers qui riment. Et comme les strophes varient en nombre de vers, on a l'impression que rien ne dirige ces coupures arbitraires, sauf le désir de la rime. Il faut savoir suivre des règles ou, alors, n'en pas avoir du tout. J'aime ces vers :

Les dieux, je le crains, sont devenus ecclésiastiques.
Quelle chance que l'espace soit resté plus élastique !

Dans la bouche d'un géomètre, ils sont pleins de sens. Un courant d'idées qui traverse tout le volume y éclate splendidement. Et ce sont peut-être les plus beaux du recueil.

Ballyhoo for a Mendicant, de Carlton Talbott, est aussi très inégal. Quelques poèmes à double entente nous amusent, mais il n'y a guère que celui qui prête son titre au volume, *Boniment pour un mendiant*, qu'on puisse admirer. Là, un rythme vraiment sincère élève le poète jusqu'à un niveau qu'il n'atteint nulle part ailleurs. Son goût du passé lui donne quelques images attrayantes, mais, somme toute, banales.

Ryder de Djuna Barnes est un « roman » déconcertant. D'abord, ce n'est pas un roman ; c'est un tour de force, un exploit dialectique, imposant il est vrai, mais facilement démonté et qui n'impressionne point durablement. Sans la valeur innovatrice de Joyce, Miss Barnes a son goût de l'intrigue linguistique. Pourquoi le seul défaut d'un grand écrivain est-il ce qu'on retrouve de lui chez ses cadets ?

Par contre, Hendrik Van Loon, dans son **Man the Miracle-maker**, raconte en vocabulaire tout simple l'histoire des inventions. On y trouve la simplicité, l'intelligence, la sobriété, l'esprit, et la vaste connaissance propres à Van Loon. Livres de grande vulgarisation, ses œuvres, qu'il écrit pour que puissent les lire les enfants, sont des œuvres d'art ainsi que d'érudition. Van Loon, qu'on a accoutumé de dénommer trop rapidement vulgarisateur, est plus que cela. C'est une figure qu'il ne faut pas négliger.

La virtuosité linguistique se retrouve dans **Transition stories**, où sont reproduites les meilleures histoires parues dans *Transition*. Les extraits de la nouvelle œuvre de Joyce, assez lucides, nous déçoivent ; mais quelques écrivains, tant Américains qu'Européens, ont donné des proses de valeur. Franz Kafka, Murray Godwin, Leigh Hoffman, Kurt Schwitters et Philippe Soupault, se montrent ici les plus doués. Ce volume est de ceux qu'il faut pour que progresse la littérature.

Mémento. — Une jeune revue, *Blues*, paraissant à Columbus (Missisipi), publie dans son second numéro des vers de : Ezra Pound,

William Carlos Williams, Louis Zukofsky, Witter Bynner, Eli Siegel, et des jeunes.

La revue *Tambour* (Paris) va donner dans son troisième numéro (fin mai) la traduction d'une nouvelle de Zona Gale. Ce sera la première à paraître en français.

A M. Albert Mockel, qui me fait remarquer que je n'ai pas signalé dans ma dernière chronique, parmi les revues les plus importantes, *The Exile*, je puis répondre : 1° que cette revue, je crois, ne paraît plus (on en a publié un 4e et dernier numéro) ; 2° qu'elle n'a jamais atteint l'importance des 3 grandes revues signalées (malgré sa verve et son intérêt incontestables) ; 3° que j'ai parlé des trois revues *les plus importantes* et que j'ai volontairement négligé toutes les autres, dont certaines, *Palms*, *Blues*, *This Quarter*, etc.... sont fort intéressantes. Quant aux avatars de *The Exile*, je les ai suivis avec intérêt et sympathie, et j'ai pour la réussite de Pound une grande admiration. Que M. Mockel trouve ici l'expression de mes sentiments les plus cordiaux !

HAROLD J. SALEMSON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

Winston S. Churchill : *The World Crisis 1916-1918, part II*, London, T. Butterworth.

La 2e partie de l'histoire des années 1916-1918, que M. Winston Churchill a écrite sous le titre **La Crise mondiale**, est non moins remarquable que la 1re et constitue une synthèse lumineuse qui mérite d'être résumée.

Le 16 juillet 1917, Lloyd George, reformant son ministère, invita Churchill à en faire partie comme ministre des munitions ou de l'air. Churchill choisit les munitions.

A cette époque, les immenses usines dont Lloyd George lui-même, quand il avait été ministre des munitions, avait ordonné la construction, commençaient à produire. Mais quatre difficultés rendaient difficile de fournir autant de munitions que les armées en demandaient : la quantité limitée des disponibilités en acier, moyens de transport, main-d'œuvre exercée et argent. Au commencement de 1917, les Alliés étaient à bout d'argent, tout allait être arrêté. L'aide des Américains avait permis de continuer, mais dans des proportions étroitement mesurées. Il fallait donc ne donner à chaque genre de production que les dimensions strictement requises par le plan général. Dès novembre 1916,

Churchill avait soumis au Cabinet un mémoire « sur un plus grand emploi des moyens mécaniques dans l'offensive sur terre » ; « une méthode, y disait-il, existe de surmonter les obstacles jusqu'ici insurmontables pour nos offensives, c'est l'emploi des chars cuirassés. » Sa nomination au ministère lui offrit une nouvelle opportunité de préconiser « la bataille mécanique ». Dans un mémoire du 21 octobre 1917, écrit dans la croyance « que les armées allemandes à l'ouest avaient complètement perdu leur puissance offensive », il examina les moyens de réaliser cette bataille en combinant la prépondérance en artillerie, aviation, chemins de fer et autos, mortiers de tranchée, tanks, gaz asphyxiants. « Jusqu'à présent, écrivait-il, nous n'avons employé que l'artillerie... Les grandes armées de l'ouest s'étendent en lignes minces sur des centaines de milles. Elles ne sont organisées en profondeur qu'à quelques points. Il est impossible de douter que si l'un des deux adversaires découvrait une méthode d'avancer constamment, quoique sur un front limité, il infligerait à l'autre une défaite décisive. » Churchill espérait y arriver par l'emploi des six moyens et user ainsi les réserves de l'ennemi si rapidement qu'il ne pût les remplacer. Il s'efforça de faire travailler dans son ministère de façon à fournir tout ce qui pouvait être légitimement demandé pour atteindre ce but, mais rencontra l'obstacle des demandes exagérées des autres ministères. C'est ainsi que le ministère de la Marine (Sir Eri·h Geddes) demanda pour ses navires des plaques en une quantité plusieurs centaines de fois plus grande que celle nécessitée par les tanks ; or, il avait un droit de priorité ; il fallut le gorger de plaques pour qu'il consentît à reconnaître avoir trop demandé.

Quand Churchill était rentré dans le ministère, l'offensive anglaise venait de commencer : le 7 juillet, la crête de Messines avait été prise. Cette offensive avait deux buts : 1° obvier à l'inaction de l'armée française, affaiblie par l'offensive de Nivelle ; 2° paralyser la guerre sous-marine par la prise d'Ostende et Zeebr‹ gge. Or, l'importance de ces buts, dit Churchill, avait été exagérée ; l'armée française en 1917 infligea aux Allemands presque autant de pertes que l'armée anglaise et l'Amirauté avait induit Haig en erreur au sujet des résultats pouvant dériver de la prise de Zeebrugge. Lloyd George désirait arrêter l'offensive commencée et attendre l'arrivée des Américains ; jusque-là, on

enverrait des divisions en Italie et en Syrie. Il était soutenu par Churchill qui proposait d'emprunter à l'armée de Salonique 6 divisions pour prendre Djemal à revers à Gaza. Sir William Robertson et l'état-major obtinrent le rejet de ces plans et la continuation de l'offensive sur Paschendaele. Celle-ci, en 6 semaines, n'avança pas de plus de 4 milles, et cela au prix de pertes énormes. En octobre, L. George demanda l'avis de Sir Henry Wilson et de Lord French, mais ne put en tirer un appui assez net pour pouvoir arrêter cette offensive. Malgré le mauvais temps, on la continua jusqu'à la fin de novembre. Le seul profit en fut d'empêcher Ludendorff de tirer parti de son triomphe de Caporetto (24 oct.) « S'il avait tiré 10 ou 12 divisions de plus de l'ex-front russe, dit M. Churchill, on peut se demander ce qui serait arrivé... Ecraser l'Italie et demander la paix générale était encore la meilleure chance des Empires Centraux. »

Les tanks, mal employés à Paschendaele, étaient tombés en discrédit. Leurs officiers obtinrent qu'une attaque serait faite où ils seraient employés comme ils concevaient qu'on devait le faire, par surprise, sans tirer un coup de canon. Le 20 novembre, près de 500 d'entre eux, suivis de l'infanterie, enfoncèrent l'ennemi près de Cambrai sur un front de 6 milles, prenant 10.000 hommes et 200 canons au prix d'une perte de 1.500 hommes. Mais il n'y avait pas de réserves pour exploiter ce succès inattendu. Le 30, les Allemands reconquirent le terrain gagné, enlevant 10 000 prisonniers et 200 canons.

Au commencement de 1918, il devint clair que par suite de l'écroulement du front russe, les Centraux allaient avoir la supériorité numérique à l'ouest. En particulier, à leur artillerie, déjà supérieure, ils allaient ajouter 4.000 canons pris sur le front russe et 2.000 sur le front italien. Haig et Robertson demandèrent que l'on comblât les vides de l'armée avec des troupes jusqu'alors maintenues dans le Royaume-Uni. Le 8 décembre 1917, Churchill proposa en vain « l'adoption des mesures qui furent ordonnées après la catastrophe du 21 mars et qui, prises en janvier, l'auraient empêchée ». L. George hésita à envoyer tout ce qui était demandé; il ne prit que des demi-mesures ; il espérait que de petits succès en Palestine décideraient les Turcs à faire la paix et aideraient à faire prendre patience à l'opinion jusqu'à l'arrivée des Américains. Haig resta ainsi avec 56 divisions d'infanterie (à 10 ba-

taillons au lieu de 13) et 3 divisions de cavalerie (au lieu de 5). Pour comble de malheur, les Français, prétendant qu'avec 700 000 fusils ils tenaient 480 kil. de front, demandèrent et obtinrent l'allongement du front anglais jusqu'à Barisis. C'était une erreur, car il y avait 69 divisions allemandes contre le secteur anglais et 79 seulement contre le secteur français. Nous demandâmes même l'extension du secteur anglais jusqu'à Berry-au-Bac, mais malgré la menace de Clemenceau de donner sa démission, Haig refusa.

Pendant ce temps, L. George manœuvrait pour se débarrasser de Robertson. Le 30 janvier 1918, il proposa à Versailles la constitution d'une réserve de 30 divisions subordonnée à un Comité présidé par Foch. Quoique les divisions manquassent, le Comité fut créé. Robertson revendiqua d'y siéger en sa qualité de chef d'état-major. L. George lui répondit que les deux postes ne pouvaient être tenus par le même et, le 9 février, nomma Sir Henry Wilson chef d'état-major. Robertson ayant refusé le siège au Comité de Versailles se trouva éliminé. « Le Cabinet de guerre trouva *pour la première fois* en Sir Henry Wilson un conseiller d'intelligence supérieure, capable d'expliquer clairement toute la situation. »

Pendant ce temps, Ludendorff avait adopté son plan d'offensive.

Il était basé sur cette pensée : les Anglais doivent être battus. Ils devaient l'être de la façon la plus utile par une attaque effectuée au nord et au sud de Saint-Quentin et qui les couperait dans le saillant de Cambrai. La 18e armée devait ensuite former un flanc défensif sur la Somme pour arrêter les Français, pendant que les forces plus au nord faisant un mouvement de conversion attaqueraient les Anglais au nord-ouest et les pousseraient vers la côte.

Le 19 mars, Churchill était à Montreuil. Haig lui expliqua l'énorme concentration des Allemands contre lui (110 divisions contre 57 anglaises, 85 seulement contre 95 françaises). Il lui montra une carte où étaient indiqués les secteurs infectés par les Allemands avec du gaz moutarde (« sans doute pour y interdire toute manœuvre pendant plusieurs jours »); il y avait de larges vides entre ces secteurs et c'est là évidemment que l'attaque devait être lancée ; celle-ci devait donc être attendue entre Arras et Péronne et plus au sud.

De Montreuil, Churchill alla à Nurlu (en face le saillant de

Cambrai) pour voir la 9e division (où il avait servi). Là, comme sur tout le reste du front anglais, un labyrinthe de fils de fer et de petits postes s'étalait sur 4 kilom. En arrière était une zone des réserves, que l'on n'avait guère eu le temps de fortifier ailleurs que près des batteries.

Le 20, le front fut silencieux ; pendant des heures, Churchill n'entendit point un coup de canon. Quant il fut sur le point de se coucher, Tudor, le commandant de la division, lui dit : « C'est pour cette nuit : des raids de tranchée ont identifié ce soir 8 bataillons sur un demi-mille. » Brusquement, après une nuit tranquille, à 4 h. 30 un bombardement effroyable commença et dura de 2 à 4 heures : 750.000 Allemands avec 6.000 pièces attaquaient 300.000 Anglais qui en avaient 2.500. Favorisés par le brouillard, les assaillants, traînant avec eux des mitrailleuses et des mortiers de tranchée, s'infiltrèrent entre les postes anglais dont beaucoup avaient été anéantis par les obus explosifs ou gazeux ; ceux qui restaient succombèrent peu à peu. Le soir, les Anglais avaient perdu 100 000 hommes et 500 canons. Gough ordonna la retraite derrière la Somme. Les Anglais n'avaient en réserve que 8 divisions pour la protéger, tandis que 30 divisions allemandes s'avançaient derrière les 37 qui avaient attaqué. Dès le 23 cependant, Ludendorff trouvant que le succès ne répondait pas à toutes ses premières espérances, avait renoncé à acculer les Anglais à la mer et avait restreint son plan « à chercher à séparer les Anglais des Français par une rapide avance sur les deux rives de la Somme ». Les Alliés ne purent l'arrêter que le 28, après la perte de Montdidier et devant Amiens.

Le matin de ce même 28, l'attaque contre la position anglaise à Arras commença. Sur un front de 20 milles, 20 divisions allemandes en attaquèrent 8 anglaises. Des deux côtés, les méthodes étaient les mêmes que le 21, mais le temps était clair et l'artillerie et les mitrailleuses de la défense pouvaient atteindre leur plus parfait ensemble. L'attaque fut repoussée partout avec un massacre effrayant. Même la zone avancée continua à être tenue sur de nombreux points. »

Le 30, les Allemands attaquèrent de nouveau à Montdidier et à Albert, mais « ces actions restèrent indécises ». La bataille se termina le 4.

Qui avait gagné la victoire ? demande Churchill. Contrairement à

l'opinion reçue, je pense, me plaçant au point de vue des pertes, que les Allemands furent battus d'une façon décisive. Ludendorff n'avait pu atteindre un seul objectif stratégique. Mais la défaite allemande aurait été complète si Haig n'avait pas usé ses troupes à Paschendaele (ou tout au moins avait arrêté l'offensive en septembre). L'horreur que cette boucherie avait inspirée à L. George l'avait empêché d'accorder de grands renforts.

Le 24, Churchill revint à Londres et, avec Wilson, alla voir L. George qui lui dit : « Maintenant qu'ils ont enfoncé notre ligne fortifiée avec tant de soin, pourrons-nous avec des troupes battues défendre des positions en arrière ? » — « L'offensive, répondit Churchill, perd de sa force en avançant... Nous pourrons certainement reconstituer notre front après un recul d'au plus 30 à 40 milles ». 200.000 hommes et toutes les munitions nécessaires pouvaient être envoyés d'Angleterre; les ordres furent donnés.

Au plus fort de la crise, Pétain, qui avait si peu secouru les Anglais, annonça que, le principal coup devant être frappé contre les Français en Champagne, il retirerait ses troupes de Montdidier sur Beauvais si les Allemands continuaient à s'avancer vers Amiens. Les ordres donnés par Kitchener à Haig lui prescrivaient avant tout de rester uni à l'armée française. Haig télégraphia à Milner et à Wilson de venir. Milner alla droit à Paris, et en ramena Poincaré, Clemenceau et Foch. A Compiègne, ils prirent Pétain et le 26 joignirent Haig et Wilson à Doullens. « Un seul nom fut prononcé : Foch, encore qualifié de radoteur huit jours avant, était devenu l'homme indispensable. » Milner proposa que Foch reçoive le commandement du front d'Amiens. Haig déclara que ce n'était pas assez et que Foch devait commander des Alpes à la mer du Nord. Un mois avant, Foch avait montré de la répugnance pour cette mission. Cette fois, il accepta.

Le 9 avril, Ludendorff commença de La Bassée à Ypres sa seconde offensive. A Neuve-Chapelle, 7 divisions allemandes tombèrent sur 4 brigades portugaises et les enfoncèrent. La 40e division anglaise, qui avoisinait au nord, fut alors prise en flanc et anéantie. Le 10, la 19e et la 25e eurent le même sort. Séduit par son succès, Ludendorff, qui n'avait d'abord vu dans cette opération qu'une diversion, résolut d'atteindre la mer. Attaques sur attaques furent lancées, mais en vain. Il en fut ainsi le 17 pour

8 divisions contre le Kemmel. Le 18, Foch se décida enfin à envoyer 5 divisions françaises. Le 24, les Français remplacèrent les Anglais au Scherpenberg et au Kemmel ; le lendemain, il leur fut enlevé, grâce à une attaque par les obus gazeux. Les relations entre Français et Anglais étaient d'ailleurs peu satisfaisantes à ce moment, l'état-major français « disant ouvertement que les troupes anglaises étaient médiocres ». Leur résistance obstinée prouvait le contraire : le 30, Ludendorff arrêta l'attaque qui ne progressait plus. En 40 jours, il avait perdu 308.825 hommes, les Anglais seulement 209.466.

Le quartier général anglais prévint le 24 que les Allemands allaient attaquer sur l'Aisne. Le 25, notre 6e armée répondit qu'il n'y en avait point d'indication, mais le lendemain matin deux prisonniers furent faits qui avouèrent que l'attaque devait avoir lieu la nuit suivante. L'alarme fut donnée. Il était alors 15 heures. A 1 heure du matin, le barrage descendit sur un front de 30 kil. et, à 4 heures, 30 divisions s'avancèrent contre 4 françaises et 3 anglaises. La ligne française fut enfoncée. Comme on avait trop tardé à détruire les ponts de l'Aisne, la plupart d'entre eux furent pris, ce qui permit aux Allemands de s'avancer jusqu'à Château-Thierry. « Le désastre du Chemin-des Dames, écrit Churchill, améliora les relations entre Français et Anglais. Après une surprise si stupéfiante et un recul de 20 kil. en un jour (le record sur le front ouest), les Français ne purent plus conserver les airs de supériorité qu'ils n'avaient pu cacher aux Italiens après Caporetto et aux Anglais après le 21 mars... De plus, le commandement français fut vivement attristé des pertes subies par les 5 divisions anglaises... qui, écrivit le général Maistre, « avaient combattu avec une ténacité vraiment britannique ».

Le 9 juin, Ludendorff tenta une nouvelle offensive en partant de la ligne Montdidier-Noyon ; il dut l'arrêter le 11, jour qui marque le tournant de la guerre. Des renforts arrivaient aux Alliés de Palestine, d'Italie, de Salonique ; la marine anglaise à elle seule avait déjà transporté 750.000 Américains. Le 15 juillet, Gouraud, devançant la canonnade allemande, écrasa la 1re et la 3e armée par son artillerie ; le 18, Foch et 330 tanks procurèrent à Mangin la victoire de Villers-Cotterets. Le 8 août, à Villers-Bretonneux, victoire anglaise due aussi aux tanks. Ils jouèrent également un rôle décisif dans les victoires subséquentes, justifiant

tout ce que Churchill depuis 1914 avait prédit pour eux. Il travaillait alors à préparer la campagne de 1919 et négociait la commande à Ford de 10.000 tanks de transport, destinés à approvisionner 10.000 tanks de combat. On aurait pu ainsi attaquer simultanément sur un front de 3 à 400 kilomètres. La victoire en dispensa.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

V. Leblond : *L'église Saint-Etienne de Beauvais.* Etude sur les vitraux par Jean Lafond. Avec 38 grav. et un plan; Laurens. 6 »

Jean Vallery-Radot : *L'église de la Trinité de Fécamp.* Avec 50 gravures et un plan; Laurens, 6 »

Art

Adolphe Basler : *Le cafard après la fête ou l'esthétisme d'aujourd'hui.* Edit. Jean Budry. » »

E. Marguery : *L'œuvre d'art.* Avec des illust.; Alcan. 15 »

Jean d'Udine : *Qu'est-ce que la peinture et les autres arts plastiques?* Avec 16 pl. h. t. Ornements typographiques de l'auteur; Laurens. 15 »

Ethnographie, Folklore

Dr Louis Rollin : *Les Iles Marquises.* Géographie. Ethnographie. Histoire. Colonisation et mise en valeur. Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 40 »

Histoire

Gustave Gautherot : *La conquête d'Alger, 1830.* Préface de M. Louis Bertrand; Payot. 20 »

Henri Hauser et Augustin Renaudot : *Les débuts de l'âge moderne. La Renaissance et la Réforme.* (Peuples et civilisations, histoire générale sous la direction de Louis Halphen et Philippe Saguac); Alcan. 60 »

Lissagaray : *Histoire de la Commune de 1871.* Nouv. édit. précédée d'une notice sur Lissagaray par Amédée Dunois; Libr. du Travail. 25 »

Indianisme

S. Radhakrishnan : *L'Indonisme et la vie,* traduit par P. Masson-Oursel; Alcan. 12 »

Littérature

Gabriel Astruc : *Le pavillon des fantômes,* souvenirs; Grasset. 15 »

Maurice Bedel : *Fascisme an VII;* Nouv. Revue franç. 9 »

Jean Cassou : *La vie de Philippe II.* (Coll. Vies des Hommes illustres n° 29); Nouv. Revue franç. 12 »

Benjamin Constant : *Adolphe.* Texte établi et présenté par Jacques Bompard. (Coll. *Les textes fran-*

çais); Edit. Fernand Roches. 15 »

René Dumesnil : *En marge de Flaubert;* Libr. de France. 15 »

André Fontaine : *Verhaeren et son œuvre* d'après des documents inédits, suivi de la Bibliographie des Editions originales et de la liste des Publications signées ou anonymes parues dans les revues belges; Mercure de France. 12 »

Sandor Hémeri : *Sur le chemin des douleurs.* Préface de Henri Barbusse; Flammarion. 12 »

André Lebey : *Disques et pellicules.* (Maupassant, Hervieu, Heredia, J. E. Blanche, Sembat, Guesde, Vaillant, Jaurès, Barrès, Bourdelle, Van Dongen, Bourges, Tinan, Louys, Valéry; Libr. Valois. 15 »

Henri Malo : *La grande légende de la mer : Jean Bart.* Avec un portrait; Renaissance du Livre. 15 »

Adam Mickiewicz : *L'homme éternel,* pages choisies en prose. Préface de M. André Mazon. Introduction de Joseph Teslar; Gebethner et Wolff. » »

Jean Paul Palewski : *Mickiewicz, âme de la Pologne.* Avec un bois original de A. Lepla; Gebethner et Wolff. » »

Rabelais : *Œuvres complètes, Le tiers livre,* texte établi et présenté par Jean Plattard. (Coll. *Les textes français)*; Edit. Fernand Roches. 18 »

A. Rolland de Réneville : *Rimbaud le voyant;* Sans Pareil. 12 »

François Ruchon : *Jean Arthur Rimbaud, sa vie, son œuvre, son influence.* Avec un bois dessiné et gravé par William Métein et 2 h. t.; Champion » »

Albert Schinz : *La pensée de Jean-Jacques Rousseau;* Alcan. 60 »

Fernand Vandérem : *Le miroir des lettres,* 7e et 8e séries. Avec une table alphabétique des huit volumes; Flammarion, chaque vol. 12 »

Paul Verlaine : *Correspondance* publiée sur les manuscrits originaux, avec une préface et des notes par Ad. van Bever. Tome III; Messein. 15 »

Maurice Verne : *Aux usines du plaisir.* La vie secrète du music-hall; Edit. des Portiques. 12 »

Renée Zeller : *Lacordaire.* (Coll. *Les grands cœurs)*; Flammarion. 12 »

Musique

Paul Bakker : *La musique.* Les transformations des formes musicales depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Traduit de l'allemand par Madeleine Cohn. Préface de M. Lucien Chevaillier; Payot. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Prince Lichnowsky : *Vers l'abîme.* Rapports de Londres. Souvenirs et autres récits. Traduit de l'allemand par P. Teillac; Payot. 25 »

Pédagogie

Jacques Debu-Bridel : *La crise de l'enseignement. Vers une pédagogie française;* Edit. des Etudes françaises. 6 »

Paul Georg Munch : *Quel langage!* L'enseignement de la composition. Traduit de l'Allemand par F. Bernard; Libr. du Travail. 9 »

Philosophie

Paul Sauvage-Jousse : *Le Métaverbe;* Alcan. 20 »

Paul Janet et Gabriel Séailles : *Histoire de la philosophie. Les problèmes et les écoles.* Supplément : *Période contemporaine,* par divers; Delagrave. » »

Poésie

Paul Baldassera : *Reçois mon cœur, ô vie!* Revue mondiale. 10 »

Anne-Marie Goulinat : *Les gammes intérieures,* poèmes 1923-1928; Edit. du Raisin, libr. Stock. » »

Alban Guyraud : *Quatre fresques*

pour l'amour suivies du *Poème d'Omphale*. Quatre dessins originaux de Jean Cugnier; Edit. de l'Archer, Toulouse. 15 »
Auguste Jehan : *Nouvelles Méditations versaillaises;* Jouve. 15 »
René Martineau : *La peau retournée;* Le Divan. » »
Joseph Mélon : *L'archange remember;* Revue mondiale. 10 »
Emile Ripert : *Le train bleu;* Flammarion. 12 »
Franz Steurs : *Les Délivrés*, avec un portrait masque par le peintre Flouquet; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 15 »

Politique

Lucien Gennari : *L'Italie qui vient*, témoignages politiques et littéraires; Tallandier. 15 »
Jean Lescure : *La révolution russe. Le bolchevisme. Communisme et N. E. P.* Gamber. » »
Karl Marx : *La question polonaise devant l'assemblée de Francfort*, traduction française par Marie Rakowska. Préface de Jean Longuet. Alcan. 10 »

Questions coloniales

Arthur Girault : *Principes de colonisation et de législation coloniale.* II : *Notions administratives et financières*, 2e partie : *Les colonies françaises depuis 1815* (Chap. 4 à 14); Libr. Sirey. 35 »
Outis : *Le guet-apens du Djebel-Arlel (Sud Oranais)*, contribution à l'enquête sur les causes prochaines et lointaines du drame; Imp. du Messin, Metz. » »

Questions médicales

Dr G. Saint-Paul : *Utilisons les assassins.* (Utilisons les condamnés. Un Krach médical au prétoire. Le royaume du médecin. Communisme, Expropriation, et... Justice); Vigot frères. 7 »
Paul Voivenel et Lucien Lagriffe : *Sous le règne de la P. G. La folie de Guy de Maupassant.* Préface de Camille Mauclair; Renaissance du livre. 12 »

Roman

Marcel Allain : *Tigris*, 16 : *Le troisième squelette;* Férenczi. 1 75
Marcel Arland : *L'Ordre;* Nouv. Revue franc. 3 vol. 36 »
Pierre Benoît : *Erromango;* Albin Michel. 12 »
André Berge : *Bernard Bardeau* I : *La nébuleuse;* Plon. 12 »
Georges Bernanos : *La joie;* Plon. 20 »
Paul Berthelot : *Herlot de Grandières, le roi des vignerons*, mœurs bordelaises; Tallandier. 9 »
Jean Camp : *Vin nouveau;* Nouv. Revue franç. 12 »
Henry Champly : *Mouramour.* Nouv. Soc. d'édition. 12 »
Victor Cherbuliez : *Le roman d'une honnête femme;* Nelson. 7 »
J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes.* VII : *A rebours;* Edit. Crès. 75 »
J. H. Louwyck : *Retour de flamme;* Plon. 12 »
Suzanne Martinon : *Le silence enchanté;* Plon. 12 »
Lise de Maureilhac : *Aurora ou le Rancho de l'Ombu.* Préface de Juan Pablo Echagüe; Edit. de la Vraie France. 12 »
John-Antoine Nau : *Archipel Caraïbe.* Préface de Jean Royère. Edit. Excelsior. » »
Onelli Onello : *Sainte Hélène du Lac;* Rouge et Noir. 12 »
Georges Oudard : *Désir de l'amour;* Flammarion. 12 »
Jean-Marc Nody : *Rançons;* Renaissance du livre. 12 »
Jean Portail : *Fruit d'orage;* Edit. Crès. 12 »
Rachilde : *Œuvres de Rachilde.* I : *Le Meneur de Louves;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »
Elissa Rhaïs : *La Riffaine;* Flammarion. 12 »

Giles Roy : *Mahiva Keenslay;* Edit. Minerva. 10 »

A. Solacrouf : *Un peu de jujube et beaucoup de citron*, suivi de *quelques récits extrêmement corsés;* Figuière. 6 »

H. G. Wells : *Tono Bungay*, traduit de l'anglais par Edouard Guyot; Payot. 20 »

P. G. Wodehoux : *Le petit trésor*, traduit de l'anglais par Suzanne Flour; Nouv. Revue franç. 12 »

Emile Zola : *Madame Sourdis.* (L'attaque du moulin. Une victime de la réclame. Voyage circulaire. Une farce ou bohèmes en villégiature. Comment on se marie. Trois guerres. Angeline ou la maison hantée); Fasquelle. 12 »

Sciences

Jean Cabannes : *La Diffusion moléculaire de la lumière.* Avec la collaboration de M. Yves Rocard. Nombr. fig.; Presses universitaires. 65 »

A. Defretin : *Cours d'électricité industrielle.* Préface de M. P. Janet. Tome I; Hermann. 95 »

René Dubrisay : *Leçons sur la chimie générale;* Gauthier-Villars. » »

René Fortral : *Introduction à l'étude de la physique théorique,* IVe fascicule : *Electricité et magnétisme;* Hermann. 10 »

Edmond Noël et Jean Prévost : *Deux heures de mathématiques.* Préface de E. Meyerson. Kra. 12 »

Sociologie

Dr Armand-Delille : *Le service social dans les collectivités contemporaines.* Buts, moyens d'action, résultats; Delagrave. » »

Albert Counson : *La civilisation*, action de la science vers la loi; Alcan. 15 »

Robert Lainville : *Qu'est-ce que le budget commercial?* Libr. du Recueil Sirey. » »

Fernand Loriot : *Les problèmes de la Révolution prolétarienne;* Libr. du Travail. 3 »

Robert Louzon : *Deux grands courants du capitalisme moderne, Impérialisme et nationalisme;* *Libr.* du Travail. 1 50

Pédagogie prolétarienne, thèses, rapports et débats des journées pédagogiques de Leipzig organisées par l'Internationale des travailleurs de l'enseignement. Pâques 1928; Edit. de l'Internationale des travailleurs de l'enseignement. 5 »

Primus : *L'impérialisme et la décadence capitaliste;* Libr. du Travail. 3 »

Léon Trotsky : *Vers le capitalisme ou vers le socialisme;* Libr. du Travail. 3 50

Théâtre

Henri Mazel : *Avant l'âge d'or;* Imp. Chastenier, Nimes. » »

Varia

Prosper Dorbec : *L'histoire de Paris au Musée Carnavalet.* Avec une préface de Jean Robiquet et 40 pl. en héliogravure; Riéder. 18 »

Recueil de l'Académie des jeux floraux, 1929; Imp. Douladoure frères, Toulouse.

Voyages

Jérôme Carcopino : *Ostie* Avec des illust. (Coll. *les Visites d'art*); Laurens. 5 »

Jean Puget : *Uzès.* Avec des illust. (Coll. *Les Visites d'Art*); Laurens. 5 »

Titayna : *Bonjour la terre;* Querelle. 12 »

MERCVRE.

ECHOS

Lucien Michelot. — Prix littéraires. — L'assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — Une plaque commémorative sur le dernier logis parisien d'Emile Zola. — A propos du Centenaire de Victor Cherbuliez. — Le Souvenir de Daniel Vierge. — Les Amis du Vachette. — Hommage à Stuart Merril. — Comment fut écrite « la Gloire de don Ramire ». — Empros et comptines. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Lucien Michelot. — Nous apprenons la mort de M. Lucien Michelot, maître de chapelle à Notre-Dame-des-Champs, inspecteur de l'enseignement musical. C'était un des plus anciens amis du *Mercure de France*. Lucien Michelot était né à Saint-Ciergues (Haute-Marne), le 18 juillet 1850. Il avait fait ses études musicales à la maîtrise de Langres. Depuis plusieurs générations, sa famille avait fourni à cette maîtrise ses directeurs. Tout portait à croire que Lucien Michelot suivrait la tradition, mais, répugnant à la prêtrise, il quitta Langres et partit pour Avignon où il fut pendant quelques mois organiste chez les Prémontrés, puis maître de chapelle à Saint-Agricol et à Notre-Dame-des-Doms. En 1879, il vint à Paris et entra à l'église Notre-Dame-des-Champs, où il resta jusqu'à ses derniers jours. Il écrivit de nombreux motets de musique sacrée, entre autres une messe à deux chœurs et orchestre qui mériterait d'être entendue dans un de nos grands concerts Il prit une part active à la querelle du plain-chant, et prit nettement parti contre Solesmes. Il fut aussi le constant collaborateur de Maurice Pottecher et écrivit, pour le Théâtre du Peuple de Bussang, des partitions pour *Le Château de Hans*, *Liberté*, etc. Il est, en outre, l'auteur de nombreux travaux d'érudition, non seulement sur la musique, mais aussi sur l'art, notamment sur Michel-Ange, auquel il avait voué un culte passionné. — M. D.

§

Prix littéraires. — Le « prix du premier roman », d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué à M. Emmanuel Robin, pour son manuscrit : *Accusé, lève-toi* !

Le prix des Vignes de France a été décerné à M. André Mary pour ses *Poèmes* (1903-1928).

§

L'assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — La Société J.-K. Huysmans a tenu sa troisième assemblée générale annuelle le mercredi 29 mai, à l'issue d'un dîner qui avait réuni, au bar du *Journal*, autour de M. Lucien Descaves, président, vingt-huit sociétaires, fondateurs ou adhérents : Mme Anne Armandy ; MM. Jean de Beaulieu, le docteur Karl Bosch, de l'Université d'Heidelberg,

Georges Le Cardonnel ; Mme H. Le Cointe ; MM. Léon Deffoux, Pierre Descaves, Pierre Dufay, Pierre Galichet, Charles Jonas, Pierre Lambert, Philippe G. Legrand, le docteur Leblan, Robert Lejeune, Pierre Lièvre ; Mme Pierre Lièvre ; MM. Albert Marois, Henri Martineau, René Millaud, le chanoine Mugnier, Pol Neveux, Oulmann, Jacques Patin ; Mme Rachilde ; MM. Sheridan, Jérôme Tharaud, Alfred Vallette ; Mme Wirtz-Danau.

A l'unanimité, M. Pierre Galichet a été réélu secrétaire général et M. Pierre Lièvre trésorier.

Dans son discours, M. Lucien Descaves a tout d'abord associé la Société aux regrets provoqués par la mort du docteur Michel de Lézinier qui, l'an dernier, avait publié, sous le titre *Avec Huysmans*, un curieux volume de Souvenirs et qui en préparait un second : *Dans la banlieue de Huysmans*.

Il avait connu Huysmans, dit M. Lucien Descaves ; il a parlé de lui en des termes qui le font aimer davantage ; enfin c'est grâce à Michel de Lézinier que quelques uns d'entre nous possèdent la photographie du portrait de Huysmans par Forain qui a été vendu à l'Hôtel Drouot, il y a huit jours, 20.100 francs.

Parlant de ce portrait, donné par Forain à l'auteur des *Sœurs Vatard* aux environs de 1878, puis offert par celui ci à Henri Girard, qui le légua à sa filleule Mme de Bienassis, M. Lucien Descaves exprima le désir de le voir arriver au Luxembourg. Puis il fit cette jolie description de la messe qu'avait célébrée quelques jours avant, dans la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, rue Méchain, M. le chanoine Mugnier pour le vingt-deuxième anniversaire de la mort de Huysmans :

A cette première heure de la matinée, la petite chapelle n'était éclairée, à peine, que par les coiffes des religieuses qui finissaient d'entendre, lorsque nous arrivâmes, la messe précédente... Nous avons cherché Huysmans des yeux... Ce Huysmans que nous avons vu prier dans une autre chapelle, celle des Bénédictines de la rue Monsieur, quand il était leur locataire et que nous allions le voir...

M. Lucien Descaves donna ensuite la parole à M. le docteur Karl Bosch, professeur à Heidelberg, auteur d'une importante étude, parue en Allemagne, sur l'évolution religieuse de J.-K. Huysmans (*J.-K. Huysmans relig öser Entwicklungsgang. — Ein Beitrag dem Sog. Æsthetischen Katholizismus. — F. Romer Verlag. — Konstanz, 1920*).

M. Karl Bosch, qui était venu tout spécialement de Heidelberg pour assister à cette assemblée, prononça, en français, un discours commentant le premier travail qu'il a entrepris sur Huysmans, travail qu'il entend prochainement reprendre et compléter.

Dans ce nouvel essai, il s'efforcera, a-t-il dit, de ne pas fausser la

réalité du caractère de Huysmans, qui nous est encore un problème, — et c'est d'ailleurs, en France aussi, une des raisons d'exister de la Société qui porte son nom. — L. DX.

§

Une plaque commémorative sur le dernier logis parisien d'Emile Zola. — Une plaque commémorative a été apposée, le dimanche 26 mai, sur la maison portant le numéro 21 *bis*, rue de Bruxelles, à la mémoire d'Emile Zola. C'est le dix-huitième et dernier des logis occupés à Paris par l'écrivain. Il vint s'y installer en décembre 1889, venant du 23 de la rue de Boulogne (aujourd'hui rue Ballu). Là et à Médan, qu'il possédait déjà depuis dix ans, il termina les *Rougon Macquart*, écrivit les *Trois Villes*, ainsi que la série inachevée des *Quatre Evangiles*. Rue de Bruxelles, il vécut les heures tourmentées de l'affaire Dreyfus. Il y mourut le 29 septembre 1902, victime d'un accident causé par l'oxyde de carbone.

M. Marcel Batilliat, vice-président de la Société des Amis de Zola, a fait remise à la Ville de Paris de la plaque commémorative et a noté que, dès ses premiers succès littéraires en 1867, le romancier avait fixé sa demeure tout près du lieu où avait lieu la cérémonie ; 14, rue de La Condamine, il édifia le plan des *Rougon* ; 21 rue des Apennins, il écrivit l'*Assommoir* et, rue Ballu, *Germinal*.

Rue de Bruxelles, tout permettait de croire qu'il ne connaîtrait que de nouveaux triomphes, puis une sereine vieillesse couronnée de gloire. Ce qui l'attendait, c'était une bataille imprévue et farouche, à laquelle rien ne l'avait préparé, sinon son courage...

M. Georges Lemarchand, président du Conseil municipal, a revendiqué, pour Paris, une des meilleures parts du génie de Zola :

Pour nous, Parisiens, a-t-il dit, il nous appartient d'une façon toute particulière, puisque tant de ses personnages des Rougon-Macquart ont été dépeints par lui à travers les multiples paysages de Paris. Ces paysages, comme ils nous rendent, nous font voir et sentir toute la beauté profonde, tumultueuse et tragique, charmante et mystérieuse de notre ville !...

M. Edouard Renard, préfet de la Seine, a également évoqué l'œuvre parisienne d'Emile Zola. En 1902, M. Renard, tout jeune étudiant et installé à Paris depuis trois jours, était venu saluer en cette maison la dépouille mortelle du puissant écrivain qu'il admirait. Il rappela avec émotion ce souvenir.

Parlant au nom de l'Association de la critique littéraire, M. Gaston Rageot mit en relief la haute intelligence de l'analyste chez Zola :

Emile Zola appartient à cette classe privilégiée, ou infortunée, des Chateaubriand, des Balzac, des Victor Hugo, chez lesquels les dons ont masqué l'intelligence, contrairement à tant d'autres chez lesquels l'intelligence masque

l'absence de dons... Il doit être placé au premier rang des critiques, et par sa conception même de la critique et par l'usage qu'il a fait, soit dans le jugement des œuvres dramatiques, soit dans le jugement des œuvres romanesques, de ses facultés d'analyse et de sa méthode.

Adroit et éloquent, M. Pierre Benoît, président de la Société des Gens de lettres, célébra celui qui pendant quatre ans occupa cette présidence avec un sens précis des réalités, beaucoup de soin et aussi beaucoup de bonté :

Que d'autres célèbrent les mérites littéraires de l'auteur de *Germinal*, d'autres les vertus civiques de l'auteur de *J'Accuse*. Mon devoir, tel que le trace ma fonction, est d'un ordre différent, plus modeste... Je me suis attaché à une partie de l'œuvre de Zola demeurée moins connue, celle dans laquelle il prend en mains, et avec quelle énergie, quelle efficacité ! — la défense de ses frères, les gens de lettres...

Enfin, M. Victor Basch, président de la Ligue des Droits de l'homme, a parlé du combat mené par Zola pendant l'affaire Dreyfus.

A l'issue de la cérémonie, les assistants ont visité les appartements qu'Emile Zola occupait au rez-de-chaussée et au premier étage de l'immeuble loué aujourd'hui à une Société industrielle qui y a installé ses bureaux. — L. DX.

§

A propos du centenaire de Victor Cherbuliez. — Vanité de la gloire !

On avait annoncé pour le 31 mai, à onze heures et demie, l'apposition solennelle d'une plaque commémorative, 12, rue de Tournon, sur la façade de l'immeuble où habita Victor Cherbuliez, de l'Académie Française, né à Genève en 1829.

Les journalistes conviés à cette cérémonie arrivèrent à l'heure dite. Ils trouvèrent sur les lieux quelques membres de l'Association France-Suisse, à qui revient l'honneur, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'avoir élevé à la mémoire de feu Valbert un monument épigraphique et d'avoir célébré à cette occasion l'amitié franco-genevoise. L'aimable ministre de Suisse, M. Dunant, et son acolyte le littérateur de Weck furent exacts au rendez-vous. Seuls entre tous, ils avaient arboré, au-dessus de la diplomatique jaquette, le huit-reflets qui en forme, d'après les règles du protocole vestimentaire (lequel nous vient de Londres), l'indispensable complément. M. René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie française, était, lui aussi, en jaquette, mais coiffé d'un feutre un peu bohème. D'autres personnages abritaient leurs chefs sous des melons démocratiques. M. Joseph Bédier avait l'air triste et M. l'abbé Bremond promenait à travers les groupes sa soutane et son ruban rouge ;

l'idée de l'hérésie à laquelle Cherbuliez demeura plus fidèle qu'à sa ville natale ne paraissait pas le troubler.

Le colloque devait être présidé par M. Maraud, ministre de l'Instruction publique, dont on espérait un discours. Il se déchargea sur M. François Poncet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, lequel, au dernier moment, se fit remplacer par son chef de cabinet. Si la cascade ne s'était pas arrêtée à ce dernier, le gouvernement eût peut-être été représenté par un huissier comme dans certain livre de La Fourchardière.

Après une assez longue attente, on vit arriver enfin, à pied — grand, maigre, dégingandé, barbu et cordial, — M. André Honnorat, sénateur, ancien ministre, président de l'Association France-Suisse. Ayant distribué quelques poignées de main, il sortit de sa poche un papier et, tournant le dos à la porte cochère, harangua l'auditoire. Celui-ci s'était grossi de quelques concierges du voisinage et de deux flics paternes. Des têtes curieuses se montraient aux fenêtres de la maison. Les passants ne s'arrêtaient point.

Après M. Honnorat, qui avait remis la plaque à la ville de Paris, on entendit M. Lemarchand, président du Conseil municipal, qui la reçut. Ou plutôt, on ne l'entendit guère : il parlait dans sa barbe, le nez sur son texte, tandis que les autobus menaient sur la chaussée leur tintamarre assourdissant. Les auditeurs se pressaient en demi-cercle, tendaient l'oreille en vain et piétinaient, en plein soleil, un pavé abondamment truffé de crottin et de papiers gras.

M. René Doumic prit à son tour la parole, pour louer non seulement le héros de la fête, mais encore et surtout les mérites de l'Académie et de son antichambre, la *Revue des Deux Mondes*. Enfin, au nom de la Société des Gens de Lettres, M. Gaston Rageot, dans une improvisation pleine de feu, parvint à dominer un instant le tumulte des claxons et les cris des marchands ambulants.

Puis, sous la présidence de M. Honnorat, tous ces messieurs et quelques autres s'en furent déjeuner. Sans doute ont-ils repris, au dessert, leurs ébats oratoires, en les agrémentant de quelques variantes inédites. On se demande seulement s'il en est un seul parmi eux qui, à cette occasion, aura lu — ou relu — le *Comte Kostia*, *Un Cheval de Phidias* et le *Secret du précepteur*.

Le plus drôle, c'est que la fameuse plaque sera probablement retirée d'ici peu.

On raconte, en effet, que la maison de la rue de Tournon appartient à deux propriétaires. L'un, consulté, se serait déclaré très heureux de donner au nom de Cherbuliez l'hospitalité de sa façade. L'autre, furieux sans doute d'avoir été ignoré, refuserait son consentement. Si l'on ne parvient pas à les mettre d'accord, il faudra donc enlever la plaque, et la

petite manifestation du 31 mai n'aura été qu'un vain bruit de paroles.

Valbert, qui était modeste et ne manquait pas d'humour, doit, au fond, être ravi de cette aventure. — O. P.

§

Le souvenir de Daniel Vierge. — Le nom du grand illustrateur et graveur que fut Daniel Vierge, le seul digne, à son époque, de reprendre le crayon tombé des mains de Gustave Doré, revient errer sur les lèvres des hommes de notre temps.

Un médaillon, dû au ciseau d'Antoine Sartorio, un de nos meilleurs sculpteurs, a été placé sur sa stèle funéraire au cimetière du Montparnasse. Des discours officiels ont évoqué cette belle figure d'artiste. Une exposition de son œuvre est entreprise : elle va livrer toute la spontanéité des dons de cet artiste, romantique par tout ce qu'il tenait de ses origines espagnoles et de sa formation au contact d'un art violent et passionné, le seul auquel Victor Hugo accorda d'illustrer son œuvre.

L'enfance de Daniel Vierge s'est écoulée dans la maison de son père Vicente Urrabieta Ortiz, dessinateur de grand talent qui avait épousé Juana Vierge de La Vega, dont le grand-père était originaire de Lyon. Il y a vu défiler l'élite intellectuelle et politique de Madrid. Il s'est exalté de toute la vision épique de l'Espagne : ombre et lumière, héroïsme et romance passionnée, chevalerie et aventure mirifique des conquistadores, terreur sanglante de l'Inquisition, émeutes où la révolte impuissante se heurte à l'inexorable répression. Déjà il a saisi un crayon et sa main dessine.

Adolescent, il aime les Flamands, mais, d'instinct, fermé à l'art trop idéaliste de l'Italie, il va vers ceux qui expriment avec âpreté l'âme magnifiquement orageuse et tourmentée de sa race : Navaretta, El Greco, Zurbaran, Cano, Ribera, Martinez, Murillo, Velasquez et Goya. Goya surtout, dont l'imagination délirante s'exprime en une fougueuse et implacable technique. Il seconde son père, incise le bois, grave le métal au burin, peint à l'aquarelle et à l'huile.

Mais c'est la rue grouillante qui l'attire : là, il fixera au vol en rapides notations les instants de vie qu'il aura surpris d'un œil sensible et amusé.

Attristé par les troubles et les discordes civiles qui tourmentent l'Espagne, et pour s'arracher aux conséquences d'une aventure galante, il vient à Paris, en 1851.

Il parcourt la capitale ; son crayon jour et nuit en surprend les aspects curieux, les instantanés que livre l'actualité, la tragédie burlesque des événements.

Dès lors, il dessine pour le *Monde illustré* où l'a appelé Charles Yriarte : il s'y mesure avec Lepère, Godefroy, Chiffart, Durand, Adrien

Marie, Janet, Lix, Morin, Clerget. Il s'affirme un maître original et audacieux, rénove l'art de la gravure en s'évadant des formes traditionnelles, suscite de nombreux imitateurs.

Tour à tour il illustre les œuvres de Hugo : l'*Année terrible*, l'*Homme qui rit*, les *Travailleurs de la Mer*, l'*Histoire d'un crime*, *Quatre-vingt treize*, *Napoléon Le Petit*, les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe, *Histoire de France* et la *Révolution française* de Michelet, etc...

Tourné vers l'Espagne, comme un fils pieux qui se souvient, il enlumine de son imagerie le *Don Quichotte* de Cervantès, puis *Pablo de Ségovie* de Quevedo.

C'est alors que l'hémiplégie le terrasse... Mais par un magnifique effort de volonté, il parvient à rééduquer sa main droite, à retrouver sa maîtrise abolie, à affirmer par de nouvelles réalisations la fermeté et la justesse de son talent.

Un grand don de vision intérieure, soutenu par l'autorité de la composition et de la sûreté de la technique, a fait de lui un interprète vibrant de la réalité, frémissant d'émotion artiste, recréant la vie par le mouvement, la distribution prestigieuse des ombres et des lumières.

Un dessin de Vierge est un bel échiquier où les blancs luttent contre les noirs, avec des passages savants de gris, des oppositions, des contrastes pleins d'heureuse audace, un grand brio d'exécution où la pointe de l'humour apporte souvent sa saveur au pittoresque de l'événement.

A mon insu, ces dons séduisirent l'imagination passionnée de mon enfance. L'analyste d'aujourd'hui les retrouve intacts avec la même fraîcheur d'impression. — ANTOINE-ORLIAC.

§

« **Les Amis du Vachette** ». — Un groupement s'est formé, les Amis du Vachette, qui se propose, sous l'invocation de Jean Moréas, de commémorer périodiquement les annales littéraires du fameux café disparu. La première réunion des Amis du Vachette a eu lieu le 28 mai en un déjeuner aux Nymphes du Luxembourg, où figuraient MM. Henri de Régnier, Jérôme et Jean Tharaud, Jean Giraudoux, Bernard Grasset, Etienne Rey, Jean de Pierrefeu, Gabriel Boissy, André Billy, Georges Le Cardonnel, Frantz Toussaint, Jacques Dyssord, Alexandre Guinle, Marcel Duminy, Georges Grappe, Henri Ménabréa, Jean Roux, Jules Bertaut, Gustave Fréjaville, Louis Brun, Jean Cruppi, Joseph Casanova, Camille Martin et Charles Tardieu, l'organisateur de la réunion.

Au café, M. Alexandre Guinle a lu le poème suivant :

THRÈNE DE MORÉAS ET REGRET DU VACHETTE

Mes amis, c'était là. Cette banque où la foule
Se rue à des guichets, sans savoir qu'elle foule
Un sol presque aussi pur qu'un porche ou qu'un parvis,
La voilà, cette place auguste où je le vis.
Vous souvient-il du vieux Vachette, et d'Isidore ?
Là-bas, la salle étroite où le Midi pérore,
Ici, les filles fleurs dont l'œil plus tendre a lui,
Et nous, qu'elles charmaient moins qu'un beau vers, et lui,
Moréas, et sa table à gauche, après la porte,
Comme s'il eût voulu, sans pompe et sans escorte,
Montrer, jusqu'au passant qui venait sur le seuil,
Qu'un poète était là, pour faire à tous accueil !
Moréas, et sa voix où les sources d'Athènes
Roulaient des cailloux d'or dans leurs chants de fontaines,
Et qui fut le dernier à s'asseoir parmi nous,
Comme Socrate, avec des dieux sur ses genoux !
Je le verrai toujours, moins altier que superbe,
Le monocle assuré, l'œil brillant, et le verbe
Plus magnifique encor que l'allure et le ton,
D'un geste pur dans l'air évoquer le fronton
De quelque temple éblouissant, près de l'arène
Où l'écho pleure encore un vieux chant de sirène.
Ah ! mes amis, pourquoi nul de nous ne peut-il
Redire sans trembler d'un regret plus subtil
Le nom magicien de l'étrange poète
Venu du Parthénon pour chanter au Vachette !
N'est-ce pas parce qu'il était devant nos yeux
Le symbole éclatant et le signe orgueilleux
Du message envoyé de l'Hellade divine
Par Pindare à Ronsard, par Sophocle à Racine ?
Moréas ? Son génie eût-il été trop peu,
Notre amour en eût fait encore un demi-dieu !
C'est pourquoi tous les vers dont sa lèvre hautaine
A réveillé pour nous la musique lointaine,
Tous les rythmes ailés dont il scandait l'envol
Aux beaux chants dont sa gorge était le rossignol,
Nous les avons gardés si clairs dans la mémoire
Qu'ils sont encor pour nous plus vivants que sa gloire.
Charme unique d'un temps où chacun pouvait voir
Verlaine ou Moréas auprès de lui s'asseoir,
A cette même place où Musset, où Banville
Venaient pencher leur front las des bruits de la ville !
Beaux jours, où l'on avait plus d'esprit que d'argent,
Quand, voyant s'ériger l'édifice outrageant,
On s'écriait : « Bandits ! Ils en font une banque
Pour qu'on n'y puisse plus revenir ! » Comme il manque

A nos bonheurs, ce vieux café du vieux Quartier,
Sur ce même collège où Deschamps, où Chartier,
Gringoire ni Villon n'ont dit, avec tant d'autres,
Que leurs chansons d'amour pour toutes patenôtres !
Beaux jours de nos vingt ans, quand ne triomphaient pas
Dans Paris les dancings, les bars, les cinémas,
Et quand les seuls désirs des âmes inquiètes
Etaient l'amour, la gloire et le chant des poètes !
Printemps évanouis, qui ne reviendront pas,
Tant le monde est sans rêve après les noirs combats !
Mais je veux dire enfin la généreuse bande
Dont la mort a rompu la jeune sarabande.
D'abord Dupuy, Legrand, Perrot, Despax, Clermont,
Fournier, tombés pour nous, selon le vœu, Mirmont !
De leurs grands cœurs, jaloux d'une plus haute gloire,
Et qui dans la mort même ont trouvé leur victoire.
Près d'eux Guasco, Codet et le bon Dauphinois
Bernard, broyé dans l'ombre, et le preux Du Fresnois,
Les deux Vincent, Boutet, qu'on nommait duc de Sparte,
Blondin à l'œil d'aiglon, plus beau que Bonaparte !
Puis, sauvé du carnage au prix du sang versé,
Mais repris par la tombe avec son front blessé,
Apollinaire, dont le chef lauré de toile
Sous le sombre bandeau cache une rouge étoile ;
Tudescq le voyageur, et le fier Canudo,
Portant sur le Vardar sa fleur comme au Ludo.
Et vous qu'épargne en vain le massacre funeste,
Toulet, dont meurt la voix, mais la parole reste !
Puis, sur tous ceux qu'un chant non impair aux plus beaux
Rend dignes de paraître auprès de leurs tombeaux
Tel déjà qu'en lui-même un vert laurier le change,
Régnier, dont le nom seul soit assez de louange !
Paul Fort, prince des nuits, dont les siècles peindront
L'air fatal d'un Rembrandt retouché par Maindron,
Dumur le véritable et Vulliaud le juste,
Grave comme un fakir qui fait pousser l'arbuste.
Maurras encor, Bertaut et l'intègre Coulon,
Souday, Porché, Mary, mieux chantant que coulomb,
Et Durand que soudain, plein d'une ire mauvaise,
Le Maître ensevelit sous une catachrèse.
Puis, touchés presque tous, plus d'un sauvé de peu,
Giraudoux et Morand, Grasset et Pierrefeu,
Carco, Le Cardonnel, Gaubert, à perdre haleine
Poursuivant Albalat parmi sa morne plaine,
Billy, Grappe et Boissy, Fréjaville et Dyssord,
Mavroudis, les Tharaud qu'unit un même sort,
Ménabréa, Clauzel, Toussaint, Clouard, Derennes,
Brun, Roux, Piéchaud, Larguier, qui fut page de reines,

Benoît enfin, et Rey, Gillouin et Tardieu,
Cathala, puis Lafage. Et pour finir, pardieu !
Celui que Giraudoux ne prétend pas en vain le
Neveu de Ganelon, car il se nomme Guinle.
Tels étaient, en ces jours bénis des Baragnons,
Le Maître, Moréas, et nous, ses compagnons.
Qui nous rendra jamais les roses de l'Hymette,
Et ton onde, ô Céphise, et tes soirs, ô Vachette !

27 mai 1929. ALEXANDRE GUINLE.

§

Hommage à Stuart Merrill. — L'Académie de Versailles, dont le président est actuellement M. Marcel Batilliat, a décidé de faire apposer une plaque commémorative sur la façade de la maison dans laquelle est mort Stuart Merrill, le poète des *Fastes* et des *Quatre Saisons*.

Cet hôtel, qu'habite toujours Mme Stuart Merrill, est situé à Versailles, 22, boulevard du Roi.

La cérémonie d'inauguration aura lieu le dimanche 23 juin, à 10 h. 30.

§

Comment fut écrite « la Gloire de don Ramire. — Comment fut écrit le roman argentin qui — grâce à Remy de Gourmont, son traducteur — a conquis le plus de renom dans les milieux intellectuels européens ? C'est la question qu'il importe de se poser et qui n'a pas encore été résolue. Mais voici qu'à l'occasion de l'Exposition Ibéro-Américaine sévillane, son auteur, délégué par le Gouvernement Argentin en Espagne, nous permet enfin de répondre en connaissance de cause. Don Enrique Rodriguez Larreta fut, on ne l'a peut-être pas encore oublié, ambassadeur d'Argentine à Paris. C'est là, d'ailleurs, l'unique poste qu'il ait occupé dans la diplomatie. Ce Barrès de Buenos-Aires — la face se prête à la comparaison, mais pas la corpulence, décidément plus virile — n'avait pas revu l'Espagne depuis sept ans. Ira-t-il renouer connaissance avec Avila ? C'est, en effet, là qu'en un séjour de 16 jours il recueillit la documentation du livre qu'il avait conçu d'abord comme le roman de sainte Rose de Lima. Et l'impression que lui donna cette cité — la plus personnelle peut-être, de toute la péninsule, vrai cœur de la Castille — fut telle, qu'il en modifia du tout au tout la trame de l'œuvre commencée et en fit cette merveilleuse évocation d'art et d'histoire de l'âge d'un Philippe II, qu'on vient de nous remettre à la sauce romanesque.

Mais *La Gloire de Don Ramire* fut écrite au retour de Larreta en Argentine et c'est pourquoi nous l'avons qualifiée de « roman argen-

tin », encore que moins fortement que *Zojoïbi* du même auteur. Détail à retenir : Larreta était à Tolède en même temps que l'auteur du *Greco* et le coucher de soleil qui se trouve décrit dans le *Don Ramire* et dans le *Secret de Tolède* est celui que contemplèrent ensemble, le même soir, de la *Virgen del Valle*, Maurice Barrès et l'écrivain argentin. — C. P.

§

Empros et comptines.

Moss, Norvège, 22 mai 1929.

Monsieur le Directeur,

M. M. Hauriac a reconstitué partiellement une comptine allemande comme suit (Mercure du 15 mai) :

Eins, zwei, drei,
Bitte, bitte, komme d'rein
. . . .
Bis drei.

Il me semble parfaitement évident que la dernière ligne doit être reconstituée ainsi :

(du) bist frei !

Beaucoup de comptines allemandes se terminent ainsi.

Veuillez agréer, F. E.

§

Le Sottisier universel.

Et les voyant se battre avec ces armes-là, leur père les faisait taire rudement, encore qu'il fût assez écartelé lui même entre la messe et l'évangile, pareil à l'âne de Balaam entre les deux picotins. — J. ET J. THARAUD, *Chronique des Frères ennemis*, p. 89.

LA SITUATION POLITIQUE EN YOUGOSLAVIE. — *Bucarest* 14 avril. M. Petrovici, ancien ministre de l'Instruction publique, et M. Manoilesco, ancien sous-secrétaire aux Sciences dans le cabinet Averesco, ont annoncé qu'ils quittent le parti du peuple de M. Averesco et qu'ils ont demandé leur admission dans le parti national-paysan. — *L'Indépendance belge*, 15 avril.

LES NÉGOCIATIONS HOLLANDO-TURQUES. — Le ministre des Pays-Bas, à Bruxelles, a remis mercredi à M. Hymans, ministre des Affaires étrangères, un mémorandum de son gouvernement, en réponse aux suggestions faites en janvier dernier par le cabinet de Bruxelles. — *Le Temps* 10 mai.

LES EXPERTS TEMPORISENT. — Les Cincinnatus de la conférence financière ont marqué, hier, encore un point. Au dernier moment, ils ont fait ajourner à lundi la séance plénière du comité de rapport. — *Le Journal*, 27 avril.

Le prix Primice Catulle-Mendès (3.000 fr.) sera attribué le premier dimanche de mai... Prière d'envoyer les œuvres jusqu'au vingt mai inclus. — *Le Journal*, 9 mai.

En Bretagne les plus riches mobiliers anciens, modernes, bretons, sont les créations du fabricant R. SUCHET JEUNE, à Rennes, 9, rue de la Monnaie. — *Breiz Atao*, 26 mai.

La famille du jeune prince de Sagan habite un hôtel au coin de l'avenue Malakoff et de la place de l'Etoile. — *L'Echo de Paris*, 26 mai.

ON DÉCOUVRE DANS UN CHAMP UNE BERGÈRE DE SEIZE ANS ÉTRANGLÉE PAR SON AMI. — Troyes, 11 mai. La jeune Ida Drouilly, seize ans, demeurant chez ses parents, cultivateurs à Beurey, dans l'arrondissement de Bar-sur-Seine, a été trouvée hier, vers midi, dans un champ où elle gardait les vaches, la gorge tranchée de onze coups de couteau. — *Excelsior*, 12 mai.

Mardi, à 20 h. 30, M. le docteur Trenel a donné sa causerie radiodiffusée par le poste de La Doua, sur la suite du chapitre : « La constipation » faisant partie de son grand sujet : « Comment orienter sa vie vers une belle destinée ! » — *Journal de Vienne et de l'Isère*, 18 mai.

Ce dramatique procès Barataud a, comme la plupart des grandes affaires d'assises, ses minutes comiques. C'est ainsi que, l'autre après-midi, alors que le huis-clos ordonné par le président imposait une attention toute particulière aux privilégiés admis à suivre des détails confidentiels, d'ailleurs écœurants, éclata tout à coup, parmi le silence, un cocorico vainqueur et prolongé. Dans le jardin, sous les fenêtres mêmes de la Cour, une poule croyait devoir annoncer au monde qu'elle venait de pondre. — *L'Echo de Paris*, 3 juin.

LE TRIPLE DILEMME (titre d'article). — *La Voix Rochelaise*, 20 avril.

§

Publications du « Mercure de France » :

VERHAEREN ET SON ŒUVRE, d'après des documents inédits, par André Fontaine, suivi de la Bibliographie des Editions originales et de la Liste des publications signées ou anonymes parues dans les revues belges. Vol. in-16 double couronne, 12 fr. Il a été tiré 33 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 33, à 40 fr.

ŒUVRES DE RACHILDE : I. *Le Meneur de Louves*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 22 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 22, à 80 francs ; 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 23 à 132, à 60 francs.

LA PROSTITUTION, SES CAUSES, SES REMÈDES, *Etudes de Psychologie sexuelle, IX*, par Havelok Ellis, Membre de la Société de Médecine légale de New-York, édition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. — Volume in-8 carré, 20 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXII

—

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines, roman.* Volume in-18.................. 12 fr. »

La Tour d'Amour roman. Volume in-18........ 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18......... 12 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18............... 12 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18...................................... 12 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18..... 12 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18........ 12 fr. »

Le Dessous, roman. Volume in-18.................. 12 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 12 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18.............. 12 fr. »

L'Animale, roman. Vol. in-16........................ 12 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917,* avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18.................. 12 fr. »

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18. 12 fr. »

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

ÉTÉ 1929

LA ROUTE de BRETAGNE
en autocar

Voyage en 5 journées de Vannes à Dinard, et vice-versa

Départ de Vannes : tous les vendredis du 7 juin au 20 septembre inclus; tous les lundis et vendredis du 1er juillet au 2 septembre inclus.

Départ de Dinard : tous les lundis du 6 mai au 23 septembre inclus; tous les lundis et mercredis du 1er juillet au 4 septembre inclus.

1er Jour : Vannes, Sainte-Anne-d'Auray, Carnac, Lorient, Quimperlé, Pont-Aven, Concarneau, Quimper.

2e Jour : Quimper, Pointe-du-Raz, Audierne, Douarnenez, Quimper.

3e Jour : Quimper, Locronan, Morgat, Morlaix.

4e Jour : Morlaix, Lannion, Tréguier, Paimpol, Saint-Brieuc.

5e Jour : Saint-Brieuc, Val-André, Cap Fréhel, Dinard.

Prix du transport pour le parcours total Vannes-Dinard, ou *vice-versa* : 450 francs.

Liaisons directes facultatives, moyennant supplément :
Dinard-Vannes et vice-versa;
Dinard-La Baule et vice-versa;
Vannes-La Baule et vice-versa.

Pour renseignements et billets, s'adresser : aux gares de Paris-Quai d'Orsay, de Vannes et de La Baule; à l'Agence de la Cie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, à Paris; aux Etablissements J. Beaudré, à Dinan (Côtes-du-Nord), qui adressent une brochure illustrée sur demande; aux principales Agences de Voyages.

LA ROUTE DES MONTS D'AUVERGNE
en autocar

au départ du Centre Touristique de Rocamadour (Lot)

Au cours de l'été 1929, Rocamadour, qui joint à l'attrait de sa situation merveilleuse le privilège d'être un excellent centre d'excursions dans le pays si pittoresque du Haut-Quercy et vers les Gorges du Tarn, sera le point de départ de la « Route des Monts d'Auvergne » se dirigeant vers les Stations Thermales d'Auvergne et les Monts du Cantal par la belle région trop peu connue du Bas-Limousin.

Ce circuit comprendra 3 journées de voyage qui permettront notamment la visite de quelques sites délicieux de la vallée de la Dordogne, de Brive et des vieilles bourgades de la Corrèze, de La Bourboule, du Mont-Dore, de la vallée de la Cère, ainsi que du cœur du Massif Cantalien, du Lioran à Aurillac et à Salers.

Les départs auront lieu de Rocamadour tous les mercredis du 3 juillet au 18 septembre 1929.

Le prix du transport, pour le parcours complet, est fixé à 350 fr.

Pour tous renseignements, s'adresser : à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Bd des Capucines, à Paris; aux « Autocars Rocamadour-Padirac » à Rocamadour (Lot); aux principales Agences de Voyages.

Le nouveau rapide
"MANCHE-OCÉAN"
des Chemins de fer de l'État

De Dieppe, Le Havre, Rouen vers la France du sud-ouest, les Pyrénées ou l'Espagne, vous irez plus vite et vous paierez moins cher en utilisant le nouveau rapide quotidien « Manche-Océan » que les Chemins de fer de l'Etat ont mis en circulation depuis le 15 mai 1929.

Ce train partant de Dieppe à 15 h. 44, en correspondance avec le paquebot de Newhaven (départ de Londres à 10 heures), dessert les gares principales entre Dieppe et Bordeaux par Rouen, Le Mans, Nantes, Saintes. Il assure la correspondance pour Bagnoles-de-l'Orne, pour Granville, pour Rennes, pour Angers, passe à Nantes à 23 h. 28 et arrive à Bordeaux à 6 h. 43, en correspondance avec les express de la Compagnie du Midi.

Dans l'autre sens, un train partant de Bordeaux à 22 h. 10 dessert les mêmes villes et assure également les correspondances avec les principales directions. Il arrive à Rouen à 12 h. 17 et à Dieppe à 13 h. 16, où il donne la correspondance du paquebot vers l'Angleterre (arrivée à Londres à 18 h. 43).

Ce nouveau train, qui permettra d'aller rapidement, en toutes classes et sans changement de voitures, de Dieppe jusqu'à Bordeaux ou inversement, comportera un wagon-restaurant ainsi que des couchettes (1re, 2e et 3e classes) pour les parcours de nuit.

OFFICIERS MINISTERIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne

---

Vente au Palais de Justice, à Paris,
le mercredi 3 juillet 1929, à 14 heures,

IMMEUBLES A PARIS (20e ARRt)
IMPASSE POULE 5, 7, 9

MAJ. PARTIE LIB. DE LOC. M. à p. : 60.000 fr. S'ad. Me GUÉNEPIN, av. 64, r. Tiquetonne, Depaux-Dumesnil et Rondest, av. et Me Vallée, not. à Paris.

Vente au Palais, à Paris, 27 juin, à 2 heures,

PROPRIÉTÉ A JOINVILLE-LE-PONT, 5 *ter*, quai Hector Bisson, conten. 350 m. **Mise à Prix : 55.000 francs.** S'adr. à Me LAVERNE, avoué, 4, rue de Grammont, Me Laverne, notaire.

BLOIS 4 kil. **PROPRIÉTÉ** camp. Adj. 17 juil. 29. **M. à p. : 200.000 fr.** Me RIQUOIS, notaire à Blois.

BULLETIN FINANCIER

Vérifiant les prévisions, le marché demeure sans affaires suivies et sans orientation définie. Il se confine peureusement dans une expectative qui contraste avec l'allant dont il faisait preuve, l'an dernier, à pareille époque.

Pour que la Bourse puisse secouer sa torpeur, il faudrait d'abord que la spéculation professionnelle se montre moins réservée. Or, cette spéculation n'ose s'engager, faute de se sentir suivie par l'épargne ; et aussi parce que les conditions économiques et financières restent peu favorables dans l'ensemble.

La question de la stabilité du loyer de l'argent figure au premier rang des préoccupations des professionnels de la Bourse. Et, quoi qu'on dise, le marché monétaire américain qui régit actuellement toutes les autres places reste profondément troublé. La lutte, déjà ancienne, engagée entre Wall Street et le Federal Reserve Board n'a pas encore pris fin ; elle s'est seulement assoupie depuis que, recourant à un compromis, les dirigeants du Federal Reserve System ont décidé de procéder éventuellement à un relèvement du taux de réescompte et d'uniformiser les taux d'escompte pratiqués par les diverses banques fédérales de réserve. Le taux d'escompte n'a pas été élevé à New-York ; mais il l'a été à Chicago.

Aussi, les capitaux européens continuent-ils à affluer sur le marché américain où le loyer de l'argent pour les placements à court terme demeure nettement supérieur à ce qu'il est dans tous les autres pays. Là réside la cause première du marasme des divers marchés financiers de l'Europe.

Sur ce fait capital se greffent d'autres facteurs qui commandent la prudence. C'est l'abord le résultat — cependant attendu — des élections anglaises. Le parti travailliste eprend le pouvoir, mais sans qu'on puisse affirmer qu'il pourra faire aboutir son programme. Un fait est certain cependant, c'est que M. Snowden, ancien chancelier de 'Echiquier en 1924, n'est pas précisément favorable aux intérêts français...

En France, les récentes élections n'ont pas modifié sensiblement la représentation olitique du pays. Mais, d'un autre côté, le projet de budget pour 1930 ne comporte ue des aménagements de taxes, pour ce qui concerne les valeurs mobilières, et non le véritables dégrèvements. Or, il ne saurait être question de distribuer des dividendes inq fois plus élevés qu'avant la guerre — ce qu'escomptent pourtant les cours actuels — sans que des allégements fiscaux favorisent la reprise des affaires et la renaissance le cet esprit d'épargne qui florissait naguère chez nous et qu'il ne faut pas confondre vec cet esprit de spéculation qui a régné durant les années 1926 et 1928.

La situation générale en France est évidemment satisfaisante, pas au point cependant 'autoriser une nouvelle marche de la Bourse en avant. Aussi, maints capitalistes rennent-ils leur bénéfice, d'autant mieux que la perspective de nouvelles émissions de aleurs à revenu fixe les incite à se dégager. Ils vont s'attacher à tirer le maximum de evenu, fait qui ne saurait surprendre à une époque où il n'est pas contestable que les rix de détail montent sans cesse...

Nos rentes sont elles-mêmes inactives, les discussions soulevées par les décisions de Conférence des Experts n'étant pas de nature à les stimuler. Nos chemins de fer ollissent, leurs recettes allant en fléchissant. Les Charbonnages, les Métallurgiques ıbissent des dégagements qui tiennent compte de la difficulté d'augmenter les prochains ividendes. Aux Mines, des valeurs d'arbitrage « surcotées » à Paris comme la Tangayika, la Mount Elliott, etc... enregistrent des reculs importants, la réforme du gime de l'abonnement au Timbre français étant de nature à engendrer un ajustement rec les cours des places étrangères. Les caoutchoucs restent indifférents à l'augmention constante de la consommation aux Etats-Unis.

Le Masque d'Or.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.